

EDOUARD BRASEY

LA PROPHÉTIE  
DE PIERRE



THRILLER

# LA PROPHETIE DE PIERRE

Edouard Brasey

Thriller





© Edouard Brasey, 2012

[ebrasey@gmail.com](mailto:ebrasey@gmail.com)

[www.edouardbrasey.com](http://www.edouardbrasey.com)

Illustration de couverture : Christel Michiels

[www.christelmichiels.com](http://www.christelmichiels.com)

Pour Stéphanie,

qui m'a soutenu et accompagné jour après jour

dans cet extraordinaire voyage que représente  
l'écriture d'un roman

« Rome est une ville merveilleuse pour attendre la  
fin du monde. »

Gore Vidal dans Fellini Roma , 1972

« Tant que le Colisée sera debout, Rome sera  
debout ; quand le Colisée s'écroulera, Rome  
s'écroulera ; quand Rome s'écroulera, le monde  
entier s'écroulera.»

Bède le Vénérable VIII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

1

Rome, Circus Vaticanus, 65 après Jésus-Christ

Lorsqu'il sentit les clous s'enfoncer dans les paumes de ses mains et ses os se briser en un craquement sec, Pierre poussa un cri d'extase.

- Seigneur ! Je serai bientôt près de toi !

Au pied de la colline vaticane, la septième colline de Rome, le cirque de Néron était écrasé de chaleur. C'était jour de crucifixion, et des

centaines de corps disloqués, couverts de plaies à vif, se tordaient en de grotesques postures sur des gibets de bois. Les hurlements de souffrance se répercutaient contre les murs d'enceinte, puis s'achevaient en plaintes lorsque la force abandonnait ces pantins désarticulés. Se trouvaient là, pêle-mêle, des étrangers, des esclaves, des brigands, des voleurs, des parjures et des chrétiens. La lie de l'humanité, vouée à une fin douloureuse et dégradante, liée et clouée à des poteaux par des esclaves armés de maillets.

Sous leurs cuirasses et leurs casques de fer recouverts d'argent, deux légionnaires romains transpiraient à grosses gouttes sous le feu de l'implacable soleil romain. Appuyés sur leurs boucliers de bois recouverts de cuir et leurs javelots alourdis de plombs, ils assistaient sans états d'âme à la crucifixion du vieillard allongé sur sa croix de bois.

- Qui est celui-là ? demanda le premier en essuyant d'un revers de main son visage huilé de

sueur. On dirait qu'il prend plaisir à sa torture.

- C'est un étranger, répondit l'autre. C'est pour cela que notre préfet Agrippa l'a condamné à l'humiliation de la croix. Seuls les citoyens romains ont le privilège d'être décapités. La mort est instantanée, tandis que là...

Il rit grassement puis cracha par terre. Le jet de salive emperlé de mucus vint s'écraser sur le sol déjà souillé de sang, d'urine et d'excréments.

- Oui, cela peut durer des heures, reprit le premier. Et nous, on doit y assister jusqu'au bout...

- Eh oui, qui sait ? Il pourrait se détacher de sa croix et s'envoler dans les airs, comme ce fameux Simon le magicien !

Les deux légionnaires s'esclaffèrent bruyamment, tandis que les clous perçaient les chevilles de Pierre, faisant surgir des esquilles pointues de la chair tuméfiée.

- Seigneur ! Cette fois-ci je ne te renierai pas ! Je te suivrai jusqu'au bout !

- Mais à qui s'adresse-t-il ? reprit le premier légionnaire. Est-il un esclave, qui quémende l'aide de son maître ?

- Non, il doit s'agir de l'un de ces chrétiens qui refusent de rendre le culte impérial aux dieux pour adorer cet obscur prophète nommé Jésus, crucifié à Jérusalem il y a trente ans.

- Oui, j'en ai entendu parler. Ces chrétiens sont des illuminés, des fanatiques. C'est eux qui ont mis le feu à Rome l'année précédente. Ils se référaient, dit-on, à une obscure prophétie égyptienne, selon laquelle l'apparition d'une nouvelle étoile dans le ciel était le signe de la chute prochaine de la « grande et mauvaise ville », la « Babylone » moderne.

- Je m'en souviens comme si c'était hier. L'incendie a duré neuf jours et neuf nuits. Sur les quatorze quartiers que comptait Rome, onze ont été entièrement détruits. Tout cela à cause d'une

stupide superstition. Heureusement, notre empereur Néron a entrepris de grands travaux pour restaurer la ville, et a ordonné un juste châtement des chrétiens à l'origine de ce désastre...

Le premier légionnaire jeta un regard noir vers le crucifié.

- Celui-ci n'a donc que ce qu'il mérite. Ces chrétiens sont de véritables criminels, obsédés par des croyances morbides. Ainsi, comment peuvent-ils vénérer un dieu déjà mort, et mort dans l'abjection de la croix, qui plus est ?

- Selon eux, il n'est pas mort. Ou plus exactement, il est mort et ressuscité trois jours plus tard. On a retrouvé son tombeau vide...

- Tu parles ! Tout le monde sait que son corps a été volé par ses disciples. Tiens, cela ne m'étonnerait pas que celui-là en fasse partie. Il a l'âge d'avoir connu le prétendu prophète. Et il est tellement exalté !

Le visage de Pierre grimaçait de douleur. Un filet de bave suintait de ses lèvres sèches et coulait sur sa barbe jaunie. Son corps nu, amaigri par les jeûnes, lacéré par les lanières de fouets lestées de plomb, ensanglanté comme viande de boucherie, tressaillait sous la morsure du soleil et le harcèlement des mouches enivrées. Il écarquilla ses yeux noirs comme le jais et se mit à éructer des imprécations :

- Babylone corrompue ! Grande prostituée ! Putain de Caligula et de Néron ! Rome, je te maudis ! Tu finiras brûlée dans les flammes de l'Enfer ! Le lieu de mon supplice sera à jamais damné, et subira pour les siècles des siècles le joug des tyrans et des ennemis du Christ !

- Qu'est-ce qu'il lui prend ? Il délire ? s'inquiéta le premier légionnaire. Je vais le calmer, l'animal !

De la pointe de son javelot il tisonna le corps de l'apôtre, comme s'il remuait une bûche, arrachant au supplicié de nouveaux cris de douleurs.

- Peut-être qu'il prophétise, répondit le second.

Pour moi, c'est du pareil au même... Cela confirme le crime dont les chrétiens sont accusés : l'incendie de Rome. Si on le laissait faire, celui-ci serait prêt à recommencer...

Pierre hurlait de plus belle, saisi de convulsions sous les coups du légionnaire qui lui lardait les flancs.

- Seigneur, je me rappelle tes paroles : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église. » Dans mon orgueil de pécheur, j'ai cru être la pierre d'angle de cette église. Je me trompais...

En proie à la fièvre et au vertige, il se mit à balbutier des phrases à peine audibles, la gorge embarrassée de sang et de bile.

- Ton église... Elle n'est pas de ce monde... Les hommes sont indignes de te servir. Les hommes sont des bêtes... Des bêtes assoiffées de sang, de haine et de violence.

Il eut un hoquet et cracha un flot de sang. Mais il continuait malgré tout à vaticiner.

- S'ils bâtissaient une église en ton nom... Elle deviendrait la proie des démons...

Puis il rassembla ses forces déclinantes pour lancer des imprécations d'une voix forte.

- Écoutez les derniers mots de Pierre, le disciple du Christ : « A la fin des temps, une étoile de feu tombera du ciel sur la ville maudite et la colline vaticane. Rome périra dans les flammes, et ce sera la fin du monde ! »

- Il faut le faire taire ! gronda le premier légionnaire. Le bonhomme est vieux et n'a plus toute sa tête. Un autre coup de javelot au côté, et nous serons tranquilles.

- Non, laisse-le divaguer... Il est fou mais il m'amuse. La plupart des crucifiés se contentent de pleurer et de se plaindre. Lui, au moins, il a de la conversation, même si je ne comprends rien à ses paroles. Voir des gens agoniser et mourir, c'est amusant au début, mais cela devient vite terriblement ennuyeux... Un peu de distraction ne nous fera pas de mal.

Les esclaves avaient fini de clouer Pierre sur sa croix. Ils s'appliquaient à présent à dresser la potence afin de l'enfoncer verticalement dans le sol. Mais sitôt qu'il fut debout, le disciple du Christ fut prit de tremblements et s'écria d'une voix affolée :

- Non ! Il ne faut pas... A travers moi, c'est le Seigneur que vous crucifiez une seconde fois ! Il ne faut pas !

- Il faudra bien que tu y passes, pourtant ! le sermonna le premier légionnaire. La croix ! Tel est le châtement que tu mérites !

Il cracha au visage de Pierre qui grimaçait de douleur.

- Si vous me crucifiez... Crucifiez-moi à l'envers... La tête en bas ! Pierre a choisi de marcher dans le Ciel, non sur la terre... Le lieu de mon supplice... boira mon sang... non mon âme.

Interloqués par cette étrange supplique, les bourreaux se tournèrent vers les deux

légionnaires romains, chargés de surveiller leur  
besogne. Les hommes cuirassés se concertèrent  
à mi-voix.

- Quelle est cette nouvelle folie ? Être crucifié la  
tête en bas ? Je n'ai jamais entendu proférer une  
telle ineptie. N'est-ce pas contraire au  
règlement ?

- Le règlement ordonne que les étrangers, les  
esclaves condamnés et les chrétiens doivent être  
crucifiés jusqu'à ce que mort s'ensuive, il ne  
précise pas dans quel sens ils le seront.  
Pourquoi ne pas accorder cet ultime plaisir à  
notre ami ? D'ailleurs, je suis sûr que ce  
raffinement sera au goût de notre empereur  
Néron.

Le légionnaire tendit le bras, pouce en l'air, puis  
le retourna vers le sol, intimant l'ordre aux  
esclaves de renverser la croix de Pierre. Ces  
derniers s'exécutèrent avec de grands ahans. La  
tête du crucifié frôlait à présent la boue du cirque,  
couverte de sang, d'urine et d'excréments, mais  
ses yeux contemplaient le ciel. Ses lèvres

remuaient, mais aucun son ne sortait de sa bouche. La position dans laquelle il se trouvait oppressait ses poumons et le condamnait à une lente asphyxie. Une bave blanchâtre mêlée mucus et de filaments de sang s'échappait de ses lèvres craquelées et venait noyer ses yeux vitreux dont les vaisseaux avaient éclatés.

- Je me demande ce qu'il a bien pu vouloir dire, tout à l'heure, avec son histoire d'église bâtie sur une pierre, questionna l'un des légionnaires. Tu crois qu'il faisait allusion à une sorte de temple, ou bien à une tombe ? On dit que les chrétiens se recueillent sur le tombeau de Jésus, à Jérusalem. Pense-tu qu'ils pourraient faire de même avec celui-ci ?

- Tu sais bien que c'est impossible, répondit l'autre. Les corps des crucifiés ne reçoivent pas d'inhumation. Leurs dépouilles sont livrées aux rapaces et aux animaux sauvages, ou bien sont brûlées à la nuit tombée. Leurs ossements et leurs cendres sont jetés dans le Tibre.

Le légionnaire donna un coup de pied à une

pierre qui roula dans la fange fétide du cirque.

- Non, tu n'as pas à t'inquiéter à son sujet : d'ici quelques heures, il ne restera rien de ce malheureux, et on oubliera tout de lui, jusqu'à son nom. Et le cirque de Néron n'abritera jamais ni son tombeau, ni son église. Mais nous irons tout de même rapporter à l'empereur les étranges paroles de ce fou. On ne sait jamais. Peut-être y accordera-t-il plus d'importance que nous autres...

Le visage de Pierre commençait à enfler, du fait de la pression sanguine. Ses yeux pleuraient des larmes et du sang. Il urina, et le liquide chaud et acide coula sur ses plaies à vif, attisant le feu de sa douleur. D'une voix étouffée, il marmonna une dernière fois sa terrible prophétie :

- « A la fin des temps... une étoile de feu tombera du ciel sur la ville maudite et la colline vaticane... Rome périra dans les flammes... et ce sera la fin du monde ! »

Puis il rendit l'âme et remit son esprit au

Seigneur.

JEUDI 13 DECEMBRE

2

Rome, Cité du Vatican, 7 h 20.

Depuis les larges baies vitrées de son confortable bureau du Vatican, le cardinal secrétaire d'État Annibal Pantalucci regardait le soleil se lever sur la place Saint-Pierre.

Au centre de la vaste esplanade de forme elliptique se dressait fièrement l'obélisque, le seul vestige romain conservé sur ce site voué à la gloire de la chrétienté. C'est à cet endroit précis, disait-on, que saint Pierre avait été supplicié, au cœur même de ce qui était à l'époque le Circus Vaticanus, le Cirque de Caligula et de Néron.

- On dit que le christianisme est une religion de la paix, murmura le cardinal. Je n'ai jamais cru à cette définition angélique et béate, destinée à rassurer le bon peuple. Notre sainte Église est née dans le sang, la torture et la violence. Et cet obélisque est là pour nous le rappeler.

Rompant avec sa courte méditation, le cardinal revint à sa table de travail, alluma un cigarillo et sonna son secrétaire particulier, Augusto Ferrato, jeune prélat issu d'une grande famille romaine, fraîchement émoulu du grand séminaire. Il se présenta presque aussitôt à lui. C'était un jeune homme de belle apparence, grand et mince, la peau très blanche. Le moindre de ses gestes était marqué par cette élégance indolente qui n'appartient qu'à ceux qui ont toujours été gâtés par la vie.

Augusto avait encore les yeux gonflés de sommeil. Depuis qu'il était à son service, il avait dû se plier aux horaires du secrétaire d'État qui se levait à 5 heures et aimait à régler les affaires courantes alors que ses contemporains

paraissent encore dans leur lit. Il voulait conserver en permanence une longueur d'avance sur les autres, et demeurer le maître du jeu. Considéré comme le numéro deux du Vatican, juste après le pape, il était notamment chargé des relations diplomatiques du Vatican avec les États du monde entier. Cette lourde charge impliquait de nombreuses responsabilités mais également une immense liberté de manœuvre. Le secrétaire d'État n'avait de comptes à rendre qu'au pape lui-même, et s'occupait directement des affaires diplomatiques avec ses homologues étrangers, ce qui en faisait l'un des membres les plus puissants et les plus influents de l'Église. Si le Saint-Père incarnait avant tout le pouvoir spirituel, le cardinal secrétaire d'État assumait le pouvoir temporel de l'institution religieuse au plan mondial. Et Annibal Pantalucci ne se privait pas d'exercer ce pouvoir de toutes les manières possibles.

- Votre Éminence désire ?

- Augusto, as-tu mis à jour la liste du Sacré

Collège ? interrogea Pantalucci en exprimant un large rond de fumée de sa bouche sensuelle.

- Oui, Éminence, j'ai la liste complète des cent douze cardinaux électeurs du Collège cardinalice, répondit le jeune homme de sa voix douce et posée, légèrement traînante.

- Tiens, je croyais qu'ils étaient cent quinze ?

- Trois d'entre eux viennent de franchir la limite d'âge fixée à quatre-vingt ans pour être éligible. Le cardinal-évêque Sambruzzi, le cardinal-prêtre Roméro et le cardinal-diacre Matthew.

- C'est très bien, ils ne sont pas de notre bord. Sambruzzi, notamment, nous déteste. Il faut dire qu'il fricote avec les membres de l'Opus Dei, qui n'ont jamais supporté d'être poliment mis à l'écart par le pape. Ils s'étaient habitués à avoir tous les droits sous le précédent pontife. Et nos amis de la Compagnie de Jésus ?

- La proportion de cardinaux sympathisants est en nette hausse, grâce aux dons généreux

accordés par Son Éminence.

Le cardinal laissa se dessiner un fin sourire sur son visage carré, hâlé par le soleil romain, surmonté d'une chevelure poivre et sel savamment peignée sur laquelle était fixée la calotte rouge. Il porta son cigarillo à sa bouche et tira longuement dessus. Le splendide saphir d'un bleu assorti à ses yeux, enchâssé dans son anneau cardinalice en or frappé aux armes du pape, lançait des lueurs tranchantes.

- Tous les hommes ont leurs faiblesses, Augusto. Même les plus saints d'entre eux. C'est faire aveu d'humilité que de le reconnaître. Apprécier les bonnes choses de la vie n'a jamais empêché d'aimer son prochain, au contraire. Monseigneur Aldonza a-t-il été satisfait de sa caisse de Petrus ?

- Ravi, Éminence. Il était aux anges, si je puis me permettre cette image.

- Tu peux, Augusto, tu peux. Sa voix nous est donc acquise, s'il arrivait malheur à notre Saint-

Père. A propos, comment va-t-il aujourd'hui ?

- Mal, Éminence. Les médecins sont en permanence à son chevet.

- Et que dit-on dans la curie ?

- Votre nom est sur toutes les lèvres, Éminence. Vous êtes donné favori parmi les papabile.

- Il y a loin de la coupe aux lèvres, Augusto. Être favori est une chose. Être élu en est une autre. Et puis, traditionnellement, les « Jèses » s'engagent à ne pas briguer de dignité particulière en dehors de leur appartenance à la Compagnie de Jésus, à moins d'y être contraints par leur vœu d'obéissance à une cause supérieure. En acceptant de devenir cardinal et en acceptant la charge de secrétaire d'État, j'ai dû démissionner officiellement de la Compagnie, et ne suis plus sous l'obéissance du Supérieur Général des Jésuites.

- Le « pape noir »...

- Oui, Augusto. C'est ainsi que l'on surnomme familièrement le chef suprême des Jésuites. « Pape », car il est élu à vie par les membres de la Compagnie. Et « noir », à cause de son habit sombre. J'ai troqué le noir du froc des jésuites pour la pourpre cardinalice, mais si je suis élu, on se souviendra de mes origines. Je serai le premier pape jésuite de l'histoire. Le premier pape noir !

Le cardinal Annibal Pantalucci tourna le dos à son secrétaire et s'abîma à nouveau dans la contemplation de l'obélisque de la place Saint-Marc. Sa haute taille masquait en partie les fenêtres. Des volutes bleues se dégageaient de l'extrémité de son cigarillo. Il se voyait déjà coiffé de la tiare de saint Pierre. Le poste de secrétaire d'État ne suffisait plus à calmer sa soif de pouvoir et d'ambition. Il ne voulait plus se contenter de la deuxième place, malgré tous les honneurs et l'influence qu'elle lui procurait. Il voulait être le numéro un. Il voulait être pape.

- Regarde cette place, Augusto. Chaque matin, le

soleil se dresse dans l'alignement parfait de cet obélisque, face à l'entrée de la basilique. Contrairement à toutes les églises chrétiennes, dont le cœur est dirigé vers le Levant, c'est vers le Couchant que Saint-Pierre est orienté. Le jour se lève non sur le temple saint de l'église, mais sur cette place ornée de son obélisque païen. Tu ne t'es jamais posé la question de savoir pourquoi ?

- Non, Éminence.

Le secrétaire d'État se retourna et scruta de ses petits yeux bleus, perçants et froids comme l'eau d'un glacier, le jeune prélat qui se trouvait sous ses ordres.

- L'orientation de la basilique Saint-Pierre est inversée, tout comme l'apôtre Pierre a été crucifié la tête en bas. Cela veut dire que le siège de l'Église catholique romaine n'est pas tourné vers Dieu, mais vers le monde. Notre Église est terrestre, plus matérielle que spirituelle. Le pape est le prince de ce monde, il règne sur un milliard de catholiques qui, mieux que Dieu, lui confèrent

son pouvoir sur la terre.

Le jeune secrétaire soutenait le regard du cardinal, mais il ressentait en lui-même un certain malaise. Il était pourtant habitué aux raisonnements étranges du cardinal, qui maniait avec maestria l'art du paradoxe, quitte, parfois, à frôler le blasphème ou l'hérésie. Augusto n'avait guère été rompu à ces joutes théologiques durant ses années de formation, et il se demandait parfois si le cardinal n'était pas le diable en personne. Il en avait en tout cas le charisme et la séduction intellectuelle. C'est pourquoi, malgré ses doutes, Augusto vouait une admiration et une dévotion totale à son maître.

- Je te choque, Augusto ? s'interrompt Pantalucci en arrondissant ses lèvres pour produire un rond de fumée parfait.

Le jeune prêtre masqua son embarras et répondit d'une voix qu'il s'efforça de rendre naturelle :

- Non, Éminence... Mais j'avoue que vous maniez la rhétorique de manière singulière. C'est si

différent de ce que j'ai appris au séminaire...

Le cardinal sourit largement, dévoilant une double rangée de dents très blanches impeccablement alignées, qui ajoutaient encore à sa séduction. Séduction dont il savait user avec une parfaite maîtrise pour parvenir à ses fins, auprès des hommes comme des femmes.

- Ah ! Le séminaire ! Cela me rappelle ma jeunesse auprès des bons pères jésuites. C'est eux qui m'ont appris que la foi se nourrit de doutes autant que de certitudes. De remises en question. Et d'interrogations sur la mort. Car le monde que nous connaissons s'approche inéluctablement de sa décadence et de sa mort, comme le soleil se couche à l'horizon. Les hommes regardent toujours en arrière, vers le passé. Sais-tu pourquoi ils aiment tant les couchers de soleil ? C'est parce qu'ils sont attirés par ce qui meurt, qu'il s'agisse du soleil, de leur vie ou de leur civilisation. La mort inquiète et fascine. Sans elle, et la peur qu'elle éveille chez le bon peuple, la religion n'existerait pas.

Nous avons beau prêcher la bonne parole, le culte de l'amour et le respect de la vie, nous ne sommes en fin de compte que des fossoyeurs. As-tu la foi, Augusto ?

Le jeune secrétaire se sentit à nouveau embarrassé par cette curieuse question. Il hésita :

- Mais... Oui, Éminence.

Le cardinal demeura un long moment à fixer le jeune homme de son regard dur. Puis il écrasa le mégot de son cigarillo dans son cendrier plein et murmura d'une voix presque inaudible :

- Tu as de la chance, Augusto. A condition que tu en sois vraiment convaincu, bien sûr... Lorsque tu seras ici depuis aussi longtemps que moi, tu auras beaucoup de mal à en dire autant.

Puis, plus fort :

- Ce sera tout, Augusto. Tu laisseras la liste du Collège cardinalice sur mon bureau.

- Très bien, Éminence.

Dès que le secrétaire eût quitté la pièce, le cardinal consulta sa montre bracelet, une Rolex dernier cri, puis se dirigea vers le téléphone et composa un numéro sur sa ligne sécurisée. Le correspondant répondit au bout de la cinquième sonnerie.

- Que Son règne vienne..., chuchota Pantalucci.
- Que Sa volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel, répondit une voix teintée d'un fort accent argentin.
- Je ne te réveille pas, Gabriel ?
- Non, Éminence. Je contemplais les étoiles...
- Quelle heure est-il, chez toi ?
- Huit heures de moins qu'à Rome. Nous avons un beau ciel, cette nuit.
- Toujours rien de neuf, dans ce beau ciel pur ? Toujours pas de signes ?
  
- Rien pour l'instant, Éminence. Mais je connais comme vous la prophétie de la voyante : Quand vous verrez une nuit illuminée par une lumière inconnue...

- Oui, les prophéties de Fatima vont bientôt de se réaliser, j'en ai la certitude. L'époque que nous vivons est favorable aux signes célestes. Le pape est au plus mal. Le Saint-Siège aura bientôt un nouveau locataire... Il serait bon que cette élection soit marquée par un prodige. Le peuple n'a plus la foi. Pour croire, il a besoin de miracles. Ou de menaces d'un châtement universel.

- La fin du monde.

- Je ne t'en demande pas tant, Gabriel ! rétorqua le secrétaire d'État dans un grand rire. Je me contenterai d'une belle comète. Elle ne devrait pas tarder. Les temps sont venus. Tous les textes prophétiques concordent sur ce point. L'Apocalypse de saint Jean. L'Apocalypse apocryphe d'Elie. Les Prophéties de Nostradamus. Celles de Malachie. Et celles de Fatima, bien sûr. Nous vivons les derniers temps, Gabriel. L'Église que nous avons connue est foutue, nous le savons tous les deux. L'heure est venue de se préparer à un nouveau règne...

- L'Etoile du matin...

- Il est temps de porter une lumière nouvelle dans ce monde, Gabriel. Je compte sur toi pour mettre le Ciel de notre côté...

3

Mont Graham, Arizona, 23 h 45 heure locale.

Le père Gabriel Andréa reposa le téléphone et leva les yeux vers le ciel immense de l'Arizona. Il se trouvait dans la rotonde de l'Observatoire astronomique du Vatican installé au sommet du mont Graham, à près de 3 300 mètres d'altitude. Un lieu désertique et sauvage, loin de toute agglomération, propice à la méditation et à l'observation des étoiles. C'est pour cette raison que le Vatican avait choisi d'y construire cet

observatoire astronomique de pointe, l'un des plus performants de tout l'hémisphère nord. Ici, Gabriel se sentait plus près du ciel. Chaque nuit, il observait les étoiles jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube viennent ronger peu à peu les ténèbres de la nuit, révélant une végétation aride et violacée, asséchée par les vents. Il aimait par dessus tout ces longues veilles solitaires qui lui rappelaient les retraites accomplies dans les monastères jésuites. Regarder le ciel, contempler le ballet des planètes, surveiller la chute des météorites était sa manière à lui de prier, d'être en communion avec le monde.

Âgé de trente-trois ans à peine, le père Andréa avait gravi tous les échelons de la Compagnie de Jésus, après de brillantes études à l'université jésuite del Salvador, en Argentine, suivies d'un doctorat en cosmochimie et astronomie à l'université d'Arizona. Quelques mois plus tôt, le cardinal secrétaire d'État Pantalucci l'avait fait nommer directeur de cet observatoire. Cette nomination avait comblé les vœux du jeune

jésuite. Tel un guetteur, il scrutait sans relâche le firmament avec son télescope géant, le Télescope à Technologie Avancée du Vatican (Vatican Advanced Technology Telescope , ou VATT), un instrument optique à infrarouges de très haut niveau, de près de 3 mètres de diamètre, construit selon la technologie nouvelle du four rotatif. Comme le lui avait demandé le cardinal Pantalucci, il attendait depuis des semaines un signe du Ciel, l'apparition d'une lumière nouvelle.

D'un geste doux, il ouvrit l'exemplaire usé jusqu'à la corde des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola qu'il gardait toujours près de lui et lut :

Le premier temps est le matin. Aussitôt qu'on se lève, on doit se proposer de se tenir soigneusement en garde contre le péché ou défaut particulier dont on veut se corriger ou se défaire.

Le religieux ferma les yeux pour une courte introspection. Quel était son défaut particulier ? Depuis toutes ces années passées dans le giron

de la Compagnie de Jésus, il s'était évertué à les combattre tous : la paresse, l'avarice, l'envie, la luxure, l'orgueil... Mais toute armure a son défaut, et tout homme sa faiblesse.

Le défaut du père Gabriel tenait en un seul mot : la curiosité. Il ne s'agissait pas d'un péché à proprement parler, mais il devait bien reconnaître que son désir effréné de connaissance l'éloignait de cette foi aveugle et naïve qui caractérise le véritable croyant. Le jeune jésuite ne s'était jamais contenté de cette vision d'un Dieu lointain et tout puissant, objet d'adoration exclusive et béate, que prêchent les catéchismes. La prière, à ses yeux, n'était pas suffisante pour entrer en contact avec le Créateur. Il était comme saint Thomas, il lui fallait des preuves de l'existence divine. Et ces preuves, il en était persuadé, résidaient non pas dans les obscurs traités de théologie, mais dans la science. Dans la plus noble des sciences, notamment, à laquelle il avait voué sa vie, en parallèle à son sacerdoce, comme tant de prêtres jésuites avant lui : l'astronomie, la science des étoiles. Pour

explorer cette science, le Vatican était prêt à investir des moyens illimités. Et ce n'est pas le cardinal Pantalucci, en qui tout le monde s'accordait à voir le prochain pape, qui lésinerait sur ces moyens.

Gabriel se souvenait que l'inauguration par l'Église catholique romaine de cet observatoire astronomique et de son télescope de pointe en plein désert de l'Arizona avait fait scandale vingt ans plus tôt. On avait reproché au Vatican de dépenser des milliards de lires, puis d'euros, dans un projet démesuré, aussi coûteux qu'inutile, au lieu de venir en aide aux pauvres et aux malades qui ne manquaient pourtant pas de par le monde. Le pape cherchait-il à rivaliser avec la NASA ? Les adversaires de l'Église s'étaient gaussés de cette étrange prétention.

En réalité, Rome s'était toujours intéressée à ce qui se passait dans le ciel, et pas seulement sur le plan spirituel. Le Specola Vaticana, l'Observatoire astronomique du Vatican,

dépendant directement du Saint-Siège, était l'un des plus anciens du monde. En 1578, le pape Grégoire XIII avait fait construire la Tour des Vents au Vatican, au sommet de laquelle s'étaient réunis les astronomes jésuites et les mathématiciens du Collège romain afin d'élaborer la réforme du calendrier promulgué en 1582. Le 14 mars 1891, le pape Léon XIII avait fondé le premier observatoire astronomique sur la colline du Vatican, à l'arrière de la basilique Saint-Pierre. C'est là qu'au début du XXe siècle un autre astronome jésuite, le père Angelo Secchi, avait mis au point la première classification des étoiles sur la base de leur spectre. En 1910, la Specola s'agrandit encore, lorsque Pie X lui confia le pavillon que Léon XIII avait fait édifier dans les jardins du Vatican. Mais le développement urbain de Rome, accompagné d'un surcroît d'éclairage électrique, finit par rendre le ciel impropre à toute observation de qualité. En 1939, Pie XI fit construire un nouvel observatoire ultramoderne à 35 kilomètres au sud de Rome, dans sa résidence d'été de Castelgandolfo, en l'équipant de trois nouveaux

télescopes et d'un laboratoire d'astrophysique destiné à réaliser des analyses spectrochimiques. Il en confia tout naturellement la direction aux pères jésuites. Quarante ans plus tard, le second observatoire astronomique rattaché au Saint-Siège fut donc construit, non plus à Rome ou ses alentours, ni même en Italie ou en Europe, mais au beau milieu du désert de l'Arizona, près de la côte Sud-Ouest des États-Unis. Et confié, une fois de plus, aux jésuites.

Dès 1981, le Vatican Observatory Research Group (VORG) avait été fondé à Tucson, Arizona. En 1984, lorsque l'université Steward d'Arizona avait obtenu l'autorisation de construire un observatoire international au sommet du mont Graham, le Vatican s'était aussitôt associé à l'entreprise. En 1993, l'Observatoire du Vatican avait achevé la construction du Télescope à Technologie Avancée.

Gabriel se rappelait également qu'on avait reproché à Rome d'avoir établi son observatoire

sur un territoire apache, dans un déni total de la liberté de culte des peuples natifs, en mettant par surcroît en péril l'équilibre écologique de la région en abattant plus de mille arbres de hautes futaies.

Dzill Nchaa Si An, « La Grande Montagne Assise », tel était le nom que les Indiens Apaches de la réserve San Carlos avaient donné au Mont Graham.

Sur les trente-deux chants de vie que le Créateur des Ancêtres avaient légués aux Apaches, seize se référaient directement à ce lieu saint et inviolable où demeurait le Grand esprit. Mais les Indiens ne pouvaient plus accomplir leurs rites et pratiquer leurs danses sacrées près des sources magiques qui sourdaient des entrailles généreuses de la Terre mère. Le Mont Graham avait été exclu de leur réserve en 1873, puis accaparé un siècle plus tard par l'université d'Arizona et le Vatican. Les Indiens avaient lutté durant des années pour retrouver leur terre, multipliant les procédures judiciaires et les

rencontres avec les instances romaines. En pure perte.

En 1991, le directeur de l'Observatoire du Vatican, le père jésuite George V. Coyne, leur avait adressé une fin de non recevoir : « Après des études longues et approfondies de la part d'experts, il n'y a, pour ce que nous en savons, aucune signification religieuse ou culturelle dans le lieu spécifique de l'Observatoire. Par conséquent, l'Observatoire du Vatican poursuivra la construction et le fonctionnement du Télescope à Technologie Avancée du Vatican sur le mont Graham. »

Ce n'était pas tout.

Près du télescope du Vatican, l'Observatoire international du mont Graham avait inauguré en 2004 le plus grand télescope du monde, composé de deux miroirs de 8, 4 mètre de diamètre placés sur la même monture, ce qui équivalait à un diamètre de 11, 8 mètres. Ce télescope géant avait pour nom Large binocular telescope near-infrared Utility with Camera and

Integral Field unit for Extragalactical Resarch. Comme il était d'usage dans les milieux de la recherche astronomique, les savants avaient réduit cette phrase complexe sous la forme d'un acronyme, composé des premières lettres de certains mots, correspondant au nom d'un personnage mythologique, comme cela avait été le cas lors du programme APPOLO. Or, l'acronyme choisi pour le télescope du mont Graham était LUCIFER !

En 2011, un télescope jumeau avait été adjoint au premier, surnommé tout naturellement LUCIFER 2. Certes, ces télescopes n'étaient pas dirigés par le Vatican, mais par un consortium international, réunissant notamment l'université d'Arizona et une université catholique privée, l'université Notre Dame, dans l'Indiana. Mais au terme d'un accord au sein de l'Observatoire international du mont Graham, les astronomes du Vatican avaient librement accès à tous les télescopes modernes de la région, notamment les deux LUCIFER.

Les sites internet férus de complotisme avaient fait leurs choux gras de cette révélation : « Le Vatican et les jésuites baptisent leur télescope Lucifer ! » Les institutions catholiques s'étaient à leur tour émues de cette étrange appellation, et avaient supplié le Vatican de donner à LUCIFER un patron moins sulfureux. LUCIE, par exemple. Mais toutes les réclamations étaient restées lettre morte. Après tout, le Large binocular telescope n'était pas du ressort de l'Observatoire du Vatican, mais du consortium chapeauté par l'université d'Arizona.

Le jeune prêtre balaya ces souvenirs et tourna à nouveau ses regards vers le ciel. Dans quelques heures, la planète Vénus s'élèverait au dessus de la ligne d'horizon, brillant de tous ses feux. Vénus, l'Etoile du Berger. Celle qui avait guidé les Rois Mages vers Bethléem, deux mille ans plus tôt. Vénus, l'Etoile du Matin, surnommée Phosphorus ou Lucifer par les Anciens. La même étoile était associée au Christ et à Lucifer. Ce paradoxe

avait toujours amusé Gabriel. Il rouvrit les Exercices spirituels au quatrième jour de la seconde semaine, et lut :

Méditation des deux étendards, l'un de Jésus-Christ, notre chef souverain et notre Seigneur ; l'autre de Lucifer, ennemi mortel de la nature humaine.

Le jeune prêtre sourit. En bon jésuite, il était expert en casuistique, et s'amusa à contredire saint Ignace en se faisant l'avocat du diable. Lucifer n'était-il pas l'ange porteur de lumière ? Dans les premiers siècles de l'Église, ce nom s'appliquait au Christ, et non au diable. L'Apocalypse de saint Jean n'affirmait-elle pas que Jésus, dans la gloire de la Résurrection, « se montre comme l'Etoile du matin » ? En outre, de nombreux chrétiens avait porté ce patronyme, notamment l'évêque de Cagliari, au Ve siècle.

Lucifer, la lumière nouvelle...

Les réflexions du jésuite furent interrompues par la sonnerie du téléphone. Gabriel répondit aussitôt.

- Père Andréa ? Ici Lucifer...

Le prêtre eut un sursaut de surprise, puis il comprit que l'appel émanait de l'observatoire voisin, celui qui abritait le Large Binocular Telescope. Sam, l'un des astronomes chargé de surveiller le ciel à travers sa lunette géante, avait un sens de l'humour très particulier.

- Oui, Sam, répondit Gabriel. Vous avez des insomnies ? Ou bien vous désirez vous confesser par téléphone ?

- On peut payer par carte de crédit ? ironisa le scientifique en éclatant de rire. Non, sans plaisanter, je crois que vous devriez faire un saut jusqu'ici, mon père. Votre bécane est top, mais elle n'a rien à voir avec notre brave LUCIFER. Et ce que je vois dans mon objectif, vous ne le distinguerez pas avant quelques heures. Alors, comme je suis un brave gars, je préfère vous

éviter les affres de l'attente...

- Vous m'intriguez, Sam. Qu'est-ce que vous avez identifié ?

- Je ne suis pas trop sûr, mon père. Pour l'instant, il s'agit d'une simple lueur. Mais elle grandit à vue d'œil. Je ne sais pas s'il s'agit d'un astéroïde, d'une météorite ou d'une comète, mais ça a l'air énorme. Pas loin d'un bon kilomètre de diamètre. Et vous savez le plus beau ?

- Non, Sam. Mais je ne vais pas tarder à le savoir...

- Tout juste, mon père. Eh bien figurez-vous que ce caillou nous force droit dessus. Étant donné sa vitesse estimée, je pense qu'il va nous tomber sur la gueule d'ici la fin de la semaine. C'est pas beau, ça, mon père ?

- Oui, Sam. C'est magnifique. Ne bougez pas, j'arrive...

Le père Gabriel Andrea coupa la communication

et, reprenant la ligne aussitôt, composa un numéro qu'il connaissait par cœur. Le correspondant décrocha rapidement.

- Pronto.

- Que Son règne vienne, prononça Gabriel.

- Que Sa volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel, répondit la voix à l'autre bout de la ligne.

- J'ai votre lumière nouvelle, Éminence. Mais j'ai peur qu'elle ne soit un peu plus grosse que vous ne l'espérez...

4

Avignon, Vaucluse, 8 h.

Stéphane Clément en était à sa centième pompe lorsque la sonnerie de son téléphone portable retentit.

Il se releva d'une seule traction des bras, s'épongea le torse et le visage à l'aide d'une serviette en coton et d'un coup de pouce fit glisser le curseur de l'écran tactile de son iPhone.

- Clément, annonça-t-il d'une voix assurée.

- Steph ? C'est Michel. Il est en train de se passer une chose extraordinaire. Un phénomène sans précédent. Il faut que tu voies ça...

- Où es-tu ?

- A Saint-Michel l'Observatoire, au Centre astronomique. Le PAN est apparu en fin de nuit. Depuis le lever du jour, il est moins visible, mais nous avons pris des photos et des enregistrements vidéo. Je t'assure, c'est de la bombe !

PAN : Phénomène Aérospatial Non identifié, traduit immédiatement Stéphane. L'appellation officielle qui avait remplacé le terme d'OVNI, Objets Volants Non Identifiés.

- Mais qu'est-ce que c'est, au juste ? s'impatienta Stéphane.

- C'est... Non, il vaut mieux que tu viennes, tu verras par toi-même. Tu peux être là dans combien de temps ?

- Ah, je comprends. Tu es passé en mode « commando » ? Très bien. Le temps de prendre une douche, boire un café, m'habiller et sauter sur ma moto... En grillant les limitations de vitesse, je te rejoins dans un peu moins de deux heures.

- Fais vite, Steph. Tu déjeuneras plus tard. Pour fêter ça, je t'offre une tournée de croissants au beurre. Allez, bouge !

Michel coupa la communication, laissant Stéphane songeur. Cela faisait plus d'un an qu'il n'avait pas eu de nouvelles de son ami, et voici que ce dernier l'appelait de bon matin pour lui tenir des propos aussi vagues qu'énigmatiques. Décidemment, Michel ne changerait jamais. Mais le ton fébrile de sa voix prouvait qu'il était sérieux. Jamais Stéphane ne l'avait senti aussi excité par

une découverte...

Après avoir branché la machine à café, en plaçant une triple dose d'arabica dans le filtre en papier, Stéphane fonça sous la douche à jets rotatifs. Après son heure de gymnastique et de musculation quotidienne, il était en sueur. Et surtout, il avait bien besoin de se réveiller.

Il avait passé une partie de la nuit à surfer sur des sites internet, des blogs et des forums qui cherchaient à tout prix à démontrer, témoignages et photos à l'appui, l'existence d'une vie extraterrestre, recensant de par le monde les différentes manifestations du 3<sup>e</sup> type, survols de soucoupes ou cigares volants, crop circles dessinés dans les champs de maïs et autres apparitions d'aliens. Il ne s'était assoupi qu'à l'aube, déçu, une fois de plus, de sa collecte de la nuit. La plupart des clichés publiés, censés dévoiler des phénomènes surnaturels, n'étaient dus qu'à de banales diffractions lumineuses liées à l'optique de l'appareil photo, quand il ne s'agissait pas purement et simplement de

grossiers montages photographiques. Grâce à Photoshop, la manipulation de l'image était désormais à la portée du premier venu.

Tout en se séchant vigoureusement pour éliminer toute trace d'humidité dans les moindres recoins de son anatomie, Stéphane se contempla dans le miroir de la salle de bains. Un mètre quatre-vingt-dix sous la toise, cent dix kilos de muscle sur la balance, un visage volontaire, naturellement halé, éclairé par des yeux vert sombre taillés en amande, surplombé de cheveux bruns coupés court : à trente-quatre ans, grâce à trois heures d'entraînement par jour minimum, il était en pleine forme et en parfaite possession de ses moyens.

Il n'était pourtant pas un adepte du bodybuilding ou de la gonflette, et ne tirait aucune vanité de son physique avantageux. Mais son enfance chaotique et l'instinct de survie qu'il avait développé lui avaient appris à ne jamais prêter le flanc à la moindre faiblesse. Il se sentait comme un animal lâché dans la jungle sociale. Il pouvait à tout instant être amené à défendre sa peau. Pour

cela, il devait être prêt, en permanence. En vigilance absolue. Comme à l'Armée qu'il avait fréquentée suffisamment longtemps pour en connaître les règles et la discipline. Marche ou crève. Telle était la devise qu'il avait adoptée depuis toujours. Il crèverait sans doute un jour, mais en attendant, il ne s'arrêtait pas de marcher.

Stéphane était pupille de l'État, né de parents inconnus. Une main anonyme l'avait déposé dans son berceau à l'Assistance publique de Marseille un matin du mois de mars 1978. Comme l'exigeait la loi de 1905 en l'absence de parents clairement identifiés, l'officier d'État civil lui avait donné trois prénoms, le dernier faisant office de nom de famille. En manque d'imagination, le fonctionnaire s'était contenté de choisir parmi les prénoms masculins les plus courants à l'époque. C'est ainsi que l'enfant trouvé avait été gratifié de trois prénoms en vogue : Stéphane, Christophe et Clément.

Il avait été déclaré de nationalité française, bien que son type dénotât une filiation latine, sans

doute italienne. Il avait ensuite été placé dans différentes familles d'accueil, avant d'être admis à l'âge de quatorze ans au lycée militaire d'Aix-en-Provence, où il avait suivi une scolarité brillante, compensant son absence de famille par un travail acharné. Le réconfort et la tendresse dont il avait toujours manqué, il les trouvait dans l'étude et le goût de l'effort. Il n'avait pas eu d'autres amis que les livres et quelques professeurs qui, séduits par son application et son intelligence, l'avaient encouragé à poursuivre des études supérieures. Mais Stéphane ne voulait pas passer des années sur les bancs d'une Fac. Même s'il avait un esprit brillant, il était avant tout un homme d'action. Il avait besoin de se confronter à la vie active et faire ses preuves. Mais auparavant, il devait accomplir son Service national.

C'est là qu'il avait rencontré Michel Ardent.

Stéphane et Michel s'étaient retrouvés dans la même caserne d'Aix-en-Provence, inscrits

comme Élèves officiers de réserve, trois ans avant que la conscription ne soit abolie en France par le Président Chirac.

Leurs caractères s'étaient tout de suite accordés, et ils étaient vite devenus inséparables. On les avait surnommés « Castor et Pollux », en référence aux frères jumeaux de la mythologie grecque, patrons des jeunes gens en âge de porter les armes et défenseurs des causes désespérées. De leurs modèles antiques, ils avaient la morphologie sportive et le goût pour la lutte et les exercices physiques, même si Michel était moins en muscles et plus en souplesse que Stéphane.

Des deux Dioscures, Michel était plutôt Castor, le dompteur de chevaux, celui qui sait maîtriser sa part animale et établir un lien empathique avec autrui. Stéphane correspondait davantage à Pollux, le boxeur, celui qui aborde toujours les problèmes de front et qui n'a pas peur de se mettre en première ligne.

Il n'attaquait jamais le premier, mais si on lui

cherchait des poux, il savait cogner. Cela se sentait, c'était comme une force qui émanait de lui, et qui provoquait chez les autres conscrits une sorte de crainte.

Il n'eut jamais à subir l'un de ces bizutages imbéciles et obscènes que les hommes en groupe se croient obligés de pratiquer pour se sentir plus forts. Michel non plus, pour d'autres raisons. Il dégagait un tel charisme naturel que nul n'aurait osé, au risque de passer pour l'être le plus vil et le plus dégénéré, porter la main sur lui ou lui faire subir la moindre humiliation. Castor et Pollux étaient d'une autre trempe que les autres, et on leur fichait la paix.

Stéphane et Michel se portaient toujours volontaires pour participer aux entraînements, marches, rallyes et autres parcours d'obstacles. Mais surtout, ils consacraient leurs heures de liberté à échanger leurs points de vue sur la vie et le monde, tandis que leurs camarades préféraient boire des bières ou raconter des blagues salaces en se tapant sur les cuisses et

en riant bruyamment. Cette complicité, à l'écart de la vulgarité de leurs congénères, avait soudé entre eux une amitié indéfectible, qui ne s'était jamais démentie, même après la fin de leur conscription. Stéphane Clément et Michel Ardent étaient plus que des amis, ils étaient des frères. Non de sang, mais d'armes, ce qui était plus fort encore.

A la fin de son engagement militaire, Stéphane avait préféré quitter l'Armée pour voler de ses propres ailes. Il en avait soupé, des réveils à l'aube au son du clairon, des corvées et de l'obéissance à des supérieurs qui n'étaient pas toujours à la hauteur de leur fonction. Et puis, il était trop tête brûlée pour faire un bon militaire.

A la sortie de l'Armée, il avait travaillé quelques années dans une compagnie de Sécurité dans laquelle il avait exercé tous les postes, des plus humbles au plus prestigieux. Il avait commencé comme veilleur de nuit pour finir comme garde du corps, expert en protection rapprochée. Plus les missions qu'on lui confiait étaient dangereuses,

mieux il était payé. Il accumula ainsi un petit pactole qui lui permit de prendre ses distances avec le milieu des bodyguards. Il acheta un ancien atelier désaffecté situé à l'intérieur des remparts d'Avignon. Il aménagea le vaste rez-de-chaussée en dojo, afin d'y accueillir une école de jeet kune do, un art martial créé par Bruce Lee en 1967, qu'il pratiquait depuis plusieurs années. Quant à l'étage, qui possédait une entrée indépendante au sommet d'un envol d'escaliers, il en fit abattre les cloisons afin de transformer l'espace en une sorte de loft qui lui servait à la fois de logement, de bureau et de salle d'entraînement personnelle. L'open space abritait un mélange hétéroclite où les affaires de sport se mélangeaient aux piles de livres ou de revues scientifiques. Un ordinateur, une minichaîne stéréo, des CD jetés à même le sol. L'ancre typique du célibataire.

Cet aménagement de l'espace et de l'emploi du temps lui laissait suffisamment de loisirs pour se consacrer à sa marotte : l'ufologie et les phénomènes étranges.

Grâce à Michel, il avait pu intégrer les rangs du très secret GEIPAN, Groupe d'Études et d'Information des Phénomènes Aérospatiaux Non identifiés, dont l'objectif était d'étudier de près et de collecter des informations et des témoignages sur les OVNI, ou plus exactement les PAN. Les énigmes que posait le cosmos étaient un autre sujet de prédilection qui avait réuni Stéphane et Michel.

Michel Ardent avait toujours été un garçon passionné, curieux de tout, s'enthousiasmant pour les moindres causes. Son père était un ingénieur chimiste de grand renom, qui avait longtemps travaillé à la Centrale Nucléaire de Cadarache, dans les Alpes de Haute-Provence, avant de prendre sa retraite. Michel avait lui aussi suivi un cursus scientifique, mais ses centres d'intérêt le poussaient d'avantage vers l'infiniment grand que l'infiniment petit. A l'atome, il avait préféré les étoiles. C'est ainsi qu'après de longues années d'études il était devenu ingénieur

astrophysicien au Centre astronomique de Saint-Michel l'Observatoire.

Par l'intermédiaire de son père, Michel était entré au GEIPAN voici quelques années, et y avait fait entrer Stéphane à son tour.

Leurs activités au sein de ce groupe étaient purement bénévoles, vécues en parallèle de leurs activités professionnelles officielles. Ils s'étaient d'ailleurs engagés par contrat à ne divulguer leur appartenance au GEIPAN à personne, à l'exception bien sûr des autres membres du groupe.

Le GEIPAN dépendait du CNES, le Centre National d'Études Spatiales, qui depuis 1961, année de sa création, avait pour mission de mettre en œuvre la politique spatiale de la France au sein de l'Europe, sous la direction du gouvernement. Le CNES était ainsi à l'origine des fusées Ariane, des lanceurs Véga et Soyouz et des satellites Spot, Pléiades et Hélios, plaçant la France à la troisième place mondiale en terme de recherche et de technologie spatiale.

En 1977, un ingénieur du CNES avait été à l'origine de la création du GEPAN, devenu le GEIPAN en 2005. La nature particulière, un brin sulfureuse, des activités de cet organisme impliquait qu'il demeure discret. Les membres du GEIPAN étaient donc anonymes, même s'ils étaient souvent amenés à collaborer avec des équipes scientifiques multidisciplinaires ainsi qu'avec les autorités militaires et civiles, qu'il s'agisse de la gendarmerie, la police, l'armée ou l'aviation civile.

Depuis sa création, le GEIPAN avait accumulé près de six mille témoignages terrestres et aéronautiques de phénomènes célestes étranges. Tous les cas faisaient l'objet d'enquêtes minutieuses, mais 28% d'entre eux demeuraient inexpliqués. Des affaires non classées de l'espace. Des X-Files, en quelque sorte...

Pourtant, l'intérêt pour les manifestations extraterrestres s'était émoussé avec le temps. Les équipes avaient été progressivement

réduites, de même que les budgets. Au printemps 2007, le GEIPAN avait mis en ligne, sur son site internet, l'ensemble de ses recherches menées au cours des trente dernières années.

Aujourd'hui, cette structure marginale ne comptait plus que deux salariés à temps plein, un ingénieur et une assistante, localisés au Centre Spatial de Toulouse, et ne devait sa survie que grâce aux nombreux bénévoles qui lui fournissaient leurs informations.

Le réseau du GEIPAN fonctionnait en effet grâce aux collaborateurs bénévoles répartis sur l'ensemble du territoire, les IPN, ou Intervenants du Premier Niveau. Ils étaient une centaine en tout, à raison d'un ou deux par département. Ils pouvaient être mandatés par le GEIPAN pour mener des enquêtes de terrain ou collecter des témoignages.

Les IPN étaient très discrets et travaillaient dans l'ombre. Il s'agissait de passionnés d'astronomie, de recherche spatiale et de phénomènes

aéronautiques étranges, des habitués de la communauté ufologique, des geeks nourris par les récits de science-fiction et la littérature sur les OVNI, des êtres qui savaient garder les pieds sur terre tout en ayant la tête dans le ciel, et pour lesquels le cosmos demeurait le terrain de jeu de l'avenir.

Stéphane Clément était IPN pour le Vaucluse, Michel Ardent pour les Alpes de Haute Provence. Leurs activités professionnelles ne leur permettaient pas de se voir aussi souvent qu'ils le souhaitaient, et il pouvait se passer de longs mois sans avoir l'occasion de se rencontrer. Mais l'appel téléphonique matinal de Michel démontrait que les circonstances étaient suffisamment exceptionnelles pour qu'ils fassent une entorse à leur isolement.

Stéphane s'habilla à la sauvette d'un jean et d'un polo, tandis que la machine à café finissait de crachoter sur le comptoir de la cuisine

américaine. Il s'accroupit pour enfiler ses bottes de moto. En relevant la tête, il croisa le regard d'une jeune fille blonde souriant sur une photographie encadrée sur le mur du loft.

Marie.

Marie avait été le seul amour de Stéphane. Il l'avait rencontrée une dizaine d'années auparavant. Il avait su aussitôt qu'il ne pourrait plus envisager sa vie sans elle. Ils s'apprêtaient à se marier, mais Marie avait rompu unilatéralement leurs fiançailles sept ans plus tôt. Stéphane ne s'était jamais remis de cette rupture. Il n'avait plus jamais revu sa fiancée, mais il l'aimait encore.

L'amitié de Michel lui avait été d'un grand secours dans la traversée de cette épreuve sentimentale. Sans le soutien de son ami, il ne savait pas s'il aurait tenu le coup, malgré le mental d'acier qu'il s'était forgé durant ses années de galère.

Il avait beau être fort, il avait son talon d'Achille,

comme tout le monde. Le sien tenait en un seul mot : abandon. Il avait été abandonné par ses parents à sa naissance, et n'avait jamais connu la sécurité d'une famille.

Il avait du mal à accorder sa confiance à qui que ce soit, mais lorsqu'il l'accordait, c'était pour la vie. Les deux seules personnes au monde qui avaient bénéficié de ce traitement de faveur étaient Michel et Marie. Le premier ne l'avait jamais trahi. La seconde, si, même si elle avait eu de bonnes raisons de le faire. Stéphane s'était senti abandonné, et tout le drame de son enfance lui avait rejailli en plein visage. Michel avait été là au bon moment. C'est pour cela aussi que l'amitié qui le liait à Michel Ardent était si précieuse à ses yeux.

Stéphane effaça d'un geste ces pensées négatives, avala d'un trait son mug de café brûlant, enfila son blouson de cuir et déverrouilla la porte blindée de son loft. Il dévala l'escalier extérieur et aboutit dans la ruelle où l'attendait sa moto, une vieille Honda 750 cm<sup>3</sup> qui accusait

plus de 100 000 kms au compteur. D'un coup de kick il mit le moteur en route et démarra en trombe.

5

Saint-Michel l'Observatoire, Alpes de Haute-Provence, Centre aérospatial, 9 h 45.

Après avoir contourné les remparts d'Avignon, Stéphane emprunta la D 901 en direction de Châteauneuf-de-Gadagne et l'Isle-sur-la-Sorgue. Il avait coutume de privilégier les petites départementales aux grands axes routiers, afin de mieux profiter de la traversée des villages pleins de charmes qui jalonnaient la terre de Provence. Il raffolait notamment des petites routes à lacets serpentant à travers les collines dorées de soleil, même en plein mois de décembre. Il pouvait ainsi donner libre cours à la vélocité de sa Honda, doublant camions et

automobiles, se penchant dans les virages jusqu'à faire racler le pot d'échappement sur l'asphalte, faisant naître des flammes qui illuminaient la route un bref instant. Stéphane aimait flirter avec la mort.

Il redescendit ensuite vers Apt puis emprunta la N 100 en passant par Céreste et Saint-Martin-des-eaux avant de s'engager dans la montée conduisant au village perché à près de 600 mètres d'altitude de Saint-Michel l'Observatoire, petite commune des Alpes-de-Haute-Provence située dans le pays de Forcalquier.

Un peu moins d'une heure et demie après son départ, Stéphane parvenait sur le site du Centre d'Astronomie construit sur le plateau du Moulin à vent, au milieu d'un parc de 10 hectares entièrement clos.

Michel avait prévenu la sécurité et les grilles s'ouvrirent sans difficultés. Le jeune homme suivit la piste asphaltée conduisant à l'observatoire, dont l'accès était sécurisé par un système de biométrie. Là encore, sa venue était annoncée, et

il put se rendre sans problème jusqu'au cœur du Centre, là où se trouvait le Sidérost, télescope de conception originale à la technologie très avancée, ainsi que le T 760, télescope doté d'un miroir de 760 mm de diamètre situé sous la géode du Centre d'Astronomie, permettant une observation à 360° de la voûte céleste, sans coupole au-dessus de la tête. Le ciel dégagé de Saint-Michel bénéficiait d'un ensoleillement record de 2 755 heures par an, ce qui facilitait énormément l'observation céleste.

Dès son entrée sous la géode, Michel reconnut son ami, penché sur des agrandissements photographiques. Ce dernier le héla aussitôt :

- Hé, Steph ! Viens par ici !

Michel Ardent avait le même âge que Stéphane, mais il faisait beaucoup plus jeune. Ses yeux étincelants d'un bleu myosotis brillaient de la candeur de l'enfance, et son large sourire était le meilleur garant de sa générosité naturelle et de son absence totale de calcul. Stéphane, dont le visage davantage marqué témoignait des

vicissitudes rencontrées dans sa vie, enviait à son ami cette jeunesse qui ne semblait pas vouloir le quitter.

Les deux hommes s'étreignirent rapidement, puis Michel enchaîna aussitôt :

- Voici les derniers clichés que nous avons pris de l'« objet ». Qu'en penses-tu ?

La photo montrait un point lumineux entouré d'un halo de flammes qui se détachait sur le fond noir constellé d'étoiles de la voie lactée.

- Mon Dieu ! Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Une comète ?

- Non, il s'agit plutôt d'une énorme météorite ou plus vraisemblablement d'un astéroïde issu de la ceinture principale du Soleil. Comme tu le sais, la Terre rencontre entre deux mille et cinq mille météorites chaque année, mais la plupart ne pèsent guère plus d'un kilo. Or, la taille de cet objet avoisine le kilomètre de diamètre et doit peser plusieurs milliards de tonnes ! Il est projeté

à une vitesse vertigineuse. On n'a jamais vu ça depuis Toungouska. Et encore, la météorite sibérienne aurait la taille d'une mandarine à côté de cette énorme pastèque...

Stéphane siffla entre ses dents.

- Incroyable ! Et sa trajectoire ?

- Eh bien, l'équipe du Centre a encore besoin d'affiner les calculs, mais selon toute probabilité, il semble bien que cet engin a choisi sa destination finale : la Terre...

- Tu veux dire que...

- Oui, regarde la reconstitution en 3 D que nous venons de réaliser...

Michel entraîna Stéphane devant un écran informatique et mit en marche une vidéo. On voyait clairement le trajet de l'astéroïde qui se dirigeait tout droit vers le globe terrestre. La modélisation en trois dimensions de l'objet rendait son apparence encore plus réelle. Et

inquiétante.

- A moins d'un changement de cap toujours possible, car l'espace qui nous sépare de ce bolide est ponctué de milliards de corps célestes qui peuvent le percuter et le faire changer de direction, ce caillou va disputer une partie de pétanque avec notre bonne vieille planète, conclut Michel avec une pointe d'ironie.

- Et à quelle date est prévu cet heureux événement ?

- Là encore, il y a quantité de variables à prendre en compte. Cet astéroïde traverse la voie lactée à une vitesse surprenante. D'ici la fin de la semaine, nous serons fixés...

Stéphane contemplait l'écran d'un air songeur. Une pierre gigantesque venant percuter la Terre à une vitesse astronomique. Il ne put réprimer un frisson. La vieille peur ancestrale d'une catastrophe universelle, présente dans toutes les mythologies anciennes, devenait soudain d'une cuisante actualité.

- Cela ne laisse pas beaucoup de temps... Laisse-moi me souvenir... La dernière fois que la Terre a été exposée à un pareil péril, c'était...

- Attends, je vais consulter la base de données...

Michel ouvrit une nouvelle page intranet sur l'ordinateur et accéda au moteur de recherche. Presque aussitôt, un certain nombre de liens s'affichèrent. Michel cliqua sur les plus récents.

- J'y suis. La dernière alerte sérieuse remonte au 9 décembre 1994. Un astéroïde a foncé directement vers la Terre. Cela a provoqué un vent de panique dans le monde entier. Finalement, il n'a fait que frôler le globe, à quelque 100 000 kilomètres de distance. On l'a baptisé 1994 XM1. Mais il ne faisait que 9 mètres de diamètre...

- Et avant ?

- Attends un peu... Ah, voilà. Le 8 décembre 1992. Un astéroïde a également frôlé la Terre à

700 000 kilomètres. Il a été nommé 1989 AC 4179 et surnommé Toutatis. Tu te souviens d'Astérix le Gaulois ? « Par Toutatis, le ciel va nous tomber sur la tête ! »

Stéphane ne put s'empêcher de rire, malgré la gravité de la situation.

- Oui, nos ancêtres les Gaulois avaient les mêmes peurs que nous, commenta-t-il. Mais apparemment, cette fois-ci, le ciel leur donne raison... Dis-moi, nous sommes bien le 13 décembre ? A quelques jours prêts, il s'agit de la date anniversaire des phénomènes que tu viens d'évoquer. Il semble que les astéroïdes aiment bien voyager au mois de décembre. Comme des cadeaux de Noël un peu encombrants que nous envoie le ciel... A ton avis, quels sont les scénarios envisageables ?

Michel tendit la main vers le ciel, les trois premiers doigts levés. Ses yeux bleus accrochaient les rayons du soleil qui filtraient au travers des parois vitrées de la coupole.

- Oh, c'est très simple... Il y en a trois, en gros. Premier scénario : l'astéroïde frôle la Terre, à condition qu'il s'en écarte de quelques centaines de milliers de kilomètres. Dans ce cas là, le danger est évité, même si le monde aura eu la peur bleue de sa vie.

- Oui, c'est l'hypothèse la plus rassurante..., concéda Stéphane.

- Deuxième scénario : l'astéroïde se désagrège en entrant dans l'atmosphère terrestre, notamment grâce aux boucliers aériens de la NASA, et il tombe en pièces détachées sur la Terre. Statistiquement, il a plus de chances de s'abîmer dans un océan que sur la terre ferme. Selon la localisation, il peut y avoir un fort risque de tsunami près des côtes. Si les morceaux tombent sur un continent, en revanche, il y aura des tremblements de terre, des villes anéanties et des populations entières condamnées. Une catastrophe énorme, mais localisée. Selon que le point d'impact se trouve en plein Sahara ou au beau milieu de l'Europe, de l'Asie ou de

l'Amérique du Nord, les dégâts n'auront pas les mêmes conséquences, bien entendu. Je ne parle même pas des centrales nucléaires. Tu te souviens de l'accident de la centrale de Fukushima, au Japon, le 11 mars 2011, lié à un séisme de magnitude 9 ? Imagine les conséquences, avec un bolide de cette taille-là !

- Celui-ci ne me semble pas mal, comme scénario-catastrophe, sourit Stéphane. Il y a pire ?

- Oh oui ! Le troisième scénario : l'astéroïde reste entier, ne dévie pas de sa trajectoire et percute de plein fouet la Terre. Le résultat est alors encore plus radical : embrasement général, anéantissement de la plupart des espèces sur terre, dont l'homme. La Terre vole en mille morceaux ou change d'axe. Dans tous les cas, nous ne serons plus là pour commenter l'événement.

- La fin du monde... Si tu dis vrai, le Réveillon de Noël en famille risque d'être compromis...

Michel observa son ami attentivement.

- Cela ne te rappelle pas quelque chose ?
- Ma foi... Je ne vois pas. La fin du monde n'arrive pas tous les jours.
- Viens voir par ici...

Michel entraîna son ami hors de la géode. Ils traversèrent un couloir qui desservait les bureaux des astrophysiciens. Michel posa son badge sur une boîte électronique qui déverrouilla une porte. Il s'effaça pour laisser passer son ami.

- Bienvenue dans mon antre.

Le bureau de Michel Ardent était sobre et fonctionnel. Un ordinateur, une armoire métallique débordant de dossiers et une ouverture vitrée ouvrant sur la campagne provençale. Sur l'un des murs était punaisée une carte du ciel ainsi qu'une longue banderole retraçant l'origine des espèces.

- Te rappelles-tu ce qui s'est passé sur terre voici 65 millions d'années ? lança Michel en désignant l'une des extrémités de la banderole.
- Euh... La disparition brutale des dinosaures ?

- Exactement. Les dinosaures et les grands sauriens étaient pourtant les maîtres absolus de la Terre sur laquelle ils proliféraient depuis 165 millions d'années. Rien ne pouvait interrompre leur règne. Et pourtant, ils ont tous disparu de la surface du globe. Non pas progressivement, à la suite d'une lente décadence, mais brutalement, en quelques mois à peine. Sais-tu comment cette race indestructible a pu être rayée d'un seul coup de l'univers ?

- Je ne suis pas expert en paléontologie, avoua Stéphane en s'asseyant sur un coin du bureau de Michel. Je me souviens seulement de ce qu'on nous enseignait à l'école : les dinosaures étaient trop gros, trop lourds, et leur appétit était sans limite. Ils sont morts de faim, après avoir consommé toutes les richesses de la Terre...

Michel fit défiler son doigt sur la carte de l'évolution des espèces.

- La fin aurait été lente, et aurait duré quelques millénaires de plus. N'oublie pas que malgré leur

gros appétit, ils n'avaient pas été inquiétés durant 165 millions d'années. Et la Terre de cette époque ressemblait à une jungle luxuriante, les dinosaures ne risquaient pas d'y manquer de quoi que ce soit !

- On a parlé aussi d'une éruption volcanique sans précédent, dont le dégagement atmosphérique aurait brutalement changé le climat de la Terre...

- Cette théorie a longtemps été soutenue, c'est exact, concéda Michel en s'asseyant sur l'unique chaise de son bureau. Jusqu'à ce qu'en étudiant la couche de sédiments correspondant à la limite entre l'ère secondaire et l'ère tertiaire, deux chercheurs américains découvrent en 1980 que cette couche présentait sur l'ensemble de la Terre une quantité anormalement élevée d'iridium...

- Et alors ? interrogea Stéphane d'un ton impatient.

- L'iridium est un métal dont la présence est extrêmement rare dans la couche terrestre. En

revanche, il abonde dans certaines météorites...

- Et dans la lave de certains volcans, non ?

- Oui, mais la couche géologique contenant de l'iridium était accompagnée de résidus de quartz, de nickel ou de roches fondues qui n'appartiennent qu'aux météorites. Donc...

- ...les dinosaures ont été éliminés à la suite de la chute d'une météorite...

- ...dont on a trouvé le point d'impact dans le golfe du Mexique, dans un cratère submergé de 200 kilomètres de diamètre ! Une météorite qui devait faire au moins 10 kilomètres de diamètre...

- L'ancêtre de celle qui va nous tomber dessus, si je comprends bien. Je ne vois pas ce que cela peut avoir de rassurant...

Michel arborait à nouveau son large sourire habituel, les yeux pétillants de malice. Il se releva et désigna la suite de la banderole.

- Mais tu ne comprends pas ! La météorite géante qui s'est écrasée sur terre voici 65 millions d'années ne s'est pas contentée de massacrer les dinosaures. 70% des espèces existantes ont été éradiquées. Les chaînes alimentaires ont été interrompues. Le climat a changé. La catastrophe passée, la vie est réapparue sur terre, grâce aux espèces épargnées, comme les tortues, les crocodiles, les reptiles et les petits mammifères. Tu connais la suite du schéma de l'évolution, débouchant sur l'apparition de l'homme. Si la météorite n'avait pas percuté la Terre, les dinosaures seraient toujours là, mais nous n'y serions pas ! La chute de la météorite, et l'extinction des espèces anciennes, a été un élément nécessaire à la naissance de l'humanité !

Stéphane affichait un air circonspect. Il ne semblait pas totalement convaincu par la démonstration de son ami.

- C'est une façon de voir les choses... Inattendue, en tout cas. Mais qu'est-ce qui te fait dire que la

prochaine météorite ne va pas justement éradiquer la majorité des espèces vivant sur terre aujourd'hui, dont les hommes, au profit... je ne sais pas, moi... des insectes, par exemple, dont les facultés d'adaptation sont supérieures aux nôtres. Qui te dit que dans quelques années, l'humanité ne sera pas remplacée par les fourmis ?

- Je n'y crois pas, interrompit Michel en balayant l'argument d'un revers de la main. J'ai beaucoup de considération pour Darwin et sa théorie de l'évolution, mais j'estime, et je ne suis pas le seul, que l'homme n'est pas un mammifère comme les autres. Même s'il a conservé dans ses gènes des instincts archaïques, il n'est pas un animal. Il est détenteur d'une mission qui le dépasse... Une mission dans laquelle il a toujours été encouragé par des aides... disons, venues d'ailleurs.

Michel avait adopté une expression énigmatique, et semblait plongé dans une vision ou un rêve intérieur.

- A quoi fais-tu allusion, Michel ? Tu veux parler

de l'intervention de créatures extra-terrestres, ou divines ? Nous nous passionnons tous deux pour les Phénomènes Aéronautiques Non identifiés, et j'ai toujours eu un petit faible pour les aliens, mais...

Michel contempla un instant la vue qui s'offrait au-delà des vitres du bureau. Puis il se retourna vers Stéphane.

- Viens, on va faire un tour dehors. Mon bureau a la taille d'un timbre-poste et j'ai le sentiment d'étouffer...

Ils quittèrent la pièce puis empruntèrent le couloir qui conduisait vers la sortie. D'un regard, Michel fit observer à Stéphane la présence de caméras de surveillance placées entre le mur et le plafond. Il posa son index sur ses lèvres pour intimer le silence à son ami.

Ils sortirent du bâtiment et firent quelques pas au-dehors. Michel exposa son visage au soleil en fermant les yeux et aspira l'air à pleins poumons. Puis il se retourna.

- Te souviens-tu du film de Stanley Kubrick, 2001, l'Odyssée de l'espace ?

Stéphane eut un petit rire.

- C'est le film qui m'a le plus marqué lorsque j'étais gamin. J'ai réalisé alors que nous n'étions sans doute pas les seuls êtres pensants dans l'univers. D'où mon investissement plus tard dans le GEIPAN. J'ai encore en mémoire la scène où l'on voit un parallélépipède noir descendre sur terre et provoquer la mutation brutale de l'humanité. Comme si une civilisation extra-terrestre était à l'origine de l'intelligence humaine.

- Une météorite..., lâcha Michel d'un air mystérieux.

- Pardon ?

- Le parallélépipède noir, c'était une météorite. Une pierre tombée du ciel, mais pas n'importe quelle pierre... Une pierre sacrée. D'origine divine ou extra-terrestre, comme tu préfères.

Envoyée sur terre, non par hasard, mais dans un but bien défini : accroître le champ de conscience des hommes, les faire évoluer. Pas les fourmis ou les termites : les hommes.

- Mais ce n'est que de la science-fiction...

- Et pourtant, ce phénomène s'est déjà produit dans l'histoire de l'humanité, continua Michel en arpentant les allées qui entouraient l'observatoire. Plusieurs fois. Les grands sauts de conscience, véhiculés par des prophètes inspirés, ont toujours été liés à la chute sur terre d'une pierre tombée du ciel. Les grandes religions ont été fondées sur la venue sur terre de pierres sacrées. Des pierres d'origine céleste.

- Euh... Je ne suis pas sûr de te suivre, fit remarquer Stéphane d'un ton dubitatif.

Michel s'arrêta et planta son regard bleu dans celui de Stéphane.

- Les Tables de la Loi, gravées des Dix Commandements, ont été données par Yahvé à

Moïse au sommet du mont Sinai, scellant l'alliance entre Dieu et les hommes. Elles sont à la base de la Torah et de la naissance du judaïsme. Des tables de pierre, venues du Ciel...

- Mais... Ce n'étaient pas des météorites...

- Qu'en sais-tu ? Il y a toujours une part de légende dans les récits fondateurs des mythologies et des religions. En tout cas, elles étaient en pierre, gravées de la main du Créateur, et elles venaient du Ciel. D'accord ?

- Admettons. Ensuite ?

- L'Etoile du Berger, qui a conduit les Rois Mages vers Bethléem pour assister à la naissance de Jésus. La description qui en a été faite rappelle beaucoup la chute d'une comète, ou d'une météorite... N'oublie pas que les Rois Mages étaient astronomes.

- On a parlé aussi de Vénus, l'Etoile du Matin. Mais s'il s'agissait bien d'un signe céleste, où est la pierre sacrée qui, si je suis bien ta théorie, a

dû tomber sur terre ?

- Elle est connue, pourtant. Elle a été sculptée en forme de coupe, pour contenir plus tard le sang de Celui dont elle avait annoncé la venue...

- Tu veux parler du Graal ? s'esclaffa Stéphane. Tu ne crois pas que tu exagères un peu ?

- Et pourquoi pas ? plaida Michel, sans perdre son air sérieux. Dans le récit médiéval de Parzival, par exemple, Wolfram von Eschenbach explique que le Graal est une pierre exceptionnelle, au magnétisme intense, qui attire de façon irrésistible l'eau qui se trouve à proximité. Et puis, le point d'impact d'une météorite donne bien naissance à un cratère, non ? Or, en grec ancien le mot « cratère » signifie également coupe...

- Mais d'où tiens-tu ces théories étranges ? interrompit Stéphane sur un ton goguenard.

Mais Michel était lancé, et ne prêta aucune attention à l'interruption de son camarade.

- Venons-en à la pierre de la Ka'aba, la « pierre noire », ou « pierre du paradis » donnée à Abraham et son fils Ismaël par l'archange Gabriel. Conservée pieusement à La Mecque, elle est à la base de l'islam. Or, de nombreux scientifiques s'accordent à voir dans cette pierre sacrée un fragment de météorite.

Stéphane ne savait plus que répondre. Il n'avait jamais vu son ami dans un tel état d'excitation, ni proférer des hypothèses aussi aventureuses et, lui semblait-il, aussi tirées par les cheveux. L'annonce du risque de chute prochaine d'un gigantesque corps céleste avait-il eu pour effet d'altérer ses facultés mentales, et de susciter en lui une bouffée délirante ?

Michel, sans se préoccuper de l'air suspicieux qu'affichait son ami, reprit sa marche en accélérant le pas. Ses yeux lançaient des éclairs et sa voix tremblait d'excitation.

- Et l'on retrouve les mêmes pierres sacrées, pour la plupart des météorites, chez d'autres

civilisations et dans d'autres religions. La plus ancienne météorite connue est conservée et vénérée dans le temple d'Ogi, au Japon. On trouve aussi de telles météorites sacrées en Inde. Et la météorite géante de Chinguetti, découverte en 1916 par un militaire français dans le désert de l'Adrar, au nord de la Mauritanie, en plein Sahara, était surnommée le « Fer de Dieu » ou « la Pierre tombée du ciel » par les Maures. Elle était vénérée comme une pierre sacrée...

Stéphane prit Michel par la manche.

- Attends un peu... Tu sais bien que Gaston Ripert, le seul témoin oculaire qui prétend avoir vu cette météorite gigantesque aussi haute qu'un immeuble de trois étages, n'a rapporté qu'un fragment de 4, 5 kilos de son expédition. Toutes les recherches ultérieures ont été incapables de retrouver cette météorite fantôme. Théodore Monod lui-même l'a recherchée toute sa vie, et a fini par conclure à un canular...

- Aux yeux des indigènes maures, la météorite n'était pas un simple caillou, même gigantesque,

rétorqua Michel. Il s'agissait d'un objet sacré, d'origine divine et surnaturelle. Cette « pierre » faisait partie de leurs croyances, de leurs traditions. Elle ne devait pas tomber aux mains d'étrangers qui ne partageaient pas leur foi. C'est pour cela qu'on ne l'a jamais découverte. La météorite de Chinguetti est encore là-bas, cachée quelque part dans le désert...

Stéphane demeurait sans voix. Il devait bien s'avouer que les théories que défendait Michel, pour fantaisistes qu'elles puissent paraître, ne manquaient pas de logique. Les pierres tombées du ciel avaient le pouvoir de détruire des espèces entières ou de créer de nouvelles croyances. Qu'est-ce qui accompagnait la trajectoire de l'astéroïde lancé dans le ciel ? La mort universelle ou une nouvelle révélation ?

- A propos, a-t-on déjà donné un nom à ce foutu caillou ? reprit Stéphane.

- Eh bien, les astronomes du monde entier ont constaté le même phénomène et se sont concertés à ce sujet, même si la nouvelle n'a pas

encore été rendue publique. Comme nous sommes le 13 décembre, jour de la sainte Lucie, certains ont proposé de baptiser notre ami tombé du ciel « LUCIE ». Mais les premiers à le détecter sont les observateurs du mont Graham, en Arizona, grâce à leur deux super-télescopes LUCIFER 1 et LUCIFER 2. En leur honneur, « LUCIE » est devenue « LUCIFER ». De quoi alimenter les théories millénaristes et les prophéties apocalyptiques des Cassandre modernes...

- Enchanté... Accueillir Lucifer sur terre pour la fin du monde, c'est de circonstance. Nous nageons en pleine Apocalypse...

Michel arbora soudain une expression inquiète, et ses yeux se voilèrent imperceptiblement.

- Je suis d'accord avec toi. Mais n'oublie pas que le mot « Apocalypse » ne signifie pas « Fin du monde », mais « Révélation ». La fin du monde, hélas, n'est pas ce qu'il y a le plus à craindre de ce météorite...

Stéphane lança un regard surpris à son ami :

- Que veux-tu dire ? Tu sembles parler par énigme, ce matin. Tu es sûr que tout va bien, Michel ? Je te trouve bizarre, perturbé. Avec cet astéroïde qui menace de nous tomber sur le coin de la gueule, je comprends qu'il y a de quoi. Mais je te connais bien, et...

- J'ai faim, pas toi ?, l'interrompt Michel d'un ton à nouveau jovial et bon enfant. Et si nous poursuivions cette conversation autour de ce copieux petit-déjeuner que je t'ai promis ? Profitons des petites joies de la vie, tant qu'il est encore temps. Dans une semaine, l'odeur et le goût des croissants au beurre auront peut-être disparu à jamais...

Stéphane sentait que son ami ne lui disait pas tout. Même s'il arborait toujours la même expression ouverte et généreuse, quelque chose avait changé en lui. Ce n'était pas de la peur, car comme Stéphane, Michel avait dépassé depuis longtemps la peur de mourir, et acceptait l'idée que sa vie prendrait fin un jour ou l'autre. S'en

inquiéter n'était donc qu'une perte de temps inutile. Non, ce n'était pas la peur qui taraudait l'esprit de Michel. C'était quelque chose de plus sournois : la méfiance. Mais de quoi, ou de qui Michel se méfiait-il ?

Le jeune astrophysicien reprit d'un ton qu'il cherchait à rendre détaché :

- Si on allait à l'Observatoire ? Avec un peu de chance, il leur restera des croissants. Ils en ont d'excellents... Et puis, à cette heure-ci, nous serons tranquilles... Nous avons une bonne heure et demi devant nous avant qu'ils dressent les tables pour le déjeuner...

L'Observatoire en question n'était pas le Centre aérospatial, mais un hôtel restaurant situé à proximité, où Michel prenait parfois ses repas, quand il n'avait pas le temps de rentrer chez lui.

- J'ai encore pas mal de choses à te dire, continua Michel d'un ton de confiance alors qu'ils se dirigeaient vers leurs véhicules. Des choses que je n'ai jamais dites à personne. Mais

à présent que les signes sont apparus... Je dois parler. Mais pas à n'importe qui...

Il serra brièvement le bras de son ami.

- Tu es le seul en qui je peux avoir confiance. Et si jamais il m'arrivait quelque chose, tu saurais quoi faire...

6

San Francisco, Californie, 2 h heure locale.

Sur l'écran plasma géant se déroulait un concert de musique pop. Musiciens à cheveux longs, chemises échancrées sur des croix pectorales, pantalons à pattes d'éléphant, guitares électriques au son saturé, orgue Hammond, synthétiseur Moog, mellotron, lumières

psychédéliques tournoyant sur la scène de manière hypnotique : tout l'arsenal esthétique des années 70 était au rendez-vous. Sur la grosse caisse de la batterie s'étalait en grosses lettres le nom du groupe :

Pete Starr and his comets

Le groupe était en train d'interpréter Lucie in the sky with diamonds, le grand succès des Beatles inclus dans leur album concept de 1967, Sgt Peppers Lonely Hearts Club Band.

Pete Starr, physique à la Jim Morrison, voix à la Joe Cocker, costume blanc à larges revers ouvert sur sa poitrine nue, se contorsionnait sur scène, les deux mains serrées autour de son micro Shure, le modèle mythique popularisé par Elvis Presley et Ray Charles, en marmonnant de sa voix cassée par les drogues et l'alcool les paroles de John Lennon et Paul McCartney :

Picture yourself in a boat on a river,

With tangerine trees and marmalade skies

Somebody calls you, you answer quite slowly,

A girl with kaleidoscope eyes.

La sonnerie du téléphone retentit dans l'immense villa construite sur trois niveaux et prolongée d'une terrasse avec piscine surplombant la baie de San Francisco.

Pete Starr dirigea la télécommande du téléviseur vers l'écran et baissa le son. Quarante ans avaient passé depuis le dernier concert qu'il avait enregistré, et qu'il se rediffusait presque chaque nuit. Il n'était plus jamais monté sur scène depuis. Ses cheveux avaient blanchi, mais ils étaient toujours longs et tombaient sur ses épaules. Son visage était boursoufflé, sa peau ridée et ses yeux soulignés de poches qui témoignaient de ses nombreux excès, il avait pris du ventre, mais malgré ces ravages du temps, une forte charge

de séduction se dégageait toujours de sa personne.

Pete referma la ceinture de son peignoir de coton blanc brodé à ses initiales et décrocha le combiné téléphonique. Il consulta du coin de l'œil sa montre Piaget sertie de diamants à un million de dollars : 2 heures. Il ne marqua aucune surprise. Tous ceux qui le connaissaient savaient qu'il était insomniaque, et qu'il ne cédait au sommeil qu'aux premières lueurs du jour. On avait plus de chance de le joindre en pleine nuit qu'aux heures ouvrables.

- Pete Starr, s'annonça-t-il.

- Que Son règne vienne...

- Que Sa volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel, répondit l'ex-vedette du show-business. Comment allez-vous, Éminence ?

- Très bien, Pete. Je viens de recevoir une excellente nouvelle. La Lumière nouvelle est enfin apparue. L'Observatoire astronomique de

l'Arizona vient de me l'apprendre. Demain, cela fera la Une des télévisions et des journaux du monde entier. Un vent de panique va souffler sur la Terre. C'est excellent pour nos affaires...

- C'est donc un gros morceau ? Une nouvelle comète de Halley ?

- Mieux que ça, Pete. Il est trop tôt pour connaître avec précision la taille de l'engin, mais il doit s'agir d'un sacré bolide. Et il se dirige droit vers nous...

- Cela veut dire que... en cas de choc...

- Des millions de morts, peut-être des milliards. Selon l'hypothèse la plus optimiste, un tiers de la population du globe pourrait y passer d'un seul coup...

- C'est effrayant, articula Pete Starr d'un air inquiet.

- C'est formidable, au contraire ! l'interrompt le cardinal. On ne fait pas d'omelette sans casser

des œufs, Pete. Les guerres, les épidémies, la famine et les catastrophes naturelles sont le ferment de la foi, ne l'oublie pas. Notre sainte Mère l'Église a édifié son pouvoir sur les êtres par la peur, non par la grâce. Ceux qui nous rejoignent ne le font pas pour gagner le paradis, mais pour éviter l'enfer. Cette pierre tombée du ciel va faire le ménage sur la Terre, et ranimer la flamme chancelante de la religion catholique. N'oublie pas les paroles de Lucie, la voyante des prophéties de Fatima :

Quand vous verrez une nuit illuminée par une lumière inconnue, sachez que c'est le grand signe que Dieu vous donne qu'il va punir le monde de ses crimes, par le moyen de la guerre, de la famine et des persécutions contre l'Église et le Saint-Père.

- Et cela ne vous inquiète pas, Éminence ?

- Moi ? Pas du tout. Mais le Saint-Père actuel et son Église ont de quoi s'alarmer, je le reconnais... Tiens, à propos, sais-tu quel jour nous sommes ?

- Eh bien, chez nous il est un peu plus de 2 heures du matin. Nous sommes donc le 13 décembre, comme chez vous.

- Exactement. Le 13 décembre. Jour de la sainte Lucie.

- Bonne fête, Lucie ! Lucie in the sky with diamonds, chantonna Pete.

- Tu ne crois pas si bien dire, Pete. Après la foudre du Ciel, les diamants vont pleuvoir sur nos têtes. Il y aura peu d'élus, certes, mais ils seront infiniment riches. Riches et tout puissants. Nous devons en faire partie.

- Je reconnais bien là votre cynisme, Éminence.

- C'est grâce à ce cynisme que je serai élu pape, Pete, ne l'oublie pas. Et grâce aussi à nos amis de la haute finance et de la politique internationale, que mes fonctions diplomatiques de secrétaire d'État m'ont permis de fréquenter de près. C'est pour cela que je t'appelle. Il faut les

prévenir de toute urgence de ce qui va se passer. Dans quelques heures, le cours des bourses du monde entier va s'écrouler. Il est temps de vendre au prix fort nos actions, pour les racheter à vil coût plus tard. J'ai déjà pris les dispositions nécessaires auprès de la Banque du Vatican. Nos amis du N.O.M. doivent agir de même. Et nous avons besoin de nous réunir d'urgence.

- Je m'en occupe, Éminence. Quelques coups de fils suffiront pour commencer. Quant à la réunion... J'invite demain soir dans ma villa les membres les plus influents du Bohemian Club. Si vous voulez nous faire l'honneur de votre présence...

- J'y serai, Pete. Bien que la présence d'un homme d'église ait de quoi surprendre dans vos cérémonies païennes...

Ces paroles avaient été prononcées sur un ton d'ironie qui n'avait pas échappé au musicien. On disait en effet que les membres du Bohemian Club, cercle d'influence créé en 1872, et dont firent partie de nombreux présidents américains

ainsi que leurs conseillers, se réunissaient chaque été au mois de juillet dans l'immense parc naturel de Monte Rio, à 120 kilomètres au nord de San Francisco, pour y discuter des affaires du monde avant de participer à des cérémonies païennes en l'honneur des démons Moloch et Lilith.

- Au contraire, vous serez parfaitement à votre place parmi nous, Éminence. Ne servons-nous pas le même Dieu ?

En guise de réponse, le secrétaire d'État poussa un bref ricanement avant de conclure :

- A demain soir, Pete. Pour ne pas perdre de temps, et éviter les escales, j'emprunterai l'un des jets privés que met généreusement à ma disposition nos amis du N.O.M. Votre terrain d'atterrissage est praticable, je suppose ?

- Bien entendu, Éminence. D'ailleurs, vous ne serez pas le seul à emprunter la voie des airs pour venir jusqu'ici.

- Bonne nuit, Pete.

- Bonne journée, Éminence.

Pete Starr reposa le combiné puis, après avoir remonté le son de la télévision, se dirigea vers le bar qui se trouvait à l'autre extrémité du salon pour se servir un généreux verre de whisky hors d'âge. Un pur malt des Highlands d'Ecosse. Il avait besoin de se donner un coup de fouet après la nouvelle que venait de lui annoncer le cardinal Pantalucci.

Lucy in the sky with diamonds

Lucy in the sky with diamonds

Lucy in the sky with diamonds

En sirotant son verre, Pete dut s'avouer que malgré la luxueuse villa qu'il habitait et tout l'argent dont il disposait, il était tenu en laisse aussi fermement qu'un chien. Il était riche à

milliards, mais il n'était pas libre. Il devait sans cesse rendre des comptes et jouer les entremetteurs pour ceux qui, dans l'ombre, tiraient les ficelles.

Le N.O.M. Un conglomérat de groupes, non officiels mais tout puissants, dont les membres avaient le pouvoir de diriger le monde, par la finance, la politique, le sexe ou la religion. Pete Starr se remémora les principaux ordres secrets composant cette multinationale du pouvoir : le Bohemian Club, cercle ultra confidentiel composés des deux mille quatre cent personnalités les plus influentes de la planète – uniquement des hommes -, le Bilderberber group, regroupant une élite suprême de cent trente personnes, les Skull & Bones, où se retrouvaient les anciens de l'université de Yale, notamment la famille Bush, le Council of Foreign Relations, la Commission trilatérale, le Club de Rome, la Fondation Dichtley, diverses loges de la Franc-Maçonnerie pratiquant le rite écossais rectifié, l'Ordo Templi Orientis fondé par Aleister Crowley. Et, bien entendu, le Vatican. En tout cas, une

mouvance secrète du Vatican, dont la tête était le cardinal Annibal Pantalucci.

Le N.O.M. : Le Nouvel Ordre Mondial.

Ce terme avait été employé pour la première fois par le Président George H. W. Bush devant le Congrès américain le 11 septembre 1990 : « Nous nous trouvons aujourd'hui à un moment exceptionnel et extraordinaire. De cette période difficile, un Nouvel Ordre Mondial peut voir le jour. Une nouvelle ère, moins menacée par la terreur, plus forte dans la recherche de la justice et plus sûre dans la quête de la paix. »

Onze ans plus tard, le 11 septembre 2001, les twin towers de New York s'écroulaient. La version officielle n'avait retenu que l'hypothèse d'un attentat terroriste. Mais des mouvements réfractaires à cette théorie avaient évoqué un complot gouvernemental dont le Président George W. Bush, fils du précédent, était l'instigateur. Personne n'avait fait le lien entre les deux dates anniversaires. Pourtant, les conséquences du 11 septembre avaient bel et

bien été de renforcer le poids de l'Amérique et de ses prétentions hégémoniques dans le monde, sous l'égide du N.O.M. L'échéance suivante était tombée onze ans plus tard, le 11 septembre 2012, le jour où, comme par hasard, un nouvel attentat terroriste avait été déjoué in extremis à la Maison Blanche, à Washington... Un attentat que le 9/11 Truth Movement, le Mouvement pour la vérité sur le 11 septembre, avait aussitôt qualifié de manipulation gouvernementale.

Le N.O.M. Le conglomérat avait souvent été assimilé à la confrérie secrète des Illuminati par les sites complotistes et les auteurs de thrillers ésotériques. Mais les Illuminati n'avaient jamais existé, ou bien ils avaient disparu depuis plusieurs siècles. Et la résurgence de cette appellation archaïque n'avait en fait d'autre but que de laisser les réels responsables dans l'ombre, en agitant des épouvantails dignes des bandes dessinées.

Le N.O.M. Pete Starr en faisait partie, étant lui-

même membre du Bohemian Club. Mais sur l'échiquier du monde, il n'était qu'un pion que l'on mettait en première ligne, et qui pouvait se faire supprimer à tout moment. Pete Starr était riche, il avait la belle vie et ne manquait de rien, ni d'alcool, ni de drogue, ni de femmes. Mais tout cela, il le devait à ceux qui n'hésiteraient pas à le sacrifier sans pitié s'il venait à désobéir à leurs ordres.

Tout avait commencé quarante ans plus tôt, la nuit même qui avait suivi son dernier concert. Il avait partagé un trip de L.S.D. avec une groupie qu'il avait entraînée dans sa villa.

L.S.D.

Lucy in the Sky with Diamond.

Il ne connaissait pas le prénom de la fille et ne se souvenait même pas si elle était jolie ou laide, brune, blonde ou rousse. Cette nuit-là, il était trop high pour avoir conscience de quoi que ce soit. Il

avait vaguement le souvenir de s'être envoyé en l'air avec la fille avant de sombrer dans le coma.

Un bad trip.

Very bad trip.

Lorsqu'il avait repris conscience, trois jours plus tard, il avait appris ce qui s'était passé durant cette nuit fatale. La fille n'avait pas supporté les effets du L.S.D., qu'elle essayait pour la première fois de sa vie. Elle était morte d'overdose au matin. Pour envenimer les choses, elle était mineure.

Pete Starr se trouvait donc sous le coup d'une demi-douzaine de chefs d'inculpation, dont trafic et usage de stupéfiants, viol d'une mineure et non assistance de personne en danger. Les juridictions de Californie ne rigolaient pas avec ce type de délit. Pete risquait jusqu'à cinquante ans de prison. Il n'en fit que trois, avant d'être libéré en échange d'une caution de cinq millions de dollars versés par de généreux donateurs, membres du N.O.M. En échange, bien sûr, d'une

promesse d'allégeance complète.

Pete Sarr n'avait pas repris les concerts. Sa carrière musicale était derrière lui. Mais il avait conservé un important réseau de connaissances dans le milieu du show-business et du cinéma – c'est d'ailleurs la raison pour laquelle il avait été recruté par le N.O.M.

Il avait alors eu l'idée de créer une ligne de bijoux fabriqués avec des fragments de météorites, qu'il avait baptisé Stardust, « poussière d'étoiles ». Ces pierres tombées du ciel fascinaient depuis toujours les hommes, en raison de leur origine céleste, mais aussi des pouvoirs de guérison et de chance qu'elles étaient censées apporter à leurs possesseurs. Cette croyance était très en vogue chez les artistes que fréquentait Pete, et son entreprise connut un succès immédiat.

Les météorites brutes se négociaient plusieurs centaines, voire plusieurs milliers de dollars le gramme. Serties dans des bagues, des

bracelets, des colliers ou des parures, les prix se trouvaient multipliés par dix. Ces bijoux hors du commun atteignaient ainsi des sommes folles, dépassant largement les plus belles pièces de Cartier ou de Boucheron. Toutes les stars d'Hollywood rêvaient de posséder l'un de ces trésors, et celles qui avaient les moyens de se l'offrir étaient ensuite persuadées que leur réussite professionnelle était liée au port du bijou venu du ciel, leur assurant une sorte de protection extra-terrestre. C'est ainsi qu'en quelques années à peine, l'ex-musicien dont la carrière avait été brisée par un scandale était devenu multi-milliardaire.

Bien entendu, il avait remboursé les millions de dollars que le N.O.M. lui avait avancés. Mais il n'avait pas repris sa liberté pour autant. A tout moment, le N.O.M. pouvait le faire replonger, pour n'importe quel motif. Pete Starr finirait ainsi ses jours dans une cellule sans lumière et sans confort, à moins qu'il ne disparaisse de manière plus violente. Il ne voulait pas prendre le risque. Il se trouvait pourtant en captivité, à la solde de

ceux qu'il servait aveuglément, mais au moins cette captivité était dorée. Cela compensait ce sentiment obscur de ne pas être libre...

Pete Starr se resservit un verre de whisky et fit courir son regard sur les fragments de météorites qui occupaient tout un pan de mur de la salle. Le fait de fabriquer des bijoux avec ces pierres tombées du ciel lui avait donné l'envie de les collectionner. Il en possédait plusieurs tonnes, conservées dans une pièce sécurisée de la villa, mais il avait tenu à exposer ici ses plus belles pièces, les plus rares. Des météorites de toutes tailles et de toutes couleurs tombées sur terre après un long voyage à travers l'espace. Des chondrites aux grains métalliques, des achondrites d'origine lunaire ou martienne, des sidérites, composées de fer ou de nickel, notamment des hexaédriques, des octaédriques et les plus rares, les ataxiques, les plus riches en nickel, des sidérolithes, parmi lesquelles se trouvaient des mésosidérites, mélange de fer et

de silicates, des lodranites et enfin des splendides pallasites incrustées d'éclats d'olivine. Des fragments de la ceinture d'astéroïdes gravitant entre Mars et Jupiter. Des morceaux de lune négociés jusqu'à 5 000 \$ le gramme. Des cristaux présolaires, véritables diamants cosmiques. Un fragment rarissime de la météorite géante de Tougouska, dont la chute dans une forêt de Sibérie remontait à 1908, et qu'aucun explorateur n'était jamais parvenu à localiser – du moins officiellement, car un morceau de cette météorite fantôme se trouvait dans le salon de Pete. Un autre fragment de la météorite mythique de Chinguetti, tombée dans le désert de l'Adrar, en Mauritanie, et dont l'explorateur et naturaliste Théodore Monod chercha en vain l'original toute sa vie - Pete Starr en avait acheté un morceau quelques années plus tôt au Laboratoire de cosmochimie du Muséum d'Histoire Naturelle, près du Jardin des Plantes, à Paris, en échange d'un chèque confortable. Un énorme bloc issu de la météorite de Canyon Diablo, d'une vingtaine de mètres de diamètre et d'un poids de 50 000 tonnes, dont le

point d'impact laissa la trace d'un gigantesque cratère en plein désert, le Meteor Crater. Un joli morceau de la météorite d'Allende, tombée en février 1969, et truffées de diamants microscopiques provenant des différentes supernovae entourant le nuage présolaire... Et tant d'autres bijoux d'une rareté et d'un prix incalculables.

Et voici qu'une météorite géante s'apprêtait à percuter la Terre ! Le collectionneur calculait déjà mentalement le prix que pourrait atteindre cette météorite. A condition d'échapper à son impact, bien sûr...

Mais le cardinal avait raison. Un tel cataclysme ne pourrait qu'accroître le pouvoir et la fortune des riches et des puissants, s'ils réchappaient à la catastrophe. Il y aurait un monde à reconstruire, de nouvelles parts de marché à gagner, des profits incommensurables à engranger. Ce ne serait pas la fin du monde pour tout le monde...

Pete Starr effleura un morceau de roche avec un geste mêlé de respect et de sensualité. Comme

à chaque fois, il se sentit saisi d'émotion. Ces cailloux surgis de l'espace étaient aussi vieux que le système solaire, soit 4,5 milliards d'années.

Pour constituer sa collection, Pete avait tout d'abord fait appel à des chasseurs de météorites, explorateurs plus ou moins mercenaires qui arpentaient les déserts de long en large pour y trouver d'authentiques roches cosmiques qu'ils revendaient au prix fort, en fonction de leur rareté. Puis le marché s'était développé, essentiellement sur le Net, où les ventes en ligne de météorites fleurissaient. On pouvait couramment faire ses courses à partir d'un simple ordinateur, et commander des pierres célestes en payant par carte Visa ou Mastercard.

Pete Starr sortit sur sa luxueuse terrasse. En contrebas, la splendide baie de San Francisco étincelait sous les rayons de la lune. Pete leva les yeux au ciel, illuminé de myriades d'étoiles.

Parmi elles, un bolide se précipitait vers la Terre.

Une lumière nouvelle, accompagnée de son lot de désastre et de richesse.

La lumière de Lucifer, le porteur de lumière, le nouveau dieu auquel s'étaient ralliés les agents du N.O.M. mais aussi, très bientôt, le Vatican. C'était en tout cas le souhait du cardinal Pantalucci, qui voulait donner à l'Église un nouveau souffle. Un souffle inspiré par le feu tombé du Ciel.

Que Son règne vienne...

Que Sa volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel...

Lucie in the sky with diamonds...

L.S.D.

Saint-Michel l'Observatoire, 10 h 45.

- Délicieux, n'est-ce pas ? Bien dorés, craquants sous la dent, tendres au milieu. La pâte feuilletée est croustillante à souhait. Je ne connais rien de meilleur que le goût d'un bon croissant trempé dans un bol de café fumant. Et toi ?

Michel Ardent croquait la pointe de son croissant avec délectation. Il ressemblait à un gamin gourmand préoccupé uniquement de sa satisfaction immédiate. Il se comportait comme si le monde continuait à tourner normalement, sans être menacé par une catastrophe venue du ciel.

Les deux amis étaient attablés dans un coin de la salle de restaurant de l'Hôtel de l'Observatoire, vide à cette heure-là, comme l'avait deviné Michel. On les avait installés dans un coin tranquille avec une cafetière pleine et une panier débordant de croissants au beurre tout frais provenant directement de la boulangerie du village. Un véritable régal.

Stéphane poussa son casque de moto et ses gants qui encombraient la table et observa son ami s'empiffrer avec un regard de tendresse. Il lui envoyait cette candeur, ce côté lunaire qui le protégeait des turbulences de la vie. Il aurait bien aimé, lui aussi, savoir prendre la vie du bon côté, en toutes circonstances. Mais il abritait au fond de son cœur une mélancolie qui ne demandait qu'à refaire surface à tout instant. Ce matin, par exemple, lorsqu'il avait croisé le sourire de Marie, figé sur une photographie prise sept ans plus tôt... L'insupportable sentiment d'être abandonné, de se sentir indigne d'amour, d'être vide à l'intérieur...

Michel sentit l'assaut de mélancolie qui assombrissait le regard de son ami. Éloignant le croissant de sa bouche, il déglutit doucement avant de constater avec tristesse :

- Tu penses encore à elle, n'est-ce pas ?

Stéphane ne répondit pas. C'était inutile. Sous ses dehors parfois enfantins, Michel savait

sonder son cœur, et ressentir les ombres qui y étaient enfouies, toujours prêtes à ressurgir.

- Même à l'instant de la fin du monde, ta dernière pensée sera pour elle. Je me trompe ?

Stéphane sourit faiblement.

- C'est que... Je n'aimerais pas quitter cette vie sans l'avoir revue, ne serait-ce qu'une fois.

Michel poussa un soupir.

- Je le sais, Steph. Mais la pensée qu'elle aussi, de son côté, pense à toi avec la même affection doit t'être une consolation. Après tout, elle ne t'a pas quitté pour un autre...

- Parfois, je me prends presque à le regretter. Si cela avait été le cas, elle aurait pu me revenir un jour. Tandis que là...

- C'était son choix, Steph. Tu dois le respecter. Elle a fait le sacrifice de son amour et de sa liberté pour répondre à une vocation plus haute.

C'était exact. Replongeant dans ses souvenirs passés, Stéphane se remémora les

circonstances improbables de sa rencontre puis de sa liaison avec Marie.

Marie était une jeune femme gaie, bien dans sa peau, saine et sportive. Elle s'était inscrite dans un dojo pratiquant les arts martiaux que Stéphane fréquentait aussi à l'époque. Il l'avait aussitôt remarquée en cours de karaté. Sa blondeur et la finesse de ses traits contrastaient avec l'ardeur de sa combativité. Elle était ceinture marron, alors que Stéphane était déjà ceinture noire, premier dan, mais en combat singulier il avait du mal à conserver l'avantage sur elle, alors qu'il la dépassait largement de la tête et des épaules. La jeune fille compensait son infériorité physique par une remarquable intuition. Elle paraît les coups avant même qu'ils ne soient portés.

Ils avaient pris l'habitude de boire un café après les cours, discutant à l'infini de la philosophie des arts martiaux, commentant, texte à l'appui, des passages entiers de L'Art de la guerre de Su Tzu, un traité de philosophie chinoise et de stratégie militaire rédigé au VI<sup>e</sup> siècle avant notre

ère, encore d'actualité de nos jours. Stéphane avait conservé son petit exemplaire jaune, datant de ses années passées dans l'Armée. Il y tenait comme à la prunelle de ses yeux mais n'hésitait pas à le prêter à la jeune fille, car il savait qu'elle en prendrait autant soin que lui.

Ce qui au départ n'était qu'une amitié sportive s'était peu à peu transformé en un sentiment plus intime. Pour la première fois de sa vie, Stéphane entrevoyait une possibilité de bonheur. Avec Marie, il envisageait enfin de construire ce qui lui avait toujours fait défaut dans sa vie : un couple, une famille, des enfants. Le destin, enfin, le prenait en pitié, et lui redonnait au centuple ce qu'il lui avait volé dans son enfance. S'il avait eu la foi, Stéphane aurait rendu grâce à Dieu.

Stéphane avait proposé à Marie de l'épouser, et ils s'étaient fiancés. Ils avaient même fixé la date du mariage, trois mois plus tard.

Et puis un soir, Marie lui avait donné rendez-vous dans le petit café où ils avaient l'habitude de se retrouver après le karaté.

- J'arrête le karaté, Stéphane, avait-elle annoncé dès qu'ils s'étaient assis. J'arrête tout. Y compris nous. Je t'aime, mais je ne me marierai pas avec toi. Je suis désolée.

Stéphane n'avait pas réagi tout de suite. Il était suffoqué. Il avait fini par balbutier :

- Je ne comprends pas... Qu'est-ce qui se passe... Tu as rencontré quelqu'un ?

- Oui, avait-elle répondu du tac au tac. Mais ce n'est pas ce que tu penses. J'ai rencontré quelqu'un, c'est vrai. Mais il ne s'agit pas d'un autre homme. Je te suis et te serai toujours fidèle, de cœur et de chair.

- Je ne comprends pas...

- J'ai rencontré Dieu.

Marie expliqua alors à son fiancé qu'elle fréquentait depuis plusieurs mois un monastère de Clarisses. Elle ne lui en avait jamais parlé, car

elle connaissait sa méfiance vis-à-vis de la religion. Elle se rendait au monastère chaque dimanche matin, assistait à la messe, se confessait, communiait.

A force de fréquenter ce lieu de foi et de paix, elle avait fini par ressentir un appel. C'est Dieu qui l'appelait. Dieu qui lui demandait de tout abandonner pour se consacrer uniquement à son service.

Elle avait rencontré la Mère Supérieure du couvent, avec qui elle avait eu une longue conversation, qui n'était que la première d'une très longue série. La Mère Supérieure avait tout fait pour dissuader Marie : un engagement religieux ne se prenait pas à la légère. Il fallait un temps de probation, un noviciat de deux ans. Il fallait accepter de ne plus jamais avoir d'autre famille que les sœurs du monastère. Il fallait faire vœu de pauvreté, d'obéissance et de chasteté. Il fallait... Mais plus la Mère Supérieure invoquait des raisons qui auraient dû pousser Marie à changer d'avis, plus celle-ci se trouvait au

contraire confortée dans son choix. Elle était une femme de volonté et de défis. Le karaté, L'Art de la guerre, son amour pour Stéphane : à ses yeux, ces éléments essentiels de sa vie n'avaient eu d'autre but que de la conduire là où elle devait aller, et demeurer jusqu'à la fin de ses jours : près de Dieu.

Lorsque Marie avait prononcé ses vœux dans l'église du monastère de Clarisses, après ses deux années de noviciat, ses longs cheveux blonds coupés à ras, allongée sur le sol, les bras en croix, dans sa robe blanche de moniale, Stéphane avait senti son cœur se briser. Il avait quitté l'église avant la fin de la cérémonie et s'était enfui. Il n'avait plus jamais revu sa fiancée, qui désormais vivait cloîtrée.

Stéphane balaya d'un geste ces souvenirs douloureux et se resservit une tasse de café bien fort.

- Parlons d'autre chose, tu veux bien ? Tu m'as

annoncé des révélations. Des choses que tu ne m'as jamais dites. De quoi s'agit-il ?

Michel marqua une longue pause avant de répondre. Il observait le fond de sa tasse à café, comme s'il y cherchait des réponses aux questions que lui posait son ami. Il lui avait promis de lui révéler des secrets, mais à présent il semblait hésiter à se livrer.

Stéphane découvrait son ami sous un jour nouveau. Il l'avait toujours considéré comme un être tout d'une pièce, franc et direct, incapable de la moindre dissimulation. Et voici qu'il s'apprêtait à dévoiler une part inconnue de sa nature. Qu'avait-il à cacher ?

Le jeune astrophysicien finit par se lancer. Relevant son regard clair en direction de son ami, il affirma d'un ton assuré :

- Lorsque Marie t'a quitté pour entrer dans les ordres, tu n'as pas accepté son geste, et tu en souffres encore. Moi, je l'ai compris, car j'ai suivi le même chemin qu'elle.

Stéphane écarquillait les yeux. Que cherchait à lui dire son ami ?

- Steph, je dois t'avouer quelque chose...

Il prit encore un temps de réflexion, puis dit :

- Moi aussi, je suis moine... Et je suis en danger de mort.

8

Rome, Cité du Vatican, 11 h 15.

Le cardinal Pantalucci se frottait les mains d'un air satisfait. Jusque là, tout se déroulait pour le mieux. L'annonce de la chute prochaine de l'astéroïde n'avait pas encore été divulguée, mais

les principaux bénéficiaires de sa venue avait été prévenus et avaient pris les mesures qui s'imposaient. Des ordres de vente avaient été placés sur les principaux marchés financiers, Paris, Francfort, Londres, Milan, Madrid, Tokyo, Hong Kong, Singapour. Pour New-York, il faudrait attendre l'heure d'ouverture de la Bourse, à 9 h 30 – soit 15 h 30 à Rome. Mais les courtiers étaient déjà sur la brèche. Les observateurs s'étonnaient déjà de ces ordres de vente massifs, sans se douter de la raison qui y présidait. Lorsqu'ils la connaîtraient, dans quelques heures ou le lendemain matin, il serait trop tard. Tous ceux qui ne seraient pas membres du N.O.M., et n'auraient donc pas été mis dans la confiance, seraient ruinés. Cela promettait une joyeuse pagaille dont se réjouissait déjà le cardinal.

Pour fêter cela, il écarta la boîte de cigarillo et alla puiser dans un coffret d'ébène un pur Havane venu spécialement de Cuba. Un Montecristo racé à l'arôme subtil et entêtant. Le secrétaire d'État prit tout son temps pour humer le cigare, en

découper l'embout, puis l'enflammer lentement à l'aide d'une longue allumette, tout en tirant de larges bouffées qu'il rejetait ensuite sous forme d'une fumée délicieusement odorante. Ses gestes étaient lents et mesurés, légèrement affectés. A chaque mouvement de sa main droite, sa bague incrustée d'un saphir lançait des miroitements dans la pièce.

Pantalucci avait réservé son jet pour San Francisco, mais il avait encore un peu de temps devant lui. D'ici une heure, il se rendrait à l'héliport situé à l'autre extrémité de la petite Cité du Vatican et emprunterait l'un des hélicoptères du Saint-Siège qui le déposerait discrètement un quart d'heure plus tard à l'aéroport Léonard de Vinci de Rome Fiumicino. Le jet privé le conduirait à San Francisco en 15 heures de vol, mais en comptant les 9 heures de décalage horaire, il serait arrivé à bon port pour la soirée. Il pourrait dormir durant le trajet et serait frais et dispos à son arrivée.

Mais avant de partir, il se devait de rendre une

petite visite au pape...

Vêtu d'une soutane rouge par dessus laquelle il avait endossé une mozette de même couleur et un rocher de dentelles blanches, croix pectorale en sautoir, suspendue à un cordon rouge et or, large ceinture rouge en soie moirée, chaussons de cuir, Annibal Pantalucci avait fière allure dans ses habits sacerdotaux. Il arpentait les couloirs du Vatican du pas ferme et assuré de celui qui se sent déjà le propriétaire des lieux.

Les deux gardes suisses qui faisaient le guet devant les appartements du Saint-Père, droits comme des piquets dans leur uniforme rouge, jaune et bleu à pantalons bouffants, le chef coiffé d'un béret alpin noir, écartèrent leurs hallebardes pour laisser passer le secrétaire d'État.

La chambre du Saint-Père était plongée dans l'ombre. Les rideaux avaient été tirés, pour ne pas troubler le repos du malade, dont le corps affaibli était allongé dans le lit, la tête et le buste

relevés par une multitude de coussins. L'air de la pièce était saturé par les émanations d'onguents et d'embrocations.

- Bonjour, Très Saint-Père. Je viens m'enquérir de votre santé, ce matin.

La respiration du pape était chuintante, embarrassée par les miasmes qui encombraient ses poumons. La peau de son visage et de ses mains était sèche et jaunie, mais ses yeux noirs pétillants d'intelligence brillaient toujours d'un éclat vif qui poussaient généralement tous ses interlocuteurs à baisser le regard.

Tous, sauf le cardinal Pantalucci.

- C'est bien aimable à vous, Éminence, répondit le pape d'une voix si faible que le cardinal fit deux pas en avant pour mieux l'entendre. Je sais que ma santé vous est chère, et que vous vous en inquiétez chaque jour avec une ponctualité qui vous honore. Mais je vous rassure : même si mes jours sont désormais comptés, je suis encore vivant !

Le secrétaire d'État ne releva pas l'ironie mordante qui filtrait des paroles du Saint-Père.

Même s'il n'avait gère été populaire tout au long de son pontificat, le souverain pontife avait certainement été l'un des papes les plus brillants et les plus cultivés qu'avait connu l'Église depuis plusieurs décennies. Son abondante œuvre de théologien faisait de lui une référence absolue en matière de questions religieuses. Il avait été le gardien vigilant, voire pointilleux, des dogmes de l'Église catholique romaine. Cela lui avait été beaucoup reproché par les bonnes âmes candides, pour qui l'Église devait à tout prix évoluer et s'adapter aux mœurs tolérantes, voire laxistes du monde moderne.

Mais si le pape indisposait les catholiques « progressistes », prônant à tout crin un dialogue périlleux entre les religions, il avait déçu les « traditionalistes », qui à l'inverse dénonçaient le syncrétisme et le relativisme qui rongeaient comme une lèpre les religions modernes.

- Je sais que vous avez toutes les chances d'être mon successeur sur le trône de saint Pierre, Éminence. Vous avez tout fait pour cela, reprit le pape entre deux souffles.

Le simple fait de parler suffisait à l'épuiser.

- J'avoue que je n'ai jamais apprécié vos méthodes, qui rappellent davantage celles d'une entreprise multinationale qu'à l'Église, mais je dois admettre qu'elles sont efficaces.

- Mais l'Église EST une entreprise multinationale, Très Saint-Père... Une entreprise dont le siège social est ici, au Vatican, mais dont les ramifications ont proliféré dans le monde entier. Une entreprise qui s'honore d'une clientèle régulière d'un milliard d'individus...

Le pape souleva les sourcils d'un air dubitatif, sans cesser de fixer son interlocuteur. Les deux hommes avaient un caractère volontaire et bien trempé, et aucun d'entre eux n'aurait supporté de baisser le regard devant l'autre.

- Vous considérez les fidèles comme des clients ? Votre cynisme n'a décidément aucune limite, Éminence. Je ne m'étonne pas que vous vous soyez hissé au niveau auquel vous vous trouvez aujourd'hui...

- C'est vous qui m'avez nommé secrétaire d'État, Très Saint-Père.

- Je le sais, Éminence, je le sais. Mais pouvais-je faire autrement ? Le pape est peut-être infaillible, mais il n'est, hélas, pas tout puissant. Vous vous en rendrez compte bientôt... Ils sont nombreux, ceux qui se prennent pour des dieux. Vous en faites partie. Mais plus on s'élève, plus l'on tombe de haut. Lucifer était le plus beau des anges, et le plus proche de Dieu. Sa chute n'a été que plus spectaculaire...

Le pape ponctua sa phrase d'un sourire. C'était un sourire cruel, qu'il avait parfois lorsqu'il livrait une joute verbale particulièrement épineuse avec un contradicteur. Cela lui donnait une expression de fouine, ou de renard malin, que l'on retrouvait sur certaines photographies que la presse

publiait de temps à autres, lorsqu'elle cherchait à contrarier l'image du pape allemand.

- Et puis, poursuivit le Saint-Père, Machiavel nous enseigne qu'il vaut mieux avoir ses ennemis près de soi. Ainsi, on peut plus facilement les surveiller...

Le sourire carnassier du pape s'élargissait encore, laissant dépasser de petites dents pointues de ses lèvres minces et sèches.

- Je constate que vous-même citez plus volontiers Machiavel que saint Matthieu, Très Saint-Père, rétorqua le cardinal Pantalucci, qui se fendit à son tour d'un sourire venimeux.

- Oh, je pourrais citer également Nietzsche, que j'ai beaucoup étudié à l'université. La volonté de puissance, par exemple. Vous en êtes un parfait exemple.

- Vous me flattez, Très Saint-Père. Mais je dois avouer que j'ai été à bonne école.

- Vous auriez pu y demeurer plus longtemps, cela ne vous aurait pas fait de mal. Je suis sûr que vous auriez pu mûrir davantage vos réflexions, et peser les conséquences de vos actes. Je ne parle pas de vos actes passés, sur lesquels vous ne pouvez revenir, mais de vos actes à venir, lorsque vous serez élu. Si vous êtes élu, bien entendu...

Le sourire plein d'assurance d'Annibal Pantalucci se figea imperceptiblement, tandis que son regard se faisait plus dur. Le pape était l'un des rares hommes en ce monde, sans doute le seul, qui ne succombait pas à son charme et savait le percer à jour. Cette résistance était intolérable au secrétaire d'État, qui ne supportait pas d'être remis en cause, encore moins d'être infantilisé. Décidément, il ne regretterait pas ce pontife, dont il espérait que le départ serait proche. Très proche.

Il se ressaisit pourtant pour répondre d'une voix tressaillant légèrement de colère :

- En tout cas, vous ne serez plus là pour assister

à cette élection. Cela me fera une voix négative de moins.

- Qu'en savez-vous ? continua le Saint-Père sans relâcher son insupportable sourire. J'aurais peut-être voté pour vous, qui sait ? Ou peut-être pas. D'ailleurs, qui vous assure qu'il y aura une élection ?

Le cardinal Pantalucci retrouva toute son assurance et exhiba à nouveau sa dentition parfaite.

- Très Saint-Père, je souhaite que Dieu vous conserve le plus longtemps possible parmi nous, mais votre état de santé...

- Je ne parle pas de mon état de santé, je sais pertinemment que je vais mourir, coupa le pape d'un ton subitement grave, effaçant d'un seul coup son sourire. Je parle de l'éventualité que le Sacré Collège ne se réunisse pas pour élire un nouveau pape. Croyez-vous que mon état de santé m'empêche d'être informé des nouvelles du monde ? Du monde, et du ciel... Cet astéroïde

géant, qui fonce vers la Terre...

- Ah, vous savez déjà ? fit Pantalucci d'un air déçu.

- Oui, je sais, repartit le pape d'un ton sec. Vous n'êtes pas le seul à avoir vos indicateurs, Éminence. Cette pierre tombée du ciel risque de changer bien des choses ici-bas. Et je ne parle pas seulement des catastrophes auxquelles nous devons hélas nous attendre. Si le monde survit à cette épreuve, l'Église saura-t-elle apporter les réponses appropriées ? Et puis, de quelle Église s'agira-t-il ? Celle à laquelle j'ai cru, et que j'ai défendue de mon mieux durant toute ma vie, sera bientôt révolue, je le crains. Après tout, les prophéties n'affirment-elles pas que je suis le dernier pape ?

- Tiens, vous citez les prophéties de Malachie, à présent ? Vous m'étonnez, Très Saint-Père. Ce texte ésotérique, vieux de plus de quatre siècles, n'a jamais été reconnu par l'Église...

- ...Pas plus que les Évangiles ou les

Apocalypses apocryphes, je le sais bien, l'interrompt le souverain pontife. Mais le peuple, lui, y croit, et vous n'empêcherez pas les journalistes en mal de sensationnel d'annoncer ma mort comme celle du dernier pape. La devise que Malachie me prête est *De gloria olivae*, « De la gloire de l'olive », tout comme celle de Jean-Paul II est *De labore solis*, « du labeur du soleil », et celle de Jean-Paul Ier *De mediatae lunae*, « de la moitié d'une lune », ou « du temps moyen d'une lune », lui qui ne régna que le temps d'une lunaison...

- Trente-trois jours et six heures, très exactement, précisa Pantalucci. Et vous accordez foi à ces divagations ?

- Pas moi, Éminence, pas moi ! Mais le peuple, oui ! Surtout s'il réchappe de peu à une menace de fin du monde... Car c'est bien la fin du monde qu'annonce les prophéties de Malachie avec la fin du dernier pape, le 111<sup>e</sup> de la liste, n'est-ce pas ?

- Vous oubliez le 112<sup>e</sup>, Pierre le Romain...

- Il n'apparaît que dans l'édition princeps d'Arnold de Wyon du Lignum Vitae de 1595. Et la devise qui y est associée n'est guère faite pour encourager les prétendants !

- « Dans la dernière persécution de l'Église Chrétienne siégera Pierre le Romain, qui fera paître ses brebis à travers de nombreuses tribulations. Celles-ci terminées, la cité aux sept collines sera détruite, et un Juge redoutable jugera son peuple », cita in extenso le secrétaire d'État.

- Je vous félicite pour la qualité de votre mémoire, ricana le Saint-Père. Et je constate que, malgré vos feintes préventions, vous accordez vous-même de l'intérêt à ces prophéties tant décriées... Rome, la cité aux sept collines, sera détruite... Le rapprochement avec le troisième secret de Fatima, qui n'a été dévoilé par l'Église qu'au bout d'un demi siècle, ne vous frappe-t-il pas ?

- « Le Saint-Père (...) traversa une grande ville à moitié en ruine et, à moitié tremblant, d'un pas vacillant, affligé de douleur et de peine, il pria pour les âmes des cadavres qu'il trouvait sur son chemin ; parvenu au sommet de la montagne, prosterné à genoux au pied de la grande Croix, il fut tué par un groupe de soldats qui lui tirèrent plusieurs coups et des flèches... », récita à nouveau le cardinal.

- « Une grande ville à moitié en ruine » : encore une allusion à Rome ! Cela ne vous a pas frappé ? rugit le pape. Et je vous rappelle que, contrairement aux prophéties de Malachie, celles de Fatima ont été considérées comme « dignes de foi » par l'Église. Le troisième secret a été révélé en 2000 par Jean-Paul II.

- Il y a vu une allusion à la tentative d'assassinat dont il a été victime en 1981.

- Vous savez bien qu'il s'agissait là d'un prétexte imaginé par le Vatican pour faire taire les rumeurs apocalyptiques ! s'écria le pape.

- L'Église n'avait pas le choix. Imaginez la réaction des fidèles si l'Église avait révélé au grand jour que ses jours été comptés, et que bientôt Rome et le Vatican ne seraient plus qu'un champ de ruines. Tout cela remonte à la Prophétie de Pierre. La malédiction initiale...

- N'en dites pas plus ! rugit le Saint-Père. Nul ne sait si elle est véridique ou s'il s'agit d'une simple légende.

- Pourtant, elle a été transcrite sur ordre de Néron, sur la base de ce que lui ont rapporté les deux légionnaires ayant assisté au martyr de l'apôtre. Le manuscrit en a été conservé...

- Je sais... Et je connais tous les efforts entrepris par l'Église depuis des siècles pour retrouver ce prétendu manuscrit, et le détruire. Mais toutes les tentatives ont échoué. Comme mes prédécesseurs, j'ai porté ce lourd poids sur mes épaules durant toutes les années de mon pontificat. Avec la crainte que la prophétie soit révélée au grand jour, et sape définitivement les fondements sacrés de l'Église de Rome... A

présent, je n'en ai plus la force. Je préfère oublier cette prophétie, me dire qu'elle n'a jamais existé, et mourir en paix...

Une fine sueur perlait sur le front du pape, et sa respiration était de plus en plus haletante. Le cardinal le considérait avec curiosité. Le vieil homme allait-il rendre l'âme sous ses yeux, victime d'une embolie ou d'un arrêt cardiaque ? Ce serait amusant. Il aurait été le dernier à s'entretenir avec le pape avant sa mort. Cela accentuerait son statut de dauphin. D'un autre côté, les mauvaises langues ne pourraient s'empêcher de laisser entendre qu'il n'était pas pour rien dans cette mort, qu'il l'avait peut-être facilitée, voire provoquée. Après tout, de nombreux papes de l'histoire avaient été assassinés. Jean-Paul Ier, lui-même...

- J'ai peur que ma conversation ait fatigué Sa Sainteté, reprit le cardinal Pantalucci en abrégant l'entretien. Je ne voudrais pas être responsable d'un aggravement de son état. Reposez-vous, Très Saint-Père. Je reviendrai

vous voir bientôt.

Le pape ne répondit pas. Il avait fermé les yeux, hors d'haleine. Il se contenta de lever légèrement la main droite, en guise de salut.

9

Saint-Michel l'Observatoire, 11 h 30

- Toi, moine ? Qu'est-ce que tu me chantes là ? Tu ne portes pas une robe de bure et tu ne vis pas enfermé dans un monastère, que je sache ? s'emporta Stéphane.

- Chut, plus bas..., l'interrompt Michel en jetant des regards alarmés autour de lui.

Ils n'étaient plus seuls dans la salle de restaurant de l'Hôtel de l'Observatoire. Une serveuse

achevait de dresser les tables pour le déjeuner. Le chef et ses mitrons s'étaient mis aux fourneaux et s'interpellaient à grands cris, derrière les portes à battants conduisant aux cuisines. Le maître d'hôtel inscrivait les plats du jour sur une ardoise suspendue au mur :

DAUBE DE SANGLIER A LA POLENTA

GIGOT D'AGNEAU DE SISTERON ET SES  
FLAGEOLETS

En Haute-Provence, l'heure du déjeuner était sacrée : on se mettait à table à midi tapantes. D'ici une demi-heure, la salle serait remplie d'une clientèle d'habitues auxquels se mêleraient quelques touristes de passage.

Lorsque Michel fut certain que personne n'avait prêté attention à l'éclat de Stéphane, il reprit d'une voix douce, en regardant son ami dans les yeux.

- Steph, être moine ne signifie pas uniquement porter une robe blanche, noire ou brune, chanter

des cantiques et distiller des liqueurs fortes pour les vendre aux touristes dans la boutique aux souvenirs du monastère... Moine vient du grec monos, qui veut dire « seul ». Un moine est toujours solitaire ; il est seul avec lui-même. Qu'il choisisse de vivre dans le monde, en communauté avec d'autres frères ou en ermite au fond d'une grotte, cela est secondaire. Marie a choisi l'isolement dans un couvent, à l'écart du monde. Moi, j'ai choisi de rester dans la vie active. Mais je n'en suis pas moins moine. J'ai prononcé mes vœux...

Stéphane affichait une mine renfrognée. Il s'était toujours senti mal à l'aise avec les institutions ou les groupes religieux, quels qu'ils soient. Il s'en dégageait toujours, selon lui, un parfum de secte. Il s'était toujours revendiqué comme athée, car il préférait croire en une absence de Dieu plutôt que dans l'existence d'un Créateur qui se fichait complètement de ses créatures. Ses parents l'avaient abandonné à sa naissance. A travers eux, c'est ce Dieu hypothétique qui l'avait abandonné. Stéphane préférait nier son

existence plutôt que d'avoir à le haïr.

La vocation subite de Marie, qu'il avait interprétée comme un abandon, n'avait fait que raviver l'hostilité de Stéphane vis à vis de la religion. Et voici que son meilleur ami lui annonçait tranquillement que derrière sa façade de scientifique rationnel, il n'était qu'une grenouille de bénitier. Il avait l'impression de vivre une seconde fois la trahison de Marie. Il bouillonnait d'une rage rentrée.

- Tu as bien caché ton jeu, mon salaud ! fulmina-t-il. Et à quel ordre appartiens-tu, si ce n'est pas indiscret ? Les Bénédictins, les Dominicains, les Franciscains ? A moins qu'il ne s'agisse des Mormons, des Adventistes du Septième Jour, de la secte Moon ou de l'Ordre du Temple Solaire... Tu as dû avoir l'embaras du choix, ce ne sont pas les vendeurs de faux espoirs qui manquent !

- Calme-toi, pondéra Michel de sa voix tranquille. Et je te rappelle en passant que l'OTS a été dissous en 1994, à la suite du premier massacre de ses disciples en Suisse. Mais l'ordre auquel

j'appartiens n'a rien à voir avec tout ça. Même s'il s'agit d'un ordre secret dont je suis bien certain que tu n'as jamais entendu parler...

Stéphane faisait de gros efforts pour se calmer et endiguer la colère que suscitaient en lui les révélations de son ami. Pourtant, être moine n'était pas un crime, il devait bien l'admettre. Et Michel lui donnait une preuve de confiance en se livrant à lui aujourd'hui. Mais pourquoi aujourd'hui seulement ?

- Tu m'as caché cela durant toutes ces années, constata Stéphane d'un air déçu. Moi qui croyais que nous n'avions aucun secret l'un pour l'autre...

- Je ne pouvais pas faire autrement, Steph. En prononçant mes vœux, j'ai juré de ne jamais dévoiler à quiconque l'existence de notre ordre. Personne n'a jamais été au courant, personne. Ni mes collègues de travail, ni mes amis. Tu es le seul...

- Mais pourquoi moi ? Et si tu as réellement fait vœu de silence, pourquoi le rompre aujourd'hui ?

- J'en ai reçu l'autorisation, répondit Michel. Comme je te l'ai dit, ma vie est en danger. Et pas seulement la mienne...

Michel avait parlé avec conviction, et son enthousiasme l'avait porté à s'exprimer d'une voix un peu trop forte. Il s'en aperçut aussitôt et se tut, jetant un regard en biais du côté de l'entrée de la salle de restaurant, comme s'il appréhendait quelque chose. Mais personne ne se préoccupait de lui. Les convives étaient occupés à choisir leur menu ou à discuter de politique ou de sport, dans un brouhaha général qui, mieux que le silence le plus absolu, était une garantie de discrétion.

- Tu deviens parano, fit remarquer Stéphane d'un ton plus brusque qu'il n'aurait voulu.

Il s'en voulait de se montrer aussi peu amical envers celui qu'il avait toujours considéré comme son frère. Pour se calmer, il ferma les yeux et tenta de faire le vide dans son esprit en respirant trois fois par le ventre tout en se concentrant sur

son hara, le réservoir d'énergie situé sous le plexus solaire. Une vieille technique des arts martiaux.

La salle du restaurant se remplissait rapidement. Des commerçants du coin, des voyageurs de commerce, des familles... Tout le monde arrivait en même temps et exigeait d'être servi le plus rapidement possible. Le maître d'hôtel distribuait les menus, commentait la qualité des plats du jour, prenait les commandes. Des bruits de casseroles s'échappaient des cuisines, accompagnés des bonnes odeurs de plats mijotés. L'Hôtel restaurant de l'Observatoire se transformait en véritable fourmilière.

Toute cette effervescence mit Stéphane en appétit. Il éprouvait également le besoin de faire tomber la pression.

- Tu ne veux pas manger un bout ? La daube de sanglier me tente bien... A moins que les croissants te pèsent encore sur l'estomac ? ironisa Stéphane.

- J'avoue que je ne suis pas affamé, sourit Michel. Mais je t'accompagnerai volontiers. Mais ne t'offense pas si je ne prends qu'une salade.

- C'est moi qui invite... Hep, Maître d'hôtel !

Les deux amis passèrent leur commande, un plat du jour et une salade composée, accompagné d'une bouteille de Badoit. Ni Michel ni Stéphane ne buvaient d'alcool.

Ils attendirent que le Maître d'hôtel s'éloigne pour reprendre la conversation.

- As-tu déjà entendu parler du Royaume du Prêtre Jean ? commença Michel.

- J'en ai vaguement entendu parler. C'est une vieille utopie médiévale, non ?

- Une utopie, si tu veux. Une légende, peut-être. Mais qui a passionné l'Occident chrétien durant des siècles, même si elle est tombée dans l'oubli aujourd'hui.

- Euh... Peux-tu me rafraîchir la mémoire ?

Stéphane se demandait où son ami voulait bien en venir. Il découvrait Michel sous un jour nouveau qui le surprenait et l'inquiétait. Mais il était son ami, son seul ami, et il devait l'écouter, sans essayer de le juger.

- C'est en 1145, à Rome, que l'on trouve la première mention du Royaume du Prêtre Jean, commença Michel. Le pape Eugène III avait reçu la visite de l'évêque syrien Hugues de Gabala, accompagné d'une ambassade arménienne. Cet évêque évoqua devant le Saint-Père l'existence d'un Prêtre Jean, ou Presbyter Johannes, sorte de monarque théocratique d'un royaume chrétien situé en Afrique, au-delà de la Perse et de l'Arménie, décrit comme un véritable paradis terrestre. A la fois roi et prêtre, ce monarque aurait tenté de prêter main-forte aux Croisés lors du siège de la ville sainte de Jérusalem en 1099, mais son armée ne serait pas parvenue à franchir le Tigre et l'Euphrate, les deux fleuves issus du Paradis, selon la légende.

La serveuse vint apporter leur commande,

décapsula la bouteille d'eau minérale et s'éloigna aussitôt, déjà hélée par un autre client.

- Une histoire invraisemblable, ne put s'empêcher de faire remarquer Stéphane en remplissant les verres d'eau.

- Elle est pourtant attestée dans les chroniques de l'époque. La seconde mention date des années 1160 ou 1170. L'Empereur Comnène de Byzance reçut une lettre rédigée en latin, dont le signataire était le Prêtre Jean lui-même. Il affirmait être le souverain des souverains et dépasser les rois de la terre par les richesses, la vertu et la puissance. Son royaume s'étendait sur les trois Indes...

- Mais il parle d'Inde, non d'Afrique... fit remarquer Stéphane en attaquant sa daube qui dégageait une bonne odeur de sauce au vin.

- Au Moyen Age, les trois Indes correspondaient non seulement à l'Inde actuelle, mais également au Proche-Orient et au nord de l'Afrique. Les autres territoires étaient encore inconnus. Le

Prêtre Jean continue sa lettre en énumérant toutes les richesses qui composent son royaume, véritable paradis sur terre. Il précise que les pauvres y sont inconnus, tout comme le vol, la cupidité, les divisions ou le mensonge. Le Prêtre Jean régnait sur une société idéale.

- Et l'empereur de Byzance y a cru ?

- Pas seulement lui. Des copies de la lettre du Prêtre Jean traduites en anglo-normand, en français et en russe ont circulé dans toutes les cours d'Europe, entre le XIIe et le XVe siècle. Des expéditions ont même été financées par les monarques occidentaux pour retrouver la trace de ce mystérieux Prêtre Jean. Mais en vain. Il a fini par tomber dans l'oubli.

Les deux amis observèrent un instant de silence. Michel posa sa fourchette sur le bord de son assiette et fixa Stéphane de son regard clair. Son regard bleu d'ange innocent.

Stéphane but un verre d'eau et reprit :

- Je me souviens à présent d'un roman d'Umberto Eco qui parlait de cette histoire. Baudolino. Il expliquait que la lettre du Prêtre Jean était un faux dû à la main d'un habile faussaire...

- Umberto Eco a toujours aimé raconter des histoires de faussaires, ironisa Michel. Le Cimetière de Prague en est un autre exemple. Mais il s'agit, dans son cas, de romans. Rien ne prouve que ce qu'il présente comme faux n'ait pas existé réellement... En tout cas, on a cru en l'existence du Royaume du Prêtre Jean durant près de cinq siècles. Et certains y croient encore aujourd'hui... Ils croient au retour d'un royaume idéal, fondé sur une religion œcuménique prônant la paix et la concorde. Ils croient au retour du Prêtre Jean.

- Et tu fais partie de ceux qui croient en cette légende..., conclut Stéphane.

Michel afficha une expression mystérieuse.

- Finis ta daube, reprit-il. Nous allons retourner dans mon bureau. Il y a des choses dont il est

dangereux de parler en public...

Centre aérospatial, 13 h 30.

Les deux camarades avaient réintégré le petit bureau de Michel au Centre aérospatial. Ils n'avaient pas échangé un mot depuis leur sortie du restaurant. Stéphane sentait que son ami était sur le point de lui faire une confidence qui exigeait le secret absolu. Il cherchait à s'entourer du maximum de précautions.

Michel ferma soigneusement la porte de son bureau, après s'être assuré que personne ne se trouvait dans le couloir. Il marqua une nouvelle pause, comme s'il hésitait encore à se confier, puis se décida enfin :

- Le Royaume du Prêtre Jean n'est pas seulement une légende ancienne, contestée par les historiens contemporains, expliqua Michel

d'une voix empreinte de gravité. Pour certains, il s'agit d'une réalité, tenue en sommeil depuis tous ces siècles, mais qui n'attend que l'occasion de sortir enfin de l'ombre...

Stéphane écoutait attentivement, sans chercher à interrompre son ami.

- Lorsque le mythe du Prêtre Jean a disparu dans l'Occident chrétien, un groupe de fidèles s'est réuni afin de perpétuer au long des siècles la philosophie tolérante et humaniste prônée par ce souverain. Ce groupe s'est organisé en ordre religieux qui attend depuis près de neuf siècles le retour du Prêtre Jean et de son royaume de paix. Un royaume qui va bientôt renaître de ses cendres...

Stéphane considéra son ami avec curiosité.

- Je n'ai jamais entendu parler d'un tel ordre. Comment s'appelle-t-il ?

- L'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean. C'est l'ordre auquel j'appartiens en tant que moine, répondit Michel avec fierté.

Stéphane réfléchit un instant. Il avait du mal à croire à toute cette histoire, mais son ami semblait tout à fait sérieux, et il ne pouvait mettre sa parole en doute.

- Tu parlais d'un grave danger, reprit-il. En quoi ton appartenance à cet ordre menace-t-elle ta vie, Michel ? Après tout, vos buts sont essentiellement philanthropiques...

- Les meilleures intentions du monde sont rarement appréciées par certains, fit remarquer Michel. Nous avons des ennemis, Steph. Des ennemis puissants, très puissants. Nous sommes les seuls à pouvoir contrarier leurs desseins : instaurer un nouvel ordre du monde fondé sur la peur et l'asservissement des hommes. Ils n'ont peur de rien, Steph. Ils nous pourchasseront, nous traqueront, nous persécuteront comme ils l'ont fait jadis avec les premiers chrétiens pour étouffer dans l'œuf la révolution spirituelle que nous cherchons à mettre en œuvre.

- Mais quels sont ces ennemis ?

- Ils sont nombreux. Mais l'un d'entre eux est plus

acharné encore que les autres.

- Qui ?

- L'Église, Steph. Car nous sommes en possession d'un manuscrit qui, s'il était divulgué, mettrait en cause les fondements même de l'Église catholique romaine, et signerait la fin du Vatican.

- Un manuscrit ? Un simple manuscrit pourrait...

- Les mots sont parfois plus dangereux que les armes. Surtout lorsqu'ils expriment une malédiction. Et que cette malédiction est formulée par celui dont le martyr a justifié depuis deux mille ans l'existence même de l'Église et sa suprématie.

- Tu parles par énigmes...

- Je ne peux pas t'en dire plus pour l'instant. J'ai même sans doute trop parlé. Sache seulement que les signes annonciateurs d'une prochaine révélation sont apparus. Une apocalypse, si tu préfères... Le message d'amour et d'humilité du

Christ a été galvaudé depuis trop longtemps. Une révolution se prépare au cœur de la chrétienté. L'Église de Rome n'est plus qu'un corps agonisant, que certains cherchent à tout prix à maintenir dans un simulacre de vie. Ils veulent conserver leur pouvoir, leurs privilèges, leurs prérogatives. Depuis près de deux mille ans, ils cherchent à s'approprier le texte de la prophétie annonçant leur fin. Les Fidèles du Prêtre Jean ont toujours su préserver le secret. Mais aujourd'hui, les derniers temps sont venus, et tout s'accélère... Le siège de l'apôtre Pierre accueillera bientôt le loup dans la bergerie, et les usurpateurs de la foi mettront les hommes en servitude.

- Tu veux dire que...

- Si le Royaume du Prêtre Jean n'est pas restauré, le monde sera bientôt sous la coupe de l'Antéchrist. C'est pour cela que nous sommes en danger, Steph. Moi, les membres de mon ordre, mais également le monde entier. Il est temps de révéler la prophétie au grand jour, avant qu'ils ne

la retrouvent et ne la détruisent, et nous avec. Veux-tu nous aider, Steph ?

Stéphane ne savait que répondre. Tout ce que venait de lui raconter son ami était tellement incroyable... Quelle était la part de vérité et d'affabulation ? Michel et les membres de son mystérieux ordre étaient-ils réellement en danger où bien son ami cédait-il à une crise passagère de paranoïa ?

Peu importait, après tout. Stéphane et Michel s'étaient toujours épaulés, dans la joie comme dans l'épreuve. Castor et Pollux. Les inséparables. Les frères d'arme, unis dans la vie et dans la mort.

- Je ne suis pas sûr d'avoir vraiment compris de quoi il s'agissait, mais tu peux compter sur mon aide, Michel. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir. Tu es mon ami et mon frère, et je ne te lâcherai jamais.

Les deux amis se serrèrent la main, scellant une nouvelle fois leur pacte d'amitié et de fidélité. Le

regard clair de Michel brillait intensément.

- Veux-tu que je reste avec toi ? demanda Stéphane. Si tu es en danger, je pourrai veiller sur toi...

- Pas question ! rétorqua Michel d'un air fier. Retourne chez toi, Steph. Ne t'en fais pas pour moi, je suis un grand garçon. Je saurai te trouver si j'ai besoin de toi.

- Comme tu veux... Je t'appelle dès que je suis rentré, d'accord ?

- D'accord ! acquiesça Michel.

Stéphane allait sortir lorsque son ami le rappela :

- Encore merci, Steph...

10

Rome, Vatican, 13 h 40

Le cardinal Pantalucci boucla sa sacoche de cuir noir, contenant son bréviaire, sa boîte de cigarillos et quelques affaires de rechange. Le jet privé l'attendait déjà sur le tarmac de l'aéroport Léonard de Vinci. Il lui suffisait de s'y faire conduire en hélicoptère depuis l'héliport du Vatican. Dans un peu plus de 15 heures, il serait dans la villa de Pete Starr. Il y rencontrerait les principaux membres du Bohemian Club. Des membres influent. Très influents.

Le secrétaire d'État allait quitter son bureau lorsque le téléphone sonna. C'était sa ligne privée et sécurisée, connue uniquement de ceux avec qui il était directement en affaires. Mais elle sonnait rarement. C'est le cardinal qui, la plupart du temps, contactait ceux dont il avait besoin. En fronçant les sourcils, Pantalucci décrocha le téléphone.

- Que Son règne vienne...

- Que Sa volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel, rétorqua le cardinal. J'attendais votre appel... Je suppose que vous avez repéré la

cible que je vous avais indiquée...

- Oui, Éminence. Sur votre demande, j'ai placé sur écoute les membres du GEIPAN que vous m'avez signalés. Ce matin, j'ai surpris une conversation entre les IPN du Vaucluse et des Alpes de Haute-Provence. C'était au sujet de l'astéroïde. Ils se sont donnés rendez-vous au Centre aérospatial.

- Et vous avez surpris leur conversation ? demanda le cardinal.

- Nos services ont placé un micro dans le bureau de l'ingénieur du Centre aérospatial. Nous avons pu enregistrer tout ce qu'ils se sont dit...

- Venez-en au fait ! l'interrompit le cardinal d'un ton rogue. Je n'ai pas de temps à perdre. Qu'avez-vous découvert ?

- L'ingénieur qui a identifié l'astéroïde s'est dévoilé à l'autre. Il lui a dit qu'il était membre de l'Ordre des...

- Je sais, l'interrompit Pantalucci. Et l'autre, comment a-t-il réagi ?

- Au départ, il n'a pas eu l'air convaincu. Mais je pense qu'il sera fidèle à son ami. Ils semblent très liés...

- Très bien. Je m'en occupe...

Le secrétaire d'État raccrocha et ralluma son cigarillo d'un air songeur. Les événements étaient en train de se précipiter. Ses adversaires cédaient à la panique. C'était bon signe. Très bon signe. Mais il ne fallait pas leur laisser prendre trop d'avance. Il fallait conserver l'initiative. Et pour cela, il fallait agir. Vite.

Le cardinal allait devoir différer son départ d'une bonne heure. Il lui fallait contacter d'urgence ses plus fidèles affidés, les hommes de l'ombre, dont personne au Vatican ne soupçonnait l'existence, accoutumés à accomplir ses basses besognes.

Les Croisés noirs.

Bien évidemment, le secrétaire d'État ne pouvait les recevoir dans l'enceinte du Saint-Siège. Il devait se rendre jusqu'à eux, dans l'obscur cachette où ils se trouvaient reclus tels des

chiens dans un chenil, entre deux missions. Ce n'était pas loin. Mais seul le cardinal connaissait l'accès de cet asile secret.

Recouvrant ses habits trop voyants de cardinal d'une vaste houppelande noire, Annibal Pantalucci quitta son bureau et se dirigea vers la bibliothèque pontificale. Il fit un bref signe aux deux gardes suisses qui en surveillaient l'entrée. Ces derniers lui livrèrent aussitôt le passage. L'accès de la bibliothèque privée du pape n'était en principe réservé qu'au seul souverain pontife, et personne ne pouvait y entrer sans son autorisation. Mais depuis que le pape gardait le lit, il ne se rendait plus ni dans son bureau ni a fortiori dans sa bibliothèque.

La maladie du Saint-Père avait entraîné une forme de vacance du pouvoir qui se traduisait par un certain relâchement des règles drastiques qui présidaient généralement au bon fonctionnement du Vatican, et le secrétaire d'État en avait profité pour prendre ses aises, comme s'il était déjà le nouveau pape. Le personnel de la Cité vaticane

lui devait le respect dû à sa fonction de secrétaire d'État et voyait en lui son futur maître. Aussi personne n'aurait osé contredire ces velléités d'indépendance.

La bibliothèque pontificale était plus modeste que celle du Vatican, où étaient conservées notamment les archives secrètes. Elle n'en contenait pas moins quelque trois mille volumes, anciens et modernes, que le pape pouvait consulter lorsqu'il le désirait, en prenant place dans l'un des confortables fauteuils du coin salon.

Sur le mur opposé à la porte d'entrée se trouvait une autre porte, fort différente. Entièrement recouverte de métal, fermée par quatre imposantes serrures, elle semblait abriter un coffre-fort aux parois blindées.

Le secrétaire d'État tira un passe de sa soutane rouge et l'introduisit successivement à l'intérieur des quatre serrures. Il entendit les pênes actionner les gâches et libérer l'accès de la porte inviolable.

La grosse porte tourna sur ses gonds avec un grincement strident. Elle n'était pratiquement jamais utilisée. Elle ouvrait sur le passetto, ou corridor di Borgo, l'antique passage secret par lequel les papes pouvaient, en cas de besoin, quitter précipitamment le Vatican pour rejoindre le Palais Saint-Ange situé à 750 mètres de là.

Courant au sommet d'un mur de fortification de 30 mètres de haut, en forme d'aqueduc romain, le passetto avait été construit par le pape Nicolas III en 1277 et avait servi plusieurs fois à couvrir la fuite des papes, notamment Alexandre VI en 1494, chassé par les troupes de Charles VIII, et Clément VII en 1527, au moment où Charles Quint avait provoqué le sac de Rome. Mais ces temps incertains étaient, pour l'instant du moins, révolus, et le passetto était devenu une simple curiosité.

Pour le Jubilé de l'an 2000, une petite partie du passetto avait été réhabilitée et ouverte au public, du côté du palais Saint-Ange. Mais la partie donnant accès au Vatican était demeurée

soigneusement cachée et conservait tout son mystère.

Le passage s'ouvrait sur un tunnel étroit et sombre, recouvert d'un plafond bas en pierre. Il y régnait une fraîcheur humide qui saisit un instant les os du cardinal Pantalucci. Les bords de sa houppelande frôlaient les parois de pierre envahies de mousse, faiblement éclairées par de minuscules meurtrières ouvrant sur l'extérieur.

Tout en marchant d'un pas pressé, il songeait aux papes du passé qui avaient emprunté avant lui ce corridor glacé. Mais lui ne fuyait pas. Au contraire, il allait de l'avant.

Après quelques dizaines de mètres, le passetto se retrouvait à ciel ouvert, le toit dont Urbain VIII l'avait fait recouvrir en 1630 ayant été retiré en 1949, de façon à redonner au lieu son aspect originel. Pantalucci porta la main sur la calotte qui recouvrait son chef afin d'éviter qu'elle ne soit emportée par le vent.

Après dix minutes de marche, le cardinal se

trouva au Palais Saint-Ange, sur la rive droite du Tibre.

Le corps du bâtiment, composé d'une rotonde massive de travertin recouvert de marbre, donnait le sentiment d'une forteresse imprenable. Ce mausolée funéraire, conçu par l'empereur Hadrien pour conserver ses cendres, s'était transformé en campement militaire et en prison sous la papauté. Au IXe siècle, quatre papes y étaient morts. Cet édifice colossal avait même servi de résidence aux papes après leur retour d'Avignon, au XIVe siècle, afin de les soustraire à la vindicte de la foule romaine. Les souverains pontifes avaient définitivement abandonné le château en 1871, ce dernier devenant par la suite un simple musée. Mais malgré l'écoulement des siècles, l'austère façade du palais Saint-Ange évoquait encore les guerres et les tortures, et lorsque le vent soufflait dans les meurtrières et sur les remparts, on croyait entendre les lamentations et les gémissements des prisonniers du Vatican qui avaient fini leurs jours dans ce sinistre lieu.

Le cardinal Pantalucci se mêla un instant à la foule des touristes qui visitaient les salles du château ouvertes au public. Ils ignoraient qu'il existait bien d'autres salles secrètes, auxquelles on ne pouvait avoir accès que par des portes dissimulées et des passages enfouis. Le passetto n'était pas le seul lien entre le Vatican et le palais Saint-Ange. Ce dernier n'avait pas servi durant des siècles de refuge et de prison aux papes sans qu'il en demeure quelque chose.

Le secrétaire d'État pénétra à l'intérieur du palais et se trouva en face de la rampe intérieure en spirale qui montait jusqu'au sommet de l'édifice. Mais une autre partie descendait vers le sous-sol, là où se trouvaient les oubliettes et les geôles aménagées par les anciens papes. Cette partie était interdite au public, mais Annibal Pantalucci en possédait la clé.

Il se glissa rapidement de l'autre côté de la grille qu'il referma aussitôt et entreprit sa descente.

Il était seul, à présent, loin de la foule bruyante. Au

fur et à mesure qu'il se laissait glisser dans les profondeurs du château, les ténèbres l'enveloppaient de leur manteau obscur. Heureusement, il avait pris soin de se munir d'une lampe torche, dont le halo blafard révélait les parois décrépites des murs plusieurs fois centenaires.

Les souterrains du palais Saint-Ange étaient vastes, répartis sur plusieurs niveaux. Certains étaient raccordés au réseau des catacombes qui s'étendaient sous Rome, et débouchaient dans n'importe quelle partie de la ville. Mais rares étaient ceux qui osaient s'aventurer dans ce dédale obscur, dont aucun plan précis n'avait jamais été dressé. La plupart de ceux qui avaient tenté leur chance avaient fini par s'égarer, et étaient morts de faim ou d'asphyxie. Même les spéléologues les plus expérimentés hésitaient avant d'explorer les souterrains de Rome, plus vastes et plus dangereux que ceux de Paris.

Le cardinal finit par atteindre une vaste salle voûtée qui ouvrait sur de minuscules cellules

grillagées, dans lesquelles on distinguait des anneaux de fer scellés et des chaînes. C'est là que les prisonniers du Vatican étaient jadis soumis à la question.

Le cardinal sentit un frisson de plaisir lui parcourir l'échine. Comme il aurait aimé vivre en ces temps-là, aux siècles des Borgia et des Médicis, pour commanditer des exécutions sommaires et assister aux sévices auxquels étaient exposés les ennemis de l'Église. Mais ces temps reviendraient, il en était certain. Lorsqu'il serait élu pape, il y veillerait personnellement.

Depuis cette salle centrale, un corridor étroit conduisait à une seconde salle, fermée par une porte épaisse dont le cardinal actionna les verrous. La porte s'ouvrait sur une deuxième crypte, de proportions plus vastes, au plafond voûté et aux parois ornées de porte-flambeaux de fer sur lesquels brûlaient des torches enduites de résine. Le cardinal y pénétra.

Comme la salle précédente, la crypte était percée de cellules, mais elles n'abritaient nuls

ossements ou reliques funèbres. Elles étaient remplies de trésors accumulés au fil des siècles par le Saint-Siège, et qui ne pouvaient décemment pas être exposés dans les musées ou les galeries du Vatican. Des manuscrits anciens où flottait une odeur de magie noire. Des effigies de divinités païennes considérées comme démoniaques par les papes du passé. Des statues grecques glorifiant les corps masculins ou féminins dans toute l'indécence de leur nudité. Des œuvres d'art de diverses époques, volées à leurs propriétaires légitimes, et qui après être passées de mains en mains, de receleurs en collectionneurs, avaient fini leur vie ici, dans cette cave enterrée sous le château Saint-Ange. Il y avait même des toiles de maîtres ayant appartenu à des marchands d'art d'origine juive, réquisitionnées par les Allemands durant la Seconde Guerre mondiale pendant que leurs propriétaires étaient envoyés dans les camps de la mort. Après la guerre, ces toiles avaient été récupérées par les Russes, qui avaient fini par en faire don en grand secret au Vatican dans les années 1960, au moment où Rome revendiquait

son ouverture vers les régimes totalitaires de l'Est, la fameuse Ostpolitik. Il y avait là des Picasso rarissimes, des Rembrandt inconnus, des Titien dont aucun critique d'art ne soupçonnait l'existence. Il y avait même une série complète de dessins de nus d'Egon Schiele, dégageant un érotisme torride, sulfureux et transgressif propre à choquer le plus endurci des pornographes. Tout cela, et bien d'autres choses, constituait le trésor de guerre du Vatican. Un trésor soigneusement caché aux yeux de tous.

Au centre de la vaste salle se trouvait une large table de bois autour de laquelle trois hommes se tenaient assis en silence. Ils étaient sans visages, vêtus de longues aubes noires marquées d'une grande croix écarlate, et portant sur la tête une cagoule qui ne laissait paraître que leurs yeux et leurs bouches. Leurs mains étaient gantées de rouge. On aurait dit d'authentiques bourreaux surgis d'un lointain Moyen Age où sévissait encore le tribunal de l'Inquisition. D'ailleurs, ils se réclamaient de ces institutions perdues, cautionnées jadis par l'Église, et en poursuivaient

la pratique aujourd'hui, non plus au grand jour mais dans le secret absolu. Ils étaient les Croisés noirs, les créatures à la solde du cardinal Pantalucci.

Lorsqu'ils virent la silhouette recouverte d'ombre pénétrer dans la crypte, les trois hommes se levèrent de concert et saluèrent en portant leur poing droit refermé contre la poitrine.

- Que Son règne vienne... articulèrent-ils en chœur, avec un accent napolitain fortement marqué.

- Que Sa volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel, répondit le cardinal.

- Nous sommes à vos ordres, padre, dit l'un des Croisés.

Annibal Pantalucci les toisa l'un après l'autre de ses yeux bleus perçants avant de s'exprimer d'un ton sans réplique :

- Le combat a commencé. Vous serez le bras

vengeur de l'Église triomphante. Vous aurez à votre disposition tous les moyens matériels et financiers qui vous seront nécessaires : faux passeports, cartes de crédit Gold tirées sur un compte du Vatican, laissez-passers. Rien ne viendra entraver votre juste cause. Soyez fidèles jusqu'au bout au serment qui vous lie à moi, et je saurai vous récompenser au centuple.

Les Croisés s'inclinèrent respectueusement.

- Bien, padre.

Le secrétaire d'État tendit à l'un des Croisés un dossier qu'il extirpa de sa sacoche.

- Voici votre plan d'action. Tout est là. Les cibles à atteindre et la façon de les neutraliser. Je compte sur vous pour suivre mes instructions à la lettre. Pas d'improvisation. Rappelez-vous que c'est moi qui dirige les opérations. Vous partez immédiatement... Un avion vous attend.

Les Croisés noirs s'inclinèrent à nouveau.

Sur la première page du dossier remis par le cardinal s'affichait la photographie d'un homme au visage pur et souriant. Son nom était inscrit en-dessous :

Michel Ardent.

11

Forcalquier, 14 h 30.

Après le départ de Stéphane, Michel quitta le Centre aérospatial et monta à bord de sa vieille 2 CV. Il prit la route de Forcalquier, petite ville située à proximité de Saint-Michel l'Observatoire, dans laquelle il louait un minuscule appartement dans un immeuble vétuste aux murs décrépits et taggés. Le salaire d'ingénieur de Michel lui aurait permis de s'acheter une belle maison dans la région. Mais le jeune astrophysicien n'était pas attaché aux possessions matérielles, et il avait

fait vœu de pauvreté. Il ne vivait pas vraiment sur terre, mais dans les étoiles qu'il observait. Il y avait en lui quelque chose du Petit Prince de Saint-Exupéry, comme s'il avait échoué ici par hasard, tombé de quelque planète lointaine.

Michel gara sa 2 CV en bas de son immeuble et grimpa quatre à quatre les escaliers pour rejoindre son logis.

Sitôt entré, il brancha son poste de télévision et fit défiler les différentes chaînes d'information du câble à l'aide de sa télécommande. LCI, CNN...

L'annonce de l'apparition de l'astéroïde géant dans le ciel avait enfin été divulguée, et faisait la « une » de tous les spots télévisés, s'enchaînant sur un rythme effréné qui donnait le vertige, tandis que des titres chocs balayaient l'écran :

L'ASTEROÏDE FOU

LA METEORITE GEANTE

LA FIN DU MONDE EST PROGRAMMEE

LE COMPTE À REBOURS A COMMENCE...

Des photos de « LUCIFER » s'étalaient largement sur les écrans, tandis que des journalistes scientifiques commentaient sur un ton dramatique les caractéristiques exceptionnelles du bolide et des conséquences tragiques qui pourraient découler de sa rencontre brutale avec la Terre.

Des astronomes, des astrophysiciens et des biochimistes apportaient des précisions détaillées sur la composition probable du projectile qu'une main aveugle avait lancé en direction de la planète.

Des experts en balistique présentaient des croquis retraçant le trajet suivi par l'objet volant à travers le cosmos.

Des militaires chargés de la sécurité du territoire invitaient la population à conserver son calme et à ne pas céder à la panique.

Des correspondants à la NASA expliquaient, sur un ton qu'ils cherchaient à rendre persuasif, que des satellites de défense étaient tout

spécialement prévus pour intercepter les météorites et les faire exploser avant leur entrée dans l'atmosphère terrestre.

Des écologistes intervenaient pour incriminer le manque de respect que les hommes portaient à la Nature, qui se vengeait à sa manière en provoquant un cataclysme destiné à éradiquer l'espèce la plus prédatrice que la Terre ait jamais porté : l'homme.

Des prédicateurs issus de différentes Églises ou sectes invoquaient le châtimeut du Ciel, que les humains avaient attiré sur eux à cause de leurs transgressions.

Des médiums et des voyants affirmaient, horoscopes à l'appui, que cette Apocalypse était depuis longtemps programmée, et qu'ils avaient à plusieurs reprises mis en garde le monde contre ce péril inévitable. Ils citaient indifféremment l'Apocalypse de saint Jean, les prophéties de Nostradamus, les calendriers mayas ou les mauvais aspects qu'entretenaient entre elles les planètes.

On vit même paraître un grand couturier célèbre qui avait déjà annoncé la fin du monde pour le 11 août 1999, en prévoyant la chute de la station Mir sur Paris. L'échec de sa prédiction l'avait à l'époque contraint à se retirer du devant de la scène et à garder le silence pendant plus de treize ans. Mais le nouveau danger qui se profilait dans l'espace justifiait son retour sur les plateaux de télévision.

Agacé par ce déluge d'images et de paroles, Michel éteignit la télé et brancha son ordinateur. Les sites internet étaient eux aussi saturés de messages, tous plus alarmistes les uns que les autres, au sujet de l'astéroïde importun. Contrairement aux chaînes télévisées, qui tentaient de conserver une certaine objectivité face à cet événement sans précédent, la blogosphère ne respectait aucune limite, et laissait circuler sans aucune censure les rumeurs les plus folles et les plus excentriques.

Le jeune astrophysicien lut ainsi que le choc de l'astéroïde aurait pour conséquence de changer

l'axe de rotation de la Terre, provoquant un nouveau déluge universel qui verrait l'extinction des quatre cinquièmes de l'Humanité. Les survivants devraient s'adapter à une Terre nouvelle, dont les climats seraient inversés : l'équateur serait recouvert d'une couche de neige éternelle tandis que la banquise des pôles fondraient sous l'effet d'une chaleur extrême.

Un autre blog annonçait, après la chute de l'astéroïde, la renaissance de l'Atlantide, le continent perdu submergé sous les flots, et qui referait surface pour rayonner à nouveau sur le monde.

Ailleurs, on parlait d'invasion extra-terrestre, ou de l'apparition d'une nouvelle planète.

L'auteur d'un des blogs les plus farfelus affirmait très sérieusement qu'en réalité l'astéroïde n'existait pas, qu'il s'agissait d'une fausse information fournie par la NASA, sous contrôle du gouvernement américain, pour justifier une nouvelle intervention militaire au Proche Orient. Dans les archives de ce blog, on trouvait des

articles expliquant avec la même conviction que les Américains n'étaient jamais allés sur la Lune, et que les images de Neil Armstrong foulant le sol lunaire, le 20 juillet 1969, avaient été tournées en studio.

Écœuré par ce déballage d'inepties, Michel interrompit son surf et se connecta sur la base de données et la messagerie interne du GEIPAN, grâce à son compte FTP individuel et son adresse internet associée à un mot de passe. Il put lire ainsi les derniers comptes rendus en ligne rédigés par le Centre spatial de Toulouse à partir des données collectées auprès des observatoires du monde entier.

Il eut ainsi confirmation de la taille et de la trajectoire de l'astéroïde ayant fait son apparition dans l'immensité du ciel quelques heures plus tôt.

Il s'agissait d'un corps astral de grande envergure, d'un diamètre proche du kilomètre et d'une densité extrêmement forte. Il devait être composé d'un mélange de roches et de fer d'une

dureté exceptionnelle, qui avait jusque-là résisté à tous les objets volants de faible gabarit qu'il avait rencontrés sur son passage. Aucun d'entre eux ne l'avait entamé, ni fait varier d'un pouce de la trajectoire qui le propulsait tout droit vers la Terre.

La rencontre fatale n'était plus qu'une question de jours. Les experts les plus optimistes s'accordaient à donner à la Terre un sursis de trois jours au maximum.

Il reçut alors un message instantané.

Un message émanant du supérieur de l'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean.

Pour des raisons de sécurité, l'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean ne possédait ni église ni monastère. Même pas un local ou une adresse postale. Les moines et les moniales qui en faisaient partie ne se rencontraient qu'épisodiquement, à l'occasion de réunions irrégulières qui se tenaient dans des lieux toujours différents, et dont ils n'avaient

connaissance qu'au dernier moment, pour éviter d'être interceptés ou infiltrés par leurs ennemis. Même le supérieur de l'Ordre leur était inconnu. Ils agissaient comme les chrétiens des premiers siècles, qui se cachaient pour célébrer leur culte. Ils étaient pareils à eux, aussi fortifiés par la foi mais également fragiles à cause de leur anonymat.

Rome avait été l'ennemie des premiers chrétiens. Elle l'était encore, même après sa conversion au trône de l'apôtre Pierre.

Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église...

L'Église de Rome s'était construite sur une mauvaise interprétation de ce jeu de mot proféré par Jésus. Et elle avait édifié les murs de son temple le plus saint, la basilique Saint-Pierre, sur les ruines du cirque de Caligula et de Néron. Ironie de l'histoire. Les Romains avaient troqué leurs toges contre des soutanes, mais ils n'avaient pas changé de nature. Ils voulaient demeurer les maîtres absolus, et ne pas céder un

pouce de leur pouvoir et de leurs privilèges.

A présent que les signes étaient apparus dans le ciel, les choses allaient se dérouler très vite. L'arrivée de « LUCIFER » avait réveillé sur terre des forces adverses qui jusqu'à présent s'étaient opposées dans l'ombre, et qui allaient à présent se mesurer au grand jour. L'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean allait avoir un rôle à jouer dans cette partie. Un rôle primordial. Révéler le contenu de la Prophétie de Pierre et réinstaurer le royaume du Prêtre Jean.

Michel ouvrit le message.

En le lisant, il sentit une coulée de sueur couler dans son dos.

Les événements se précipitaient. Il n'avait plus beaucoup de temps devant lui.

Il ouvrit un nouveau document dans la messagerie cryptée et inscrivit le nom du destinataire.

Stéphane Clément.

Il rédigea quelques lignes, puis programma l'envoi du message avec un délai de 24 heures.

Puis il ferma la session de sa messagerie en

laissant l'ordinateur allumé.

Il se dirigea vers la cuisine et brancha la bouilloire pour se préparer un thé.

Il revint dans son salon et s'assit sur le canapé.

C'est alors qu'il entendit frapper à la porte d'entrée.

Michel hésita une seconde. Il n'attendait personne. A moins que Stéphane ne l'ait suivi jusqu'à chez lui ?

Se réjouissant déjà de retrouver son ami, il ouvrit.

Il n'y avait personne. Michel jeta un regard dans le couloir, mais il ne remarqua rien. Les portes de ses voisins étaient toutes closes. Pourtant, il avait clairement entendu frapper. Peut-être s'agissait-il d'une farce de gosse ? Ils étaient nombreux à s'ennuyer dans ce quartier populaire où Michel avait choisi d'habiter.

Michel haussa les épaules. Il s'apprêtait à refermer la porte lorsqu'il remarqua un objet qui se trouvait à terre, bien en évidence sur son paillason.

Michel le ramassa. Il s'agissait d'une pierre. Une

simple pierre noire de forme cubique, lisse et polie sur tous ses côtés, sauf le dernier où était gravé un symbole qu'il connaissait bien.

Les clés de Saint-Pierre.

Le sceau du Vatican.

Michel referma précipitamment la porte.

Ça y est. Ils l'avaient trouvé.

Il n'y avait plus une minute à perdre.

Michel devait faire le ménage sur son ordinateur. Tout ce qui concernait l'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean se trouvait sur un dossier de son disque dur. Il entreprit d'en faire une copie sur une clé USB. Ensuite, il effacerait son disque dur, et placerait la clé en lieu sûr.

Son PC n'était pas de la dernière génération, et mettait un temps fou à accomplir la moindre opération.

Dans la cuisine, la bouilloire se mit à siffler.

Michel commençait à s'impatienter, lentement gagné par la peur. Son front s'humectait de sueur.

Alors qu'il suivait la lente progression des fichiers qui s'installaient les uns après les autres sur la clé, Michel entendit un faible cliquetis résonner derrière lui.

La porte d'entrée.

Il se retourna d'un bond, tandis que la porte s'ouvrait à la volée. Deux hommes en surgirent, vêtus de combinaisons noires. Deux malabars, taillés comme des armoires à glace, avec des fronts étroits prolongés de cheveux coupés en brosse et des faces de brutes percées de regards sans expression. L'un d'eux arborait une large balafre en travers de sa joue droite.

Michel ne les avait jamais vus, mais il savait pertinemment qui ils étaient.

Les hommes de main du Vatican.

Dans l'instant, il sentit les réflexes acquis à l'Armée lui revenir d'un coup. Les deux hommes étaient costauds et décidés. Il fallait éviter l'attaque frontale.

Michel se précipita vers la cuisine, tandis que les deux brutes couraient après lui en poussant des jurons en italien.

Le jeune homme attrapa la bouilloire en ébullition et en jeta le contenu en direction du balafre qui s'apprêtait à le saisir par le revers de sa chemise. L'eau brûlante gicla au visage de l'inconnu qui se mit à hurler :

- Cazzo ! Figlio di putana !

Aveuglé, l'homme avait plongé son visage entre ses mains. Celui qui le suivait marqua une seconde d'hésitation. Michel la mit à profit pour se faufiler entre eux et courut vers la porte d'entrée. Mais à peine l'avait-il franchi qu'il sentit un lacet lui enserrer le cou.

Un troisième homme était resté au-dehors, pour couvrir les deux premiers. Il n'avait eu qu'à cueillir le fugitif.

Michel saisit le lacet à pleines mains pour tenter

de se dégager, mais la poigne de son agresseur était fermement arrimée à son cou. Il n'arrivait plus à respirer.

D'une bourrade, l'homme projeta Michel à l'intérieur de l'appartement et referma la porte derrière lui.

Les dents serrées, les deux collègues sortaient de la salle de bains et se saisirent de Michel, lui immobilisant les mains derrière le dos.

- Tu as vu ce qu'il m'a fait, cet enfoiré ? hurla l'homme ébouillanté. Il va le payer cher !

L'homme se rua sur Michel pour le passer à tabac, mais son collègue le stoppa dans son élan.

- Chaque chose en son temps. Il faut suivre le rituel, le padre a bien insisté... Attachez-le. Je vais l'interroger bien tranquillement... Pendant ce temps, fouillez l'appartement...

A contrecœur, les deux hommes lièrent

solidement les mains et les pieds de Michel, avant de mettre à sac le minuscule logement, jetant à terre les dossiers et les piles de livres.

Le troisième était demeuré près de l'homme entravé et s'appliquait à lui donner de violentes claques à la volée.

Michel accusait les coups sans broncher. Il ne voulait pas donner à ces brutes le plaisir de contempler la peur ou la douleur dans ses yeux.

- Tu sais ce que l'on est venu chercher, figlio di putana. Plus vite tu parles, et plus vite on te laisse, rugit le chef de la bande.

Michel ne répondit pas. Il s'était muré dans une bulle de silence, décidé à ne plus proférer un seul mot, quoi qu'il arrive.

L'homme en combinaison noire lui balança le poing dans la mâchoire, faisant jaillir le sang.

- Tu vas parler, charogne ? On a tout le temps, tu sais !

Michel demeurait cloîtré dans son mutisme. Il

maîtrisait à la perfection les techniques du corps et de l'esprit permettant de s'abstraire en soi-même et à résister à toutes les formes de torture. Même si ces trois malfrats le découpaient en pièce, il ne dirait pas un mot.

Il savait parfaitement ce qu'ils cherchaient : la Prophétie de Pierre, où en tout cas le lieu où elle se trouvait dissimulée.

Michel, en réalité, ne possédait pas cette information. L'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean avait eu la sagesse de tenir ses membres en dehors du secret, pour éviter justement qu'ils soient contraints à la révéler sous la menace. La seule personne qui était au courant du lieu où se trouvait le manuscrit de la Prophétie de Pierre était celle qui en avait la garde.

Alors que le chef de la bande s'apprêtait à donner un nouveau coup de poing à Michel, l'un des deux autres s'écria :

- J'ai trouvé ! Il était en train de copier ses fichiers sur une clé USB. Il nous a facilité le travail !

L'homme empocha la clé USB et prit soin

d'effacer entièrement le disque dur de l'ordinateur.

- Bon, dans ce cas, pas question de traîner plus longtemps ici, rétorqua l'homme qui dictait ses directives aux deux autres. Vite, la seringue... Notre ami va faire un beau voyage.

L'homme sortit de sa combinaison une seringue remplie d'un liquide incolore. Il décapsula l'extrémité de l'aiguille et la planta d'un coup sec dans la nuque de Michel qui, dans l'instant, sombra dans l'inconscience.

Les deux autres détachèrent leur victime puis l'attrapèrent par les bras. Ils sortirent ainsi de l'appartement, comme s'ils soutenaient un homme saoul.

En bas était garée une fourgonnette noire aux vitres fumées.

Les hommes jetèrent le corps inanimé de Michel à l'arrière du véhicule puis montèrent à l'avant. La fourgonnette démarra en vrombissant.

Le combat venait de commencer.

12

Forcalquier, 15 h

Après avoir quitté Michel au Centre aérospatial, Stéphane était monté sur sa moto pour rentrer directement à Avignon.

Il poussait au maximum le moteur de sa Honda, roulant à tombeau ouvert sur les petites routes, sans se préoccuper des limitations de vitesse ou des interdictions de dépassement. Il avait besoin de se défouler, de calmer ses nerfs mis à l'épreuve par les contrariétés de la matinée.

Un bolide se dirigeait vers la Terre et menaçait

de la faire voler en éclat.

Et son meilleur ami n'était pas ce qu'il pensait.

Pendant des années, il lui avait menti. Et à présent qu'il se livrait enfin, c'était pour lui raconter des histoires rocambolesques.

Stéphane songeait à l'étrange conversation qu'il venait d'avoir avec Michel. Lui qui pensait tout savoir au sujet de son ami, il s'apercevait qu'il ignorait l'essentiel. Derrière son statut officiel d'ingénieur astrophysicien et de correspondant du GEIPAN, Michel Ardent dissimulait une vie secrète, un engagement spirituel que contredisait en apparence ses activités scientifiques. Il faisait partie d'une confrérie secrète dont Stéphane n'avait jamais entendu parler : l'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean. Et sa vie était en danger.

En y réfléchissant, Stéphane se fit la remarque qu'il n'avait jamais vu son ami dans un tel état d'inquiétude. Il n'aurait pas dû le laisser seul. S'il courait réellement un danger, sa place était auprès de lui.

Mais il n'était pas trop tard. Stéphane ralentit pour se ranger sur le bas-côté de la route. Il commença à retirer ses gants pour chercher son iPhone dans ses poches et appeler son ami, puis il se révisa. Michel ne ferait que le dissuader de venir. Il valait mieux se rendre directement chez lui.

Stéphane renfila ses gants, fit demi-tour et retourna en direction de Forcalquier.

Il était rarement venu rendre visite à son ami dans l'appartement qu'il louait depuis des années dans un quartier populaire de la ville, mais il connaissait l'adresse.

Parvenu dans les faubourgs de la petite ville, il hésita sur la direction à prendre et demanda plusieurs fois son chemin à des passants.

Enfin, il arriva en vue de l'immeuble où logeait son ami.

En sens inverse, il vit démarrer en trombe une fourgonnette noire aux vitres fumées qui faillit le

renverser.

« Quel chauffard ! » se dit-il avant d'arrêter sa moto sur le parking et la dresser sur sa fourche.

Michel logeait au 8<sup>e</sup> étage. Il n'y avait pas d'ascenseur, et Stéphane grimpa les marches quatre à quatre. Puis il longea le couloir qui distribuait les différents appartements qui, comme dans les hôtels, étaient identifiés par des numéros. Stéphane se souvenait de celui de Michel. 813.

811. 812. 813. Ça y est. Il y était.

Stéphane voulut frapper mais à la première pression de sa main, la porte s'ouvrit d'elle-même.

- Michel ? appela Stéphane d'un air inquiet. Tu es là ?

Lorsqu'il découvrit les meubles renversés et l'appartement saccagé, Stéphane comprit instantanément. Michel était réellement en danger. Et le danger avait frappé plus vite que prévu.

Le jeune homme fit rapidement le tour des pièces, appelant son ami d'une voix désespérée. Mais en vain.

Michel n'était nulle part.

Mais les traces de lutte que contenait son appartement étaient éloquentes.

Son ami venait d'être enlevé.

Il songea aussitôt à la fourgonnette noire qu'il avait croisée en arrivant, et qui avait bel et bien failli le renverser. Sans doute s'agissait-il des ravisseurs de Michel.

Stéphane eut l'impulsion de reprendre sa moto et de les prendre en chasse, mais il réalisa qu'ils devaient déjà être loin, et qu'il n'avait aucune idée de la direction qu'ils avaient prise.

Il ne restait qu'une chose à faire.

Prévenir la police.

Avignon, 20 h

A Forcalquier, Stéphane avait dû attendre l'arrivée des gendarmes et faire sa déposition concernant la disparition de son ami. Il avait même pu trouver une photo récente de Michel qu'il leur avait remise.

Les gendarmes ne semblaient pas croire à la thèse de l'enlèvement, mais ils promirent de diffuser le signalement de l'astrophysicien auprès de leurs collègues. On le tiendrait au courant, si on le retrouvait.

Stéphane était revenu à Avignon, son cœur battant la chamade.

A cause de lui, son ami avait été enlevé.

Il lui avait dit être en danger de mort, et il ne l'avait pas écouté.

A présent, comment le chercher ? La fourgonnette noire ? Il n'avait pas eu l'idée de relever la plaque minéralogique. La retrouver équivalait à chercher une aiguille dans une botte de foin.

Lorsque Stéphane parvint enfin chez lui, son angoisse n'était toujours pas calmée. Pour se remettre les idées en place, il se dirigea vers le punching-ball qui pendait au beau milieu du loft et accomplit quelques passes de boxe chinoise et de boxe anglaise faisant partie des innombrables techniques de combat que Bruce Lee avait intégrées dans son jeet kune do. Il frappait de toutes ses forces la cible de cuir de ses poings et de ses pieds, jusqu'à atteindre cet instant ineffable où il ne fit plus qu'un avec le combat qui conduisait ses gestes. Il se sentit alors pleinement unifié, apaisé. C'était sa manière de se purger de ses angoisses et de ses colères. De se vider entièrement la tête.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut hors d'haleine, et poussa un kiaï sonore. Il pratiqua quelques élongations, les pieds tendus sur le rebord du canapé, et respira profondément pour apaiser son souffle. Il était parvenu à canaliser ses émotions et ses pulsions violentes et se sentait à nouveau maître de lui.

Il se tourna vers les baies vitrées qui ouvraient sur les toits en tuile rouge de la vieille ville et le ciel clair du Vaucluse. Il faisait une de ces douces soirées d'hiver dont la Provence est coutumière. Un léger vent d'ouest avait balayé les quelques nuages qui s'étaient aventurés dans le ciel. Les grands pins qui formaient un peu plus loin un havre de nature dans ce décor urbain se balançaient mollement avec des frissonnements feutrés. A contempler ce paysage rassurant et tranquille, nul n'aurait pu imaginer qu'il risquait de se transformer en flammes et cendres à quelques jours de là.

Coupant court à sa méditation, Stéphane attrapa son iPhone et recomposa pour la centième fois

de la journée le numéro de Michel en effleurant de l'index l'écran tactile.

Vous êtes bien sur la messagerie de Michel Ardent. Veuillez enregistrer votre message, et je vous rappellerai dès que possible. C'est à vous...

Michel était sur répondeur depuis sa disparition. Son portable était débranché. Stéphane raccrocha, puis presque aussitôt, recomposa le numéro pour laisser un message :

- Michel, c'est Stéphane. C'est au moins le dixième message que je te laisse. Je suis très inquiet. S'il t'est arrivé quelque chose, je m'en voudrai toute ma vie. Alors, s'il te plaît, s'il s'agit d'une fausse alerte et que tu es bien portant, appelle moi. Terminé.

De ses années dans l'Armée, Stéphane avait conservé quelques tics d'attitude et de langage. Comme ce « terminé » dont il concluait invariablement les messages qu'il laissait sur les répondeurs.

Mais aujourd'hui, ce mot résonnait à ses oreilles de façon lugubre.

14

Carpentras, Vaucluse, Cathédrale Saint-Siffrein,  
21 h 30.

Michel sortit de sa léthargie en poussant un hurlement de détresse. Une douleur fulgurante irradiait sa main droite.

En ouvrant les yeux, il ne vit tout d'abord que des ombres pâles et floues. Puis il distingua une voûte élevée coiffant une croisée d'ogives, dans

le plus pur style gothique, faiblement éclairée par des cierges aux flammes tremblotantes. Il comprit qu'il se trouvait dans une cathédrale. Mais il n'eut pas le loisir de s'attarder sur les caractéristiques architecturales du lieu saint. Un coup sourd suivi d'un craquement d'os brisés acheva de le tirer de sa torpeur. Dans un soubresaut, il tourna la tête vers la droite et vit la paume de sa main noyée de sang. Un gros clou de fer la traversait de part en part, l'immobilisant sur une épaisse planche de bois brut.

Un homme agenouillé, tout enveloppé de noir, la tête cagoulée, frappait de son maillet le clou qui s'enfonçait dans les chairs éclatées.

Michel chercha à se dégager mais il ne parvint pas à bouger. Il était immobilisé, allongé sur le sol, entièrement nu, les mains et les pieds liés aux extrémités d'une grande croix de bois.

Il tourna son regard affolé autour de lui et nota la présence de deux autres hommes qui se tenaient devant lui, observant son calvaire. Ils portaient de longues robes noires marquées d'une croix

rouge. Leurs visages étaient également dissimulés sous des cagoules noires et leurs mains étaient gantées de rouge. Leurs yeux seuls transparaissaient de ces vêtements d'ombre et de sang, fixant leur proie avec une acuité où perçait une jubilation cruelle.

L'homme à genoux se redressa et vint se placer sur la gauche du corps supplicié. Il posa un second clou au centre de la paume ouverte de Michel et, d'un coup sec, le fit pénétrer dans la chair tendre. L'homme sans défense poussa un nouveau hurlement. Des larmes lui montaient aux yeux, brouillant sa vue, mais il savait parfaitement qui étaient ses bourreaux, ceux-là mêmes qui l'avaient enlevé quelques heures plus tôt.

Les Croisés noirs. Les ennemis jurés de l'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean.

Le jeune moine était tombé entre leurs mains, et serait la première victime de leur nouveau combat. Un combat qui avait commencé dès les premiers temps de l'Église, et qui s'était perpétué à travers les siècles, entrecoupé de

longues périodes d'accalmies. Mais l'approche des derniers temps avait réveillé l'antique haine des gardiens de l'Église de Rome, auxquels certains papes avaient déjà fait appel au cours de l'Histoire pour exécuter leurs basses besognes ou se débarrasser d'adversaires gênants. Les Croisés noirs n'hésitaient pas à assassiner les papes eux-mêmes, pour obéir à des commanditaires plus puissants qui incarnaient à leurs yeux les réelles valeurs de l'Église qu'ils défendaient. Une Église fondée sur le pouvoir absolu sur les hommes et la maîtrise du monde, quel que soit le prix à payer pour y parvenir.

Sur les 265 papes élus depuis l'apôtre Pierre, 64 avaient été victimes d'une mort violente, 18 avaient été empoisonnés, 4 avaient été étranglés et 13 autres avaient péri dans des circonstances étranges. 99 papes sur 265 n'étaient pas morts dans leur lit. Les Croisés noirs étaient à l'origine de la plupart de ces meurtres, même si leur nom n'avait jamais été cité. A la fois fanatiques et mercenaires, ils avaient toujours été à la solde

des plus forts, des plus riches ou des plus retors.

Michel poussa un nouveau cri strident lorsque son tortionnaire lui cloua les chevilles sur le pied de la croix. Il se trouvait à présent dans la même position que Jésus, deux mille ans plus tôt. Il ressentait dans son corps, dans sa chair, ce que le prophète avait lui-même enduré avant lui. La douleur, l'humiliation, l'impuissance face à ses ennemis vainqueurs, le sentiment d'abandon. Des émotions humaines, purement humaines.

Le moine crucifié tremblait de tous ses membres, et une fine couche de sueur huilait son corps dénudé, exposé aux regards méprisants de ses bourreaux. Pourtant, le sol carrelé de la cathédrale vide exhalait une fraîcheur humide qui aurait dû le saisir de froid. Mais la douleur qui se diffusait dans ses membres, et le sang qui pulsait dans ses veines sous l'effet de la peur lui donnaient l'impression d'être plongé dans les flammes d'un bûcher.

L'un des Croisés qui se tenaient debout devant lui brandit soudain un fouet aux longues lanières

lestées de plomb et le fit tourner en l'air. Les lanières sifflèrent comme des serpents furieux. Puis l'homme en noir abattit son bras et le fouet vint gifler à plusieurs reprises le torse de l'homme nu. Les chairs se fendirent aussitôt en croisillons, se retroussant en crevasses boursouflées d'où s'écoulait un sang clair.

- Stronzo ! Pezzo di merda ! Prends ça, en souvenir de la flotte que tu m'as balancée au visage !

Sous le choc extrême qu'il endurait, le corps tout entier de l'homme allongé se tendit et ses muscles se raidirent sous l'effet de la tétanie. Au dixième coup de lanières, Michel s'évanouit.

Il reprit connaissance en humant une odeur fortement acide. L'un des Croisés lui avait placé sur le visage un chiffon imbibé de vinaigre. Puis il essora le linge, laissant couler le liquide entre les lèvres sèches du flagellé.

- Il revient à lui, dit l'homme en un italien fortement teinté d'un accent napolitain.

- C'est bien, lui répondit le deuxième Croisé dans la même langue. Il ne doit pas mourir trop vite. Il faut que le rituel soit respecté jusqu'au bout. Le padre a bien insisté sur ce point.

Michel avait les yeux exorbités de terreur. Son corps n'était plus qu'un étroit réseau de plaies suppurantes. Le feu laissé par les lanières du fouet lui faisait oublier la douleur de ses mains et des ses pieds percés.

Il savait que ces hommes allaient prendre tout leur temps pour le mettre à mort. Car à travers lui, c'était la cause à laquelle il s'était voué qu'ils cherchaient à détruire. La cause du Prêtre Jean.

- Il est temps de planter la croix, fit remarquer le troisième Croisé.

Les trois hommes cagoulés se placèrent aux deux extrémités de la croix, deux à la tête et le troisième au pied. D'un geste souple, ils hissèrent le bois et son fardeau sur leurs épaules et le portèrent à pas lent en direction du chœur

qu'ils dépassèrent pour parvenir à l'abside qui se trouvait derrière.

Ils découvrirent une sculpture grandiose en bois doré. Un envol d'anges en adoration soutenaient un vitrail couronné des rayons du Soleil, figurant une colombe blanche en train de descendre sur terre.

Malgré ses souffrances insupportables, Michel reconnut aussitôt la splendide composition. Dans un murmure, il articula :

- La Gloire du Bernin.

Il s'agissait en effet d'une copie réduite, exécutée au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, de la fameuse œuvre du sculpteur et architecte italien du XVII<sup>e</sup> siècle Gian Lorenzo Bernini, dit Le Bernin, surnommé le second Michel Ange, dont l'original se trouvait dans l'abside de la basilique Saint-Pierre de Rome, au Vatican, au-dessus du reliquaire sacré de la Chaire de saint Pierre, derrière l'autel protégé par un gigantesque baldaquin de bronze à quatre colonnes torsadées de 29 mètres de

haut.

L'artiste avait composé sa célèbre Gloire pour y enfermer le reliquaire de saint Pierre, consistant en un fragment de la chaire du premier des apôtres, justifiant ainsi, aux yeux de l'Église romaine, la filiation ininterrompue entre le martyr du Christ et la succession des papes qui se réclamaient de lui. Il s'agissait du cœur-même de la basilique, sacré entre tous, devant lequel le pape siégeait lors des offices pontificaux.

A présent, Michel savait où il se trouvait. Les copies de la Gloire du Bernin n'étaient pas fréquentes. Mais il s'en trouvait une à l'intérieur de la cathédrale Saint-Siffrein, à Carpentras, dans le Vaucluse, construite à la demande du premier pape d'Avignon, Benoît XIII, en 1404, alors que la chrétienté était plongée en plein Grand schisme d'Occident.

Les travaux avaient duré près d'un siècle, et le lieu n'avait été consacré qu'en 1531, bien après la chute des papes d'Avignon, qualifiés d'antipapes par ceux de Rome, mais la

cathédrale avait conservé sa superbe. Par le symbole de sa Gloire auréolée d'anges et de rayons solaires, elle était un rappel de la basilique de Rome, comme si elle abritait, elle aussi, une relique de la chaire de saint Pierre.

Parvenus devant la gigantesque statue, les trois Croisés noirs posèrent leur fardeau à terre, puis le soulevèrent en saisissant le pied de la croix avant de plaquer contre la colonne de marbre blanc leur macabre trophée, la tête en bas.

De là où il se trouvait à présent, Michel pouvait contempler le vitrail à la colombe, entourée de rayons solaires. Il se sentait saisi de vertiges, causés par la position inversée autant que par les stigmates qui, lentement, laissaient goutter son sang jusqu'à ses lèvres.

Dans son délire, il crut voir dans la colombe pointant son bec vers le sol une allégorie de l'astéroïde chutant vers la Terre. Comme elle, ce dernier était né de la ceinture du Soleil et fendait les immensités célestes dans un déluge de flammes. Qu'apporterait-il dans son sillage ? Les

flammes de la destruction universelle ou les langues de feu de la Pentecôte ? L'enfer de l'Armageddon ou le souffle embrasé de l'Esprit Saint ?

Michel fut tiré de ses pensées par la voix de l'un de ses bourreaux :

- Vois comme Dieu est grand ! Toi, l'hérétique, tu vas mourir comme saint Pierre, crucifié à l'envers, au pied même de sa chaire !

Puis, extirpant une dague effilée de sa tunique noire, il taillada le flanc droit du crucifié, à l'endroit où Jésus avait reçu un coup de lance. Le sang se mit à gicler sous la lame meurtrière.

Michel ouvrait démesurément la bouche mais ne parvenait plus à crier, à demi asphyxié par le mélange de sang et de glaires qui lui encombraient la gorge. Il fixait son bourreau avec une expression d'imploration muette. Mais le Croisé n'était pas sensible à la pitié. Ajustant à nouveau la dague dans son poing, il en lacéra une seconde fois le flanc du supplicié, puis une

troisième et dernière fois. Mais cette fois-ci, il enfonça profondément la lame dans le ventre de sa victime, avant de la faire remonter jusqu'au thorax.

Des flots de sang éclaboussèrent la tunique noire du bourreau, avant de se répandre sur le dallage de la cathédrale en une mare cramoisie. De l'échancrure béante ouverte par la dague débordaient des viscères sanguinolents, tandis que la bouche du moribond vomissait une mousse rosâtre. Le foie et les poumons avaient été perforés et les artères sectionnées.

- Les vases, maintenant. Il faut que le rituel soit accompli à la lettre, lança le Croisé Noir.

Les deux autres Croisés se placèrent de part et d'autre du corps ensanglanté afin de recueillir le sang qui coulait à grands jets dans deux vases de cristal.

- Sous les deux bras de la croix, il y avait deux anges, chacun avec un vase de cristal à la main, dans lequel ils recueillaient le sang des martyrs,

récita le premier Croisé.

Dans son agonie, Michel porta une ultime fois son regard vers la colombe et, dans un dernier soupir, rendit l'âme.

La mort était survenue en trente secondes à peine.

L'un après l'autre, les Croisés crachèrent sur le corps désormais sans vie de leur victime, puis quittèrent sans bruit la cathédrale.

15

Constantinople, palais impérial de Constantin, 335 après J.-C.

Assis sur son trône de marbre blanc, vêtu d'une chasuble tissée de fils d'or, coiffé d'un diadème orné de pierres précieuses multicolores,

l'empereur Constantin demeurait figé depuis des heures dans une pose hiératique, les mains posées sur les accoudoirs, le buste bien droit, les yeux levés vers le ciel. Il ressemblait davantage à une statue qu'à un être vivant, et de fait il ne faisait plus vraiment faire partie de ce monde. Il était âgé de soixante-trois ans et mourrait deux ans plus tard. Mais quelle importance avait la mort pour un être qui, de son vivant, avait construit son immortalité ?

Les portes de l'immense salle du palais impérial s'ouvrirent sur un religieux vêtu de noir qui s'approcha lentement du trône, les yeux baissés. Puis il s'agenouilla et baisa humblement les pieds de l'empereur qui, interrompant ses songes de grandeur, daigna poser son regard sur l'homme prostré devant lui.

- Relève-toi, père Eusèbe, proféra Constantin à mi-voix, tout en tendant au prêtre sa main droite dont le majeur arborait une bague en or pur enchâssée de diamants.

L'homme se releva et baisa la bague impériale,

les yeux toujours baissés. Il s'agissait de l'évêque Eusèbe de Nicomédie, qui assurait depuis des années le rôle de confesseur, ou plus exactement de conseiller, auprès de l'empereur Constantin. Âgé de cinquante-cinq ans, il était l'un des rares êtres humains à pouvoir converser directement avec le souverain, que tous traitaient à l'égal d'un dieu.

Depuis longtemps, Constantin n'était plus un simple mortel. Il était à la tête d'un empire qui s'étendait d'Orient en Occident. Un empire qu'il avait su unifier après le délitement de celui de Dioclétien en une mosaïque de Césars et d'Augustes. Trente ans plus tôt, l'empire ne comportait pas moins de sept empereurs entretenant entre eux des rapports conflictuels, renouant avec l'anarchie militaire du III<sup>e</sup> siècle.

Constantin avait mis de l'ordre dans tout cela, en éliminant peu à peu ses rivaux. En 306, il avait aidé son père, Constance Chlore, promu Auguste après l'abdication de Dioclétien, à combattre les Pictes dans l'île de Bretagne. Constantin fut

acclamé par ses troupes et proclamé César par Galère. Puis il vainquit Maxence en 312 au pont Milvius, mettant ainsi la main sur l'Italie et assurant sa maîtrise de l'Occident. En 324 il s'attaqua à Licinus, qui régnait sur l'Orient, avec qui il avait pourtant scellé un pacte en lui offrant la main de sa demi-sœur Constantia. Vaincu à Andrinople puis à Chrysopolis, l'empereur d'Orient se soumit à Nicomédie, et fut exécuté peu après avec son fils. Constantin était désormais le souverain unique de l'immense royaume s'étendant de Byzance aux extrémités de la Gaule, en passant par Rome. Il avait pour cela fait couler beaucoup de sang, mais il savait que la maîtrise du monde était à ce prix.

Mais Rome n'était plus sûre. Il s'y manigançait trop d'intrigues de palais et de complots, et les Barbares Germains rôdaient autour comme des charognards. Constantin avait choisi l'ancienne colonie grecque de Byzance, en Asie mineure, pour y implanter la nouvelle capitale du royaume : Constantinople, la ville de Constantin.

Édifiée sur un site inexpugnable, Constantinople avait été conçue comme une seconde Rome. Constantin en traça lui-même les plans, visant une démesure en accord avec son caractère ambitieux et autocrate.

Le périmètre de l'ancienne Byzance fut multiplié par quatre, bénéficiant, comme son modèle italien, de sept collines, quatorze régions urbaines, un Capitole, un forum, un Sénat, un champ de courses sur le modèle des cirques romains, et bien entendu un grandiose palais impérial. Il fit également installer des aqueducs, des citernes, des thermes, l'eau courante et le tout à l'égout. Toutes les caractéristiques du confort à la romaine.

Constantin avait également autorisé la construction de nombreux temples païens, voués aux anciennes divinités romaines et au Sol invictus cher à Dioclétien. Mais contrairement à ce dernier, qui avait mené une lutte impitoyable contre les chrétiens, persécutant de toutes les manières possibles les apôtres de la religion du

Dieu unique, Constantin avait eu la sagesse, ou la ruse, d'autoriser la pratique du culte chrétien et la construction d'églises. Il favorisa même cette religion au détriment des autres. Lui-même, pourtant, ne s'était pas converti. Il le ferait au dernier moment, sur son lit de mort.

Le choix qu'il avait fait du christianisme comme religion dominante n'était pas motivé par la foi, mais par son désir d'hégémonie.

Constantin était plus qu'un homme. Il était également plus qu'un empereur, même si son royaume s'étendait jusqu'aux confins du monde connu. Il était un dieu sur terre, divinisé de son vivant, ou en tout cas son seul représentant sur terre.

Les anciennes divinités des Romains n'étaient pas toutes puissantes. Jupiter lui-même n'était qu'un dieu parmi d'autres, même s'il était le premier d'entre eux. Il devait composer avec le caractère irascible de sa femme, Junon. Il devait supporter les caprices de Mercure, les violences de Mars, les amours scandaleuses de Vénus. Se

référer à eux n'aurait pas apporté à Constantin la gloire suprême qu'il désirait. Tandis qu'un dieu unique et tout puissant, maître absolu de la Création, de la Terre et du Ciel, était à sa mesure.

Il s'était longtemps rallié au monothéisme païen du Sol invictus, pratiquant le culte du Soleil dont il avait fait imprimer le symbole, confondu avec sa propre effigie, sur les pièces de monnaie circulant dans le royaume. Mais le Soleil demeurait une entité lointaine, sans commune mesure avec le monde des hommes. La religion chrétienne offrait l'avantage d'offrir à ses fidèles un monothéisme à visage humain, au sein duquel l'empereur pouvait plus aisément asseoir sa domination aussi bien matérielle que spirituelle sur les hommes.

- Eusèbe, je dois te parler de Rome, reprit l'empereur en daignant poser son regard sur son humble conseiller. Mais avant cela, dis-moi si nos idées sont mieux comprises...

- L'arianisme se développe et triomphe un peu

partout, surtout en Orient. Certains remettent même en question le concile de Nicée...

Le concile œcuménique de Nicée avait été réuni en 325 quelque trois cents évêques d'Orient et d'Occident, sur la demande expresse de Constantin. Le pape Sylvestre Ier ne s'était pas déplacé mais avait envoyé ses légats. L'empereur avait présidé les séances au sein, non d'une église, mais du palais impérial, et imposé la formule dogmatique du credo, adopté par l'ensemble des Églises locales. Ce concile avait également eu pour objectif de condamner comme hérétique l'arianisme, doctrine défendue par Arius, membre de l'École théologique d'Antioche, selon laquelle les trois personnes formant la Sainte Trinité n'étaient pas d'importance égale. Pour les ariens, Jésus n'était qu'un prophète, un homme inspiré par la parole de Dieu, et devait donc être subordonné à la Toute Puissance du Très Haut.

En réalité, Constantin avait toujours été favorable aux thèses ariennes, qui en subordonnant le rôle

de Jésus à celui du Père, assoyait davantage le principe d'un monothéisme absolu, dont la souveraineté hégémonique de l'empereur était un reflet sur terre. Son hagiographe Eusèbe de Césarée, proche d'Origène et également favorable aux idées ariennes, avait d'ailleurs écrit : « Le royaume terrestre de Constantin est à l'image du royaume de Dieu. L'Empereur est entouré de ses Césars comme Dieu l'est de ses anges. »

Eusèbe de Nicomédie était lui aussi un partisan d'Arius, dont il avait défendu la cause lors du concile de Nicée. Mais il avait dû s'incliner devant le parti d'Athanase d'Alexandrie qui avait excommunié Arius. Constantin avait entériné cette mesure, non par conviction mais pour mieux fédérer l'assemblée des évêques, afin de les tenir ensuite plus facilement sous sa coupe.

A la suite du concile, Constantin avait écarté quelques temps Eusèbe de sa cour en l'exilant dans la lointaine Gaule. Par ce geste, il voulait démontrer aux évêques adeptes du dogme de la

Trinité indivisible et consubstantielle qu'il prenait de la distance avec l'hérésie arienne. Trois ans plus tard, il avait rappelé près de lui Eusèbe de Nicomédie qui ne l'avait plus jamais quitté. L'évêque en avait profité pour faire adhérer définitivement l'empereur aux thèses ariennes.

- Je dois te parler de Rome, reprit Constantin en levant solennellement sa main baguée. Tu sais que, théoriquement, l'empereur admet la primauté du pape. Mais depuis que j'ai bâti ici la Nouvelle Rome, Rome n'est plus dans Rome...

- C'est exact, répondit Eusèbe en s'inclinant. Et pourtant...

- Le pouvoir politique et le pouvoir spirituel doivent être incarnés par la même personne, l'interrompt Constantin. Dieu n'est-il pas le maître absolu de toutes choses ? Ainsi doit-il en aller de son représentant sur terre. Or, qui mieux que l'empereur est digne d'incarner ici-bas le Très Haut ?

- Personne, assurément. Le pape, cependant...

- Le pape siège à Rome, près de cette nouvelle basilique dont j'ai réclamé la construction dans la plaine vaticane...

- Un splendide bâtiment, confirma Eusèbe de Nicomédie. Une grande basilique à cinq nefs...

- Sais-tu où elle a été édifiée, à ma demande ?  
l'interrompit encore Constantin. Sur les ruines du cirque de Caligula et Néron. A l'endroit précis où furent martyrisés les premiers chrétiens, dont le saint apôtre Pierre.

Eusèbe plissa ses yeux rusés en observant son empereur. Il savait d'expérience que Constantin ne faisait jamais rien par hasard.

- C'est une belle revanche sur les païens que vous avez prise là..., fit-il remarquer d'un air matois.

Constantin laissa un léger sourire dérider son visage de marbre.

- Une revanche ? Peut-être... Mais il s'agit de savoir sur qui... Comme je te l'ai dit tout à l'heure, Rome n'est plus dans Rome. Rome doit être ici, dans la ville de Constantin, l'empereur du

monde... Ici doit s'élever la cité sainte, la Nouvelle Jérusalem. Quant à l'ancienne Rome, celle du pape...

Constantin fixa ses yeux sombres dans ceux de son conseiller avant de poursuivre :

- ... elle est vouée non au culte du Très Haut, mais à celui de la violence et du sang qui ont coulé de la main de Néron. C'est pour cela que j'ai voulu que la nouvelle basilique soit érigée dans cette plaine qui connut tant de supplices et de tortures, et où eut lieu la crucifixion abominable de l'apôtre Pierre. C'est une terre maudite, marquée par le sang, la mort et la folie des hommes. C'est ce qu'affirme la Prophétie de Pierre...

- Celle qui fut recueillie à la mort de l'apôtre ?

- ... et qui nous a été transmise de génération en génération par les empereurs romains, depuis Néron qui a eu soin de la faire mettre par écrit suivant le témoignage exact des légionnaires qui l'avaient entendue de la bouche même de saint

Pierre agonisant. Mais cette prophétie devra toujours être cachée au peuple, qui ne saurait supporter le poids de cette malédiction...

Constantin marqua une pause, laissant le temps à ses paroles de faire leur chemin dans l'esprit de son complice. Eusèbe ne disait rien, mais il jubilait intérieurement. Que le siège de l'Église, qui avait adopté les dogmes trinitaires auxquels il s'était toujours opposé, soit hanté par les mânes de Néron et des persécuteurs de l'apôtre Pierre lui paraissait un juste retour des choses.

- Je te le prédis, Eusèbe, conclut l'empereur. Tant que Constantinople incarnera la Cité Sainte, sous la protection de son empereur, l'esprit de Dieu régnera sur la Terre et la protégera. Mais si Rome reprend un jour le dessus, et prétend abriter à elle seule le siège de la Chrétienté, la malédiction de Pierre la poursuivra jusqu'à la fin des temps !

San Francisco, Californie, 22 heures, heure locale.

Les abords de la villa de Pete Starr étaient investis par les Cadillac décapotables, les Chevrolet Camaro ou Corvette, les Dodge Challenger, les Ford Mustang ou Shelby, les Chrysler, Buick et autres luxueuses limousines. Un gardien noir se chargeait de garer les véhicules sur le vaste parking situé en contrebas de l'habitation, après que leurs propriétaires en soient sortis. Uniquement des hommes, accompagnés de leurs gardes du corps.

La plupart étaient des Américains du Nord – de purs WASP, White Anglo-Saxon Protestants -, mais il s'y mêlait des Asiatiques – Japonais, Chinois, Coréens pour la plupart -, des Russes et quelques Européens. Aucuns Noirs. Ces rares différences d'ethnies et de nationalités étaient gommées par des ressemblances vestimentaires : costumes sombres de bonnes

coupes, chemises blanches impeccables, cravates neutres, mocassins vernis. Certains portaient des lunettes fumées, malgré l'absence de soleil, comme s'ils cherchaient à préserver leur incognito.

Pete Starr les accueillit en les saluant chacun d'une poignée de mains. Il n'avait pas cédé à l'uniforme normalisé, arborant une large tunique blanche sur un pantalon de lin. Il était également le seul à ne pas évoluer dans les secteurs de la Haute Finance, de l'Industrie ou de la politique. Il n'était qu'un artiste et un collectionneur de météorites, certes riche, mais qui ne détenait pas d'autre pouvoir que celui que lui accordaient ces hommes d'affaires aux profils standard. Il était leur hôte, mais il était également leur jouet.

Le temps était exceptionnellement doux en ce mois de décembre californien, et le buffet avait été dressé sur la vaste terrasse. Pete Starr avait tout de même pris soin de faire installer des parasols chauffants autour de la villa et dans les jardins qui la jouxtaient, afin de donner aux invités

l'illusion qu'ils bénéficiaient d'une météorologie estivale.

Des crevettes géantes reposaient sur des lits de glace pilée, des langoustes grillées étalaient leurs ventres blancs, des montagnes de caviar débordaient des coupes en cristal, des magnums de champagne, des bouteilles de vodka ou de chardonnay blanc rafraîchissaient dans des seaux en argent. Des serveurs habillés et gantés de blanc se tenaient discrètement derrière la longue table chargée de victuailles et de boissons, attentifs à la moindre demande qui pouvait être exprimée d'un mot, d'un regard ou d'un geste. A côté de la piscine flottait une bannière arborant l'effigie stylisée d'un hibou encadré des initiales B et C : le sigle du Bohemian Club.

Deux cent gentlemen se pressaient ainsi sur la terrasse de Pete Starr. Tous membres du Bohemian club. Lorsqu'ils avaient appris l'existence de l'astéroïde menaçant la sécurité de la Terre, ils étaient accouru à la réunion avec

encore plus d'empressement que d'ordinaire. Ils avaient hâte d'établir ensemble des ententes et des stratégies destinées à gérer au mieux la situation, et surtout d'essayer d'en tirer les meilleurs profits possibles. Ils se savaient intouchables, à l'abri de toutes les catastrophes ou de tous les retournements de situations. Le mot « échec » était banni de leur vocabulaire. Ils étaient avant tout des gagnants, et ne fréquentaient que leurs pareils.

Le jet privé dans lequel avait pris place Annibal Pantalucci s'était posé à l'heure à l'aéroport de San Francisco, et un hélicoptère avait aussitôt pris le relais pour conduire le secrétaire d'État à la réunion organisée par Pete Starr. Il avait conservé sa soutane et ses insignes cardinalices. Sa haute silhouette drapée de rouge attirait tous les regards. On avait peu l'habitude d'accueillir des hommes d'église au sein de ce cercle préoccupé davantage de pouvoir et d'argent que de spiritualité. Mais celui qu'ils accueillaient ce soir était moins le religieux que le tout puissant secrétaire d'État et futur

souverain du Vatican, État dont la puissance était inversement proportionnelle à sa taille. Ils le savaient acquis à leur cause. Grâce à lui, leurs projets auraient bientôt l'aval de l'Église.

- Éminence, je vous présente Mr. John Smith, qui tenait absolument à s'entretenir avec vous.

Le cardinal prit un malin à plaisir à tendre sa main droite, paume vers le sol, afin que John Smith, le personnage sans doute le plus puissant de tous ceux qui se trouvaient réunis ce soir, s'incline devant lui afin de lui baiser son anneau cardinalice.

- Je suis ravi de vous rencontrer enfin, Éminence, formula l'Américain avec un grand sourire en se contentant de lui serrer la main. J'ai tant entendu parler de vous. Votre notoriété vous précède...

Le baron était presque aussi grand que le cardinal. Il avait dépassé les soixante-dix ans mais son teint hâlé et sa silhouette sportive en accusaient dix de moins. Rompu à toutes les techniques de la flatterie et de l'entregent, il

savait que rien ni personne ne pouvait résister à son charme et encore moins à son pouvoir. Il était, au fond, de la même trempe que le secrétaire d'État, même s'il évoluait dans des cercles différents. Les deux hommes étaient faits pour s'entendre. Ils étaient de grands prédateurs au sourire enjôleur.

- Votre réputation ne m'est pas non plus inconnue, Mr. Smith. Vous êtes l'un des hommes les plus puissants du monde, répondit le cardinal sur le même ton flatteur.

L'homme éclata de rire, dévoilant une magnifique dentition blanche.

- Trêve de compliments, Éminence ! Nous connaissons notre partie par cœur, inutile de perdre notre temps en civilités. Appelez moi John, je vous prie. Vous buvez un verre ?

- Volontiers, répondit le cardinal. Un bourbon sec m'aidera à effacer les effets du décalage horaire... Vous fumez, John ?

Le secrétaire d'État avait sorti sa boîte de cigarillos, tandis que John Smith commandait deux bourbons à l'un des barmen.

- J'ai mes propres cigares, rétorqua Smith en sortant de la poche de son veston un étui en cuir. Ils viennent directement de Cuba. Je vous en offre un ?

Le cardinal marqua une hésitation.

- Je suis comme vous. J'aime à contrôler ce que je fume et ce que je bois. On n'est jamais trop prudent, n'est-ce pas ?

L'homme d'affaires éclata de rire.

- Ne vous inquiétez pas, Éminence ! Nous sommes ici entre nous, pas à la cour des Borgia ! Et puis, empoisonner un Havane pareil serait un véritable crime...

Le cardinal accepta le cigare que lui offrait John Smith avec un sourire ambigu et le fit passer sous son nez.

- Excellent tabac, en effet. Je constate avec plaisir que nous avons les mêmes goûts...

- ... et sans doute les mêmes idées, compléta Mr. Smith.

Les deux hommes s'écartèrent du groupe des autres convives en prenant place à une petite table située à l'extrême bord de la terrasse, dominant la baie de San Francisco. En parfaits hommes du monde, ils prirent le temps d'allumer leurs cigares et d'en tirer quelques bouffées dans le silence le plus total. Puis ils levèrent leurs verres à la hauteur du front.

- A votre santé, lança joyeusement John Smith.

- A la vôtre, rétorqua le cardinal.

Ils burent longuement en se jaugeant du regard. Ils étaient pareils à des félins qui se reniflent en plissant les yeux pour savoir s'ils seront alliés ou adversaires.

C'est Mr. Smith qui dévoila le premier ses cartes.

- Il paraît que le Saint-Père est très malade. On le dit même mourant. Avez-vous de ses nouvelles ?

- Je l'ai vu ce matin encore. Il a gardé toute sa lucidité. Mais sa santé, hélas... répondit le cardinal avec un léger sourire au bord des lèvres.

- On vous annonce favori pour le prochain conclave, enchaîna Smith, avec le même sourire sur les lèvres. Mais peut-être vous manque-t-il encore quelques voix ? Si je puis vous aider... Mes affaires sont prospères, et m'incitent à consacrer une partie de mes bénéfices à de bonnes œuvres. Et y a-t-il de meilleures œuvres que l'Église, surtout si elle est placée sous le contrôle d'un homme intelligent, ouvert aux réalités économiques du monde ?

Le cardinal Pantalucci but une gorgée de bourbon pour se donner le temps de répondre. On ne lui avait pas menti. Ce John Smith était un homme décidé et efficace, qui allait directement au but. En clair, il venait en quelques phrases de lui proposer de soudoyer les membres du Sacré Collège encore réticents, en échange d'un engagement du secrétaire d'État à favoriser à l'avenir ses desseins politiques et financiers.

- Il est vrai que certains vieux cardinaux ont du mal à s'ouvrir aux idées nouvelles, répondit prudemment Pantalucci. Ils s'accrochent au passé, comme ils s'accrochent désespérément à leur vie finissante. Je compte sur l'influence de l'Esprit Saint pour guider leur choix lorsque le moment sera venu, John. Mais l'Esprit souffle où il veut, et il peut prendre différents aspects. Les subsides que vous pourriez investir dans notre cause seraient sanctifiés par la noblesse de l'objectif à atteindre. Et le futur pape, sachez-le, saura se souvenir de ses alliés et de ses amis véritables.

Les deux hommes avaient le regard brillant, et trinquèrent à nouveau, scellant par le tintement de leurs verres entrechoqués cette alliance qu'ils venaient de contracter à mots couverts.

- Sous ma direction, l'Église sera portée par un élan sans précédent, continua le secrétaire d'État en levant son regard en direction de la lune naissante. Et le signe que nous envoie le ciel ne peut que m'aider à imposer un souffle nouveau

dans la religion et dans le monde, en proposant une vision neuve, adaptée aux problèmes d'aujourd'hui.

- Vous faites allusion à « LUCIFER », n'est-ce pas ? Cet astéroïde qui semble avoir pris la Terre pour cible. Cela ne vous fait pas peur ?

- Pas plus qu'à vous, John, rétorqua le cardinal. Des hommes comme nous ne craignent rien, ni des hommes ni du ciel. Mais il est vrai que l'apparition de ce corps céleste est en train de réveiller les consciences. Des prophéties en annonçaient d'ailleurs assez précisément la venue...

- Malachie ? Fatima ? Vous voyez que je me suis intéressé également à la question, fit remarquer l'homme d'affaires en sirotant son bourbon.

- Je vous fais mes compliments, John. Mais le plus important, dans les prophéties, ce n'est pas leur contenu, c'est l'interprétation qu'on en fait...

- Exactement comme la Bourse, précisa John

Smith.

- C'est pour cela qu'il faut qu'un être éclairé soit à la tête de l'Église pour diriger les consciences, et leur éviter de tomber dans des erreurs de jugement...

- Tout comme il faut des régulateurs du marché connaissant parfaitement les rouages économiques et financiers, renchérit John.

- Je suis d'accord avec vous, confirma le cardinal. Nous sommes à une époque où la politique, l'économie et la religion doivent être regroupées afin de parler d'une seule voix et de prendre les bonnes décisions. Comme l'a fait l'empereur Constantin dans les premiers siècles de l'Église...

John Smith tétait son cigare avec volupté tout en écoutant avec attention le discours du secrétaire d'État, qui répondait point pour point à ce qu'il professait lui aussi.

- Un gouvernement mondial ? avança-t-il.

- Allons, John, ne faites pas semblant d'ignorer que ce gouvernement existe déjà, puisque vous en faites partie !

- Le N.O.M. ? Le Nouvel Ordre Mondial ? C'est ainsi que l'on nous appelle, en effet. Mais ceci est censé être un secret, Éminence ! ajouta Smith dans un grand rire.

- Pourtant, on ne parle que de cela sur internet, rétorqua Pantalucci.

- Oui, je suis au courant ! La théorie du complot, la grande conspiration universelle, les Illuminati et tout ce qui s'ensuit ! Mais, je vois que vous n'avez plus rien à boire, Éminence...

John Smith fit un signe au barman, afin qu'il vienne remplir leurs verres. Lorsque l'employé se fut exécuté, le financier reprit :

- Connaissez-vous Edgar Allan Poe, Éminence ?

- Un auteur sulfureux, qui n'est gère en odeur de sainteté au Vatican, ironisa Pantalucci.

- Je vous conseille pourtant la lecture de sa nouvelle policière, La Lettre volée. Il y explique que pour cacher une chose, il faut l'exposer au grand jour. C'est la même chose avec le complot : pour le cacher, il faut le révéler, en laissant sciemment filtrer des informations qui seront reprises au vol par les journalistes et alimenteront des romans et des séries télévisées. Laisser échapper une vérité dérangeante est le meilleur moyen de la faire passer pour un mensonge, ou une fiction. Évidemment, cela ne fonctionne que si cette vérité est noyée sous un tissu d'absurdités. A la théorie du complot, il faut ajouter des farces telles que l'existence des vampires, des loups garous ou des extra-terrestres ! Ainsi, ceux qui y croiront passeront pour des illuminés ou des paranoïaques. Cela a très bien réussi avec la série X Files, dans les années 1990, avec son fameux slogan : Government denies truth, « le gouvernement cache la vérité ». Tout le monde est tombé dans le panneau !

- Voulez-vous dire que la théorie du complot est une fiction, et que le N.O.M. n'est qu'un sigle sans signification ? rétorqua Pantalucci.

- Bien au contraire ! C'est parce qu'il est une réalité que nous l'affichons au grand jour. Encore une fois, la meilleure façon de préserver un complot est de le révéler. C'est le comble de la manipulation. Plus c'est gros, plus c'est efficace...

Le secrétaire d'État sourit de toutes ses dents en portant le verre de bourbon à ses lèvres.

- L'Église n'est pas en reste, cher Mr. Smith. Nous avons inventé la parade parfaite pour déjouer toute remise en question de notre politique : le dogme de l'infaillibilité du pape...

- C'est en effet le meilleur moyen de ne jamais être contredit ! Wall Street devrait s'en inspirer !

Les deux hommes esquissèrent un petit rire bref, avant de tirer à nouveau sur leurs cigares.

C'est alors qu'une rumeur s'éleva des bosquets bordant la propriété de Pete Starr.

Des jardins noyés dans l'ombre surgit un étrange cortège qui semblait appartenir à un autre monde. De jeunes gens costumés en faunes, les jambes gainées de chausses couvertes de longs poils, les pieds masqués par des sabots de chèvres, le torse nu et le visage grimé, les yeux caprins étirés vers les tempes, le crâne rehaussé de petits cornes, soufflaient dans des flûtes de Pan en écartant les coudes du corps et en dansant d'un pied sur l'autre, modulant une mélodie ensorcelante. Ils formaient une double rangée encadrant un essaim de jeunes filles aux allures de nymphes, aux corps souples à peine couverts de tuniques courtes aussi légères que des voilages ou des morceaux de gaze. Leurs longs cheveux étaient tressés de branchages et de feuilles, et elles brandissaient des thyrses, longs bâtons enturbannés de lierre et de vignes, surmontés d'une pomme de pin. Elles aussi dansaient, jetant haut leurs jambes nues, bras levés au ciel, en poussant des cris perçant ou

des râles d'arrières gorges, les yeux révoltés.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? s'alarme le cardinal Pantalucci.

- Oh, certainement une attraction organisée par notre hôte, répondit Mr. Smith avec un léger sourire. Nous ne sommes pas au mois de juillet, date de notre réunion annuelle, mais la terrasse et les jardins chauffés ont transformé l'hiver californien en été torride. Pete Starr a sans doute voulu nous rappeler les franches agapes et les rituels que nous organisons... L'esprit du Bohemian Club est assez proche de celui de l'Antiquité romaine. Un tel spectacle doit peut-être heurter votre morale religieuse, Éminence ?

- La morale et la religion sont deux choses différentes, John. Quant à l'Antiquité romaine, elle a été le socle sur lequel s'est construite la religion chrétienne durant plus de trois siècles. Et Constantin, qui a fait du christianisme la religion principale de son immense royaume, qui s'étendait de l'Orient à l'Occident, était avant tout un païen qui honorait le Sol invictus. Il ne s'est

converti que sur son lit de mort. Et la basilique Saint-Pierre a été construite sur les ruines du cirque de Caligula et Néron. Dieu et César ont toujours fait bon ménage.

- Je constate avec plaisir que vous avez les idées larges, Éminence. Nous verrons si la suite du spectacle continue à vous plaire... Mais écartons-nous un peu, voulez-vous ? Le son de la flûte de Pan me porte assez rapidement sur les nerfs, pas vous ?

Les deux hommes prirent leurs verres et s'éloignèrent de quelques mètres. Ils s'adossèrent à la rambarde qui délimitait la terrasse de la villa et contemplèrent la nuit étoilée.

Le groupe de faunes et de nymphes formait à présent un cercle au milieu de la terrasse. Les lumières électriques avaient été éteintes pour donner à la scène plus de mystère, en la plongeant dans une pénombre complice où ne subsistait qu'un halo de clarté, alimenté par des flambeaux qui jetaient des clartés rougeoyantes.

On se serait cru transporté brutalement dans des temps très anciens, lorsque les créatures fantastiques et les divinités de la nature se montraient sans réserve aux êtres humains.

Les hommes en complets sombres s'étaient approchés de la scène, le verre à la main. Ils avaient tous les yeux rivés sur le ballet des faunes et des nymphes qui gambadaient et sautillaient sous le regard de la lune.

L'une des nymphes poussa alors un hurlement et, se jetant à terre, fut prise de soubresauts, arquant son corps des pieds jusqu'au sommet de la tête, les yeux blancs, une légère bave suintant de ses lèvres ouvertes. Elle était en transe, et balbutiait des paroles inintelligibles. Loin de s'inquiéter de cette crise subite, les faunes accéléraient le rythme de leur musique. Leurs yeux en amande, sur lesquels se reflétaient les flammes des torchères, brillaient de lueurs rouges où se mêlaient le feu et le sang. Les autres nymphes furent prises à leur tour de frémissements et de tremblements, avant de se livrer à leur tour à des

démonstrations délirantes.

Les deux hommes accoudés se retournèrent pour voir ce qui se passait.

- On dirait que ces jeunes filles sont en pleine crise d'hystérie, commenta le cardinal Pantalucci en se massant le menton de sa main soigneusement manucurée, à l'annulaire de laquelle le saphir prenait des clartés carminées.

- Je parlerais plutôt de possession, corrigea John Smith. Ces nymphettes sont les descendantes des Bacchantes antiques qui se mettaient en transe pour sentir descendre dans leur esprit et dans leur corps l'ivresse des dieux.

- Les dieux ou les démons ? interrogea Pantalucci d'un ton faussement candide.

- Quelle différence ? sourit John. Vous êtes bien placé pour savoir que les dieux de l'Antiquité sont devenus les démons du christianisme, Éminence. En l'occurrence, il s'agit de Bacchus, le dieu de l'ivresse et du vin, et de Pan, le dieu de la nature

sauvage et de la fécondité. Tout cela ne doit pas vous sembler très catholique...

Le cardinal Pantalucci ne répondit pas, se contentant d'observer le spectacle incongru qui se déroulait à quelques pas de lui, tout en tirant de longues bouffées de son cigare.

Après leurs convulsions, les nymphes se mirent à se tordre sur elles-mêmes, à ramper lentement sur le sol comme des serpents, avant de cambrer brusquement leur dos et leurs reins en des poses suggestives. Elles s'égayèrent ainsi, se glissant à quatre pattes comme des félins, la langue frémissante entre leurs lèvres entrouvertes, avant de se relever lentement et de se mêler à la foule des hommes qui étaient demeurés dans l'ombre. Elles les prirent par la main et les entraînèrent avec elles dans les jardins complices, chacune prenant la tête de petits groupes de trois ou quatre, suivis des faunes qui continuaient à souffler dans leurs flûtes en roseaux. Les hommes obtempérèrent sans difficulté, avec de petits rires. Bientôt, des gémissements se

mêlèrent aux stridences des flûtes.

- Une orgie ? constata simplement le cardinal.

- Comme au bon temps de Néron, répondit John Smith en laissant éclater son sourire parfait. Nos amis du Bohemian Club sont tous des hommes de pouvoir. Des responsabilités énormes pèsent sur leurs épaules. Ils ont besoin de relâcher un peu la pression de temps à autres. Les menus divertissements tels que ceux qu'a organisés notre hôte ce soir sont pour eux d'excellents dérivatifs. Et puis, cela a aussi l'avantage de souder leur groupe. Ils ne sont pas uniquement liés par les affaires qu'ils traitent ensemble, mais aussi par ces rituels de... disons, fécondité, auxquels ils se livrent tous ensemble.

- Si vous voulez y prendre part, ne vous dérangez pas pour moi, proposa le secrétaire d'État en plissant légèrement les yeux.

- Oh ! J'ai passé l'âge de ces fredaines, rétorqua John Smith en éclatant de rire. Mais vous-même, Éminence, vous n'êtes pas tenté ?

Le cardinal Pantalucci eut un regard énigmatique et laissa passer quelques longues secondes avant de répondre :

- J'ai l'habitude de faire appel à des dérivatifs plus puissants que ceux auxquels s'adonnent vos amis, mon cher John. Mais ce soir, je me contenterai d'un autre verre de bourbon.

VENDREDI 14 DECEMBRE

17

Paris, 6 heures du matin

L'inspecteur Antoine Dupin fut tiré du sommeil par le vibreur de son téléphone portable qu'il avait placé sous son oreiller. Il avait horreur des sonneries intempestives mais ne pouvait se permettre de rater un appel urgent. Cette solution lui permettait de concilier les deux.

- Dupin, lâcha-t-il d'une voix pâteuse.

- On a une affaire aux petits oignons pour toi, mon petit père, fit une voix gouailleuse à l'autre bout du fil.

Le commissaire Wens adorait ces déclarations à l'emporte pièce. Il ne s'embarrassait pas de précautions oratoires, ne disait jamais bonjour ni au revoir et entrait directement dans le vif du sujet de façon crue et imagée. Même à 6 heures du matin.

- Un beau cadavre crucifié à l'envers sur une croix dans une cathédrale, entièrement vidé de son sang, continua Wens. Ça sent le rituel satanique à plein nez. Ça te dit, comme petit-déjeuner, Dupin ?

Wens était un diminutif pour Wenceslas. Ses collègues l'avaient affublé de ce sobriquet en hommage au commissaire Wenceslas Vorobeitchik, le personnage interprété par Pierre Fresnay dans L'Assassin habite au 21 de Henri-

Georges Clouzot. Dupin et Wens se connaissaient depuis longtemps, et avaient finir par établir entre eux une sorte de complicité amicale fondée essentiellement sur un goût prononcé pour l'humour noir et les allusions macabres. Dans leur métier, ce n'étaient pas les occasions qui manquaient.

L'inspecteur Dupin faisait partie d'une cellule spécialisée dans les crimes rituels au sein de la Brigade criminelle. Les motivations et les modes opératoires de ce type de crimes se distinguaient nettement de ceux des assassins classiques ou des serial killers, et impliquaient des méthodes d'enquêtes différentes. Les crimes rituels avaient toujours un lien avec l'ésotérisme ou la religion, et on ne pouvait les comprendre sans posséder un solide bagage et une certaine expérience dans ces domaines où la pure rationalité n'avait plus cours. Ce qui était le cas de l'inspecteur Dupin.

Lorsqu'il avait été nommé Officier de Police Judiciaire, vingt-cinq ans plus tôt, il avait passé une licence en psychologie, suivie d'un master de

criminologie, un master de criminalistique, un master de victimologie et un DEA de sciences criminelles. Il était devenu ainsi « analyste comportemental », l'équivalent français approximatif des profilers américains. Approximatif, car la fonction de profiler, au sens d'expert en psychologie criminelle associé aux forces de police, n'existait toujours pas en France. L'analyste comportemental devait obligatoirement être le flic chargé du dossier par le procureur de la République, cumulant ainsi les fonctions d'enquête et d'analyse. La gendarmerie était sur ce plan-là en avance sur la PJ, puisqu'elle avait créé des binômes enquêteurs-analystes (ou profilers) au sein du Groupe d'Analyse Comportementale.

- Où se trouve la scène du crime ? articula Dupin, déjà ferré par la description du commissaire.

- Tu ne devineras jamais, répondit Wens d'un ton gourmand. Cela semble trop beau pour être vrai. Carpentras. Dans la cathédrale Saint-Siffrein.

Carpentras. Le seul énoncé de cette ville allumait

toujours tous les voyants d'alarme dans l'esprit d'Antoine Dupin.

Carpentras. 9 mai 1990. Le cimetière juif. Trente-quatre tombes brisées et profanées, le cadavre de Félix Germon, décédé deux semaines plus tôt, déterré et allongé nu, face contre terre, sur une sépulture voisine, à côté d'un mat de parasol, évoquant un simulacre d'empalement.

Carpentras. La première enquête sur le terrain de l'inspecteur Dupin. Il s'en souvenait comme si c'était hier.

L'affaire avait fait grand bruit à l'époque, et avait très rapidement pris un tour politique. La nature antisémite des profanations dans ce petit cimetière de campagne avait alimenté les rumeurs les plus folles. On avait évoqué un rituel vampirique ou satanique, une provocation d'un groupe d'extrême-droite néo-nazi, un jeu de rôle ayant mal tourné. Dans le mois qui avait suivi, tous les clubs de jeux de rôles ou les boutiques spécialisées avaient été fermés ou placés sous haute surveillance. Le Front national, alors en

pleine ascension électorale, fut pointé du doigt par le gouvernement du Président François Mitterrand, qui en était à son second mandat. Des manifestations pour dénoncer l'antisémitisme avaient eu lieu un peu partout, notamment à Paris, entre la place de la République et la place de la Bastille, en présence du chef de l'État lui-même. L'affaire de Carpentras devenait une nouvelle affaire Dreyfus.

L'énigme n'avait été résolue que six ans plus tard, le 30 juillet 1996, lorsque l'un des profanateurs, Yannick Garnier, s'était volontairement constitué prisonnier au commissariat d'Avignon, dénonçant ses quatre complices. Il s'agissait bien d'un acte antisémite, commis par cinq jeunes gens aux sympathies néo-nazies. Mais contrairement à la rumeur qui s'était propagée six ans plus tôt, alimentée à des fins politiques par le président socialiste, aucun lien n'existait entre les profanateurs et les directeurs de la section locale du FN, qui appartenaient eux-mêmes à la communauté juive.

Antoine Dupin avait à l'époque suggéré une autre piste, qui n'avait pas été retenue, et qui semblait avoir été infirmée par la conclusion de l'affaire.

Le cimetière juif n'était pas un cimetière comme les autres.

Il abritait les membres de la communauté juive de Carpentras qui datait du temps où les papes résidaient en Avignon, au début du XVe siècle. Les tombes profanées étaient celles des descendants des « juifs du pape ».

La cathédrale Saint-Siffrein de Carpentras avait été construite sur l'ordre du pape d'Avignon Benoit XIII en 1404. En 1508, la cathédrale avait été flanquée d'une « Porte juive » surmontée d'une « Boule aux rats ». Enfin, au début du XVIIIe siècle, le sculpteur Jacques Bernus avait décoré le chœur, le maître-autel, le tabernacle et le sanctuaire, en édifiant notamment une Gloire en bois doré évoquant celle du Bernin à Saint-Pierre de Rome.

A partir de tous ces éléments, Dupin avait

échafaudé une théorie selon laquelle la profanation du cimetière de Carpentras ne visait qu'en apparence la communauté juive. En réalité, c'était l'Église judéo-chrétienne tout entière qui était la cible de cet acte de vandalisme. Les « juifs du pape » conduisaient à la cathédrale Saint-Siffrein édifée par les papes d'Avignon. Et, à l'intérieur de cette cathédrale, la Gloire renvoyait à Saint-Pierre de Rome, au Vatican, le cœur même de l'Église catholique.

Pour le jeune inspecteur Dupin, frais émoulu l'Université en 1990, l'affaire de Carpentras dissimulait un complot contre l'Église.

Personne ne l'avait écouté, et il avait conservé de cette époque un sentiment d'amertume et de frustration.

Et voici que, plus de vingt ans plus tard, une autre affaire criminelle apparaissait à Carpentras, avec une autre mise en scène rituelle. Il ne s'agissait plus d'une simple profanation de corps, mais d'un vrai crime. Cependant, Antoine Dupin ne pouvait pas ne pas faire le rapprochement entre les deux

évènements.

- Commissaire, je parie que le crime a eu lieu dans l'abside de la cathédrale, derrière le chœur. Et que la croix a été plantée devant la reproduction de la Gloire du Bernin...

Wens se mit à rire à gorge déployée, comme si l'inspecteur Dupin venait de raconter une bonne blague.

- Bingo, Dupin ! Je savais que cette affaire était pour toi. Le crime a été découvert peu après minuit par la gendarmerie de Carpentras. Les assassins avaient laissé la porte de la cathédrale ouverte en partant. Le procureur a été prévenu aussitôt et a signé la commission rogatoire te confiant le dossier. Allez, Dupin ! Bouge-toi ! Tu devrais déjà être là-bas.

- J'aime quand vous me parlez comme ça, commissaire, lança Dupin d'un ton complice.

- Allez, file, ma poule, sinon tu vas m'attendrir. Tu me tiens au courant, hein ? Des macchabées

dans les églises, ce n'est pas très courant de nos jours. Surtout pendus à l'envers sur une croix...

Le commissaire raccrocha brutalement, à son habitude.

Antoine Dupin demeura quelques secondes immobile, les yeux fixes.

Carpentras. Vingt-deux ans plus tard. La première affaire était classée. Mais une seconde affaire, tout aussi corsée, se présentait aujourd'hui à l'inspecteur Dupin.

Et cette fois-ci, il espérait bien pouvoir la résoudre.

18

Carpentras, cathédrale Saint-Siffrein, 12 h

Antoine Dupin gara en catastrophe sa voiture de

fonction, une Peugeot 306 blanche, sur la place Saint-Siffrein six heures exactement après l'appel téléphonique du commissaire Wens. En décomptant le temps qu'il avait mis à s'habiller et à ingurgiter un café serré, cela faisait une bonne moyenne pour avaler les 687 kilomètres séparant Paris de Carpentras.

En chemin, il s'était arrêté sur l'autoroute pour boire un second café.

Un quotidien du matin traînait sur le comptoir. En première page s'affichait une photographie de l'astéroïde géant au-dessus de laquelle un gros titre annonçait :

**L'ASTEROÏDE FOU : « LUCIFER » VA S'ECRASER SUR TERRE**

Antoine avait haussé les épaules. Il avait entendu parler au journal télévisé de la veille au soir de cette météorite qui provoquait un vent de panique dans le monde. Il n'y avait prêté qu'une brève attention. Son métier l'avait tellement familiarisé avec les formes de mort les plus bizarres que la

perspective d'un caillou volant venant percuter la Terre ne lui paraissait pas si improbable. Et puis, si cette menace était avérée, ce ne serait pas forcément une mauvaise chose, après tout. Les hommes méritaient-ils vraiment de vivre sur cette terre ? Antoine Dupin avait de sérieux doutes. A ses yeux, le mal véritable ne pouvait pas tomber du ciel, puisqu'il existait déjà dans le cœur des hommes.

L'inspecteur ouvrit la portière de sa voiture et extirpa sa longue silhouette maigre de son « cercueil roulant », ainsi qu'il surnommait familièrement son véhicule. Il défroissa d'un revers de main la veste de son costume bleu pétrole, resserra le nœud de sa cravate grise autour du col de sa chemise en coton blanc et regarda autour de lui.

La place était investie par des camionnettes de la gendarmerie et le camion de la Police Technique et Scientifique, véritable laboratoire volant. Les hommes en bleu faisaient circuler les riverains intrigués par un tel déploiement de

forces de l'ordre.

Le commissaire Dupin sortit sa carte tricolore et se dirigea vers la cathédrale, dont l'accès était condamné par des cordons de rubalise jaune vif sur lesquelles on lisait en lettres noires l'inscription suivante :

POLICE TECHNIQUE ET SCIENTIFIQUE –  
ZONE INTERDITE

Il présenta une seconde fois sa carte de police aux gendarmes qui se tenaient devant l'édifice religieux.

- Lieutenant Mérindol, se présenta l'un d'entre eux avec un léger accent chantant, tout en exécutant un parfait salut militaire. Nous vous attendions, inspecteur.

- J'ai fait le plus vite que j'ai pu, s'excusa Dupin. Alors, qu'est-ce qu'on a, à l'intérieur ?

- Un corps salement amoché. Entièrement nu. C'est ma brigade qui l'a découvert cette nuit, un

peu après minuit. Il y avait du sang partout. Mais aucun vêtement ni papier d'identité. Nous avons fait les constatations d'usage et avons immédiatement contacté le procureur, au vu du caractère exceptionnel du meurtre.

- Vous avez tout de même pu identifier la victime ? interrogea Dupin.

- Oui, grâce à un avis de recherche lancé hier après-midi. Il s'agit d'un astrophysicien qui travaillait au centre aérospatial de Saint-Michel l'Observatoire. Michel Ardent, trente-quatre ans. Il habitait Forcalquier.

- Ce n'est pas à côté.

- Entre une heure trente et deux heures de route. L'enlèvement a eu lieu là-bas. Un témoin a signalé la disparition de la victime et l'effraction de son appartement. Il avait été mis à sac.

- Qu'a donné l'enquête de proximité ?

- Pas grand chose. Des voisins ont entendu du

bruit provenant de l'appartement, hier en fin d'après-midi. Mais personne ne s'en est inquiété. Il s'agit d'un immeuble à loyer modéré situé dans un quartier populaire à mixité ethnique importante. Il y a souvent des querelles, les gens ne s'en étonnent plus.

- Drôle de choix de lieu d'habitation, pour un astrophysicien. Rien sur les agresseurs ?

- Négatif. Pas une seule trace dans l'appartement.

- Je me demande bien pourquoi ils ont fait toute cette route pour venir le massacrer ici.

- Ça, c'est à vous de le découvrir, inspecteur ! rétorqua le gendarme avec un léger sourire.

- Et le témoin ? Vous avez sa fiche ?

Le lieutenant consulta rapidement ses notes.

- Stéphane Clément. Trente-quatre ans. Un ami de la victime. Et une sorte de collègue de travail. Ils appartenaient à la même organisation scientifique, le GEIPAN.

- Connais pas.

- Il s'agit d'une cellule chargée d'étudier les phénomènes célestes inexplicés. Ardent et Clément étaient des observateurs bénévoles. Sinon, Clément dirige une école d'arts martiaux à Avignon.

- Je vois le topo, bougonna Dupin. Vous m'avez convoqué cet oiseau, j'espère ?

- Ce matin. Les gendarmes l'ont conduit à la morgue, pour l'identification du corps. On a dû y transporter d'urgence le cadavre dès cette nuit, pour stopper le processus de décomposition. Le médecin légiste s'est rendu directement là-bas, pour pratiquer une autopsie. Je suppose que vous irez y faire un saut ?

- Affirmatif. Dite au légiste que je le rejoins pour connaître ses conclusions. Et demandez à vos collègues qu'ils me tiennent Clément bien au frais à la gendarmerie après qu'il aura reconnu le corps. J'aurai pas mal de questions à lui poser.

- Pour le tenir au frais, rien de mieux que la morgue ! rétorqua le lieutenant Mérindol en

éclatant de rire.

Mais son rire s'étouffa dans sa gorge en voyant que Dupin conservait un visage de marbre.

- Bon, je vais faire un petit tour à l'intérieur...

Antoine Dupin laissa le lieutenant Mérindol en plan et pénétra dans la cathédrale. Il ne put s'empêcher d'émettre un sifflement admiratif. La PTS avait sorti la grosse artillerie.

Des techniciens entièrement revêtus de combinaisons blanches qui les enveloppaient des pieds à la tête exploraient le moindre centimètre carré du saint lieu. On aurait dit des cosmonautes occupés à rechercher des traces de vie sur le sol lunaire. A cette différence près que les indices qu'ils traquaient ne devaient pas les aider à obtenir des renseignements sur des formes de vie nouvelles, mais sur la mort qui avait frappé en ces lieux.

Les hommes en blanc avançaient prudemment, chaussés de bottes à semelles de crêpes, posaient des plots numérotés de couleur jaune près des indices déjà identifiés, prenaient des

photos avec des appareils numériques sophistiqués, relevaient les moindres empreintes à l'aide de pinceaux.

Antoine songea à un chantier de fouilles archéologiques, comme si le corps qui se trouvait là-bas, au fond de l'abside, n'était pas celui d'une simple victime mais le squelette de Lucy ou d'une momie égyptienne.

Les techniciens de la PTS étaient des archéologues de la mort.

Un agent spécialisé de la PTS s'approcha de l'inspecteur et, après l'avoir salué, lui fit enfiler des gants et lui tendit des sortes de chaussons de feutre. Il ne fallait à aucun prix laisser la moindre trace sur la scène du crime.

- Suivez-moi, énonça brièvement le jeune agent. Vous avez raté le plus beau : le macchabée. Mais le décor vaut tout de même le coup d'œil...

- Ne vous inquiétez pas. Je me rattraperai tout à l'heure. Je dois retrouver le légiste à la morgue.

- Je crois que vous ne serez pas déçu du voyage.

Antoine suivit l'agent, en prenant bien garde de ne pas buter dans les plots jaunes qui transformaient le sol de la cathédrale en gymkhana ou en course d'obstacles.

« Un calvaire marqué de plots jaunes », se dit-il intérieurement.

Dans le cours de ses enquêtes, il lui venait souvent des réflexions fantasques ou absurdes, semblables aux cadavres exquis des surréalistes, phrases au sens en apparence décousu, composées de mots disposés au hasard, mais d'où se dégageaient parfois une vision poétique et visionnaire. Ainsi en allait-il d'une enquête policière, où les indices, les traces et les empreintes ressemblaient aux éléments d'un rébus dont il fallait reconstituer le sens. Un sens qui déjouait souvent la raison, surtout lorsqu'il s'agissait de crimes rituels.

Les hommes en combinaisons blanches étaient

plus nombreux dans l'abside, là où le cadavre avait été découvert. La croix de bois sur laquelle il avait été épinglé comme un papillon sur un panneau de liège avait été décrochée et placée à terre. A côté se trouvaient deux vases en cristal emplis de sang.

Des bâches en plastique blanc recouvraient entièrement le sol ainsi que la reproduction de la Gloire du Bernin. Cela conférait au lieu un caractère aseptisé, presque virginal, en complète contradiction avec le meurtre horrible qui venait de s'y dérouler.

- La croix était renversée, si mes renseignements sont bons ? demande Dupin à l'agent de la PTS.

- Oui, la victime a été crucifiée la tête en bas.

- La croix renversée de Satan, murmura Dupin. On a visiblement affaire à un crime rituel, commis sans doute par des satanistes... Et les vases en cristal, ils ont servi à quoi, selon vous ?

L'agent haussa les épaules.

- Je n'en sais rien. Les vases étaient simplement disposés là, de façon bien symétrique de part et d'autre de la croix.

- Sans doute une phase de leur rituel, commenta Dupin. Une sorte d'offrande. Bon, maintenant que j'ai bien en tête la scène du théâtre, je vais rendre une petite visite au premier rôle.

L'agent de la PTS lança un regard d'incompréhension à l'inspecteur de la Brigade criminelle.

- Le macchabée, conclut simplement celui-ci.

19

Carpentras, chambre mortuaire, 12 h 45

Le terme de « morgue », créé au XVI<sup>e</sup> siècle pour désigner l'endroit où l'on identifiait les

criminels, puis plus tard les cadavres anonymes, avait depuis longtemps été remplacé par les appellations plus consensuelles de « dépositaires » ou de « chambres mortuaires ». Cette évolution sémantique ne résolvait pas la question de la mort, mais la rendait sans doute plus acceptable, ou en tout cas plus propre.

La chambre mortuaire de Carpentras se trouvait boulevard du Repos, une adresse parfaitement adaptée à cet établissement funèbre situé à quelques kilomètres au sud de la ville.

L'inspecteur Dupin gara sa 206 puis, après avoir montré sa carte de police, fut conduit dans une salle sans fenêtres, d'une froideur et d'une propreté cliniques, dont les murs étaient tapissés de casiers réfrigérés. C'est là que l'on rangeait les cadavres en attente d'inhumation.

Le médecin légiste accueillit Dupin avec soulagement.

- Ah ! Vous voici enfin. Je suis ici depuis l'aube et je vous avouerai que j'ai bien besoin de prendre

l'air, après ce que j'ai vu.

Le médecin était relativement jeune, impeccablement habillé d'un costume Hugo Boss et chaussé de Tod's. Ses cheveux blonds étaient savamment peignés sur le côté. Il ressemblait à une gravure de mode.

« Un vrai dandy, se dit Dupin. C'est assez incongru chez un légiste. Surtout en province. »

Puis il dit à haute voix :

- C'est si vilain que ça ?

Le légiste eut une petite moue dégoûtée.

- Vous allez voir par vous-même.

Il enfila des gants de plastique blancs paraffinés et tira à lui un tiroir dans lequel se trouvait une housse garnie d'une fermeture à glissière.

Le médecin ouvrit la housse, révélant le corps supplicié de Michel Ardent. Ce n'était pas beau à voir, en effet.

- Cause de la mort ? lança Dupin.

- Elles sont nombreuses, répondit le légiste en désignant de l'index les différentes parties de l'anatomie du défunt. Contusions multiples sur tout le corps. Marques de flagellations opérées sans doute par un fouet aux lanières lestées de plomb. Asphyxie due à la position inversée du crucifié. Profonde lésion au flanc droit, causée par une arme blanche, sans doute une sorte de poignard, ou de dague. Le foie a été perforé et les artères tranchées. L'homme s'est entièrement vidé de son sang.

- Il a souffert ? s'enquit Dupin.

- Oh, certainement, ricana le légiste. Il a été longuement torturé avant la mise à mort finale, qui n'a pas du durer plus de trente secondes. Quand les artères sont touchées, la fin est très rapide. La victime a du se sentir libérée...

- On a procédé aux analyses de sang ?

- Bien entendu, reprit le légiste en refermant la housse avant de refermer le tiroir. Venez, voir, c'est assez intéressant.

Il ôta d'un geste sec sa paire de gants et saisit un

dossier se trouvant sur un bureau.

- Le sang de la victime contenait des traces d'étorphine...

- L'étorphine..., réfléchit Dupin. Ce n'est pas la drogue des tueurs qui veulent endormir leurs victimes ?

- Affirmatif. On l'appelle aussi M99. Il s'agit d'un opioïde semi-synthétique dont les effets analgésiques sont environ mille fois plus importants que la morphine. J'ai pu déceler la trace d'une piqûre de seringue à la base de la nuque. Les tueurs ont dû lui injecter une bonne dose d'étorphine afin de le transporter plus facilement ici. Il s'est endormi comme un bébé en une fraction de seconde.

- Tout était prémédité, remarqua Dupin. On a affaire à des pros. Rien d'autre sur le sang ?

- Si, reprit le médecin légiste en lissant ses cheveux d'un revers de paume. L'examen sérologique montrait également des traces importantes d'endorphine générées par l'hypophyse et l'hypothalamus.

- Les endorphines sont secrétées par le corps humain soumis à une activité physique intense, un orgasme ou une douleur insupportable, se souvint Dupin.

- Dans le cas de notre victime, je pencherai plutôt pour la troisième solution, commenta le légiste avec un léger sourire. Et pour compléter le tableau, on constate également un taux anormalement fort de bilirubine dans le sang. On appelle ça l'hyperbilirubinémie.

- Euh... Là, je cale.

Le légiste afficha un sourire satisfait.

- La bilirubine est le pigment jaune qui provoque la jaunisse, ou ictère. Mais la bilirubine peut également être sécrétée lorsqu'un être est soumis à des douleurs ou une peur extrêmes. D'où la légende qu'une grande frousse provoque la jaunisse.

- Et alors ?

- Avez-vous entendu parler du suaire de Turin, inspecteur ? demanda le légiste avec un petit air supérieur.

Antoine Dupin commençait à perdre patience. Ce freluquet de légiste le prenait d'un peu trop haut, selon lui. Il aimait se faire mousser, mettre en avant ses connaissances. Un frimeur. Et Antoine Dupin avait horreur des frimeurs.

- J'ai beau être flic, je ne suis pas totalement inculte, docteur. J'ai en effet entendu parler de ce fameux suaire qui est censé avoir enveloppé le corps du Christ après sa mort. Mais je sais aussi qu'on a conclu à un faux, fabriqué au Moyen Age...

- Erreur ! reprit le légiste en levant un index en guise de protestation. Une partie du suaire a en effet été restaurée au Moyen Age, mais la partie la plus ancienne date bel et bien du temps de la mort de Jésus. J'ai lu dans une revue scientifique qu'on a même pu analyser les traces de sang qui se trouvaient dans l'étoffe. Jusqu'à preuve du

contraire, il pourrait s'agir du sang de Jésus mis à mort sur la croix.

- Et que contenait ce sang ?

- Il affichait une forte dose d'endorphines et de bilirubine, causées par les souffrances extrêmes de la crucifixion. Comme celui de notre victime...

20

Carpentras, gendarmerie, 13 h

- Stéphane Clément ? Inspecteur Dupin, de la Brigade criminelle. J'aurai quelques questions à vous poser.

Stéphane salua brièvement le policier. L'homme était presque aussi grand que lui, mais excessivement maigre et efflanqué. Il devait avoir entre quarante-cinq et cinquante ans, costume

pas-partout, visage dénué de la moindre expression, regard inquisiteur. Lorsqu'il montra sa carte tricolore, Stéphane se dit qu'il aurait pu se passer de cette formalité. L'homme sentait son flic à un kilomètre à la ronde.

Le jeune homme se morfondait depuis plus de deux heures dans les locaux de la gendarmerie. En apprenant la mort de Michel en début de matinée, Stéphane avait senti le monde s'écrouler. Son ami, son frère d'armes, son Dioscure avait été enlevé, torturé et assassiné. Et il n'avait rien pu faire pour l'empêcher.

Lorsqu'il était arrivé à la morgue pour identifier le corps, Stéphane avait eu un haut le cœur. Le visage si pur de Michel était défiguré par la douleur et la panique. Ses yeux bleus comme l'azur s'étaient éteints à jamais. Et la dernière chose qu'ils avaient contemplée était une vision d'horreur.

Stéphane avait senti un déluge d'émotions le submerger. La tristesse, la colère, et aussi la culpabilité. S'il n'avait pas abandonné son ami à

la sortie du restaurant, il aurait pu le protéger. S'il s'était décidé plus tôt à le rejoindre chez lui, il aurait peut-être pu intercepter ses agresseurs. Et si... Et si...

Le jeune homme bouillonnait intérieurement, et il ne pouvait même pas décharger sa frustration, ses remords et son agressivité sur son punching ball. Il était obligé de répondre aux questions d'un flic qui, visiblement, n'était pas spécialement doué pour l'empathie.

L'inspecteur l'avait entraîné dans l'un des bureaux libres de la gendarmerie. Une pièce ridiculement petite, avec une simple table et deux chaises. Pas de fenêtre. Une simple vitre ouvrait sur l'intérieur de la gendarmerie où les fonctionnaires rédigeaient leurs rapports sur d'antiques machines à écrire.

- Vous connaissiez bien Michel Ardent, n'est-ce pas ? commença Dupin.

- C'était un ami, répondit sobrement Stéphane.

- Et un collègue. Vous faisiez tous deux partie du GEIPAN.

Stéphane tiqua. Son appartenance au GEIPAN, tout comme celle de Michel, était secrète. Ils n'en avaient jamais parlé à personne.

- De nos jours, tout le monde est fiché, Monsieur Clément, reprit Dupin d'un air matois. Je sais tout de vous. Tout ce que j'ai besoin de savoir, en tout cas.

L'inspecteur extirpa un calepin de sa poche et y lut ses notes.

- Stéphane Christophe Clément. Trente quatre ans. Célibataire. Domicilié à Avignon. Pupille de l'État. Collège militaire d'Aix-en-Provence. Élève Officier de Réserve. Pratique des arts martiaux. Différents postes dans des services de sécurité et gardes du corps. Responsable d'une école de jeet kune do. Intervenant du Premier Niveau du GEIPAN pour le Vaucluse. Vous voyez, une vie entière peut tenir en quelques lignes...

Stéphane lança un regard dur à Dupin. Il ne s'était pas trompé. Ce flic était un fouineur de première. Le genre à ne pas lâcher sa proie une

fois qu'il a mis la dent dessus. Il cherchait à le déstabiliser pour mieux le cuisiner. Mais le jeune homme était rompu aux techniques d'intimidation.

- Je croyais que vous souhaitiez m'interroger au sujet de Michel, inspecteur. Pas me lire ma fiche des Renseignements généraux. Je connais ma vie. Je n'ai pas besoin que vous me la racontiez...

Stéphane avait essayé de s'exprimer sur un ton neutre, mais sa voix vibrait d'une colère qu'il avait du mal à maîtriser. Si ce flic lui cherchait des poux, il n'était pas sûr de conserver son calme.

Antoine Dupin observait Stéphane sans qu'un seul muscle de son visage ne bouge. Ses yeux acérés demeuraient fixes, et ne lâchaient pas son interlocuteur d'une seconde. Il parlait peu, et savait ménager de longs silences qui suffisaient généralement à déstabiliser les témoins qui avaient quelque chose à cacher. Mais Stéphane ne semblait pas impressionné par cette tactique.

Sans quitter Stéphane du regard, Dupin sortit un

paquet de cigarettes et un briquet de sa poche. Il tendit son paquet ouvert à Stéphane qui refusa d'un geste de la main. L'inspecteur piocha une Benson gold et l'alluma avec son Zippo. Il ne fumait que lorsqu'il était sur une enquête épineuse. Cela l'aidait à se concentrer.

Dupin prit le temps d'exhaler un rond de fumée avant de reprendre l'interrogatoire.

- Parlez-moi du jeet kune do. C'est un sport plutôt violent, non ? Un combat total, destiné à abattre l'adversaire...

- C'est un peu plus subtil que cela, rétorqua Stéphane.

La plupart des gens ignoraient la philosophie qui soutenait la pratique des arts martiaux, et cet inspecteur en faisait visiblement partie.

- Le jeet kune do est en effet un art d'auto-défense et de combat, mais on ne prend jamais l'initiative de la lutte. L'objectif est de détourner la force et l'agressivité de l'adversaire pour le

désarmer. L'adage du JKD est : « On absorbe ce qui nous est utile, on rejette ce qui ne l'est pas et on ajoute ce qui nous appartient. »

- Une forme de karaté en plus violent, remarqua Dupin en lâchant un rond de fumée. Un délire de Bruce Lee, qui se faisait son cinéma dans la vie réelle...

Stéphane ne releva pas la provocation. Il savait qu'elle était volontaire, pour chercher à le désarçonner. Il se contenta de répondre d'un ton sec :

- Je ne chercherai pas à vous détromper, si telle est votre opinion, inspecteur. Tout ce que je peux vous proposer, c'est de vous donner un cours particulier. Comme ça, vous saurez à quoi vous en tenir. Je suis à votre disposition...

L'inspecteur Dupin accusa le coup. Ses techniques d'intimidation habituelles étaient sans effet sur cet énergumène. Il décida de changer de tactique en jouant franc jeu.

- Écoutez, reprit-il d'un ton plus amical. Votre meilleur ami est mort dans des conditions horribles, et moi je suis chargé de l'affaire, sans aucune piste sérieuse. Nous avons tout intérêt à coopérer, vous ne pensez pas ?

Stéphane ne répondit pas, conservant son air buté. Après avoir joué la carte de l'intimidation, le flic lui sortait celle de la confiance. Mais le jeune homme n'était pas dupe. Il n'allait pas se laisser tirer les vers du nez.

- Pourquoi choisir un astrophysicien dont la seule marotte est l'étude du ciel pour le crucifier au beau milieu d'une cathédrale ? reprit Dupin. Il y a là quelque chose qui ne colle pas...

Stéphane comprit alors que les fiches de renseignement de l'inspecteur Dupin avaient leurs limites. Le policier ne savait rien sur l'engagement spirituel de Michel dans l'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean. Et il ne devait rien savoir. Son ami le lui avait révélé en confidence, et il avait insisté sur le choix de l'anonymat qui, jusque là, avait protégé les Fidèles de leurs ennemis. Ce

n'était pas le moment de mêler les gros sabots de la police à ces conflits entre ordres religieux qui le dépassaient. Et puis, c'était trop compliqué à expliquer. Trop fou. Le fouineur qui lui faisait face imaginerait des trucs tordus et le cuisinerait sans le laisser souffler le moindre instant. Pour l'arrêter, il faudrait que l'astéroïde leur tombe vraiment sur la tête.

- Vous avez passé un long moment avec votre ami hier matin. De quoi avez-vous parlé ? Vous a-t-il semblé inquiet ? Se sentait-il menacé ?

Stéphane marqua à son tour une pause avant de répondre :

- Il voulait partager avec moi la découverte de cet astéroïde... Nous n'avons parlé que de cela. C'est un événement tellement exceptionnel...

L'inspecteur Dupin écrasa son mégot dans la soucoupe d'une tasse à café et ralluma aussitôt une cigarette.

Puis il changea à nouveau de sujet, selon son habitude.

- Vous qui êtes de la région, vous savez s'il y a des groupes satanistes, dans le coin ?

Stéphane fronça légèrement les sourcils. Des groupes satanistes ? Quel rapport avec le meurtre de Michel ?

- C'est parce que vous avez retrouvé le corps de Michel dans une cathédrale que vous pensez à des satanistes ? Mais les satanistes ne fréquentent pas les églises, à ce que je sais. Je les imagine plutôt dans des cimetières...

Le regard de Dupin se figea à nouveau. Les cimetières. Carpentras, 1990. Le cimetière juif. Les juifs du pape.

- Votre ami a été crucifié d'une étrange façon. Ses bourreaux ont planté la croix à l'envers, la tête en bas. La croix inversée est le principal signe de reconnaissance des satanistes... Il s'agit d'un crime rituel.

Stéphane marqua le coup.

Une croix inversée.

Un symbole sataniste.

- Je ne connais pas de groupes satanistes dans la région, finit par répondre Stéphane. Mais j'avoue ne pas trop m'intéresser à cet univers là. Je suis passionné par la science et les recherches astronautiques, pas par les croyances obscurantistes issues du Moyen âge. Michel était comme moi...

Dupin continuait à l'observer en silence, tout en tirant sur son mégot. Stéphane sentit que l'entretien risquait de s'éterniser. Il commençait à perdre patience. Mais pour que Dupin consente à partir, il fallait lui donner un os à ronger. Faire diversion. Jeter le limier sur une piste, sans pour autant dévoiler les secrets de Michel.

- A présent que j'y pense, il me revient quelque chose qui peut vous aider à découvrir le chaînon manquant reliant un astrophysicien et une bande de tarés invoquant Satan, reprit Stéphane.

Les yeux de Dupin s'allumèrent imperceptiblement.

- Ah oui ? Quelle chose ?

- Vous savez comment a été surnommé l'astéroïde géant qui a été découvert hier matin ?

- J'avoue que, contrairement à vous, je ne me passionne guère pour le cosmos.

- « LUCIFER »...

- Pardon ?

- Les astronomes donnent toujours un surnom aux objets célestes qu'ils découvrent dans l'espace. Le premier observatoire à l'avoir repéré est le l'Observatoire du Mont Graham, dans l'Arizona, grâce à un super-télescope dont l'acronyme est LUCIFER. En leur honneur, l'astéroïde a reçu ce nom. De Lucifer à Satan, il n'y a qu'un pas... C'est en tout cas la seule relation que je peux établir entre les deux...

Antoine Dupin se serait donné des gifles. Comment n'y avait-il pas songé lui-même ? Pourtant, il avait remarqué le titre qui s'étalait en gros caractères dans le journal du matin :

**L'ASTEROÏDE FOU : « LUCIFER » VA S'ECRASER SUR TERRE**

Il était si peu intéressé par cette histoire d'astéroïde qu'il n'avait pas fait le rapprochement. Il était pourtant évident. Des adorateurs du diable avaient sans doute interprété l'apparition de LUCIFER dans le ciel comme une manifestation diabolique, annonçant le règne du diable sur terre. Des fragments de l'Apocalypse de Jean lui revinrent en mémoire : Armageddon, le combat final entre les puissances du Bien et celles du Mal. Les anges de Dieu affrontant les anges déchus lors d'une grande bataille dans le Ciel.

Certains avaient sans doute voulu que cette bataille soit livrée également sur terre. Des fanatiques, se prenant pour des anges du Mal. Des satanistes. Des lucifériens.

L'inspecteur Dupin écrasa son second mégot avant de déplier sa longue silhouette. Il tendit une carte de visite à Stéphane :

- Voici mes coordonnées. Appelez-moi si vous avez la moindre piste ou information, même si elle vous semble sans intérêt.

Dupin accompagna Stéphane vers la sortie. Juste avant de le laisser franchir le seuil, l'inspecteur plongea son regard dans celui de Stéphane et énonça d'un ton sans réplique :

- Bien entendu, vous restez à la disposition de la police. Ne quittez pas le département sans m'en référer à l'avance. C'est bien compris ? Après tout, vous êtes mon principal, et même mon seul témoin.

L'inspecteur Dupin avait une façon de prononcer le mot « témoin » qui évoquait plutôt le terme de « suspect ».

21

Avignon, 15 h 10

Stéphane était rentré chez lui. A présent qu'il était

seul, sans avoir à rendre de comptes à la police, il pouvait laisser libre cours à son chagrin.

Et à sa colère. Colère contre ceux qui avaient commis un crime aussi odieux, et colère contre lui-même qui n'avait pas pu l'empêcher.

Michel était mort. Le seul ami véritable qu'il ait jamais eu dans cette vie était à présent réduit à l'état de cadavre horriblement mutilé.

Cloué sur une croix, la tête en bas.

Vidé entièrement de son sang.

Qui étaient les barbares qui avaient pu commettre un crime pareil ? Des satanistes, comme le pensait l'inspecteur Dupin ? Des ennemis de l'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean ? Michel avait cité l'Église. Était-il admissible d'admettre que l'Église ait pu commanditer pareille action ?

Une alerte sonore émanant de l'ordinateur de Stéphane l'avertit qu'il venait de recevoir un

nouveau message. Il s'agissait de sa messagerie sécurisée du GEIPAN, à laquelle n'avaient accès que les correspondants du groupe.

Stéphane consulta sa messagerie électronique. Lorsqu'il lut l'identité du correspondant, il sentit sa gorge se serrer.

Michel Ardent.

Ce n'était pas possible. Michel avait été enlevé la veille et était mort cette nuit. Or, le message venait d'être émis à l'instant. Quel était ce nouveau mystère ?

Stéphane cliqua sur le lien et ouvrit le message.

Salut Steph,

Si tu reçois ce message, c'est qu'il m'est arrivé quelque chose. Je l'ai écrit après notre rencontre,

en différant son envoi de 24 heures, après avoir reçu de nouvelles instructions émanant du Supérieur de l'Ordre.

Dès que tu le liras, prends un sac avec quelques affaires de rechange et ton passeport, saute sur ta moto et fonce à la gare TGV d'Avignon.

Une enveloppe te sera remise à ton nom au service des renseignements. Tu y trouveras un billet de train et différents documents dont tu ne devras prendre connaissance que lorsque tu auras joint le contact qui t'attend à Paris. Une fiche te précisera l'heure et le lieu du rendez-vous.

Ton train part à 16 heures précises. Ne le manque pas.

Et prend soin d'effacer ce message après l'avoir lu.

D'avance, merci pour tout, Steph.

Ton ami, Michel.

Stéphane n'en croyait pas ses yeux. Michel avait prévu sa mort. Il l'avait anticipée. Et il lui envoyait ce message post mortem le plongeant en plein roman d'espionnage. Avec en bonus un astéroïde fou qui se précipitait vers la Terre et une bande de fanatiques qui trucidait les gens comme s'ils vivaient encore à l'époque du Christ, il y a deux mille ans.

Il hésita un instant. Michel, ou à travers lui le Supérieur de l'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean, lui demandait de quitter Avignon sans délai. La mention du passeport prouvait qu'il devrait sans doute se rendre vers une destination étrangère. Or, l'inspecteur Dupin lui avait très clairement signifié qu'il ne devait pas quitter le département sans l'en avertir.

Il ne pouvait pas mettre Dupin dans la confidence.

Mais il ne pouvait pas non plus demeurer les bras croisés, alors que son meilleur ami lui demandait d'agir.

Stéphane consulta sa montre-bracelet. Il avait à peine le temps de se rendre à la gare TGV d'Avignon, située à 6 kilomètres au sud de la ville. Il réunit à la va-vite quelques affaires dans un sac à dos, s'assura qu'il avait bien son passeport, tira derrière lui la porte blindée et se dirigea vers sa moto garée au pied des escaliers.

Tout en bouclant la sangle de son casque, il réalisa qu'il était en train de se lancer tête baissée dans une aventure dont il ignorait tout, et dont les conséquences risquaient de le placer dans une situation plus que problématique. Mais il était trop tard pour faire machine arrière.

Stéphane se faufila dans les petites rues du vieil Avignon pour rejoindre les artères principales. Il aimait cette ville qui chaque été se mettait en ébullition au moment du Festival. En trois

semaines il se jouait plus de pièces de théâtre que partout ailleurs en France, mais la véritable animation se situait dans la rue. Pour attirer le public, les comédiens déambulaient le long des terrasses de café et distribuaient des tracs. Pour se démarquer des autres, ils se grimaient, improvisaient des tirades, interpellaient les passants. La ville ressemblait alors à un cirque joyeux et bon enfant où l'anonymat présidant généralement aux comportements urbains disparaissait au profit d'une représentation où chacun pouvait tenir un rôle. La fête finie, la ville retombait lentement dans son assoupissement provincial.

Stéphane jeta machinalement un coup d'œil dans son rétroviseur. A une centaine de mètres derrière lui il remarqua une fourgonnette noire aux vitres fumées. Il repensa à celle qu'il avait croisée en se rendant à l'appartement de Michel.

Était-il en train de devenir paranoïaque ? Il devait en avoir le cœur net.

Il ralentit et se gara au bord du trottoir, laissant au

véhicule la faculté de le dépasser et de poursuivre son chemin. Mais le conducteur anonyme se rangea lui aussi sur le bas côté et attendit, le moteur au ralenti.

Stéphane redémarra et obliqua presque aussitôt dans une rue transversale. La fourgonnette fit de même.

A présent, c'était sûr : Stéphane était suivi. Par les tueurs qui s'étaient acharnés sur Michel.

Il ne fallait pas qu'ils apprennent la destination de son voyage. Pour cela, il devait les semer le plus vite possible avant de se diriger vers la gare TGV. Stéphane ignorait quelles étaient les intentions des hommes qui se cachaient derrière le pare-brise opaque, mais il ne tenait pas à le savoir.

Un peu plus loin, un bus marquait l'arrêt, interrompant la circulation le temps que les passagers montent et descendent. C'était le moment d'en profiter. Stéphane donna un coup d'accélérateur et grimpa sur le trottoir, évitant de

justesse les piétons qui se jetèrent en arrière en proférant des jurons.

Stéphane redescendit sur la chaussée après avoir dépassé le bus, mais un bref regard dans le rétroviseur lui démontra l'inutilité de sa manœuvre. Bravant toutes les règles de sécurité, la camionnette avait doublé le bus sur sa gauche, en empruntant la voie d'en face. Il y eut des coups de frein et des hurlements de klaxon, mais le chauffeur n'en tint aucun compte et continua sa course poursuite.

Heureusement, l'intervenant du GEIPAN connaissait Avignon comme sa poche. Plus loin s'ouvrait une rue piétonne dont l'accès était condamné aux véhicules automobiles par une chaîne tendue entre deux plots. La moto put se glisser entre l'un des plots et le mur, mais la camionnette ne pourrait aller plus loin et devrait abandonner sa chasse.

Stéphane sentait les pneus de son deux roues rebondir sur les pavés inégaux de la cité. Il se dressa légèrement sur ses jambes, s'arc-boutant

sur ses repose-pieds, pour éviter que les vibrations ne se transmettent à sa colonne vertébrale. Il ne pouvait rouler aussi vite qu'il le voulait, mais au moins avait-il faussé compagnie à ses poursuivants.

C'est alors qu'un grand bruit de métal brisé retentit. La fourgonnette venait de percuter de plein fouet la chaîne délimitant la zone piétonne et fonçait à son tour dans l'artère piétonne. Les promeneurs se collèrent contre les vitrines des magasins pour ne pas être renversé par le chauffard. Une petite vieille qui avançait lentement en s'appuyant sur sa canne n'eut pas le temps de se ranger et fut percutée par l'un des rétroviseurs extérieurs du véhicule. Elle s'affala dans un cri, tandis que des gens se précipitaient vers elle pour lui porter secours.

Stéphane jura entre ses dents. Les gars qui le suivaient étaient prêts à tout. Ils n'hésiteraient pas à écraser des citadins sans défense plutôt que de le laisser s'échapper. Si les tueurs en avaient après Stéphane, c'est qu'ils avaient prévu de lui

faire subir le même sort que celui de Michel. Pas question de s'arrêter. Mais pas question non plus de continuer à mettre la vie des autres en danger. Il fallait trouver une idée. Vite.

Au mépris du danger, Stéphane accéléra et mit le cap vers le nord de la ville, à l'opposé de sa direction première, en direction du Palais des papes. Il savait qu'il n'avait pas beaucoup de temps devant lui pour rejoindre la gare, mais il ne pouvait prendre le risque d'emmener ses poursuivants dans son sillage. Il fallait leur donner le change.

Il savait qu'il était rigoureusement interdit de pénétrer dans l'enceinte du Palais et dans les jardins qui le juxtaient avec un engin motorisé. Mais il n'avait pas le choix.

Il s'élança au maximum de sa vitesse sur la place du Palais, toujours suivi par la camionnette folle, et se rua dans les allées arborées qui formaient un itinéraire de promenade conduisant au Palais des papes.

Il franchissait les bosquets, se faufilait entre les bancs, faisant ripper le pot d'échappement de sa moto sur le sol couvert de gravier.

Il entendait derrière lui le moteur emballé de la fourgonnette noire qui gagnait du terrain, faisant voltiger tous les obstacles sur son passage.

Il fallait tenter le tout pour le tout.

La longue muraille du Palais des papes était séparée des jardins par des bas-côtés arborés protégés par une muraille basse.

Stéphane prit son élan, lança le moteur de sa moto au maximum et fonça en direction de la muraille, la camionnette à ses basques.

Au dernier moment, il rétrograda en seconde et tira violemment le guidon vers lui. La moto se cabra et, emportée par son élan, fit un vol plané qui la propulsa au-dessus du muret avant de retomber lourdement de l'autre côté en faisant de grandes embardées.

Stéphane écarta les jambes pour rétablir l'équilibre de son deux roues. L'embrayage et le

moteur avaient été mis à mal, et une épaisse fumée blanche se dégageait du pot d'échappement. Mais la stratégie avait payé. La camionnette n'avait pu franchir le muret et se retrouva bientôt dans une impasse.

Dans son rétroviseur, Stéphane aperçut trois hommes qui sortaient en catastrophe du véhicule pour se lancer à sa poursuite à pied. Mais il était trop tard. Il avait pris suffisamment d'avance et dépassa la pointe du Palais des papes en empruntant la poterne de la Banasterie qui rejoignait la N100 longeant la rive droite du Rhône.

Il emprunta la voie de droite et contourna les remparts du nord au sud avant de s'engager dans l'avenue de la Violette qui conduisait tout droit à la gare TGV.

Il y parvint avec à peine 5 minutes d'avance sur l'horaire de départ de son train. Il abandonna en catastrophe sa moto sur le parking, prit le temps de jeter son casque et ses gants dans un fourré, arracha la carte SIM de son iPhone pour éviter

d'être tracé, la jeta dans une poubelle et courut à l'intérieur de la gare ultra-moderne, sorte de cathédrale d'acier et de verre construite au milieu de nulle part. Il eut juste le temps de demander le dossier qui l'attendait au guichet des renseignements et monta dans la rame du TGV pour Paris 30 secondes avant la fermeture automatique des portières.

Ce n'est qu'en s'effondrant sur le siège du compartiment de Première classe qui lui avait été réservé qu'il réalisa qu'il venait de risquer sa vie.

Et ce n'était que le commencement.

22

Paris, Gare de Lyon, 18h 41

Le trajet d'Avignon à Paris en TGV dura deux heures et demie à peine. La Provence était

désormais aux portes de la capitale.

Stéphane s'était affalé dans son fauteuil de Première classe en le plaçant en position inclinée. Les yeux fermés, il avait laissé défiler les images qui assaillaient son esprit. La mort horrible de Michel. La visite à la morgue et l'interrogatoire de l'inspecteur Dupin. La course poursuite dans les rues d'Avignon. En quelques heures, la routine de sa vie avait volé en éclats. Il était désormais engagé dans une guerre dont il ignorait tout. Il ne savait même pas dans quel camp il se trouvait. Il était sûr d'une chose, cependant : il se battrait en vrai soldat, en mémoire de Michel, son frère d'armes, et vendrait chèrement sa peau.

Sur la tablette qui lui faisait face, Stéphane avait posé la grosse enveloppe kraft qu'on lui avait remis à la gare d'Avignon. En plus de son billet SNCF, l'enveloppe contenait des documents que le jeune homme avait été tenté de consulter. Mais Michel lui avait spécifié dans son message d'attendre d'avoir rencontré son contact avant

d'en prendre connaissance. Sans doute une mesure supplémentaire de sécurité. Stéphane ne voulait pas aller à l'encontre des souhaits de son ami. Ses derniers souhaits.

Le TGV entra en gare à l'heure. Un quart d'heure avant l'arrivée, les voyageurs faisaient déjà la queue devant les portes de sortie. Ils encombraient les couloirs, manteaux sur les épaules, valises à la main, pressés les uns contre les autres, comme des réfugiés cherchant à fuir un camp d'internement.

Stéphane n'avait jamais compris ces comportements grégaires qu'il dénonçait à sa façon, en demeurant assis jusqu'à ce que le train se soit entièrement immobilisé et que tous les passagers en soient descendus. Il savait pourtant que le temps lui était compté. Mais il ne supportait pas de se sentir prisonnier d'une foule. Il souffrait depuis toujours d'une légère agoraphobie et avait besoin que l'on respecte son espace vital.

En descendant à son tour de la rame, Stéphane

sentit une légère angoisse le gagner. Le quai était bondé de voyageurs pressés agglomérés en grappes humaines qui se bouscuaient ou se heurtaient avec leurs valises à roulettes, tandis que des cheminots fendaient la foule avec leurs chariots bourrés jusqu'à la gueule de bagages bigarrés, actionnant à tout bout de champ leurs klaxons stridents.

La rumeur assourdissante qui s'échappait de la foule était couverte par les annonces de départs et d'arrivées de trains diffusées dans les haut-parleurs. La voix qui ânonnait ainsi sans répit des noms de villes, des horaires et des numéros de quais était enregistrée, et marquait dans son débit des interruptions saccadées qui accentuaient son aspect artificiel et irréel.

« LE... TGV... NUMERO... SIX MILLE... CENT... VINGT... EN PROVENANCE DE... AVIGNON TGV... A DESTINATION DE... PARIS GARE DE LYON... ARRIVEE PREVUE A... DIX-HUIT... HEURES... QUARANTE... ET... UNE... VIENT D'ENTRER SUR LE QUA I NUMERO...

## B... TOUS LES VOYAGEUR DESCENDENT... »

Le hall principal de la Gare de Lyon était lui aussi en ébullition. En longeant l'un des Point Presse, Stéphane eut le réflexe de lire les titres des quotidiens du soir. Tous faisaient leur Une sur la chute de l'astéroïde. Certains donnaient des précisions en amorce d'article, en conjuguant selon leur habitude leurs révélations au conditionnel :

L'astéroïde baptisé « LUCIFER » serait d'une taille avoisinant un kilomètre de diamètre, ce qui rendrait très difficile toute tentative de destruction avant son entrée dans l'atmosphère terrestre, les missiles de la NASA n'ayant jamais été confrontés à des corps célestes d'un tel volume.

Les experts en balistique confirment que LUCIFER se dirige tout droit vers la Terre à une vitesse phénoménale. Il pourrait percuter notre planète d'ici la fin du prochain week-end.

Son point d'impact n'a pas été établi de façon

précise, mais le risque qu'il s'écrase sur un continent plutôt que dans un océan semble le plus vraisemblable.

Les zones visées en priorité concerneraient l'Europe et l'Asie.

Stéphane avait rangé les documents au fond de son sac à dos, à l'exception d'un carton de bristol blanc sur lequel avait été imprimé le lieu de rendez-vous où il devait rejoindre son contact.

Café maure de la Mosquée de Paris

Patio intérieur, table en haut de l'escalier

Votre contact vous y attend à 19 h précises.

Détruisez ce mot après en avoir pris connaissance.

Il jeta un coup d'œil discret autour de lui, afin de s'assurer qu'il n'avait pas été pisté. Puis il déchira la note en plusieurs morceaux qu'il égrena dans différentes poubelles, pour plus de

sûreté.

En sortant de la gare, Stéphane constata sans surprise que la station de taxi était prise d'assaut. Des voyageurs énervés s'impatientsaient, formant une sorte de longue chenille humaine, encadrés par des grilles disposées en accordéon, comme des groupies attendant la dédicace d'une star. Un maître de cérémonie coiffé d'un képi et armé d'un sifflet réglait comme il pouvait le ballet des taxis qui venaient se nourrir de leurs provendes humaines avant de repartir.

La ville. La grande ville. Stéphane ne pourrait jamais s'y habituer. A ses yeux, le gigantisme exacerbé des agglomérations urbaines modernes les apparentaient davantage à des fourmilières qu'à des cités où les hommes pouvaient évoluer librement. Lorsqu'il voyait cela, il se réjouissait d'avoir fait le choix de vivre en province.

Stéphane n'avait ni le temps pas ni encore moins le goût de faire la queue pour attendre qu'un hypothétique taxi le conduise à destination. La

Mosquée de Paris n'était pas loin. Il suffisait de franchir la Seine, dépasser la Gare d'Austerlitz et emprunter la rue Buffon en longeant le Jardin des Plantes. Le parcours ne prendrait pas plus de vingt minutes à pieds. Stéphane préférait cela plutôt que de poireauter au milieu d'hommes d'affaires pressés, de grosses dames impolies et de couples affublés de valises encombrantes et d'enfants bruyants et capricieux. Et puis, moins il laissait de témoins de son passage derrière lui, plus il avait de chances de passer inaperçu.

Stéphane dévala les escaliers qui donnaient sur le boulevard Diderot puis bifurqua à gauche en direction de la nouvelle passerelle qui enjambait la Seine, sillonnée de péniches et de bateaux mouches.

A plusieurs reprises, il se retourna brièvement pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Il savait qu'il avait semé ses poursuivants à Avignon, mais il n'était pas rassuré pour autant. Les hommes qui l'avaient pris en chasse n'étaient certainement pas isolés. Ils devaient bénéficier de moyens de

surveillance et d'espionnage ultra-modernes. Quitte à être parano, Stéphane voulait minimiser les risques d'être repéré.

Sur sa droite, Notre-Dame de Paris s'élevait comme un cygne blanc prêt à l'envol, niché sur la minuscule Ile de la Cité. Le jeune homme ne put s'empêcher d'avoir une pensée pour la cathédrale Saint-Siffrein de Carpentras où son ami avait été crucifié la nuit précédente. Les églises étaient censées être des lieux de paix et de quiétude. Si de tels crimes s'y perpétrèrent, c'est que le temps des guerres de religion était de retour. Sauf si la colère céleste mettait fin prématurément à ces conflits purement humains.

Lorsqu'il se retrouva sur la rive gauche de la Seine, Stéphane traversa le boulevard de l'Hôpital et emprunta la petite rue Buffon qui longeait le Jardin des Plantes. A travers les grilles, Stéphane put apercevoir les allées fleuries bien rectilignes conduisant au bâtiment imposant de la Grande Galerie du Museum d'Histoire Naturelle.

Après un nouveau coup d'œil derrière lui, il accéléra le pas.

A l'extrémité de la rue Buffon il déboucha dans la rue Geoffroy Saint-Hilaire. Le Café Maure de la Mosquée se trouvait juste en face, avec sa façade mauresque en porcelaine blanche et bleue et son entrée en ogive.

Stéphane prit le temps d'observer les alentours puis, lorsqu'il fut sûr de n'avoir pas été suivi, il traversa le patio extérieur et pénétra dans le café composé de plusieurs salles décorées dans un style hérité des Mille et une nuits.

Les clients y consommaient du thé à la menthe que des Marocains coiffés de fez servaient dans de minuscules verres en inclinant le bec verseur de leur théière puis en soulevant le bras au-dessus de leur épaule afin de laisser couler un long jet de liquide fumant. Ce geste traditionnel était censé faire mousser le thé dans les verres, mais avait surtout pour objectif de rendre plus spectaculaire leur gestuelle.

Sans perdre de temps, Stéphane longea le buffet où s'étalaient tout un assortiment de pâtisseries orientales et entra dans l'autre patio qui se trouvait à l'intérieur, planté d'arbres et recouvert, en cette saison hivernale, de larges tentes de couleur crème. Sur la droite, quelques marches conduisaient à une minuscule terrasse n'abritant qu'une table. C'est là que son contact l'attendait.

Stéphane jeta un œil à sa montre-bracelet : 19 heures 01. Il était dans les temps.

Il escalada les quelques marches, à peine essoufflé. En haut, une personne se tenait assise devant un verre de thé vide.

Une femme. Jeune. Malgré la pénombre qui régnait dans le patio, elle portait des lunettes de soleil.

Lorsqu'il s'approcha d'elle, la jeune femme ôta ses verres fumés.

Stéphane ressentit un choc en croisant son regard.

C'était un regard intense, dans lequel il lut un mélange de candeur et de souffrance.

La jeune femme l'observait de ses deux grands

yeux d'un bleu myosotis.

Stéphane n'imaginait pas croiser à nouveau un regard éclairé d'une telle lumière, et d'un bleu si parfait.

Car la jeune femme qui se trouvait en face de lui avait exactement les mêmes yeux que Michel Ardent.

23

Paris, Café Maure de la Mosquée de Paris, 19 h 01

- Je reprendrais bien un thé à la menthe, commença-t-elle de but en blanc. Avec une corne de gazelle. Elles sont délicieuses, ici. Les meilleures de Paris. Vous m'accompagnez ?

Stéphane se contenta d'acquiescer d'un hochement de tête tandis que la jeune femme hélait un serveur pour lui passer commande.

Il prit le temps de la détailler. Vêtue d'un simple jean, d'un pull noir à fermeture éclair et d'un blouson aviateur, elle avait un côté garçon manqué que démentait son visage délicat percé de grands yeux bleus. Son ample chevelure de teinte châtain-roux était tirée en arrière et ramenée sur le dessus du crâne en un volumineux chignon qui lui faisait une sorte de casque soyeux. Elle ressemblait à une Amazone ou une Walkyrie, sauvage et pure.

Malgré la cordialité apparente de son accueil, Stéphane sentit que la jeune femme était sur la défensive. Elle ne semblait pas se trouver là de son plein gré, et faisait un effort sur elle-même pour paraître naturelle. Ses traits étaient tirés et elle ne souriait pas.

Le jeune homme prit place en face d'elle sur un tabouret inconfortable et posa son sac à dos à terre, entre ses jambes.

- Stéphane Clément, dit-il en lui tendant la main.
- Hélène Ardent, répondit-elle en lui serrant brièvement la main qu'elle lâcha aussitôt.

Stéphane haussa les sourcils.

- Je suis la sœur de Michel, précisa-t-elle. Ou plutôt j'étais.

- Je suis navré...

Hélène Ardent balaya l'air d'un revers de main comme si elle ne voulait pas s'appesantir sur le sujet.

- J'ai été prévenue tout à l'heure de ce... rendez-vous. Par le même moyen que vous, je suppose.

- Michel ?

- Oui, confirma Hélène d'un ton grave. Par messagerie cryptée. Un message programmé à l'avance. Nous avons dû le recevoir en même temps.

- Mais... Vous étiez au courant de sa...

- De sa mort ? Oui. Dès ce matin. Le supérieur de l'Ordre m'a envoyé un mail...

- Ah, parce que vous aussi...

La jeune femme regarda Stéphane droit dans les yeux.

- Mon frère et moi appartenons au même ordre. L'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean. Il était

moine. Je suis moniale.

Stéphane accusa le coup sans broncher. Le souvenir de Marie refit surface un instant mais il le chassa de son esprit.

- J'ignorais que Michel avait une sœur, reprit-il. Il ne m'a jamais parlé de vous. Ni de son engagement religieux, d'ailleurs. Jusqu'à hier...

Le serveur marocain leur apporta les verres fumants et les pâtisseries, les contraignant à garder le silence quelques instants. Après qu'il se fut éloigné, la jeune femme reprit la parole.

- Michel et moi avons dix ans de différence d'âge. J'ai assez peu de souvenirs de lui, en fait. Lorsqu'il a quitté la maison pour suivre ses études, j'avais à peine dix ans. Michel était un scientifique, j'étais plutôt littéraire et philosophe. J'ai fait un doctorat de théologie comparée et quelques licences en langues mortes : hébreu, grec ancien, latin, araméen...

Elle afficha un rictus amer en croquant dans sa corne de gazelle.

- Rien de bien utile, comme vous pouvez le constater... Je vivote en faisant des remplacements à la Fac. Cela fait des années que je n'ai pas revu mon frère. Nos vies avaient pris des chemins différents.

- Mais vous faisiez partie du même ordre religieux, pourtant ?

- C'est exact. Mais comme vous le savez, il s'agit d'un ordre secret. Pour des raisons de sécurité, les disciples devaient éviter tout contact entre eux. Tout comme nous n'avons jamais rencontré physiquement le supérieur de l'Ordre. Nous ne connaissons que son nom : le frère El Caro. Nous suivons son enseignement à travers les textes qu'il nous adresse sous format électronique.

Stéphane ne put s'empêcher de tiquer.

- C'est étrange, tout de même, d'adhérer à un groupe dont on n'a jamais rencontré le leader...  
Hélène eut un geste évasif.

- Détrompez-vous. C'est une pratique très

courante dans les ordres ésotériques. Le maître peut se faire représenter, ou bien il peut entretenir une relation à distance avec ses disciples. Les chamans, par exemple, livrent leur enseignement à travers les rêves, même s'ils se trouvent à des milliers de kilomètres. Le corps physique n'est qu'un véhicule. La pensée est plus importante. Et plus rapide.

Stéphane fit une moue dubitative, mais n'insista pas. Il connaissait en effet les pouvoirs infinis de la pensée humaine, et il en avait lui-même fait l'expérience à travers la pratique des arts martiaux, dans lesquels la force physique était peu de chose sans le soutien de la force mentale. Son intérêt pour les phénomènes aérospatiaux non identifiés et les ovnis l'avait également conduit à fréquenter des individus persuadés que l'espèce humaine était depuis l'origine des temps éveillée, contrôlée, voire manipulée par des intelligences extraterrestres. Il ne repoussait aucune des explications qu'on lui avait fournies pour expliquer les mystères du monde, mais il demeurait pourtant circonspect. Il ne pouvait

s'abstraire d'un vieux fond de rationalité, qui l'empêchait d'adhérer à quelque conviction ou cause que ce soit.

Hélène trempa ses lèvres dans la tasse de thé et poursuivit son récit.

- C'est de cette manière que le frère El Caro nous a mis au courant des prophéties. Des prophéties dont le contenu annonçaient de grands changements dans le monde. Des changements radicaux. Et alarmants...

- Les prophéties ?

- Les prophéties sont des paroles qu'une puissance supérieure, peu importe le nom que vous lui donnez, Dieu, le Saint Esprit, Yahvé, Jéhovah, les Élohim, Allah ou les petits hommes verts venus de Mars, inspire à des élus, afin de prévenir l'humanité des tribulations qu'elle va devoir affronter. Les prophètes, tout comme les visionnaires et les voyants, ont reçu le don d'entendre ces paroles venues d'ailleurs et de les livrer aux hommes, pour leur salut. A condition

qu'ils les écoutent, bien entendu, ce qui n'est pas toujours le cas. Rarement, en fait...

- Oui, je connais tout ça, éluda Stéphane d'un ton nerveux. Les Prophéties de Nostradamus, par exemple. Le seul problème, c'est qu'elles sont tellement tarabiscotées et incompréhensibles que chacun peut les interpréter à sa manière et leur faire dire n'importe quoi. De préférence après que l'évènement ait eu lieu. Il y a aussi les Cassandre, les oiseaux de mauvais augure. Les Témoins de Jéhovah ont annoncé la date de la fin du monde je ne sais combien de fois. Rien ne s'est passé. A la veille de l'an 2000, on pensait que tous les ordinateurs de la planète allaient bugger et qu'une panne informatique géante allait provoquer un énorme séisme économique et financier. Rien ne s'est passé. Un grand couturier reconverti en prophète des dimanches avait commis une série de livre où il annonçait la fin du monde pour...

- ...le 11 août 1999, je sais. Dans le lot, vous avez oublié les calendriers mayas, dont la

datation s'arrête brusquement le 21 décembre 2012, ce que les naïfs ont interprété comme l'annonce certaine de la fin du monde. Mais je vous rassure, cette datation est totalement fantaisiste. Des savants ont démontré récemment que la date de 2012 reposait sur une faute de calcul. En réalité, les calendriers mayas vont jusqu'en 2220, soit 208 ans plus tard. Cela nous laisse de la marge...

- Sauf si l'astéroïde LUCIFER vient percuter la Terre dimanche prochain, comme les savants semblent le supposer...

Hélène redevint grave.

- Les savants ne sont pas les seuls à prédire la chute de LUCIFER sur la Terre... Les prophéties l'ont annoncée il y a bien longtemps.

- Quelles prophéties ?

- Les Apocalypses apocryphes, dont celle d'Elie, les Prophéties de Malachie, les trois secrets de Fatima, que l'Église a longuement cachés, et la

plus importante de toutes, la Prophétie de Pierre...

- Je n'en ai jamais entendu parler, avoua Stéphane.

- Personne n'en a jamais entendu parler. Sauf les Fidèles du Prêtre Jean, qui en ont la garde depuis des siècles. Et l'Église, qui essaye de l'accaparer pour la détruire...

- Ah, le fameux manuscrit secret... Michel y a fait allusion. Mais il ne m'en a pas dévoilé le contenu...

- Il n'en a pas eu le temps. Ce qu'il faut retenir, c'est que toutes les prophéties, notamment celles de Malachie et de Fatima, corroborent la Prophétie de Pierre, la première de toutes. Les Fidèles veulent la faire connaître au monde, c'est pourquoi l'Église vient de jeter ses chiens de chasse à nos trousses, les Croisés noirs...

Stéphane se rappela sa folle course-poursuite dans les rues d'Avignon. Si ses poursuivants

étaient ces mêmes Croisés noirs qui avaient sacrifié Michel, il devait avouer qu'ils ne reculaient devant rien pour parvenir à leurs fins.

Il porta le verre de thé à ses lèvres et se brûla. Le thé était bouillant.

- Je crois bien m'être trouvé moi aussi sur leur route, dit-il d'un ton vague... Je vous raconterai plus tard. Mais revenons à cette Prophétie de Pierre. De quel Pierre s'agit-il ?

- De l'apôtre du Christ. Celui dont les reliques et le nom servent de fondement à l'Église catholique installée au Vatican. Vous connaissez la parabole du Christ, dans l'Évangile selon saint Matthieu : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église. » Selon l'Église de Rome, cette phrase est à elle seule une justification de son existence, puisqu'elle assure la descendance et l'héritage de l'apôtre Pierre à travers la lignée des papes...

- Et ce n'est pas le cas ? s'étonna Stéphane.

- Ce que cache soigneusement l'Église depuis sa fondation, c'est cette fameuse prophétie, formulée par l'apôtre Pierre au moment de mourir. A propos, vous savez comment il est mort, je suppose ?

- Eh bien... Il a du mourir en martyr, comme tous les chrétiens de cette époque. Bouffé par les lions, ou quelque chose dans ce genre.

- Pas du tout. Pierre est mort crucifié, comme Jésus. Mais avec une particularité : il a été crucifié à l'envers, la tête en bas.

Stéphane ouvrit de grands yeux.

- Un rituel satanique ?

- Depuis la vogue des films d'horreur, le grand public assimile souvent la croix inversée à un symbole satanique. Les satanistes eux-mêmes l'utilisent comme signe de reconnaissance. Mais la véritable origine du symbole, c'est la croix inversée de saint Pierre. Il circule même sur internet des photos où l'on voit le pape Jean-Paul

Il assis dans une chaire surmontée d'une croix inversée. Des petits malins on vu là la preuve que l'Église était infiltrée par les adeptes de Satan. En réalité, il s'agissait d'une référence au crucifiement de Pierre, en signe d'humilité.

- J'ignorais. Mais la Prophétie de Pierre, dans tout ça ?

- Avant de mourir sur la croix, l'apôtre a jeté une terrible malédiction : « A la fin des temps, une étoile de feu tombera du ciel sur la ville maudite et la colline vaticane. Rome périra dans les flammes, et ce sera la fin du monde ! »

Stéphane jeta un regard méfiant à la jeune femme. Même si elle était la sœur de Michel, il se demandait s'il pouvait lui faire confiance. Elle lui semblait à la fois exaltée et déprimée. Exaltée par des croyances auxquelles il avait du mal à adhérer, et déprimée par la mort de son frère. Des émotions paradoxales qui devaient la rendre fragile et incontrôlable. Rien qui puisse rassurer le jeune homme, qui s'était lancé tête baissée dans cette aventure. Mais il était trop tard pour

faire machine arrière. Et surtout, il voulait respecter jusqu'au bout les dernières volontés de Michel.

- A propos, vous avez les documents qui vous ont été remis à Avignon ? demanda Hélène.

Stéphane ouvrit son sac à dos et sortit l'enveloppe kraft qu'il tendit à la jeune femme.

- Nous sommes censés les découvrir ensemble.

Sans tenir compte de la remarque de Stéphane, Hélène déchira l'enveloppe et commença à en inventorier le contenu. Des fiches, une épaisse liasse de billets en euros et deux billets d'avion. En consultant les horaires, elle fronça les sourcils.

- Je vous conseille de finir votre thé, même s'il est brûlant. Nous avons un vol dans une heure à l'aéroport Roissy Charles-de-Gaulle.

Elle rangea les billets et l'argent dans la poche intérieure de son blouson puis se dressa et commença à dévaler les escaliers. Stéphane la suivit en balbutiant :

- Un vol ? Pour où ?

- Rome. La capitale de la chrétienté. Le siège du Vatican. La ville et la colline qui ont été maudites par saint Pierre voici près de deux mille ans !

24

Paris, rue Geoffroy Saint-Hilaire, 19 h 30

Stéphane héla un taxi en maraude. Une Peugeot 5008 flambant neuve dans laquelle ils s'engouffrèrent. Une légère pluie commençait à tomber et graissait le bitume parisien.

- Aéroport Charles de Gaulle, s'il vous plaît, nous avons un vol dans moins d'une heure, annonça Stéphane au chauffeur, un jeune Rasta qui sirotait

une canette de Red Bull. La radio était branchée à plein volume sur une station diffusant de la musique afro-cubaine. L'habitacle était saturé d'une odeur caractéristique de corde brûlée. Le Rasta devait se rouler des joints entre deux clients.

Le chauffeur lança un regard réprobateur dans le rétroviseur en secouant ses dreadlocks.

- Hail, man ! Tu rêves ou quoi ? On est vendredi soir, à l'heure de pointe. J'ai un monospace, pas un avion. Et il commence à pleuvoir, en plus.

Hélène extirpa un billet de cent euros de son blouson et l'agita sous le nez du jeune Jamaïcain.

- Tiens, pour ta provision de chichons. Tu auras le même à l'arrivée.

Le Rasta fixa un instant Hélène dans son rétro, puis glissa le billet dans sa poche.

- O.K., gal, si t'as de la com<sup>1</sup>, ça change tout. Accrochez-vous...

Le taxi démarra en trombe, tandis que Stéphane observait Hélène d'un air surpris.

- J'ai eu une vie un peu agitée avant d'entrer dans les ordres, murmura-t-elle avec un sourire narquois. Il m'en est resté quelques automatismes...

Stéphane allait faire un commentaire mais la Peugeot fit une embardée pour tourner à angle droit dans la rue Poliveau. Le jeune homme fut projeté sur sa compagne. Elle le repoussa d'un geste ferme.

- Euh... Pardon, fit Stéphane en se retenant à son accoudoir.

- C'est rien, fit Hélène d'un ton neutre.

Puis elle enchaîna aussitôt :

- Notre ami semble aimer la conduite sportive. Nous devrions attacher nos ceintures.

Le temps qu'ils aient bouclé leurs sangles, la 5008 bifurquait dans le boulevard de l'hôpital avant de longer le quai d'Austerlitz.

La pluie s'intensifiait et le Rasta mit en marche les essuie-glaces.

- Sur Mappy, le trajet prend 35 minutes, calcula le chauffeur en empruntant le pont Charles de Gaulle pour traverser la Seine. Par temps sec et sans les embouteillages. On va essayer de faire aussi bien, breda et sistren.<sup>2</sup>

Le Rasta se rangea dans la file des taxis sur le boulevard Diderot qui prolongeait le pont et accéléra. Un feu passa à l'orange mais il n'en tint aucun compte. Il aborda le rond-point de la Place de la Nation à plus de 60 km/h, refusant la priorité aux véhicules qui arrivaient sur sa gauche. Sa manœuvre déclencha un concert de klaxons.

- Euh... On a un avion à prendre, mais on préférerait embarquer vivants, remarqua Stéphane.

- Hail, man ! T'inquiète pas ! Y'a pas de cuss-cuss<sup>3</sup> avec Jahmaël...

Stéphane se tourna vers Hélène en baissant la voix.

- Vous comprenez ce qu'il dit ?

- Il utilise des mots en patois rasta, expliqua Hélène. Et Jahmaël est un prénom rastafari courant, tiré de Jah, qui désigne Dieu chez les Jamaïcains.

- C'est en fac de théologie que vous avez appris tout ça ? fit Stéphane d'un air suspicieux.

Hélène se contenta de sourire. Son premier sourire depuis qu'il l'avait rencontré. Mais elle ne répondit pas.

Le taxi fonçait dans la rue d'Avron, éclaboussant les passants qui se tenaient trop près du trottoir.

- Hey, vous savez quoi, breda et sistren ? Ou bien vous n'êtes pas les seuls à prendre cet avion, ou bien nous sommes suivis. Il y a une Skoda noire qui me colle au cul depuis la Mosquée. Et qui roule à la même vitesse que moi. Drôle de coïncidence, hein ?

Stéphane se retourna en direction de la plage arrière. Une voiture aux vitres fumées les serrait de près, prenant des risques insensés pour ne pas les perdre de vue.

- Cela me rappelle quelque chose, dit-il sombrement. J'ai déjà échappé à une course poursuite de ce genre à Avignon. Une fourgonnette noire aux vitres fumées.

- Raison de plus pour les semer.

Hélène se pencha vers le siège avant et tendit un second billet de cent euros au chauffeur.

- Tiens, le petit frère du premier en attendant la petite sœur à l'aéroport. Si tu te débarrasses de la Skoda.

- T'as les zorros faciles, sistren, j'aime ça !  
« Zorro est arrivéééé ! » se mit-il à chanter.

La Peugeot déboucha Porte de Montreuil et s'engagea sur le boulevard périphérique avant de rejoindre l'autoroute A3/E15, en direction de Lille et Bobigny.

La Skoda avait suivi le même chemin.

Le Rasta appuya sur l'accélérateur, malgré la visibilité presque nulle due aux trombes d'eau qui tombaient du ciel. La pluie s'était transformée en orage. Le tonnerre couvrait parfois le son des percussions afro-cubaines qui martelaient leurs rythmes trépidants.

120 km/h... 130 km/h... 140 km/h... 150 km/h...  
160 km/h...

La grosse 5008 passait d'une file à l'autre, slalomant entre les voitures et les camions, le moteur lancé à plein régime, au rythme des percussions de Tito Puente.

La Skoda accélérât aussi.

- C'est un dung<sup>4</sup>, le mec ! Cue ya !<sup>5</sup> Il va nous rentrer dedans !

La Skoda était si près qu'elle se trouvait presque pare-choc contre pare-choc. A cette vitesse là, un accrochage pouvait être mortel.

Plus loin, un camion déboîta sur la voie médiane pour doubler un semi-remorque hollandais, contraignant les voitures à se déporter sur la voie rapide. Les trois voies roulaient désormais au ralenti.

- Freinez, bon Dieu ! hurla Stéphane. Vous allez nous tuer !

- Cool, man ! T'as encore rien vu.

Jahmaël bascula sur la file de droite et accéléra encore. 170 km/h... 180 km/h...

Juste avant de percuter l'arrière du semi-remorque, il se rua sur la bande d'arrêt d'urgence et doubla le poids-lourd sur la droite à près de 190 km/h.

- Heureusement que j'ai acheté le modèle 2.0 hdi de 150 CV. 197 km/h en vitesse de pointe. On a encore un peu de marge... Heureusement qu'il n'y a pas de flics.

Derrière eux, la Skoda avait bifurqué elle aussi sur la bande d'urgence et continuait à les talonner.

Les essuie-glaces s'escrimaient contre la pluie mais ne parvenaient plus à gommer le déluge qui s'abattait sur le pare-brise. Le monospace avait tout juste la place de se faufiler entre la file de camions et la barrière de sécurité.

Hélène leva le bras devant elle, l'index dressé.

- Là-bas, Jahmaël ! Un camion est arrêté sur la bande d'urgence !

- Merde ! C'était pas prévu, ça. Bon, on tente le tout pour le tout. A la grâce de Jah !

Sans décélérer, le Rasta continua sa course folle, la Skoda dans son sillage. Il n'avait plus le choix. A cette vitesse, il n'avait pas le temps de freiner pour éviter le camion à l'arrêt. S'il le faisait, il se faisait percuter à l'arrière par ses poursuivants.

Sur leur gauche, un poids-lourd roulait tranquillement sur la voie des véhicules lents. Devant lui, la route était libre, la plupart des

voitures circulant de préférence sur les voies médiane et rapide. Il se trouvait presque au niveau du camion à l'arrêt. Quelques mètres encore, et il bloquerait le passage.

- C'est le moment ! rugit le Rasta en faisant valser ses dreadlocks.

Il s'infiltra de justesse entre les deux camions en évitant le carambolage.

Le camion devant lequel il venait de surgir le gratifia de coups de klaxons rageurs.

Mais il était passé.

La Skoda, en revanche, n'avait plus la place suffisante pour s'immiscer et dut piler en catastrophe dans un crissement de freins avant de faire voler en éclats la barrière de sécurité.

- Ouaaaais ! On les a eus ! hurla Jahmaël. Ça vaut bien quelques petits zorros de plus, hein, sistren ?

- D'accord, Jahmaël. Mille euros en tout, ça te va ?

- Cool, gal !

- A condition que tu ralentisses un peu... Je crois qu'on est dans les temps, non ?

- C'est toi qui décides, sistren !

- Cela revient cher la course, fit remarquer Stéphane.

- L'argent est fait pour être dépensé, non ? répondit Hélène d'un air mutin. Et puis, ce n'est pas le nôtre. Ce sont les faux frais que nous alloue le frère El Caro...

La Peugeot rejoignit l'autoroute A1 avant d'emprunter la bretelle d'accès au Terminal 2 de l'aéroport de Roissy Charles-de-Gaulle et stopper devant la dépose minute en souterrains. Il n'était pas tout à fait 20 h. Juste le temps de se présenter au comptoir d'enregistrement d'Alitalia.

- A une prochaine, Jahmaël, lança Hélène en lui glissant huit billets de cent euros avant de sauter hors du monospace. Stéphane était déjà dehors.

- Merci, sistren ! Tiens, prends ma carte, si tu veux remettre ça un de ce jours... Fuck the shitstem ! Fuck the bloody Babylon !<sup>6</sup>

- Babylone ? C'est comme cela que l'apôtre Pierre surnommait Rome, remarqua Hélène avant de se ruer dans les escalators à la suite de Stéphane.

25

Vol Alitalia, 20 h 30

Stéphane et Hélène étaient confortablement installés dans les fauteuils profonds situés à l'avant de l'avion. Le frère El Caro leur avait réservé des places en Business Class.

- Je constate que votre supérieur inconnu veille au confort de ses disciples, fit remarquer Stéphane en basculant le dossier de son siège en position inclinée. J'imaginai les conditions de vie des moines plus austère...

- Parce que vous confondez austérité et ascèse, répliqua Hélène. Les moines et les moniales font vœu de pauvreté, chasteté et obéissance, c'est vrai, mais il faut connaître le sens que l'on met derrière ces mots. Pour être pauvre, il ne suffit pas d'être vêtu de guenilles, il faut avant tout être détaché intérieurement de tout bien matériel. Un homme peut vivre dans l'abondance sans y accorder de l'importance, tout comme le mendiant peut demeurer attaché au tesson de verre avec lequel il gratte ses croûtes. Le premier, tout en étant riche, respecte le vœu de pauvreté. Le second, bien que misérable, le trahit.

- Voici des théories paradoxales qui me semblent assez peu orthodoxes, sourit Stéphane. Mais j'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre.

C'est la première fois que je voyage en avion sans me faire l'effet d'être une sardine comprimée dans sa boîte. Cela dit, je suis curieux de connaître vos définitions de la chasteté et de l'obéissance...

A ce moment-là, une hôtesse de l'air au physique de mannequin vint leur proposer une coupe de champagne pour patienter avant le repas qui leur serait servi plus tard. Ils refusèrent poliment et optèrent pour deux jus de tomate. L'hôtesse leur tendit les verres, en gratifiant Stéphane de son sourire le plus enjôleur. Le jeune homme sourit à son tour puis laissa errer son regard sur les rondeurs de la jeune femme.

- Si vous étiez moine, vous viendriez de rompre votre second vœu, observa Hélène d'un air réprobateur.

- Moi ? se récria Stéphane en posant une main sur son cœur.

- Oui, vous. Vous venez de convoiter cette femme.

- Hein ? Je l'ai à peine regardée...

- J'ai beau être une moniale, moi aussi je suis une femme, rétorqua Hélène. Et je sais très bien reconnaître les regards que les hommes portent sur nous. Or, la chasteté est avant tout une question de regard. Vivre dans l'abstinence tout en continuant à éprouver du désir, ce n'est pas de la chasteté, mais de la frustration.

Stéphane se rembrunit. Il se sentait pris en faute.

- Autant je trouvais vos théories laxistes au sujet de la richesse et de la pauvreté, autant je les trouve à présent trop sévère. A vous écouter, il suffirait d'un regard mal placé pour rompre un serment de chasteté ou de fidélité...

- Un paradoxe de plus ! constata Hélène d'un air triomphant. La théologie est tissée de ce genre de contradictions...

- Ce qui explique sans doute qu'une moniale connaisse l'univers des rastas et de la drogue, lâcha Stéphane d'un ton acerbe.  
Il éprouvait le désir de se venger.  
Hélène le fusilla du regard.

- Vous n'avez pas à me juger, énonça-t-elle d'un ton froid. Vous ne savez rien de ma vie. J'en ai bavé et j'ai fait des erreurs. La religion m'a permis de m'en sortir. C'est tout.

Ils se turent un long moment, évitant de se regarder. Ils boudaient, mécontents l'un de l'autre et avant tout d'eux-mêmes.

Stéphane fut le premier à briser le silence.

- Désolé, Hélène. Je me suis comporté comme un rustre.

- Non, c'est ma faute. J'ai... disons... un problème relationnel... surtout avec les hommes. Ce n'est pas une raison pour vous le faire payer. A ce propos, j'ai aussi un problème avec le troisième vœu. L'obéissance. Je suis restée assez rebelle...

Leurs regards se croisèrent brièvement.

- Merci, fit Hélène en baissant les yeux.

- De quoi ?

- De la façon dont vous venez de me regarder.

Stéphane prit un air étonné.

- C'était un regard... chaste ! répliqua Hélène en

éclatant de rire.

Le jeune homme rit à son tour. La sœur de Michel était un peu trop complexe à son goût, mais elle était attachante. Tout comme lui, elle avait ses secrets bien enfouis, ses souffrances secrètes. Si elle ne voulait pas en parler, il devait respecter son choix. Après tout, il était bien mal placé pour donner des leçons. Sa vie n'était pas spécialement un exemple d'harmonie affective, et depuis sa mésaventure avec Marie, il se défiait sans doute autant des femmes qu'Hélène des hommes.

- Et si vous me parliez un peu plus précisément de cette fameuse Prophétie de Pierre ? reprit Stéphane en changeant délibérément de sujet. Je suppose que notre voyage à Rome à un rapport avec elle, non ?

Hélène acquiesça d'un hochement de tête.

- Pour bien comprendre l'enjeu de cette prophétie, il faut revenir au moment où elle a été proférée par l'apôtre, cloué à l'envers sur sa

croix, au milieu du cirque de Caligula et Néron. Deux légionnaires romains étaient présents, chargés de veiller au bon déroulement de son supplice. Ils ont été tellement impressionnés par l'anathème que Pierre avait jeté sur Rome qu'ils en ont fait part à l'empereur Néron. Celui-ci y a vu un encouragement à poursuivre la persécution des chrétiens. Il a même fait soigneusement transcrire cette prophétie sur un parchemin. Il voyait là un moyen de remettre en question la légitimité des chrétiens, au cas où ils chercheraient à s'ériger en Église. Ce qu'ils ont fait, d'ailleurs... Le parchemin contenant la Prophétie de Pierre s'est transmis ensuite d'empereur en empereur, jusqu'à Constantin.

- L'empereur de Byzance, celui qui a arrêté la persécution des chrétiens ?

- Oui. Mais les relations de l'empereur avec l'Église romaine étaient ambiguës. Il avait lui-même dessiné les plans de sa cité afin qu'elle devienne la « Nouvelle Rome ». Car il savait déjà, au Ve siècle de notre ère, que Rome était

condamnée, et la lignée des papes avec elle. C'est ce qu'annonçait la Prophétie de Pierre. La « fin du monde » évoquée par l'apôtre était une allégorie. Il voulait parler de la fin de la tyrannie exercée par Rome sur le monde, à travers ses empereurs puis plus tard son Église. C'est grâce à Constantin que la Prophétie s'est transmise au sein d'une mouvance chrétienne parallèle, qui donna lieu plus tard à l'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean...

- Comment cela ?

Hélène fronça légèrement le front, concentrée sur son discours.

- Le conseiller et confesseur de Constantin était un chrétien de rite arien, considéré comme hérétique par le Concile de Nicée. Or, la doctrine arienne a été reprise par Nestorius, le patriarche de Constantinople de 428 à 431. Le rite nestorien est fondé sur l'idée que le Christ avait non seulement deux natures, mais aussi deux personnes, l'une divine, l'autre humaine. Ce rite a été adopté comme culte officiel dans le royaume

du Prêtre Jean.

- Euh... Vous pouvez traduire ?

- Depuis le Concile de Nicée, le Christ est considéré comme une seule personne abritant une double nature, humaine d'un côté, divine de l'autre. Ce qui pose un problème au moment de sa mort sur la croix : car si l'homme Jésus meurt, que devient la nature divine du Christ ?

- Elle renaît grâce à la Résurrection, je suppose.

- Exactement ! Car on ne peut imaginer la mort de Dieu, n'est-ce pas ? Pour les chrétiens de rite nestorien, Jésus est constitué de deux personnes dans un même corps. Lorsqu'il meurt sur la croix, c'est la personne humaine de Jésus qui meurt, comme nous mourons tous. Elle n'a pas besoin de ressusciter, car la personne divine du Christ, elle, n'est pas morte, puisqu'elle est immortelle. Simplement, elle change de véhicule. Elle passe du corps de Jésus à un autre corps, si vous préférez. Elle change d'apparence, mais elle demeure toujours elle-même.

- Mais comment s'opère ce... changement de véhicule, comme vous dites ? Je n'imagine guère de garages spécialisés dans ce domaine, tenta de plaisanter Stéphane.

- Très drôle... Vous semblez oublier un moyen très simple, attesté depuis des millénaires par les religions orientales, et qui s'accorde parfaitement avec le rite nestorien.

- Et il s'agit de... ?

- ... de la réincarnation, cher ami.

- Vous voulez dire... Jésus s'est réincarné ?

- Bien entendu. Jésus s'est réincarné plusieurs fois en deux mille ans. Et l'une de ces réincarnations était le Prêtre Jean lui-même.

Elle s'interrompt lorsque l'hôtesse leur apporta les plateaux repas. Du vitello aux brocolis recouvert d'une sauce au madère.

Cette fois-ci, Stéphane évita le regard de l'hôtesse de l'air.

- Vous faites des progrès, commenta ironiquement Hélène lorsque le chariot se fut éloigné.

Stéphane ne releva pas l'allusion, affectant de couper avec minutie sa viande.

- J'avais entendu parler d'une descendance de Jésus, reprit-il, mais je croyais qu'il s'agissait d'une filiation purement familiale. Jésus aurait épousé la première de ses disciples, Marie-Madeleine. Ils auraient eu des enfants qui auraient été à l'origine des rois de France.

- Il s'agit d'une extrapolation à partir d'un bref passage de l'Évangile apocryphe de Marie dans lequel Jésus embrasse Marie-Madeleine sur la bouche. Ce qui n'est pas suffisant pour fonder une famille, vous l'admettrez... Et à l'époque, le baiser sur la bouche était une simple preuve d'amitié, comme le font encore les Russes de nos jours. Ce contact buccal n'avait pas la connotation érotique qu'il a acquise de nos jours...

Stéphane trouvait la conversation prenait un tour

saugrenu, mais il se garda bien d'en faire la remarque. Il se contenta d'avaler une généreuse bouchée de veau.

Hélène était lancée, et enchaîna aussitôt :

- Un maurassien d'extrême-droite du siècle dernier, Pierre Plantard, mythomane notoire qui avait ajouté à son patronyme le titre fantaisiste de « de Saint-Clair », s'était inventé une généalogie remontant aux rois Mérovingiens, eux-mêmes descendants de Jésus et Marie-Madeleine. Il se disait également le Grand Maître d'un ordre ésotérique secret, le Prieuré de Sion, dont auraient fait partie tout au long de l'Histoire des personnalités aussi diverses que Nicolas Flamel, Botticelli, Léonard de Vinci, Nostradamus, Isaac Newton, Victor Hugo, Claude Debussy ou Jean Cocteau. Un sacré mélange, comme vous pouvez le constater. Mais Pierre Plantard de Saint-Clair s'en servit pour se faire passer pour le dernier descendant des Mérovingiens, provenant de la lignée directe de Jésus-Christ.

- Et on l'a cru ?

- Bien entendu ! Plus c'est gros, mieux ça passe... Plantard avait même eu le culot d'exhiber un manuscrit de la Bibliothèque nationale attestant de la réalité du Prieuré de Sion. En réalité, il s'agissait d'un faux habilement fabriqué par Plantard et l'un de ses complices expert en canulars, et déposé anonymement à la BN en 1956. Finalement, la supercherie a fini par être mise à jour, et Plantard a avoué son imposture en 1993. Il est mort dans l'anonymat en 2000. Trois ans plus tard paraissait un roman qui s'inspirait directement de toute cette affaire pour relancer la thèse du couple Jésus-Marie-Madeleine, du Prieuré de Sion et de la filiation christique des Mérovingiens. Même le nom de Saint-Clair avait été conservé. Le succès fut mondial.

- Je vois de quel roman vous voulez parler, sourit Stéphane. Je savais qu'il s'inspirait de faits réputés réels. J'ignorais qu'il ne s'agissait que de supercheries.

- ... ou de fictions, si vous préférez. Avouez tout

de même que la théorie d'une réincarnation de Jésus est au moins aussi vraisemblable que celle d'une filiation supposée de Jésus et Marie-Madeleine...

Aux yeux de Stéphane, les deux théories étaient également délirantes, mais il n'en dit rien.

- Et le manuscrit de la Prophétie de Pierre, où se trouve-t-il aujourd'hui ? interrogea Stéphane.

La jeune femme eut un sourire énigmatique.

- A Rome. C'est lui que le frère Arno nous a donné la mission d'aller chercher.

26

Vatican, 28 septembre 1978, 21 h 30

Penché sur ses dossiers, Albino Luciani avait le front creusé de profonds plis d'inquiétude. Il avait

perdu ce sourire proverbial qui l'avait d'emblée fait aimer de l'ensemble du peuple des chrétiens. Un sourire inspiré par une bonté profonde et une totale abnégation, qui évoquait le sourire de l'ange de la cathédrale de Reims. Il papa del sorriso, « Le pape au sourire », ou encore Il sorriso di Dio, « le sourire de Dieu » : ainsi l'avait-on surnommé dès les premiers jours de son pontificat. Mais son sourire angélique et sa sérénité l'avaient quitté depuis quelques temps. Depuis qu'il avait pris conscience de l'ampleur de la corruption qui gangrenait les rouages du Vatican.

« Seigneur, aide-moi à porter ce fardeau », murmura-t-il. « Donne-moi le courage de chasser les marchands du temple, et de rendre à ta maison sa beauté et sa sagesse. »

Contre toute attente, il avait été élu pape trente-trois jours plus tôt, le 26 août 1978, au quatrième scrutin, presque à l'unanimité. Pourtant, il n'avait rien fait pour briguer cette charge. Il n'avait cherché à influencer aucun des cardinaux du

Sacré Collège. Au contraire. Lorsqu'on lui avait laissé entendre, juste avant l'ouverture du conclave, le vendredi 25 août en fin d'après-midi, qu'il avait de fortes chances d'être élu, il avait répondu : « De toute façon, s'ils me font pape, je refuse... Je leur dirai : « Chers cardinaux, je regrette, choisissez-en un autre. » » Le lendemain, avant de se rendre au troisième scrutin qui le donnait déjà favori, il avait murmuré : « Une grande tempête est sur moi. » Lors du dépouillement du quatrième scrutin, alors que le nombre de voix lui étant favorables ne faisaient qu'augmenter, il devint tout pâle et se prit la tête entre les mains, comme s'il éprouvait un tourment intérieur. Il se remémorait en lui-même les paroles du Christ au mont des Oliviers rapportées par l'Évangile de saint Luc : « Mon Père, s'il est possible, fais que cette coupe passe loin de moi ! Cependant, que Ta volonté soit faite, non la mienne. » Lorsqu'il fut certain que son élection était assurée, son visage devint plus tendu encore. Puis il ferma les yeux et son visage exprima une sorte de résignation, puis de sérénité. Il sourit. Le sourire de Dieu.

A 18 h 20, après avoir choisi le nom de Jean-Paul Ier, il était apparu sur la loggia de la basilique Saint-Pierre pour donner sa bénédiction urbi et orbi. Il fut acclamé par les milliers de fidèles qui s'étaient massés sur la place, et qui découvraient un pape selon leur cœur. Un pape simple, venu du peuple. Un fils d'ouvrier migrant issu d'une famille modeste de l'Italie du Nord, consacré évêque par Jean XXIII, puis nommé Patriarche de Venise, puis cardinal, et enfin pape. Un pape qui symbolisait la revanche des doux et des humbles sur les durs et les puissants. Un pape qui allait restaurer l'esprit évangélique de l'Église et mettre fin aux scandales qui l'agitaient. Notamment les scandales financiers dans lesquels était impliquée la Banque du Vatican.

Après une courte prière, Jean-Paul rouvrit ses dossiers. Il aurait tant voulu ne les avoir jamais ouverts, ne jamais avoir à être le juge des malversations répétées dont faisaient état les archives étalées devant lui : escroqueries, spéculations sur les devises et sur l'or, agiotage,

blanchiment d'argent, évasion de capitaux, corruption, vols, chantages, crimes. Tant de saleté, tant de boue souillant la maison de Dieu. Jean-Paul sentait la nausée le gagner. Mais il avait accepté son chemin de croix. Il devait nettoyer les écuries d'Augias. Même si elles exhalaient des odeurs nauséabondes.

Cet état de fait n'était pas nouveau. Il remontait à un demi-siècle en arrière, en 1929, au moment de la signature du traité du Latran entre Pie XI et Mussolini. En contrepartie de la renonciation à ses droits sur les États pontificaux, le Vatican avait reçu une somme colossale pour l'époque ; l'équivalent de plus de quatre vingt millions de dollars. Le Kirschensteuer, l'impôt ecclésiastique allemand instauré en 1933 par un concordat signé entre Hitler et le cardinal Pacelli, le futur Pie XII, avait encore augmenté cette manne financière. En 1942, la fortune du Vatican et les ressources provenant de ses nombreux placements immobiliers étaient gérés par l'I.O.R., Institut des Œuvres Religieuses, à savoir la banque du Vatican, structure qui mettait à profit

l'extraterritorialité dont bénéficiait l'État du Vatican pour procéder à des spéculations en Bourse effrénées assorties de blanchiment d'argent. Cette même année, Mussolini avait accordé au Saint-Siège une dispense du paiement de l'impôt sur les dividendes. Le Vatican n'abritait plus l'Église du Christ, mais un énorme consortium financier trempant dans des affaires louches, en complicité avec les dictatures fascistes en place.

Jean-Paul poussa un profond soupir. Seize ans plus tôt, alors qu'il était encore évêque de Vittorio Veneto, il avait appris que deux prêtres de son diocèse faisaient de la spéculation avec les aumônes des pèlerins. Pour rembourser les victimes, il avait du vendre un bâtiment et des trésors ecclésiastiques. Albino Luciani n'avait jamais supporté le moindre manquement à la justice et à l'honnêteté. Mais ce trafic d'aumônes, qui l'avait scandalisé à l'époque, n'était rien en comparaison des turpitudes qu'il découvrait au sein même du Vatican.

La guerre terminée, entraînant avec elle la chute des dictatures, aurait pu assainir la situation trouble dans laquelle s'était imprudemment aventurée l'Église de Rome. Il n'en avait rien été. Lorsque l'État italien chercha en 1968 à abolir l'exemption fiscale accordée par Mussolini, le Vatican fit appel à deux mafieux notoires, l'un originaire de Chicago, l'autre de Sicile, afin d'organiser une évasion des capitaux d'une telle ampleur qu'elle jeta l'Italie tout entière dans une grave crise économique. Dix ans plus tard, les mafiosi avaient totalement infiltré et gangrené les rouages financiers du Vatican, avec le soutien de la loge P2, organisation pseudo-maçonnique aux activités criminelles, ayant trempé dans de très nombreux scandales politico-financiers.

Jean-Paul Ier s'était mis à la tâche dès le lendemain de son élection, le 27 août. Il avait convoqué le secrétaire d'État et son substitut afin qu'ils lancent sur le champ des enquêtes approfondies sur les opérations financières transitant par la Banque du Vatican. Mais le défi était trop important, et dérangeait trop de monde.

Albino Luciani sentait bien que sa curie renâclait à révéler les trop nombreux scandales, à dénoncer les innombrables trafics et prévarications dont se nourrissait depuis trop longtemps le Saint-Siège. Il avait donné un coup de pied dans un nid de guêpes, et à présent les insectes affolés tournoyaient autour de lui et le piquaient de leurs dards empoisonnés.

Le pape Jean-Paul Ier se sentait seul, et si faible devant l'ampleur de la tâche, malgré la force de sa résolution et de sa foi.

Mais il fallait faire vite. Il n'avait pas un instant à perdre. Il savait que son temps était compté. Il savait qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, et il devait les employer de la façon la plus efficace.

Il avait accumulé suffisamment de preuves pour destituer Mgr. Marcinkus, le responsable de la sécurité et président de la banque du Vatican. Il l'avait reçu le jour-même en entretien privé et lui avait signifié son renvoi. L'ancien garde du corps de Paul VI était impliqué jusqu'au cou dans

d'innombrables trafics financiers, avec l'aide des organisations mafieuses. Puis Jean-Paul II avait rédigé la lettre de destitution du secrétaire général, le cardinal Villot. Il ne lui restait plus qu'à la signer. Tout devait être en ordre avant demain. Car il savait qu'il ne vivrait pas un jour de plus. En si peu de temps, il n'avait pu assainir entièrement la curie romaine, mais il avait fait tout ce qu'il avait pu, aux limites de ses forces physiques et mentales.

Le Saint-Père referma les dossiers d'un geste sec. Il sentait monter en lui une colère qu'il lui fallait à tout prix apaiser. Il était d'un naturel calme et placide, et son éternel sourire le faisait passer aux yeux des médissants pour un niais et un naïf. Il n'était pourtant ni l'un ni l'autre. Il était doté d'une intelligence remarquable, et pourvu d'un discernement à toute épreuve. A ses proches, il confiait : « Je souris toujours, mais à l'intérieur, je souffre. » Il savait que la souffrance finale approchait, et il voulait l'accueillir de façon sereine, sans colère et sans rage.

Jean-Paul interrompit son travail en entendant quelques coups discrets à sa porte. C'était la sœur Vicenza qui lui apportait son café du soir. Lorsqu'il se sentait trop lourdement écrasé par le poids de ses responsabilités, sœur Vicenza était la seule qui sache l'apaiser. Elle était sa gouvernante depuis douze ans, et la seule personne en qui il eût une absolue confiance. Elle lui était toute dévouée et savait, par sa gentillesse et ses paroles, lui apporter le réconfort dont il avait besoin.

- Très Saint-Père, vous travaillez trop ! le sermonna-t-elle tout en déposant la tasse de café sur le bureau. Vous devriez vous reposer un peu, et prendre vos vitamines ! Votre tension est trop basse...

Le pape ne put s'empêcher de sourire.

- Vous êtes une vraie mère poule, ma sœur ! rétorqua-t-il de son air bon enfant. Mais je ne suis pas malade. Je suis en pleine forme et je n'ai que soixante-six ans !

- Mais vous avez trop de soucis, trop de choses à gérer. Et personne ne vous aide ! Je le vois bien, allez...

- Je n'ai pas choisi cette charge, répondit Jean-Paul d'un ton plus grave. Mais je dois l'assumer jusqu'au bout. Et le temps m'est compté...

- Encore une prédiction de cette voyante ! Elle ne sait annoncer que des malheurs ! s'emporta sœur Vicenza.

- Ne dites pas du mal de sœur Lucie, la reprit le Saint-Père. C'est une sainte femme. N'oubliez pas qu'elle a vu la Vierge-Marie en personne, et que cette dernière lui a parlé ! Mais il est vrai qu'elle m'a laissé un gros souci sur le cœur, et que jamais plus je ne pourrai oublier Fatima.

Sœur Lucie était la « voyante » de Fatima, petit village du Portugal où la Vierge était apparue miraculeusement à trois enfants en 1917, Lucie dos Santos et ses deux cousins, Jacinta et Francisco Marto. Ces deux derniers étaient morts peu après, mais Lucie était restée pour

témoigner des trois messages que la Vierge Marie lui avait divulgués, concernant l'avenir de l'Église de Rome et de l'humanité toute entière. Lucie avait révélé les deux premiers secrets en 1942, donnant une description de l'enfer et appelant à la conversion de la Russie, mais avait tenu caché le troisième secret qui, selon la Vierge, ne devait pas être dévoilé avant 1960. Mais lorsqu'ils prirent connaissance du contenu de ce troisième secret, les papes Jean XXIII et Paul VI décidèrent de ne pas le divulguer.

Un an plus tôt, le 11 juillet 1977, à l'occasion du soixantième anniversaire des apparitions de Fatima, le cardinal Luciani avait eu l'occasion de s'entretenir longuement en privé avec sœur Lucie, à la demande pressante de celle-ci.

L'entretien avait eu lieu dans le parloir du couvent de carmélites de Coïmbre, où sœur Lucie s'était retirée. Il dura près de deux heures. Comme le cardinal maîtrisait le portugais, ils n'avaient pas eu besoin d'interprètes pour communiquer. Lorsque Albino Luciani avait quitté Lucie, il n'était

plus le même. Les révélations terrifiantes qu'elle lui avait faites l'avait troublé jusqu'au fond de l'âme.

- Mais qu'est-ce qu'elle vous a dit, exactement, cette sœur Lucie ? reprit sœur Vicenza. Depuis que vous l'avez rencontrée, vous ne dormez plus comme avant. On dirait que quelque chose vous ronge à l'intérieur. Vous ne pouvez pas vous confier à moi ?

- Hélas non, Vicenza. Je ne peux pas. Ce secret est ma croix, je dois la porter seul. Laissez-moi, à présent. Je vais suivre vos conseils et m'allonger dans mon lit. J'ai encore beaucoup de travail à terminer avant la nuit. Demain, il sera trop tard...

- Vous feriez mieux de dormir tout de suite, Très Saint-Père ! Vous savez bien que vous avez besoin de vous coucher tôt. Surtout en vous levant chaque matin à 4 heures et demie. Et n'oubliez pas vos comprimés !

- Je n'oublie pas, Vicenza, c'est promis !

Demeuré seul, Jean-Paul l'avalait ses deux comprimés de vitamines quotidiens, destinés à remonter sa tension, et s'allongea sur son lit sans quitter sa soutane blanche. Il tenait à la main la liste de tous les éléments de la curie dont il lui faudrait se séparer au plus vite. Il voulait la relire à tête reposée, afin de ne pas commettre d'erreur, et signer les documents de mutations avant de s'endormir. Sa dernière nuit.

Interrompant un instant sa lecture, il resongea à sa rencontre avec sœur Lucie. Il avait été frappé par sa force de caractère, ses yeux limpides, son sourire franc. Malgré ses soixante-dix ans, elle avait conservé un teint de jeune fille et un air de jeunesse. Petite de taille, elle avait une corpulence de paysanne. Elle était dotée d'une prodigieuse mémoire et s'exprimait en phrases brèves, hachées. Elle ne cherchait jamais ses mots et s'exprimait de manière à la fois spontanée et passionnée, inspirée par une voix intérieure qui lui dictait au fur et à mesure ce

qu'elle devait dire. Tout en parlant, elle serrait entre ses mains un rosaire qu'elle égrenait sans cesse, comme si ses mains priaient toutes seules.

Contrairement aux autres ecclésiastiques, qui n'accordaient qu'une confiance limitée aux allégations de la voyante de Fatima, le cardinal Luciani n'avait jamais mis en doute ses dons de prophéties, et la réalité de sa rencontre avec la Vierge.

Dès le début de leur entretien, il avait été frappé par le fait qu'elle l'appelle « Très Saint-Père », alors qu'il n'était que cardinal, et que nul ne pouvait se douter qu'il serait élu pape un an plus tard.

Il avait tout d'abord cru à une erreur de la part de la carmélite et l'avait aussitôt corrigée. Mais elle avait insisté :

- Je vous appelle Très Saint-Père car vous serez le prochain pape, la Vierge me l'a dit. Cela se produira très bientôt. Mais votre règne sera très

court, et chacune de vos heures devra être consacrée à combattre la corruption et l'apostasie qui règnent dans l'Église depuis trop longtemps.

Le cardinal avait marqué sa surprise devant de tels propos, pourtant il avait continué à l'écouter attentivement. Il sentait chez cette femme un ton de conviction qui appelait le respect. Même si ce qu'elle lui disait lui semblait improbable, il ne pouvait pas le balayer d'un simple revers de main.

- Que me dites-vous là, ma sœur ? Pourquoi la Vierge s'intéresserait à un être aussi simple que moi ?

- C'est parce que vous êtes « l'élu ».

- L'« élu » ? Comment cela ?

- Je ne fais que répéter ce que m'a dit la Vierge, s'entêta sœur Lucie. Elle m'a dit que vous étiez l'élu, et que je devais vous le dire, afin que vous soyez préparé à votre sacrifice, et que vous l'acceptiez en toute connaissance de cause, comme l'a fait son Fils.

Le cardinal, d'ordinaire si souriant, était devenu sombre. Il sentait que cette femme était la voix de son destin, et qu'il devait se soumettre à sa loi.

- L'Église s'est détournée de sa vocation d'humilité et de charité, poursuivit sœur Lucie. La Vierge souffre beaucoup de savoir qu'au nom du Seigneur des hommes ne s'attachent qu'au profit ou au pouvoir temporel. Elle dit qu'il faut un Bon Pasteur pour pacifier l'Église et la remettre dans la voie juste. Elle dit que vous êtes ce Bon Pasteur. Elle dit aussi que vous êtes son Fils, revenu sur terre pour assumer une nouvelle fois son holocauste.

Le visage du cardinal se figea. Ce que lui révélait sœur Lucie était à la fois merveilleux et terrible. Merveilleux, car il se savait aimé de la Vierge, qui le considérait comme son Fils, et terrible car elle lui confiait la plus douloureuse des missions : endosser le calvaire du Christ et faire le sacrifice de sa personne et de sa vie.

- La Vierge m'a aussi parlé d'une malédiction

proférée par l'apôtre Pierre au moment de sa crucifixion. Cette malédiction poursuit l'Église depuis sa fondation, qui s'est faite dans le sang des martyrs sacrifiés par Néron dans les jeux du cirque. L'Église se réclame de saint Pierre, mais elle a trop souvent pris le parti de Néron. Pour laver tout ce sang et tous ces crimes, il faut une victime expiatoire. La Vierge vous a choisi pour être à la fois le Bon Pasteur et l'agneau immolé.

Le cardinal Luciani avait fermé les yeux. Il priait, ses lèvres bougeant à peine dans son visage fermé. Son sourire s'était envolé.

- Jésus a été sacrifié dans sa trente-troisième année de vie humaine. Votre sacrifice aura lieu au trente-troisième jour de votre sacerdoce de Vicaire du Christ. Et le nombre de vos ans sera deux fois celui de Jésus à sa mort. La Vierge a insisté sur l'importance de ces signes. « Ceux qui ont des yeux verront, ceux qui ont des oreilles entendront, ceux qui ont l'intelligence du cœur comprendront », ajouta-t-elle.

Ainsi, si sœur Lucie disait vrai – et le cardinal

Luciani, dans sa foi et son absolue candeur, n'en doutait pas le moindre instant -, la date de sa mort était déjà programmée. Il ne régnerait que trente-trois jours sur le trône de saint Pierre, et mourait à l'âge de soixante-six ans.

- La Vierge m'a dit aussi que le troisième secret vous concernait, mais pas que vous. Il concerne l'Église et l'humanité entière, et verra sa réalisation dans un avenir très proche, à la Fin des Temps.

- Mais je n'ai pas eu accès à ce troisième secret, ma chère sœur. Le Saint-Père n'a pas autorisé sa divulgation.

- Cela attriste beaucoup la Vierge, que l'Église cache ce qui doit être mis en pleine lumière. Je n'ai pas le droit de vous le divulguer, car j'en ai fait le serment. C'est au pape de le faire. Mais comme vous serez le prochain pape, vous pourrez enfin répandre la vérité dans le monde.

Jean-Paul Ier essuya ses lunettes avec un morceau de drap. Il n'avait pas revu la voyante depuis ce fameux entretien, mais pas un jour il n'avait cessé de repenser aux révélations qu'elle lui avait faites. Et lorsqu'il était devenu pape, il avait eu l'amère confirmation de l'authenticité des prophéties de la voyante de Fatima.

L'une des premières choses qu'avait faite le cardinal Luciani lorsqu'il avait été élu au siège de Saint-Pierre avait été de prendre connaissance de ce troisième secret.

Il s'était rendu dans la Riserva, là où étaient conservés les documents estampillés Secretum Sancti Officii, Secret du Saint-Office, au fond de la vaste salle de lecture des Archives de la Bibliothèque du Vatican.

C'est là que, dans un coffret de bois enfermé dans un antique coffre-fort à étagères de bronze, se trouvaient deux minces feuillets : le texte original du troisième secret rédigé en portugais de la main de sœur Lucie, accompagné de la traduction en italien demandée en 1959 par Jean

XXIII, lorsqu'il avait prit connaissance du secret avant de l'enfermer à double tour.

Jean-Paul avait ajusté ses lunettes pour lire ce secret dont le contenu avait effrayé deux papes avant lui :

Et nous vîmes dans une lumière immense qui est Dieu quelque chose de semblable à l'image que renvoie un miroir quand une personne passe devant : un évêque vêtu de blanc. Nous eûmes le pressentiment que c'était le Saint-Père.

Plusieurs autres évêques, prêtres, religieux et religieuses gravissaient une montagne escarpée, au sommet de laquelle était une grande croix de troncs bruts comme si elle était en chêne-liège avec l'écorce ; le Saint-Père, avant d'y arriver, traversa une grande ville à moitié en ruine et, à moitié tremblant, d'un pas vacillant, affligé de douleur et de peine, il pria pour les âmes des cadavres qu'il trouvait sur son chemin ; parvenu au sommet de la montagne, prosterné à genoux au pied de la grande croix, il fut tué par un groupe de soldats qui lui tirèrent plusieurs coups et des

flèches, et de la même manière moururent les uns après les autres les autres évêques, prêtres, religieux et religieuses, et divers laïcs, des messieurs et des dames de rangs et de conditions différentes.

Sous les deux bras de la croix, il y avait deux anges, chacun avec un vase de cristal à la main, dans lequel ils recueillaient le sang des martyrs, et avec lequel ils arrosaient les âmes qui s'approchaient de Dieu. »

Jean-Paul Ier avait fermé les yeux. Ses mains tremblaient.

- Cet évêque vêtu de blanc, c'est moi, murmura-t-il. La Vierge avait raison. J'ai été élu pour suivre un chemin de croix. Et je serai assassiné avant la fin de ma mission.

Le pape balaya ces souvenirs et remonta ses oreillers afin de pouvoir travailler plus commodément dans son lit. Il avait tant de choses à faire encore... En aurait-il le temps avant que le jour ne se lève ?

Soudain, il fut pris de nausées. Il n'eut que le temps de se précipiter vers le cabinet de toilettes où il vomit abondamment. Mais cela n'eut aucun effet apaisant. Il sentait ses entrailles brûler de l'intérieur.

« Ça y est, se dit-il. Ils m'ont empoisonné. Ils ont drogué les médicaments. »

Il revint dans la chambre mais n'eut pas la force de rejoindre son lit. Il s'affala à terre, recroquevillé sur lui-même, le visage congestionné et tordu de souffrances.

- Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? gémit-il encore.

La porte de la chambre du pape s'ouvrit sans bruit, laissant le passage à un prêtre d'une trentaine d'années, revêtu d'une ample cape noire qui ne laissait paraître que son visage mat surmonté de cheveux très bruns. Ses yeux bleus

avaient la froideur des glaciers. Il était accompagné de deux hommes en civil, vêtus de costumes noirs de prix.

Le pape agonisait. Mais il était encore lucide et dévisageait le prêtre avec une expression horrifiée.

- Achevez-le, dit le jeune prêtre à voix basse. Ensuite vous l'allongerez sur le lit et tacherez de lui donner figure humaine. Pas de rictus de souffrance ou de langue violacée. La version officielle devra conclure à une attaque cardiaque fulgurante. De toute façon, il n'y aura pas d'autopsie. Le secrétaire d'État au service de qui je suis y veillera personnellement.

Les hommes se penchèrent sur le corps prostré du pape et, tandis que l'un d'entre eux lui maîtrisait les poignets, l'autre lui serra la gorge.

Sans défense, l'homme allongé s'immobilisa soudain, la bouche ouverte, les traits figés dans la douleur et l'angoisse.

Le pape Jean-Paul I venait d'être assassiné.

Annibal Pantalucci, jeune prêtre plein d'avenir, ne put s'empêcher de sourire.

Un jour, il s'en était fait la promesse, il prendrait place à son tour sur le siège de saint Pierre. Un jour, il serait pape. Pour y parvenir, il était prêt à tout.

27

Rome, Aéroport Léonard de Vinci, 22 h 20

L'avion se posa sur la piste d'atterrissage de l'aéroport Léonard de Vinci. Les ceintures de sécurité se détachèrent avec des « clacs » caractéristiques tandis que les téléphones

portables poussaient leurs petits « bip bip » en se rallumant.

Stéphane se dressa et saisit son sac à dos. C'est alors qu'il réalisa qu'Hélène n'avait pas emporté de bagages.

- J'ai l'habitude de voyager léger, avoua-t-elle en croisant son regard. Lorsque je me déplace, je préfère acheter sur place ce dont j'ai besoin.

- On peut sans doute trouver des boutiques encore ouvertes dans l'aéroport, suggéra Stéphane.

- Pas le temps. Nous sommes attendus. On verra plus tard...

Grâce à leur statut privilégié de voyageurs en Business Class, ils furent les premiers à sortir de l'avion. N'ayant pas de bagages en soutes, ils suivirent les couloirs indiquant la sortie.

Depuis l'abolition des frontières au sein de l'Europe, les voyageurs étaient exemptés des

formalités de police dans le pays d'arrivée. Pourtant, deux carabinieri contrôlaient les passeports et les cartes d'identité juste avant la sortie.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? s'alarme Stéphane.

- Je ne sais pas. Mais on n'a pas trop le choix, je pense.

- Documenti, per piacere, demanda l'un des carabinieri, un jeune homme brun à l'uniforme impeccablement boutonné.

Stéphane et Hélène tendirent leurs passeports, que le policier examina avec attention.

- Vous n'avez pas de bagages ? fit-il en remarquant leurs mains vides.

- Non, nous venons faire notre shopping Via Veneto, répliqua Hélène avec son sourire le plus charmeur.

Le carabinieri ne releva pas. Il détaillait les photos des passeports et prenait le temps de les

comparer avec les visages des jeunes gens qui lui faisaient face.

- Raison du déplacement ? interrogea-t-il d'un air suspicieux.

- Escapade amoureuse, répliqua la jeune femme en saisissant la main de Stéphane tout en fixant de ses yeux bleus le jeune policier.

Ce dernier soutint son regard quelques secondes avant de lâcher :

- Vous voulez bien me suivre, s'il vous plaît ?

Hélène dégagea rapidement sa main tout en jetant un regard inquiet à Stéphane.

Ce dernier tenta de la rassurer d'un sourire, mais il se doutait de la raison pour laquelle ils avaient été interpellés.

Il avait bravé les consignes que lui avait données l'inspecteur Dupin en quittant non seulement le département, mais également le territoire national. Si son signalement avait été diffusé, ils étaient cuits. Il serait rapatrié vers la France et appréhendé dès son retour par l'inspecteur

tatillon.

Le jeune carabinier les conduisait en direction de l'antenne de police de l'aéroport. Il avait conservé les deux passeports.

- Attendez ici, je vous prie.

Le jeune policier pénétra dans le bureau, séparé du hall par une paroi vitrée. Il s'installa devant un téléphone et commença à parler avec volubilité, sans cesser de regarder les passeports du couple.

- Vous savez courir ? murmura Stéphane.

- Oui, pourquoi ?

- Je propose un sprint jusqu'à la sortie.

- Et nos passeports ?

- J'ai peur que nous devions nous en passer.

- Dans ce cas...

Hélène démarra comme une flèche, aussitôt suivie par Stéphane.

Le hall était bondé de monde, et ils purent se noyer rapidement dans la masse.

Lorsque le carabinier releva la tête, ils n'étaient plus là.

Carpentras, 22 h 30

- Bordel de merde ! hurla l'inspecteur Dupin en serrant à le briser son téléphone portable.

Après son entrevue avec Stéphane Clément en début d'après-midi, il avait épluché les rapports de gendarmerie récents concernant d'éventuels crimes similaires à celui de la cathédrale Saint-Siffrein, puis s'était fait transmettre les fiches des Renseignements Généraux au sujet des groupes ou organisations de la région liés de près ou de loin à des cultes sataniques. Pas la moindre piste sérieuse n'avait émergé de ces laborieux dépouillements.

Il était revenu sur la scène du crime, mais la Police Scientifique et Technique n'avait décelé

aucune trace exploitable. Les nombreuses empreintes relevées dans la cathédrale elle-même n'étaient pas répertoriées au fichier central, et devaient appartenir aux fidèles. Quant au corps du supplicié, de même que la croix et les vases de cristal qui avaient accompagné son calvaire, ils étaient vierges de toutes traces d'ADN, en dehors de celles du défunt lui-même.

L'enquête était au point mort, et Antoine Dupin détestait cela. Il savait que lorsqu'on ne découvre pas d'indice dans les 24 heures qui suivent un crime, les chances de retrouver rapidement les responsables sont réduites pratiquement à néant. La théorie d'un crime rituel perpétré par des tarés locaux n'était plus d'actualité. Ceux qui avaient fait cela étaient des pros, et à présent ils devaient être loin. Ils avaient quitté le département et même sans doute la France.

Son seul espoir résidait dans son seul témoin sérieux. Stéphane Clément. Il n'avait aucune charge contre lui, encore moins de motif le placer en garde à vue, mais il tenait à l'avoir sous la

main.

L'homme lui avait paru sincèrement affecté par la mort de son ami, et ses réactions avaient été franches et directes. Il n'avait sans doute rien à se reprocher. Mais il n'avait pas tout dit. Il devait le cuisiner encore.

En fin d'après-midi, Dupin décida de convoquer Clément sans plus attendre en envoyant deux gendarmes à son domicile. Il se reprochait de ne pas l'avoir fait plus tôt. Son flair de flic lui soufflait qu'il avait été trop confiant en se contentant de lui recommander de ne pas quitter le département sans l'en aviser. Clément était un homme d'action, une armoire à glace taillée pour le close combat. Il n'allait pas rester tranquillement chez lui en se tournant les pouces, alors que son meilleur ami venait de se faire saigner comme un porc. Et qui pouvait savoir ce qu'il était capable de faire ? Dans le cadre de son enquête préliminaire, Dupin avait parfaitement le droit de faire appel à Clément comme témoin principal.

Lorsque les gendarmes étaient revenus

bredouilles, les pressentiments de l'inspecteur Dupin redoublèrent d'intensité. Clément n'avait pas du aller très loin, mais il ne fallait pas le laisser filer. Il n'avait hélas aucun élément suffisant pour demander un mandat d'amener auprès du procureur, et le délai nécessaire pour l'obtenir aurait laissé trop d'avance au fuyard – si Clément était effectivement en fuite. La seule alternative était de se renseigner auprès des gares et des aéroports pour s'assurer que son témoin n'avait pas mis les voiles. Et de prévenir Interpol.

La mauvaise nouvelle venait de tomber. Stéphane Clément avait été enregistré sur le vol Paris-Rome de 20 h 15, arrivée 22 h 20. Dix minutes plus tôt.

- Et vous l'avez laissé filer ? hurla Dupin à son correspondant.

- Le carabinier était en train d'interroger le fichier central lorsque Clément a déguerpi. Sans son passeport.

- Diffusez le signalement de Clément aux carabiniers romains. Je contacte aussitôt le proc' pour un mandat d'amener international !

- Euh... Ce n'est pas tout, inspecteur.

- Quoi d'autre, encore ?

- Clément ne voyageait pas seul. Il était accompagné d'une femme.

- Une femme ? Vous avez son identité ?

- Bien entendu, inspecteur. Elle s'est sauvée avec Clément, en abandonnant elle aussi son passeport. Il s'agit d'Hélène Ardent, vingt-quatre ans, diplômée en théologie et en langues anciennes, résidant à...

- Quoi ? Quel nom avez-vous dit ? A-t-elle un lien de parenté avec la victime ?

- Oui, inspecteur. C'était sa sœur...

Aéroport Léonardo da Vinci, 22 h 40

Stéphane et Hélène sortirent au pas de course de l'aéroport. Le carabinier à qui ils avaient faussé compagnie devait déjà avoir donné l'alerte, et bientôt tout le périmètre serait envahi de flics. Il ne fallait pas moisir ici.

Heureusement, il n'y avait pratiquement personne devant la file des taxis. Ils montèrent à l'arrière d'une Fiat jaune. Le chauffeur ressemblait à s'y méprendre au réalisateur italien Nanni Moretti.

Hélène donna rapidement l'adresse en italien, langue qu'elle parlait couramment, contrairement à Stéphane. Elle précisa :

- Molto pronto, prego...

Le chauffeur mit en marche son compteur et se lança à plein régime sur l'autostrade conduisant de Fiumicino à Rome, sans aucun respect des limitations de vitesse. La radio était allumée et diffusait en boucle des communiqués alarmistes au sujet de la chute prochaine de l'astéroïde. Le choc semblait prévu dans les 48 heures, et la cible visée se précisait : l'Europe du sud. Il n'était pas exclu que l'Italie soit touchée.

- Porca miseria ! jura entre ses dents le sosie de Nanni Moretti.

Comme pour conjurer la menace de la chute de l'astéroïde fou, il accéléra encore. Après tout, il n'y avait plus à redouter les contraventions, si l'Italie devait être rayée de la carte dans les deux jours.

Le chauffeur ralentit en empruntant le périphérique ouest, à cause des embouteillages qui ralentissaient l'entrée de la ville.

La circulation à Rome était démentielle, ponctuée par les concerts de klaxons, les jurons et les bras

d'honneurs. Des scooters slalomaient entre les Fiat et les Lancia, frôlant les carrosseries et les rétroviseurs extérieurs avec des zonzonnements de mouches tournoyant autour du bétail. La nervosité légendaire des Latins au volant était encore attisée par la menace cosmique qui risquait de gâcher leur week-end. S'ils ne cédaient pas encore à la panique, ils étaient en tout cas en proie à une grande agitation.

- « Rome est une ville merveilleuse pour attendre la fin du monde », déclara Hélène.

- C'est de vous ?

- Non. C'est une citation de l'écrivain Gore Vidal à la fin du film Fellini Roma. Je trouve cette phrase particulièrement appropriée à la situation, vous ne trouvez pas ?

- Je vois que la menace d'une catastrophe imminente ne vous fait pas perdre ni votre sang froid ni votre ironie.

Le taxi emprunta la sortie n°1 et reprit de la vitesse sur la via Aurelia en évitant les

encombremments du centre ville.

- Vous avez dit que nous étions attendus. Puis-je savoir par qui ? interrogea Stéphane.

- L'un de nos frères. Un Fidèle du Prêtre Jean. Un des plus anciens compagnons du Frère El Caro. C'est vers lui qu'il nous envoie. C'est à Rome que tout a commencé, c'est ici que tout devra se terminer. D'une façon ou d'une autre...

- Et où loge-t-il, votre « frère » ?

- Au Vatican.

- Pardon ?

- Oui, le frère Arno fait partie de la curie romaine. C'est lui qui a la garde de ce que nous venons chercher...

- La Prophé...

Hélène ne le laissa pas terminer. D'un index sur les lèvres, elle fit signe à Stéphane de se taire, tout en tournant son regard vers le chauffeur de taxi. On n'était jamais assez prudent.

La Fiat bifurqua à droite en direction de la viale Viaticano, longeant les murailles délimitant

l'enclave du Vatican, d'une surface de 44 hectares, ce qui en faisait le plus petit État du monde, avant de déboucher sur la place Saint-Pierre. Le dôme de la basilique illuminée tranchait sur la pénombre des rues de Rome, dont les lampadaires diffusaient une lueur dorée qui nimbait la ville de mystère. Stéphane ne put s'empêcher de penser au dôme d'un Centre spatial observant les étoiles. L'une d'entre elles allait peut-être s'écraser d'ici quelques heures sur le centre de la chrétienté, ce qui ajoutait au tableau un aspect tragique.

- Mais... Le Vatican est fermé à cette heure-ci, non ? fit remarquer Stéphane.

- Vous ne pensez tout de même pas que notre contact aurait pris le risque de nous recevoir dans son appartement de la curie ? répondit Hélène d'un ton ironique. Le frère Arno a ses habitudes dans une trattoria tout près d'ici. Nous sommes sûrs de l'y trouver.

- Une trattoria ? Il est près de 23 h...

- On dine tard à Rome. Et le chef de la Pancia Felice sera ravi de vous faire découvrir ses délicieuses spécialités romaines. Le petit en-cas servi dans l'avion par la charmante hôtesse de l'air ne vous a pas mis en appétit ?

Stéphane vit une lueur taquine traverser les yeux bleus de sa compagne.

Le taxi tourna le dos à la basilique éclairée pour s'engager via dei Corridori, en direction du Palais Saint-Ange voisin, puis obliqua à gauche dans la via Porta di Castello, pour s'arrêter devant un restaurant accueillant, à la façade ocre, sur laquelle était gravée en larges capitales inclinées de couleur rouge le mot « FRASCATI », du nom d'un célèbre vin blanc cultivé à proximité de Rome. Juste en dessous, une simple inscription annonçait sobrement :

TRATTORIA

« la pancia felice »

- Andiamo ! Tout le monde descend, clama

joyeusement Hélène en tendant un billet à Nanni Moretti, lui faisant signe de garder la monnaie.

29

Rome, Trattoria La Pancia Felice, 23 h

L'intérieur de la trattoria était meublé avec une simplicité rustique qui mettait tout de suite à l'aise. De bonnes odeurs s'échappaient de la petite cuisine où s'affairait le chef. Il se dégagait de l'établissement une atmosphère conviviale.

Une mamma alerte et rondouillarde les accueillit avec un large sourire.

- Buona sera, signorina, buona sera, signore...

Vous êtes attendus.

Elle les conduisit à l'autre bout de la salle où un gros homme était attablé devant une énorme portion de bruschetta, tartines frottées d'ail recouvertes de dés de tomates et de légumes grillés, le tout généreusement arrosé d'huile d'olive.

- Ah ! Vous voici enfin ! Je commençais à m'inquiéter, lança-t-il.

L'homme se dressa pour accueillir Stéphane et Hélène. Il portait sobrement des vêtements laïcs. Seule une croix au revers de sa veste indiquait son appartenance religieuse. Son ventre avantageux, pointant sous la chemise blanche, semblait une réclame pour le lieu : « la Panse heureuse ». Il avait noué une large serviette autour de son cou de taureau surmonté d'une courte barbe grise qui tranchait avec son teint rubicond. Son crâne était presque entièrement dégarni, ne laissant paraître qu'un mince cercle de cheveux à l'arrière du crâne qui lui faisait comme une tonsure. « Il ressemble aux moines

que l'on voit sur les étiquettes des boîtes à camembert », se dit Stéphane en réprimant un fou rire. Le frère Arno appartenait visiblement à la catégorie des bons vivants, et le jeune homme le trouva d'emblée sympathique.

- Le soleil se lève à l'Orient..., murmura frère Arno en encerclant les épaules d'Hélène de ses bras épais, tout en lui donnant rituellement trois baisers sur les joues.

- ... sur le royaume du Prêtre Jean, répondit Hélène sur le même ton de confiance.

- Je suis désolé pour Michel, continua-t-il à mi-voix.

Puis frère Arno se tourna vers Stéphane.

- Frère Arno, je vous présente Stéphane Clément, qui est venu nous prêter main forte. Stéphane, voici le frère Arno Saknussem...

- Bienvenue, Stéphane, clama joyeusement frère Arno. Mais asseyons-nous, je vous en prie ! Nous serons plus à l'aise pour discuter, et puis je meurs de faim. Ces bruschettas ne sont que des

mises en bouche. Comme je vous l'ai dit, je commençais m'inquiéter, car Miranda n'a plus de plat du jour. Le chef avait préparé des bocconcini di pollo con pistacchi. Nous avons raté ça, vous vous rendez compte, mes enfants ? Heureusement, j'ai fait réserver trois portions de tiramisu en dessert. C'est le meilleur de Rome ! Mais avant de passer aux choses sérieuses, buvons !

Il se retourna en direction de la cuisine et lança d'une voix de stentor :

- Miranda ! Una fojetta, prego ! Une carafe de Frascati. Et une autre di vino rosso !

- Immediatamente, Dottore ! répondit l'aubergiste sur le même ton.

- Dottore ? s'étonna Stéphane. Je croyais que vous...

- En Italie, tout le monde s'appelle dottore, mon jeune ami ! rétorqua frère Arno dans un grand rire. Et puis, ne suis-je pas docteur en théologie ?

Frère Arno attendit que Miranda apporte les deux carafes de vin et commença à remplir généreusement les verres.

- Euh... Je ne bois pas d'alcool, précisa Stéphane.

- Un vrai sportif, hein ? ironisa gentiment le gros homme. Mais nous sommes à Rome, et vous êtes mes invités. Et ne pas goûter à ce fabuleux Frascati est considéré ici comme un péché capital !

Frère Arno leva son verre emperlé de buée, le choqua contre ceux de Stéphane et Hélène et porta un toast :

- Au Prêtre Jean !

Il but son verre en entier, tandis que ses deux compagnons de table y trempaient leurs lèvres. Puis il reposa le verre sur la table d'un geste sec et, d'un air subitement grave, dit à voix basse :

- Et à présent, écoutez-moi bien...

Rome, Vatican, 23 h

Le cardinal Pantalucci était revenu à Rome après son escapade californienne. Il se remémorait avec une pointe d'amusement la façon dont la soirée du Bohemian Club organisée par Pete Starr s'était déroulée et surtout terminée. Voir ces hommes d'affaires, ces politiciens et ces industriels, faisant partie des personnalités les plus riches et les plus influentes de la planète, s'égarer dans des bosquets en compagnie de nymphes et de faunes l'avait plongé dans une sorte d'apitoiement désabusé. Décidément, les hommes étaient tous les mêmes, quelle que soit

la place qu'ils occupaient dans la société. La chair était leur point faible. Plus encore que la flatterie, les honneurs ou le pouvoir, elle était leur talon d'Achille.

Le secrétaire d'État se réjouissait de ne pas avoir cette faiblesse. Il ne s'agissait chez lui ni d'un sacrifice ni du respect du vœu de célibat qu'il avait prononcé en devenant prêtre, mais d'une indifférence profonde vis-à-vis des pauvres plaisirs que peuvent procurer un corps, qu'il s'agisse de celui d'un homme ou de celui d'une femme. Que valaient les plaisirs physiques en regard des satisfactions cérébrales qu'occasionnaient la mise au point d'une belle machination, d'un complot parfaitement ourdi ou, comble de la jouissance, d'un crime joliment fomenté ? Ces délices-là dépassaient de bien loin les frivolités de boudoirs ou les pariades dans les fourrés.

En revanche, le secrétaire d'État était satisfait de son entretien avec John Smith. Il s'agissait d'un homme de sa trempe, guidé avant tout par

l'ambition et la quête du pouvoir absolu. Ils s'étaient parfaitement entendus sur les modalités pratiques et financières qui leur permettraient l'un et l'autre de tirer le meilleur parti des événements à venir. Qu'il s'agisse de la chute de « LUCIFER » sur terre ou du prochain conclave. Concernant celui-ci, les derniers réfractaires à l'élection du cardinal Pantalucci seraient certainement sensibles à certaines attentions qui leur seraient prodiguées, grâce à la générosité conjuguée du secrétaire d'État et de Mr. Smith. Et s'agissant de celui-là, ces hommes habitués à gouverner la planète sauraient bien quelles mesures adopter pour se trouver à l'abri de la catastrophe éventuelle, en se déplaçant le plus loin possible du point d'impact annoncé, pour se porter ensuite volontaires afin de reconstruire les pays endommagés.

Lorsqu'il avait appris que la trajectoire de « LUCIFER » risquait de le précipiter vers l'Europe du sud, peut-être même l'Italie, le cardinal secrétaire d'État avait aussitôt pris ses mesures afin qu'un jet privé se tienne prêt à tout

moment pour le conduire rapidement vers une destination lointaine. Pourquoi pas la Californie ? Il y avait désormais des contacts sûrs.

Mais rien ne pressait. Annibal Pantalucci ne cédait jamais à la panique. C'était l'un de ses atouts majeurs. Être dans l'œil du cyclone pouvait représenter de gros avantages. Lorsque le Vatican se mettrait en émoi, il serait sur place pour calmer et fédérer les esprits. On lui en serait reconnaissant lors du prochain conclave. Même si ce dernier se déroulait dans une chapelle Sixtine en ruines. Peu importait l'édifice. Peu importaient les pierres. C'était le pouvoir qui comptait. Le pouvoir suprême.

Évidemment, Rome lui manquerait. La vue sur l'obélisque de la place Saint-Pierre, les cryptes du Palais Saint-Ange, les catacombes qui sillonnaient les sous-sols de la capitale italienne, sans compter les petites trattorias où l'on dégustait de l'osso-buco en buvant du Chianti... Mais Rome était moins une ville qu'une idée. Et le Vatican était suffisamment riche et puissant

pour édifier une nouvelle basilique Saint-Pierre n'importe où dans le monde.

Le secrétaire d'État alluma un cigarillo en faisant briller au passage le saphir de sa bague cardinalice. Il exhalait avec délices la première bouffée lorsqu'il entendit retentir la sonnerie de son téléphone privé.

- Que Son règne vienne..., dit une voix teintée d'accent napolitain.

- Que Sa volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel, répondit Pantalucci. Où êtes-vous ?

- A Rome, Eminence. Nous avons éliminé la cible n°1. Nous avons obtenu les dossiers de police concernant l'enquête en cours. Aucun recoupement avec nous n'a été fait...

- Parfait. Et les cibles suivantes ?

- Elles sont en train de souper tranquillement dans une trattoria. Nous les attendons dans la rue dans une voiture banalisée.

- Très bien. Soyez discrets.

- Ne vous inquiétez pas, Éminence. Nous sommes des ombres. Nous nous fondons dans la nuit romaine. Personne ne peut nous voir.

- Suivez mes instructions à la lettre, et tout se passera comme prévu. Ne les quittez pas des yeux et, à mon signal, soyez prêts à intervenir.

Le cardinal Pantalucci raccrocha d'un geste sec. En tirant à nouveau une bouffée de son cigarillo, il contempla la place Saint-Pierre noyée de pénombre.

« Tous les chemins mène à Rome, dirait-on. C'est ici, dans la cité sainte, que va se jouer l'avenir du monde dans les heures qui viennent. Et surtout, l'avenir de l'Église. De mon Église... »

Pantalucci souffla une nouvelle bouffée, tandis que ses yeux s'étrécissaient en deux minces lignes bleues.

« C'est maintenant que le jeu commence vraiment. La partie promet d'être intéressante. Mais il serait dommage d'y assister seul. Que

seraient les jeux du cirque s'il n'y avait pas de public pour applaudir les légionnaires et se réjouir du supplice des martyrs ? »

Le cardinal reprit son téléphone et composa un numéro.

- Augusto ? Rejoins-moi dès que possible dans mon bureau. Je te préviens, la nuit risque d'être longue...

31

Rome, Vatican, 23 h

- Je suppose que Michel et sa charmante sœur vous ont parlé de notre ordre, commença frère Arno en attaquant la généreuse portion de

spaghettis à la carbonara – une spécialité de la maison – que leur avait servis Miranda.

- Oui, répondit Stéphane en essayant désespérément d'enrouler ses pâtes autour de sa fourchette, comme le faisait le moine avec une technique éprouvée au fil de ses nombreuses années romaines. Hélène, en revanche, s'en sortait très bien, et mangeait ses spaghettis de bon appétit.

- Je vous avouerai cependant que suis encore un peu dubitatif, ajouta Stéphane.

- Stéphane a un problème avec la religion, précisa Hélène avec un sourire narquois.

Frère Arno arrêta un instant sa mastication et fixa attentivement son interlocuteur.

- Qui n'en a pas ? rétorqua-t-il en haussant les sourcils. Si les religions n'existaient pas, les relations avec Dieu seraient plus simples. Et c'est un religieux qui vous parle, Stéphane. Pour autant, êtes-vous athée ?

Avant de répondre, Stéphane jeta un bref regard

vers Hélène.

- Je suppose que je peux en effet me définir ainsi, finit par admettre le jeune homme. Désolé...

- Pourquoi être désolé ? Au contraire ! s'exclama frère Arno avec bonne humeur. Je préfère de loin les athées aux grenouilles de bénitiers, mon cher Stéphane ! Celles-ci sont confites en hypocrisie, tandis que ceux-là, en affirmant leur rébellion contre les idées reçues, accomplissent sans le savoir un premier pas vers la foi véritable... Les athées sont à tu et à toi avec Dieu...

Le gros moine engouffra une large portion de spaghettis comme pour se récompenser de son bon mot. Stéphane semblait interloqué par la réaction du religieux. Hélène intervint.

- Frère Arno n'est pas un moine comme les autres, vous avez dû le remarquer, Stéphane. Il aime bien cultiver le paradoxe...

- ... c'est pour cela que, bien que fréquentant la curie romaine depuis plus de trente ans, je ne

suis demeuré qu'un simple prêtre, renchérit frère Arno, la bouche pleine. La foi est une fleur qui pousse dans le terreau du doute, Stéphane. Elle se dessèche sur le rocher des certitudes.

Le moine se servit un grand verre de vin rouge et le porta à ses lèvres épaisses.

- Mmmmh... Vous devriez goûter ce vin, mes enfants. Il se marie parfaitement avec la carbonara.

Il servit d'office Hélène et Stéphane, qui avaient déjà eu du mal à terminer leur verre de Frascati.

- Mais revenons au Prêtre Jean, reprit le moine. Vous savez à quelle lignée se rattachent le prêtre et roi dont nous servons et perpétons la cause ?

- Eh bien..., hésita Stéphane, en jetant à nouveau un regard en direction de sa compagne de table. Hélène m'en a parlé, effectivement. La lignée du Prêtre Jean remonterait à Jésus-Christ.

- « Remonterait ». Je prends note du

conditionnel, Stéphane. Mais passons. Je vais formuler ma question autrement : à quelle lignée se rattachent le Christ, puis le Prêtre Jean ?

- Jésus était le fils de Joseph et de Marie... Conçu par le Saint-Esprit... Fils de Dieu... J'avoue avoir toujours eu mal à admettre ce qu'enseigne le catéchisme.

- Oui, je reconnais qu'il y a de quoi s'y perdre, reconnu frère Arno en reprenant une lampée de vin. Mais si vous admettez la théorie de Nestorius, selon laquelle le Christ avait non seulement deux natures, l'une humaine, l'autre divine, mais également deux personnes, l'une mortelle, l'autre immortelle, vous comprendrez mieux comment il pouvait avoir à la fois une ascendance humaine et mortelle, par l'intermédiaire de Joseph et de Marie, et une ascendance divine et immortelle, au moyen de la réincarnation.

- Hélène m'a également expliqué cela, en effet, répondit Stéphane en se tournant vers la jeune moniale qui mangeait ses pâtes avec application.

- Bien, reprit frère Arno d'un air satisfait. A nos yeux, en tant que disciples de cette doctrine, Jésus-Christ ou le Prêtre Jean sont des maillons dans la longue chaîne des messagers divins, à la fois prêtres et rois, qui ont vécu parmi les hommes pour les aider à évoluer, à se perfectionner et à élever leur champ de conscience. Qu'on les appelle prophètes, avatars, bodhisattvas, maîtres spirituels, êtres de lumière ou fils de Dieu, peu importe. Ce n'est qu'une question de mots... Certains d'entre eux ont été très connus de leur vivant et après leur mort, d'autres sont demeurés dans l'ombre, mais ce n'est pas leur personne qui compte, c'est la persistance de leur lignée.

- Si je vous suis bien, la lignée divine de Jésus est liée à une série de réincarnations, commenta Stéphane.

- Exactement, sourit le moine. Avez-vous entendu parler de Melchisédech, Stéphane ?

Le jeune homme hocha négativement la tête.

- Son nom n'apparaît que brièvement dans la

Bible, poursuit frère Arno. Plus précisément au chapitre 14, versets 18 à 20 du récit de la Genèse. Mais son rôle est essentiel. Son nom signifie « roi de justice » et son titre est « roi de Salem », à savoir « roi de Paix ». Il offrit l'hospitalité à Abraham et, au lieu de sacrifier un bélier ou un bœuf, comme il était d'usage, il fit apporter du pain et du vin et, après les avoir bénis, les partagea avec Abraham. C'est le premier sacrifice non sanglant de l'Histoire. Cela ne vous rappelle rien ?

- Si, bien sûr. La Cène où Jésus partage le pain et le vin avec ses douze apôtres. Donc, selon vous, Melchisédech était...

- ... de même nature que Jésus ou que le Prêtre Jean, oui. D'ailleurs, le Psaume 110 évoque une parole divine qui affirme : « Tu es prêtre à jamais selon l'ordre du roi Melchisédech. » Un ordre qui annonce celui des Fidèles du Prêtre Jean.

- C'est troublant, en effet, concéda Stéphane.

- Ce n'est pas tout, continua frère Arno. Si vous

n'avez jamais entendu parler de Melchisédech, vous ne pouvez pas ne pas connaître les Rois Mages, n'est-ce pas, Stéphane ?

Le jeune homme acquiesça en silence, curieux d'entendre la suite.

- Vous devez avoir en tête l'histoire des trois Rois Mages venus d'Orient pour adorer le Christ à Bethléem « en suivant l'étoile du berger ». Gaspard, Melchior et Balthazar.

- J'ai déjà vu les santons de la Crèche, sourit Stéphane en buvant une gorgée de vin rouge qui s'avéra délicieux.

- Ce que vous ignorez peut-être, c'est ce que dit à leur sujet un auteur du XIVe siècle nommé Jean de Hildesheim dans son Histoire des trois rois. Il explique que les rois mages étaient originaires des trois Indes. Melchior, de type occidental, gouvernait la Nubie, la « première Inde ». Balthazar, noir de visage, régnait sur la « deuxième Inde », correspondant au royaume de Godolia et au royaume de Saba, où poussaient

l'encens et la myrrhe. Quant à Gaspard, il était roi de la troisième Inde, confondue à l'époque avec l'Asie, où l'on situait le royaume de Tharsis. Les deux premières Indes couvrent approximativement le territoire actuel de l'Éthiopie. C'est là que se situait le royaume du Prêtre Jean, qui était de leur lignée. Tenez, le plus simple est que je vous lise un passage... J'ai toujours le livre avec moi, pour en lire quelques pages quand j'ai le temps.

Frère Arno posa sa fourchette à côté de son assiette vide, soigneusement nettoyée de toute trace de carbonara, et extirpa de sa poche une paire de lunettes et un petit volume défraîchi. Pendant qu'il feuilletait rapidement les pages, Stéphane passa une main sur son visage pour étouffer un bâillement. Il n'avait pas l'habitude de boire et le vin lui montait à la tête.

- Ah ! J'ai trouvé ! s'exclama frère Arno avec son enthousiasme habituel. Écoutez cela : « Les Indiens des royaumes du Prêtre Jean sont bons chrétiens et ont pour patriarche Thomas, auquel

ils obéissent en tout, comme nous au pape. (...) Le royaume de Nubie fut dans la première Inde, où régna Melchior, à qui appartient aussi le royaume d'Arabie, auquel tiennent le mont Sinaï et la mer Rouge, sur laquelle, de Syrie et d'Égypte, on navigue aisément. Mais le sultan ne permet à personne de porter au Prêtre Jean, seigneur des Indes, des lettres venant des rois des chrétiens... De la même manière, le Prêtre Jean veille à ce qu'aucun des siens ne passe près du sultan ; c'est pourquoi, ceux qui, de son pays, veulent aller en Judée font, par la Perse, un détour long et pénible... Jadis, cette terre d'Arabie appartenait en entier au Prêtre Jean, elle est maintenant presque entièrement au sultan. Toutefois, afin qu'il soit permis aux marchandises de l'Inde de voyager en paix, jusqu'à ce jour le sultan verse, pour ces contrées, un tribut au Prêtre Jean. »

Stéphane trouvait que la lecture de frère Arno s'éternisait un peu. De plus, il éprouva le désir subit de le contredire.

- Ce qui me gêne, c'est que la « lignée » dont vous parlez est purement chrétienne. Et d'après ce que vous venez de nous lire, votre Prêtre Jean semblait en conflit avec le sultan qui occupait les terres arabes. Apparemment, le royaume idéal du Prêtre Jean était en concurrence avec l'islam, non ? Rien n'a changé par rapport à l'Église actuelle...

Frère Arno afficha un grand sourire. Il jubilait.

- Ah ! C'est là que je vous attendais, Stéphane. L'islam, bien sûr ! Les guerres de religion, les croisades, le terrorisme ! Mahomet contre Jésus, c'est bien cela ?

Avant que Stéphane ait eu le temps de rétorquer, frère Arno reprit sa démonstration.

- Je vais vous raconter une histoire que peu de gens connaissent. Je précise qu'elle est rigoureusement vraie. Et qu'elle éclaire d'un jour nouveau les relations entre l'islam et la chrétienté. Mais je vois que nos assiettes sont vides... Vous devez absolument goûter à d'autres exemples de

cuccina romanesca, mes enfants. Que diriez-vous d'une portion de contorni avec des zucchini grillés ? Et une autre fojetta de rouge. Parler me donne soif. Miranda !

Frère Arno passa sa commande puis reprit la parole d'un ton confidentiel.

- Mon histoire se passe au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère. Un moine chrétien, initié au rite nestorien, se rendait à la Mecque pour y contempler la fameuse Kaaba, la pierre noire tombée du ciel. Les Fidèles du Prêtre Jean et ceux qui les ont précédés ont toujours eu un faible pour l'astronomie. N'oubliez pas que les Rois Mages étaient des observateurs du ciel ! Bref, ce moine traversait une région désertique et pelée avant d'atteindre le but de son voyage, lorsqu'il rencontra un jeune berger âgé de treize ans accompagné de ses moutons...

Miranda interrompit le récit du moine en apportant un assortiment de légumes grillés ainsi qu'une carafe de vin rouge. Frère Arno attendit que chacun soit servi avant de reprendre son

histoire.

- Le moine dont je vous parle avait reçu le don du discernement, et savait jauger la qualité des âmes en faisant abstraction de l'enveloppe physique, de l'âge ou de la position sociale. Dès qu'il vit le jeune berger arabe, il sentit qu'il s'agissait d'un « élu », un émissaire divin. L'adolescent était pauvre et illettré, mais il avait en lui les germes d'un grand prophète. Alors le moine a parlé à l'enfant, il lui a révélé le grand destin auquel il était voué et l'a initié aux connaissances qui devaient lui permettre d'accéder à la position éminente à laquelle il était promis. Puis il le conduisit à La Mecque afin qu'il reçoive les énergies sacrées de la pierre noire de la Kaaba, l'une des « pierres tombées du ciel » qui ont toujours accompagné l'évolution de l'humanité.

Stéphane se sentait touché par cette histoire, qui ressemblait à un conte philosophique.

- Et qui était cet enfant ?

- Le futur prophète Mahomet, le fondateur de

l'islam.

Stéphane marqua le coup. Ce diable de moine avait un véritable talent pour présenter les religions sous un jour nouveau et en dévoiler la face cachée.

- Vous voulez dire que, sans ce moine chrétien...

- ... Mahomet aurait peut-être toujours ignoré sa vocation et l'islam ne serait jamais né, compléta frère Arno la bouche pleine. Vous voyez que nous sommes loin des guerres de religions, mon cher Stéphane... De plus, je dois ajouter que les chrétiens de rite nestorien et les Fidèles du Prêtre Jean étaient présents à la cour des califes de Bagdad, capitale des Abbassides. Ils avaient même le monopole des sciences médicales et philosophiques. Ce sont eux qui ont traduit les principaux textes d'Hippocrate et de Galien sur la médecine du grec en syriaque, puis du syriaque en arabe. Ce sont eux également qui ont appris la médecine aux Arabes, en créant un vocabulaire médical et philosophique spécifique qui a donné la naissance à la science arabo-

musulmane. Et ceci jusqu'à la prise de Bagdad par les Mongols en 1258. Ce qui n'a pas empêché ces derniers de renier leurs croyances chamaniques pour se convertir au christianisme nestorien pratiqué à Bagdad par l'élite des Fidèles du Prêtre Jean ! En fait, les nestoriens ont évangélisé la plupart des pays orientaux, des trois Indes jusqu'au Malabar et la Chine. En 1220, un auteur nommé Jacques de Vitry a d'ailleurs écrit que « les chrétiens qui habitent la majeure partie de l'Inde sont nestoriens et sujets d'un très puissant prince, que le peuple nomme le Prêtre Jean. »

- Si je comprends bien, les Fidèles du Prêtre Jean ont infiltré toutes les religions, commenta Stéphane d'un ton provocateur.

- Permettez-moi de vous corriger, Stéphane. Les Fidèles du Prêtre Jean et leurs prédécesseurs, les Chrétiens de rite nestorien, sont à l'origine de toutes les religions. C'est pour cela qu'ils incarnent depuis toujours la religion universelle, celle de la paix et de la tolérance. Souvenez-vous

de Melchisédech, roi de Salem, à savoir « roi de paix ».

- Mais si l'Église du Prêtre Jean est aussi influente, pourquoi est-elle restée dans l'ombre durant tous ces siècles ? s'étonna Stéphane en avalant une bouchée de courgettes savoureusement craquantes.

Frère Arno jeta un bref regard en direction d'Hélène avant de répondre.

- Pour la même raison que les femmes n'ont toujours pas la place qu'elles méritent dans les religions officielles, notamment l'Église de Rome. Pour la même raison que le Vatican a été maudit voici près de deux mille ans par l'apôtre Pierre. Pour la même raison que le pape Jean-Paul Ier a été assassiné au trente-troisième jour de son pontificat.

- C'est l'Église qui fait barrage, c'est bien ça ? interrogea Stéphane. L'Église est votre ennemie ?

Frère Arno fixa longuement le visage de Stéphane.

- Pas l'Église en tant que telle, concéda le moine. Mais la force obscure qui est tapie en son sein, et qui aujourd'hui déchaîne toutes ses forces.

Le moine marqua une pause, but une gorgée de vin, et reprit :

- Cette force porte le même nom que l'astéroïde géant qui se précipite vers la Terre.

- Lucifer ?

- Lucifer, ou l'Antéchrist, appelez-le comme vous voulez. Une lecture superficielle de l'Apocalypse de Jean a fait croire que cette entité surviendrait à la fin des temps, avant l'avènement final du Christ. En réalité, elle a toujours été là, depuis le début. Contrôlant tout, régentant tout, les peuples, les nations, les âmes. Si l'humanité échappe à la destruction d'ici la fin de la semaine, elle n'échappera pas au pouvoir de Lucifer, qui s'apprête à instaurer officiellement son règne de tyrannie et de mensonge, par le biais de l'Église romaine et du Nouvel Ordre Mondial.

- L'Église va passer sous le contrôle de Lucifer ? s'étonna Stéphane.

- Elle l'est déjà, affirma frère Arno. Depuis sa fondation. Depuis la Prophétie de Pierre. C'est cette prophétie que frère El Caro vous a demandé de venir chercher. Cela fait si longtemps que j'en suis le gardien... Les temps sont venus de la révéler...

Le moine porta le verre de vin à ses lèvres et le but lentement, les yeux fermés, prenant le temps de le déguster comme si c'était le dernier.

- Lorsque je m'en serai défait, cela fera un gros poids de moins sur mes épaules... Le plus tôt sera le mieux. Tant pis pour les tiramisus...

Frère Arno reposa son verre de vin vide avec un petit claquement sur la table.

- Nous allons faire une petite visite nocturne du Vatican. J'ai mes entrées chez les gardes suisses.

Lorsque frère Arno et ses deux compagnons sortirent de la Pancia Felice, ils ne remarquèrent pas la voiture qui, tous feux éteints, les suivait au pas.

32

Rome, basilique Saint-Pierre, 23 h 45

La Garde suisse était la plus petite et la plus ancienne armée du monde. Créée à Rome le 22 janvier 1506, elle comportait cent dix hommes originaires de différents cantons suisses. Ils devaient être célibataires, catholiques romains, avoir entre dix-neuf et trente ans, mesurer plus d'un mètre soixante-quatorze, bénéficier d'un

casier judiciaire vierge, avoir suivi avec succès l'école des recrues des gardes suisses et prêté serment d'allégeance au pape, lors de la cérémonie d'intronisation ayant lieu le 6 mai de chaque année. Cette date commémorait l'anniversaire du sac de Rome, le 6 mai 1527, jour funeste où cent quarante sept jeunes gardes suisses avaient trouvé la mort.

Sujets de curiosité des touristes en mal de photographies, les gardes suisses rivalisaient en notoriété avec les bonnets à poils des gardes anglais de Buckingham Palace. Ils devaient en effet porter l'uniforme chamarré rouge, jaune et bleu, dont la légende attribuait la création à Michel Ange, mais qui en réalité était l'œuvre d'un certain Jules Repond, commandant de la Garde Suisse qui s'inspira des fresques de Raphaël en 1914.

Leur mission principale était de veiller sur la sécurité du Saint-Père et de ses collaborateurs à l'intérieur même du Vatican, le Corps de Gendarmerie de l'État de la Cité du Vatican

prenant le relais lors des déplacements du Saint-Père en dehors de la cité pontificale. Les gardes étaient astreints à de longues stations immobiles aux différentes entrées du palais apostolique, à savoir la cour Saint-Damase, la cour du Belvédère, le Cancellò Petriano, ancien Saint-Office, l'Arco delle Campane, où avait lieu toutes les deux heures la relève de la garde, le Portone di Bronzo, la porte Sant'Anna, la Salle Royale, ainsi qu'aux différents étages du palais, face aux bureaux du secrétaire d'État et bien entendu devant les appartements du Saint-Père.

Le PC de la Garde Suisse se trouvait à l'entrée du Vatican, au nord-est de la basilique, au pied des appartements du pape. On y avait accès par la porte Sant'Anna, à droite de la place Saint-Pierre. C'est là que frère Arno avait conduit Hélène et Stéphane, après avoir joint le garde suisse sur son téléphone portable.

- C'est un gentil garçon originaire du Valais, avait précisé le moine. Je l'ai pris en amitié et, curieusement, lui aussi... Il ne peut rien me

refuser.

- Je ne savais pas que les visites nocturnes du Vatican étaient autorisées, fit remarquer Stéphane.

- Elles ne le sont pas, confirma le moine. L'enceinte du Vatican et de la basilique Saint-Pierre dispose d'un dispositif de surveillance ultra-moderne. Les différents accès sont protégés par des moyens de contrôle électroniques très sophistiqués. Il est impossible de pénétrer dans le Vatican par effraction. Les gardes suisses logent dans la caserne qui leur est réservée à l'intérieur de l'État pontifical, mais ils ont des permissions de sortie. En fait, ils bénéficient d'un jour de congé pour deux jours de travail. Ils peuvent donc circuler librement dans Rome. Et croyez-moi, ils ne s'en privent pas ! Les gardes suisses sont généralement beaux garçons, et curieusement, leur engagement dans l'église leur procure un certain succès auprès des filles... Allez comprendre. Le prestige de l'uniforme lié à la saveur de la transgression,

sans doute. Il faut préciser que, même s'ils doivent être célibataires, les gardes suisses, contrairement aux prêtres ou aux moines, n'ont pas fait vœu de chasteté...

Les regards de Stéphane et d'Hélène se croisèrent brièvement.

Frère Arno commençait à manifester des signes d'impatience lorsqu'un jeune homme s'engagea sur la place Saint-Pierre et s'approcha d'eux d'un pas désinvolte. Vêtu d'un jean et d'un blouson de type « Bomber », une paire de Nike aux pieds, il ressemblait à n'importe quel jeune homme de son époque. Un grand sourire illuminait son visage semé de taches de rousseurs, surmonté de cheveux roux coupés courts.

- Eh bien, Aurélien, tu fais des infidélités au costume de Michel Ange ? lança frère Arno avec un faux air de reproche.

- Vous me voyez me balader dans Rome en culottes bouffantes, coiffé d'un béret alpin, frère Arno ? répondit le jeune homme d'un ton

gouailleur, avec un fort accent valaisan.

- Vous avez la permission de minuit ? demanda la jeune fille d'un air interrogateur.

- Pas vraiment ! répondit le Valaisan en consultant sa montre. Nous avons l'interdiction formelle de dormir en dehors du Vatican. Et l'extinction des feux est à minuit précise. Je reprends mon service à 7 heures du matin. J'aurai bien besoin de quelques heures de sommeil...

- Alors, ne tardons pas davantage, reprit frère Arno. Je serais navré qu'Aurélien ait des ennuis à cause de moi.

- Suivez-moi, chuchota le garde suisse. Et ne faites pas de bruit. Les officiers ne plaisantent pas avec la discipline...

Le jeune Valaisan s'approcha de la porte blindée dont il déclencha l'ouverture en faisant glisser sa carte magnétique avant de composer rapidement un digicode.

- Vite, entrez, murmura-t-il de son accent traînant qui démentait le sens de son invitation.

Tous les quatre se faufilèrent à l'intérieur de l'enceinte privée. A droite s'élevait l'église paroissiale Sant'Anna dei Palafrenieri. A gauche se trouvait la caserne des gardes suisses.

- Aurélien, rejoins vite ta caserne avant le couvre feu, chuchota frère Arno. Ne t'inquiète pas, nous serons aussi discrets que des souris.

- Et pour sortir ? interrogea le Valaisan.

- Oh ! On n'entre pas facilement au Vatican, mais il y a bien des façons d'en s'en échapper ! rétorqua le moine d'un air entendu. Depuis le temps que je vis ici, je connais chaque recoin, chaque porte, chaque issue, chaque passage secret. Le Vatican est un labyrinthe, pas une prison. Et son plan est inscrit là !

Du plat de sa main droite, Frère Arno frappa son front tonsuré.

- Bon courage, dans ce cas, répondit Aurélien. Et bonne nuit chez saint Pierre !

Le garde suisse courut vers l'entrée de la caserne, laissant les trois intrus seuls à l'intérieur du Vatican.

- Nous allons commencer par la chapelle Sixtine, annonça à mi voix le moine. Suivez-moi...

Les trois silhouettes continuèrent leur chemin, laissant à leur gauche la Tour de Nicolas V, siège de la Banque du Vatican, et à leur droite le Supermarché et la Poste vaticane. Il s'agissait de l'aile commerçante de la Cité pontificale, jouxtant le Palais de Sixte V, qui abritait la résidence du Saint-Père, et conduisant à la Cour du Belvédère, dont la partie sud était bornée par le donjon Borgia qui lui-même offrait un accès à la chapelle Sixtine.

Frère Arno connaissait effectivement les lieux à la perfection, et s'orientait sans la moindre hésitation entre les différents bâtiments et édifices qui jalonnaient leur périple nocturne. Il savait également l'emplacement des poternes

dérobées, dont il faisait jouer les pênes sans la moindre difficulté.

Hélène et Stéphane ne le quittaient pas d'un pouce, marchant du pas le plus léger possible, retenant leur respiration. Ils se faisaient l'effet de collégiens participant à une chasse au trésor. Un trésor qui n'était rien moins que la Prophétie de Pierre, le manuscrit dont la révélation allait définitivement saper les fondations de l'Église de Rome.

Après avoir emprunté quelques détours savants, frère Arno et ses deux compagnons se retrouvèrent dans une vaste salle de 40 mètres de long, 13 mètres de large et 21 mètres de hauteur, dont les murs et la voûte en berceaux étaient entièrement recouverts de fresques sur lesquelles se posait la froide clarté lunaire issue des douze fenêtres cintrées.

Ils se tenaient au cœur de l'un des lieux sacrés les plus célèbres et les plus visités au monde.

La chapelle Sixtine.

Rome, Vatican, 23 h 55

- Tout s'est bien passé ? interrogea le cardinal Pantalucci en tirant sur son cigarillo.
- Oui, Éminence, répondit Aurélien de son accent traînant. J'ai agi exactement selon vos ordres.
- Très bien, Aurélien. Je te prédis un bel avenir dans le corps des gardes suisses. J'y veillerai personnellement.

Le secrétaire d'État posa paternellement sa main manucurée, où brillait le saphir, sur l'épaule du jeune Valaisan qui rougit de fierté.

- Je n'ai fait que mon devoir, crut-il bon d'ajouter. Je suis ici pour servir l'Église. Et protéger le pape...

- Je l'entends bien ainsi, rétorqua Pantalucci avec un fin sourire. Et le futur pape sera toujours reconnaissant vis-à-vis de ses fidèles de la première heure... N'est-ce pas, Augusto ?

Le secrétaire particulier du cardinal s'inclina légèrement en signe d'acquiescement.

- A présent, tu peux rejoindre ta chambrée, Aurélien. Il est près de minuit, l'heure de l'extinction des feux. Ce n'est pas la peine que tu te fasses remarquer par tes camarades.

Le jeune Valaisan s'inclina profondément et quitta la vaste salle de style Renaissance, aux murs chargés de rayonnages de bibliothèques, qui servait de Commandement à la Garde Suisse. A cette heure-ci, la salle était vide, mais durant la journée elle résonnait du cliquettement des claviers d'ordinateurs.

- Il est temps de passer dans la salle de contrôle, Augusto. Je tiens à savoir exactement ce que ces intrus sont venus chercher au Vatican.

- Je vous suis, Éminence.

Le cardinal et son secrétaire passèrent dans une salle latérale, occultée par une porte dissimulée dans un des murs de la bibliothèque.

Cette seconde salle était plus petite, plongée dans la pénombre. Des écrans en noir et blanc alignés le long des murs lançaient des lueurs blafardes. Augusto s'assit à la table de contrôle et fit rapidement défiler les images en sélectionnant les innombrables sources d'enregistrement.

La plupart des bâtiments du Vatican faisaient l'objet d'une surveillance permanente, grâce à un réseau de caméras à infrarouges installées dans les angles des plafonds des salles principales. Ainsi, il était possible d'observer et d'enregistrer toutes les allers-venues qui se déroulaient dans l'enceinte de la cité pontificale. De jour comme

de nuit.

- Je les ai repérés, Éminence. Ils viennent d'entrer dans la chapelle Sixtine. Voulez-vous que l'on donne l'alerte ?

- Surtout pas ! clama le cardinal. Ils se sont jetés dans la gueule du loup. Ils ne peuvent plus faire un pas sans que nous ne sachions où ils se trouvent exactement. Ainsi, ils vont nous conduire d'eux-mêmes vers ce que nous recherchons... Alors, et alors seulement, nous les intercepterons.

NUIT DU VENDREDI AU SAMEDI

## Chapelle Sixtine, 0 h 10

Vieille de plus de cinq cents ans, puisqu'elle avait été construite entre 1477 et 1483 pour le pape Sixte IV, dont elle portait le nom, la chapelle Sixtine abritait les fresques des plus grands artistes de la Renaissance, notamment Le Pérugin, Botticelli et surtout Michel-Ange, à qui l'on devait notamment les fresques de la voûte, illustrant les divers épisodes de la Genèse, ainsi que celles du Jugement dernier.

- Michel Ange a consacré dix ans de sa vie à réaliser ces fresques, expliqua frère Arno. Il lui fallut quatre ans pour peindre la Genèse, entre 1508 et 1512, puis six autres années pour achever Le Jugement dernier, entre 1535 et 1541. Il travaillait seul, sans aides ni apprentis, à la lumière des bougies, se contorsionnant dans des positions incroyables. Il y a usé son corps et sa santé, et sans doute également son âme...

Mais il est parvenu à ce qu'il désirait. Prendre sa revanche sur le Vatican et afficher sur les murs de la chapelle où se retire le Collège cardinalice pour élire chaque nouveau pape les signes de la déchéance de l'Église de Rome et de la malédiction qui pèse sur elle. Pour qui sait regarder, la fresque du Jugement dernier est une condamnation de l'Église. Une parfaite illustration de la Prophétie de Pierre.

- Que voulez-vous dire ? s'étonna Stéphane. Il avait tout naturellement baissé la voix, impressionné malgré lui par l'immensité et la majesté du lieu.

- Je veux dire que Michel-Ange, tout comme la majorité des artistes de la Renaissance, dépendait entièrement des mécènes qui lui passaient commande pour des œuvres de circonstance. Et le principal mécène, à cette époque-là, était l'Église de Rome. Mais comme vous avez pu le constater en notant les vingt-trois ans qui séparent le chantier de la Genèse de celui du Jugement dernier, Michel Ange a dû se

passer de son principal pourvoyeur de fonds durant de très nombreuses années. Il n'était plus en odeur de sainteté au Vatican.

- Que s'est-il passé ?

- Un changement de pape, tout simplement. C'est Jules II qui avait commandé le plafond de la Sixtine à Michel-Ange. Les deux hommes avaient des relations houleuses, voire tempétueuses, car le peintre avait un sacré caractère et des exigences de star. Mais le pape admirait son travail et l'avait pris en amitié, malgré ses frasques.

- Ses frasques ? s'esclaffa Stéphane.

- Oh, rien de grave. Une courte liaison avec un valet du pape. Cela n'avait rien d'exceptionnel à l'époque, mais Michel-Ange avait tout de même dû s'enfuir à Florence, avant d'être rappelé par Jules II. Bref, l'artiste avait plutôt la belle vie au Vatican. Mais la mort du souverain pontife en 1513 a mis brutalement fin à cette ère de grâce car les papes suivants, Léon X et surtout l'austère

Adrien VI, jugèrent l'artiste trop incontrôlable et trop scandaleux pour lui confier de nouveaux travaux. Michel-Ange claqua la porte de Saint-Pierre de Rome, si je puis m'exprimer ainsi, et se retira à Florence, où il bénéficia de la protection des Médicis. Mais n'oubliez pas que notre peintre était de tempérament susceptible et rancunier, et n'avait pas pardonné à Rome de l'avoir congédié comme un vulgaire employé. Il commença à développer un très fort ressentiment vis à vis du Vatican et des papes qui y siégeaient, un ressentiment qui se mua progressivement en franche hostilité, puis en haine. En 1527, il prit partie pour le sac de Rome déclaré par l'empereur Charles Quint.

- Et pourtant, il a bien rejoint le Vatican pour peindre la fresque du Jugement dernier, non ? fit remarquer Stéphane.

- Justement ! lança frère Arno avec un accent de triomphe. Lorsque le nouveau pape Clément VII lui demanda de revenir en 1532 pour broser les fresques de la chapelle Sixtine, Michel-Ange a

bien entendu accepté. Mais à la mort du pape, deux ans plus tard, il a failli tout abandonner. Pour le remotiver, le nouveau pape, Paul III, le nomma architecte, peintre et sculpteur en chef du Vatican en 1535, et le somma de terminer les fresques du Jugement dernier. C'est à ce moment-là que Michel-Ange comprit que l'heure de la vengeance avait sonné. Il consacra les six années suivantes à inverser et subvertir de l'intérieur le message de l'Église de Rome, en mettant en scène la Prophétie de Pierre et sa malédiction ancestrale dans sa fresque du Jugement dernier. On ne pouvait pas rêver vengeance plus subtile et retorse. Typique de l'esprit des Médicis, dont Michel-Ange était familier...

Stéphane ne parvenait plus à démêler le vrai du faux, et se demandait si le moine n'était tout simplement pas en train de se payer sa tête. Michel-Ange et la chapelle Sixtine étaient connus dans le monde entier. Et les décorations que le premier avait faites de la seconde étaient considérées comme les œuvres d'art les plus fameuses et les plus prestigieuses de tous les

temps. Elles ne pouvaient rivaliser qu'avec La Joconde ou La Cène de Léonard de Vinci, le principal rival de Michel-Ange. Comment imaginer que le peintre toscan ait consacré six années de sa vie pour réaliser un chef d'œuvre artistique absolu par simple désir de vengeance ? C'était de la folie pure...

Hélène remarqua la mine suspicieuse de Stéphane.

- Vos audacieuses théories semblent choquer notre ami, frère Arno. Peut-être pourriez-vous nous livrer quelques indices appuyant vos soupçons ? J'avoue que je serais moi-même très intéressée par votre démonstration. Elle risque d'être assez éloignée de ce qu'on m'a enseigné à l'université...

Frère Arno émit un petit rire de gorge, flatté par ces légères remontrances qu'il interprétait comme des compliments. Il extirpa une lampe torche de sa poche et en balaya largement la fresque, s'attardant sur tel ou tel élément afin de le mettre en valeur.

- Tout d'abord, et je m'en excuse auprès d'Hélène, dont je ne voudrais pas choquer la pudeur, je vous fais remarquer que la plupart des personnages sont nus, ce qui est assez incongru à l'intérieur d'un lieu saint, vous en conviendrez.

Hélène gratifia le moine d'un regard noir.

- Or, cette provocation n'est pas le fruit de mon imagination, continua frère Arno. Elle est le fait de Michel-Ange, qui l'a voulue ainsi...

- Hum, il est vrai que certains corps sont dénudés, admit Stéphane. Mais pas tous, tout de même. Certains sont revêtus de sortes de toges...

- Grave erreur, mon jeune ami ! triompha le moine. Cette fresque ne compte pas moins de quatre cent personnages. L'artiste les a tous peints dans le plus simple appareil, y compris le Christ ! Or, souvenez-vous que Michel-Ange avait mis comme condition à l'exécution de sa commande le fait d'être le maître d'œuvre absolu

de l'ouvrage, de peindre seul et de ne laisser entrer personne dans la chapelle tant que son travail ne serait pas entièrement achevé ! Imaginez la surprise des bons pères du Vatican lorsqu'ils ont découvert, le jour de l'inauguration, cette marée de chairs roses et suggestives ! La nudité et la luxure souillaient les murs de la plus sainte chapelle de la chrétienté. Ce fut un beau scandale...

- Et comment a réagi le pape ? Après tout, c'est lui qui avait insisté pour que le peintre réalise cette fresque...

- Vous avez raison, Stéphane. Paul III était bien embarrassé. Sa première réaction fut de faire effacer toute la fresque. Mais il avait engagé durant six longues années l'argent du Vatican dans cette entreprise hasardeuse, et il était difficile de faire comme si rien ne s'était passé. Alors, il a opté pour une solution intermédiaire. Il a fait rhabiller les corps nus.

- Comment cela ? s'étonna Stéphane.

- En faisant peindre des voiles et des tuniques sur les parties les plus compromettantes de l'anatomie des personnages aux postures les plus ambiguës...

- Pour préserver la pudeur du pape, sans doute ? ironisa Hélène qui n'avait pas digéré la remarque du moine.

Stéphane considéra un instant la jeune femme. Il comprit que ce n'était pas sa pudeur, mais sa fierté qu'avait égratigné frère Arno. Pour faire diversion, il enchaîna aussitôt :

- Et Michel-Ange a accepté ?

- Bien sûr que non ! ricana frère Arno. C'est un peintre de moindre importance – mais à l'obéissance sans faille – qui se chargea de cette mission délicate. Un certain Daniele da Volterra, qui est passé à la postérité sous le surnom peu obligeant de Braghettonne, le « culottier ». Au XVIIe siècle, le pape Clément XII fit lui aussi recouvrir d'autres personnages. Ce n'est qu'à la suite de la longue restauration qui a eu lieu entre

1981 et 1992 que les chairs de Michel-Ange ont été débarrassées de leurs oripeaux. Et encore, pas toutes, comme vous le faisiez remarquer ! Certaines ont gardé leurs culottes ! Mais la manœuvre était grossière. Les linges dont sont couverts les personnages « rhabillés » ne font qu'attirer l'attention sur les détails qui, s'ils n'étaient point cachés par l'artifice du pinceau, révéleraient des postures plus qu'indécentes.

Stéphane prit le temps d'examiner en détails les figures que lui désignait frère Arno avec le pinceau lumineux de sa torche. Et il devait bien avouer que certaines scènes de ce Jugement dernier étaient assez explicites.

Ainsi, du côté gauche de la fresque, une femme agenouillée appuyait son visage sur le bas ventre d'une autre femme debout, les seins nus, dont le bas du corps demeurait nimbé d'un voilage verdâtre. La plupart des hommes figurés de face étaient gratifiés d'un bout d'étoffe leur dissimulant l'entrejambe. La Vierge elle-même se déhanchait dans une pose sensuelle, que rattrapait le voile

bleu qui lui ceignait les reins. Quant au Christ, n'était l'étoffe providentielle qui recouvrait son bas ventre, il n'hésitait pas à exhiber un corps athlétique, où chaque muscle était parfaitement dessiné. Sa main droite était relevée au-dessus de sa tête, dans un geste d'imprécation, et son regard était dirigé vers le bas.

- Cette représentation du Christ me semble assez peu habituelle, remarqua Stéphane en tendant la main. D'une part, je ne l'imaginais pas aussi jeune et musclé. On dirait un adepte du body building. Et ce geste de la main... On dirait qu'il jette un sort...

- Bien observé ! rugit frère Arno. Le Christ jette bel et bien un sort, ou plus exactement une malédiction.

- Mais sur qui ?

- Suivez son regard, suggéra le moine. Quel est le personnage que semble maudire le Christ ?

- Je vois un groupe d'hommes. Mais celui qui se détache est un vieillard nu et barbu, assis à califourchon sur un nuage, les cuisses bien

écartées. C'est curieux, il tient une sorte de dépouille dans la main gauche. Une peau vide. Et son regard semble narguer celui du Christ. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

- Vous êtes fort perspicace, cher Stéphane ! Le vieillard ombrageux que vous avez remarqué est saint Barthélémy, l'un des patrons de Rome, dont le martyr a été d'être écorché vif. Or, remarquez que la peau vide du saint représente un autoportrait caricatural... de Michel-Ange lui-même ! Les indices sont clairs, non ?

- Euh... Je pense que ma perspicacité me fait provisoirement défaut, ironisa Stéphane.

- Je vais vous aider, continua frère Arno. Vous avez bien relevé l'antagonisme qui oppose le Christ et le saint patron de Rome dans cette fresque. Or, les modèles choisis par le peintre pour ces deux figures chrétiennes appartiennent à la mythologie antique. Le Christ a le visage et le corps de l'Apollon du Belvédère, tandis que saint Barthélémy a la physionomie de Marsyas, le satyre phrygien qui osa défier le dieu dans une

joute musicale, sous le contrôle des Muses. Le vainqueur devait infliger au vaincu un supplice de son choix... Je vous laisse deviner qui emporta l'épreuve...

- Apollon, je suppose...

- Gagné ! Le dieu parvint à tirer des harmonies parfaites de sa lyre, même en la tenant à l'envers, tandis que Marsyas s'évertuait en vain à tirer des sons de la flûte à deux tuyaux qu'il tenait de Méduse. Le châtement du satyre fut d'être écorché, comme l'a été saint Barthélémy, avant d'être suspendu à un arbre. Un pin, en l'occurrence...

- Euh... Quel rapport peut-il y avoir entre les deux scènes ? Pourquoi choisir une allégorie mythologique pour dépeindre une parabole chrétienne ?

- N'oubliez pas que Michel-Ange était initié au symbolisme, et maniait parfaitement les images cryptées, comme les autres artistes de la Renaissance. Ce qu'il faut retenir, c'est que le

saint patron de Rome a osé défier le Christ, comme Marsyas a défié Apollon. Et tous les deux ont été châtiés en abandonnant leur peau, suspendue à un arbre, ce dernier pouvant aussi bien représenter le pin méditerranéen que le bois de la Croix.

- Un bien cruel châtement...

- Réservé à ceux qui veulent être l'égal de Dieu ! insista frère Arno. C'est le sens même de la Prophétie de Pierre.

- Vous voulez dire que Michel-Ange a voulu démontrer dans sa peinture que le Christ, tout comme saint Pierre, avait jeté sa malédiction sur Rome ?

- Parfaitement...

Stéphane regarda à nouveau la fresque.

- Mais pourquoi le peintre s'est-il représenté sous cette apparence grotesque de peau d'écorché ?

- C'est sa signature. La signature de sa vengeance. La signature en image du sens de la Prophétie de Pierre...

- Je ne comprends pas.

- Michel-Ange a voulu montrer que le Vatican, siège de l'Église de Rome, est pareil à ce lambeau de chair flasque et informe auquel s'accroche Marsyas : une peau vide, exsangue. Il a voulu montrer que le temple de la chrétienté n'est qu'un leurre, un simple bâtiment de pierres dont la pierre d'angle fait défaut.

- La pierre d'angle ? Quelle pierre d'angle ?

- Pierre lui-même. L'apôtre auquel la basilique est consacrée. Il est irrémédiablement absent de ces lieux. L'Église qui se réclame de lui est fondée sur un contresens, doublé d'une escroquerie. L'apôtre en a eu la révélation à l'instant de sa crucifixion. C'est pourquoi il a prononcé sa malédiction. La Prophétie de Pierre...

Stéphane était troublé par ces propos qui remettaient en question le fondement même de la foi de millions de chrétiens. Même s'il se méfiait depuis toujours de la religion, il n'aurait pu

imaginer qu'elle puisse être à ce point dans l'erreur, et entraîner ses fidèles dans cette erreur. Il ne savait plus que dire, que penser.

Hélène, malgré sa bouderie, avait elle aussi écouté attentivement les démonstrations du moine, mais elle ne semblait pas autrement surprise par l'incongruité de ses propos. Au contraire, on aurait dit qu'elle était au courant de tout cela depuis longtemps.

- Je crois que Stéphane a besoin d'autres indices, frère Arno. Je suis bien certaine que vous mourrez d'envie de les produire...

- En effet, ma sœur ! Ces indices ne sont pas loin. Ils se trouvent au cœur de la basilique Saint-Pierre...

Vatican, PC de la Garde Suisse, 0 h 30

- Où sont-ils passés ? Je ne les vois plus, s'inquiéta le cardinal Pantalucci.

- Ils ont quitté la chapelle Sixtine, confirma Augusto. Attendez que je me connecte sur les autres caméras de surveillance. Ah, ça y est... Vous voyez ces trois silhouettes sombres ? Ce sont eux. Ils viennent de pénétrer dans la basilique.

Le cardinal eut un petit rire forcé.

- C'est une véritable visite guidée du Vatican à laquelle nous assistons, ma parole ! En pleine nuit, je dois remarquer que cela ne manque pas d'audace... Heureusement que nous avons pris la précaution de faire surveiller ce frère Arno. Je

me doutais qu'il existait une taupe au Vatican. A présent, il n'y a plus qu'à le suivre à la trace, lui et ses deux invités surprise. Es-tu armé, Augusto ?

Le secrétaire du cardinal haussa légèrement les sourcils en signe d'étonnement.

- Non, Éminence. J'avoue que je ne...

- Cela ne fait rien. De toutes façons, ils ne pourront aller nulle part. Ils sont coincés ici. Il suffit d'attendre...

Sur l'écran, on distinguait à peine les trois ombres avançant à pas de loup au cœur de l'immense basilique plongée dans l'obscurité.

- Il n'y a pas le son ? demanda le cardinal.

- Les caméras enregistrent les images, mais elles ne sont pas équipées de micros, précisa Augusto.

- C'est bien dommage, soupira le cardinal. Je donnerais cher pour entendre les élucubrations qu'est en train de débiter ce prêtre renégat... Mais cela ne fait rien. Il nous les livrera plus tard.

Peut-être pas de son plein gré, mais avec un brin de persuasion, il n'aura plus aucun secret pour nous...

Le cardinal sortit un nouveau cigarillo de son étui et le planta entre ses dents blanches. Il se réjouissait par avance du tour qu'allait prendre cette filature nocturne.

Vatican, basilique Saint-Pierre, 0 h 45

- C'est également à Michel-Ange que l'on doit le plan général de la basilique Saint-Pierre, expliqua frère Arno en désignant d'un geste large l'immense salle où ils se trouvaient. Sur ordre du pape Paul III, en 1547, six ans après l'achèvement du Jugement dernier. Le peintre et architecte était âgé de plus de soixante-dix ans. Il n'a accepté, comme pour la fresque, qu'à la condition d'être entièrement libre de ses choix architecturaux. Le pape s'est incliné, une fois de

plus, malgré le précédent déplorable dont le Toscan avait été l'artisan. Les autres architectes de talent auxquels il s'était adressé lui avaient fait faux bond. Giulio Romano, qui aurait eu sa préférence, était mort, et Sansovino refusait de quitter Venise. Ne restait que l'ombrageux Michel-Ange, qui déclara avec hauteur : « Je n'entreprends cette tâche que pour l'amour de Dieu et en l'honneur de l'apôtre ». L'apôtre Pierre, bien entendu, dont il put ainsi achever la vengeance.

Stéphane lança un regard dubitatif au moine.

- Vous ne trouvez pas que vous exagérez un peu, frère Arno ? Tout à l'heure, Michel-Ange signait sa fresque d'une peau vide, et à présent...

- Il a signé la condamnation du Vatican dans les pierres mêmes de la basilique. Levez la tête, et vous verrez. Oui, en direction du dôme...

Les trois visiteurs nocturnes se trouvaient juste en-dessous du fameux dôme de la basilique Saint-Pierre, situé à plus de 130 mètres de haut.

Il s'agissait du dôme le plus élevé au monde. Plus haut que le Panthéon. Plus haut que la basilique Saint-Sophie de Constantinople, transformée en mosquée par les Turcs. Un défi aux lois de la pesanteur. Et un manque certain d'humilité. Ce dôme était une sorte de tour de Babel cherchant à prendre le ciel d'assaut.

- Le chantier existait déjà depuis quarante ans lorsqu'il a été confié à Michel-Ange, poursuivit le moine. Le Toscan s'inspira des croquis de Bramante, mais c'est lui qui conçut le chœur surmonté de cet immense dôme. Il mourut en 1564, avant d'avoir achevé son œuvre, mais il avait laissé derrière lui des plans très précis ainsi qu'une maquette. Ses successeurs n'ont eu qu'à suivre ses indications. Le dôme n'a été achevé qu'en 1590.

- Mais je ne comprends toujours pas en quoi ce dôme magnifique a un quelconque rapport avec la Prophétie de Pierre, s'insurgea Stéphane.

- Regardez l'inscription gravée sur le pourtour de la base du dôme, répondit simplement frère Arno.

Que lisez-vous ?

Stéphane prit le temps d'épeler l'une après l'autre les lettres en caractères romains de deux mètres de haut qui entouraient le dôme :

TV ES PETRVS ET SVPER HANC PETRAM  
AEDIFICABO ECCLESIAM MEAM. TIBI DABO  
CLAVES REGNI CAELORVM

Hélène traduisit aussitôt :

- Tu es Pierre et sur cette pierre je construirai mon Église. Je te donnerai les clés du royaume des cieux. Évangile selon Saint-Matthieu, chapitre 16, versets 18 et 19.

- Pardonnez-moi, mais je ne vois toujours pas où vous voulez en venir, insista Stéphane. C'est une phrase tirée du Nouveau Testament, voilà tout. Je ne vois pas en quoi elle peut se rapprocher d'une malédiction quelconque...

- Savez-vous ce qu'est un acronyme, mon cher Stéphane ?

- Bien entendu. En tant que membre du GEIPAN, je suis au courant des petites marottes des astrophysiciens. Un acronyme est une sorte d'anagramme, dans lequel on retient certaines lettres d'une phrase ou d'un nom pour composer un nouveau nom. Par exemple le Large binocular telescope near-infrared Utility with Camera and Integral Field for Estragalactical Research de l'observatoire aérospatial du Mont Graham qui a découvert le premier l'existence de l'astéroïde géant se précipitant vers la Terre a pour acronyme LUCIFER. C'est en leur honneur que le météore a été à son tour baptisé ainsi...

- Vous ne trouvez pas la similitude étrange ? insista frère Arno. Vous parlez d'un observatoire aérospatial, alors que nous nous trouvons sous un dôme ouvrant sur le ciel.

Stéphane se souvint alors qu'il s'était fait la même réflexion lorsqu'ils avaient longé la basilique en taxi, quelques heures plus tôt. Pour un passionné de la recherche spatiale, le dôme éclairé de Saint-Pierre évoquait irrésistiblement

la coupole d'un observatoire. Et le ciel que l'on étudiait sous celle-ci renvoyait au Ciel que l'on invoquait sous celui-là.

- Mais la comparaison ne s'arrête pas là. Cette phrase gravée dans la pierre du dôme dissimule elle aussi un acronyme. Je vous laisse le soin de le trouver...

Stéphane adorait les énigmes, les cryptogrammes et les casse-têtes. Il trouvait le moment bien mal choisi pour se livrer à ce genre d'exercice intellectuel, mais il avait envie de relever le défi lancé par le moine. Ce dernier était certes un personnage hors du commun, doté d'une grande culture et d'un esprit brillant, bien qu'un peu trop porté sur les paradoxes, mais il commençait à l'agacer légèrement avec ses devinettes.

A l'aide de quelques techniques de respiration, héritée des arts martiaux, il fit le vide dans son esprit et se plaça en état de vision globale. Il ne considérait plus la phrase telle qu'elle avait été écrite, mais comme un ensemble de lettres en

désordre, dont certaines pouvaient s'accoupler dans un ordre différent afin de créer un mot nouveau. Exactement comme dans le jeu du Scrabble.

Les lettres dansaient devant lui, se mélangeant sans cesse, essayant mille combinaisons. Mais elles étaient trop nombreuses, et le sens des mots qui surgissaient dans l'esprit de Stéphane était trop éloigné de ce qu'il était censé rechercher.

Il fallait restreindre le champ des possibles. En privilégiant d'une part les mots ou les noms ayant un sens en latin, d'autre part en recherchant en priorité ceux qui se situaient dans un contexte religieux ou prophétique.

Les lettres se mirent en place d'elles mêmes devant ses yeux, et il commença à les épeler.

- L... U... C... I... E... LUCIE ! Non, attendez...  
L... U... C... I... F... E... R... LUCIFER ! Le même acronyme que l'astéroïde et l'Observatoire du Mont Graham...

- Exact ! jubila frère Arno. Je vous rappelle d'ailleurs que, comme par hasard, l'observatoire dont vous parlez est voisin de celui du Vatican, en plein désert de l'Arizona.

- Mais... Cela signifie que l'acronyme se trouve dans la phrase même que Matthieu prête à Jésus dans son Évangile... Suspectez-vous le Christ de...

- Je vous rappelle un passage de l'Ancien Testament : « Ils ont des yeux, et ne savent pas voir ; ils ont des oreilles, et ils ne savent pas entendre ». C'est dans le Livre de Jérémie, chapitre 5, verset 21. La Bible entière est un cryptogramme, basée sur un code secret. L'enseignement de Jésus ne se faisait que par paraboles, une autre façon d'encourager ses disciples à chercher un sens caché à ses paroles... D'ailleurs, si vous cherchez encore, vous trouverez d'autres acronymes dans la fameuse phrase de saint Matthieu. DIABOLUS, par exemple. Ou encore ANTECHRISTI...

- Oui, en effet... compléta Hélène après avoir observé à nouveau le manège des lettres. Lucifer, le Diable, l'Antéchrist... Ils agissent comme des messages subliminaux cachés dans la phrase évangélique. C'est assez troublant, je dois le reconnaître. Quelle est votre interprétation, frère Arno ?

Le moine écarta les mains en levant les yeux au ciel, comme s'il était en oraison.

- Les voies de Dieu sont impénétrables, dit-on. Les rationalistes prétendront qu'il ne s'agit que d'une coïncidence, la distribution de certaines lettres ayant statistiquement plus de chance d'entrer dans la composition d'un plus grand nombre de mots. Mais on peut tout aussi bien suggérer qu'en prononçant cette phrase, livrant à Pierre les clés du royaume des cieux tout en l'instaurant chef suprême de l'Église sur terre, Jésus a cherché de façon subliminale, comme le fait remarquer fort justement Hélène, à prévenir l'apôtre du danger qui planait sur lui et l'Église si l'un et l'autre cherchaient à rivaliser avec Dieu,

comme le satyre Marsyas le fit avec Apollon. L'Église de Pierre deviendrait alors celle de Lucifer et de l'Antéchrist. C'est le sens même de la Prophétie de Pierre.

- L'Église de Lucifer ? Rien que ça ? ricana Stéphane. Le pape serait donc l'Antéchrist ?

- Le prochain pape, certainement, répliqua frère Arno d'un ton grave. En tout cas celui qui est donné comme favori dans les intentions de votes du Sacré Collège. C'est pourquoi il est urgent de dévoiler enfin la Prophétie de Pierre. Il est temps de nous rendre dans la crypte où sont conservés les tombeaux des papes. Et celui de saint Pierre...

Après avoir franchi une grille et descendu un escalier en spirale, les trois visiteurs anonymes se retrouvèrent dans les fameuses grottes vaticanes, situées à l'aplomb de la nef centrale de la basilique Saint-Pierre, sous le maître-autel surmonté du baldaquin à quatre pilastres du Bernin, à environ trois mètres sous terre.

Il s'agissait d'une véritable église souterraine, dont les dimensions correspondaient à l'ancienne basilique, édifiée par Constantin au IV<sup>e</sup> siècle. Une église, ou plus exactement une nécropole, car elle était truffée de niches abritant des tombeaux et des sarcophages savamment ouvragés, composés de bois et de métaux précieux. La plupart étaient agrémentés de gisants de marbres, représentant les pontifes défunts en habits sacerdotaux, les bras croisés sur la poitrine.

Se trouvaient là les tombes de 148 papes sur les 265 qui s'étaient succédés sur le trône de saint Pierre. Le dernier à y avoir été inhumé était Jean-

Paul II en 2005. Son corps reposait dans une niche aménagée en cellule de monastère, recouverte d'une simple dalle de marbre blanc de Carrare.

Stéphane et Hélène étaient impressionnés par cette accumulation de mausolées défiant les siècles. Ils se trouvaient confrontés à deux millénaires de chrétienté, dont chaque étape était jalonnée par la tombe d'un pape. Le froid et l'humidité qui régnaient dans cette crypte ajoutaient à l'ambiance à la fois imposante et funèbre qui se dégageaient du lieu.

Sans se concerter, ils progressaient en silence. Les paroles semblaient vaines face à ces gisants de pierre assoupis dans la mort.

Frère Arno continuait à avancer, dirigeant vers le sol le pinceau de sa lampe torche. Il semblait parfaitement connaître son chemin, bien que la nécropole fût plongée dans l'obscurité.

Il s'arrêta bientôt devant une grille ronde encastrée dans le sol.

- C'est ici, dit le moine à voix basse. Le passage vers la seconde nécropole, la plus ancienne. Celle où se trouve le tombeau de l'apôtre Pierre. Stéphane, aidez-moi à déplacer cette grille, elle doit être un peu rouillée...

Sans discuter, Stéphane se mit à genoux et entreprit de tirer sur la grille qui, en effet, paraissait soudée dans le sol. Frère Arno tirait lui aussi autant qu'il pouvait, soufflant comme un boeuf. Mais ses efforts étaient vains.

- Sauf votre respect, vous me gênez plus qu'autre chose, frère Arno, lui lança Stéphane. Laissez-moi faire.

Le moine s'écarta pendant que Stéphane bandait les muscles de ses bras, se concentrant entièrement sur l'obstacle à franchir. Il prit une longue inspiration puis, en poussant un bref cri perçant, il tira d'un coup sec sur la grille qui s'ouvrit dans un grand bruit de ferraille.

Le jeune homme se redressa, le front en nage

malgré la fraîcheur de la crypte.

- Pas mal, constata Hélène. Au moins, toutes vos heures d'entraînements auront servi à quelque chose.

Piqué au vif, Stéphane allait répliquer, mais frère Arno ne lui en laissa pas le temps.

- Vite, le temps presse... Nous allons descendre dans la terre sacrée de l'Église de Rome, là où se trouve la pierre angulaire de tout son édifice matériel et spirituel. Là où tout a commencé, voici près de vingt siècles...

Le moine s'engagea dans l'étroit goulot qui conduisait tout droit dans les entrailles de la terre.

Vatican, salle de contrôle de la Garde Suisse, 1 h 10

- Ils ont disparus ! Où sont-ils donc passés ? s'impativa le cardinal Pantalucci en écrasant

son cigarillo sur le sol.

Augusto hésita avant de répondre.

- C'est que... On dirait bien qu'ils ont franchi la grille qui sépare la nécropole papale de l'ancienne basilique de Constantin, enfouie en-dessous. L'accès en est pourtant rigoureusement interdit. C'est là que se trouve...

- Je sais ! coupa le cardinal d'un ton brusque. Et je suppose que l'ancienne basilique n'est pas sous vidéo-surveillance ?

- Euh... Non, Éminence. Personne n'est censé s'y rendre, alors pourquoi la surveiller ?

- Décidément, il est grand temps que l'Église se modernise. Du point de vue de sa sécurité, en tout cas. J'y veillerai, lorsque le moment sera venu. Mais pour l'instant, il faut agir, Augusto...

- Voulez-vous que nous appelions les gardes suisses, Éminence ?

- Laissons les gardes suisses où ils sont, répliqua le secrétaire général. Je connais des alliés beaucoup plus efficaces et déterminés... Ils se feront un plaisir de poursuivre la filature...

37

Vatican, nécropole de Constantin, 1 h 15

Frère Arno et ses deux acolytes avançaient en file indienne dans l'obscurité la plus totale, n'était la lampe torche que le moine tenait à bout de bras, comme Diogène. Ils se trouvaient au niveau le plus profond des grottes vaticanes, dans ses fondations les plus anciennes, là où, dix-sept siècles plus tôt, Constantin avait fait édifier la toute première basilique à l'endroit même où l'apôtre Pierre avait subi son supplice. C'était

comme s'ils avaient remonté le temps, aux origines mêmes de la chrétienté, lorsque les premiers disciples du Christ devaient se cacher pour pratiquer leur culte.

Ici, dans le ventre de la terre, il n'était plus question de marbre blanc, de pilastres de bronze, de dômes jetés à l'assaut du Ciel, de sculptures élancées et de fresques majestueuses. On était loin du faste et de la pompe qui régnait dans la basilique Saint-Pierre. Tout était noir, froid, humide. Les trois visiteurs foulèrent de leurs pieds la terre meuble, d'où s'exhalèrent des senteurs grasses d'humus. L'humus, le terreau originel, la poussière d'où l'homme avait été tiré et où il devait retourner. Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière.

- J'ai un peu de mal à respirer, chuchota Hélène. Et je me sens oppressée. Il me semble que je viens de pénétrer dans mon propre caveau.

Dans le noir, Stéphane effleura la main de la jeune femme pour tenter de la rassurer. Elle se dégagea, mais avec moins de précipitation qu'à

son habitude.

- Cela fait toujours cela, lorsqu'on vient ici pour la première fois, constata frère Arno. J'ai éprouvé ce même sentiment, jadis. Il y a longtemps, bien longtemps... L'impression d'être confronté à sa propre mort. Maintenant, cela ne me fait plus rien. Je suis devenu familier avec l'idée de ma fin prochaine. Mais lorsqu'on est jeune...

Le faisceau lumineux de la lampe jetait des lueurs blafardes sur le décor funèbre de cette nécropole profondément enfouie, cette ville des morts où les vivants se faisaient l'effet d'être des intrus, entrés par effraction dans un univers qui ne leur appartenait pas encore. Un univers étrange et angoissant, soumis à ses propres lois, exigeantes et austères, dont ceux qui n'avaient pas franchi les portes de l'au-delà ne pouvaient avoir la moindre idée.

Les trois pèlerins improvisés se frayèrent un passage entre les mausolées abandonnés, les tombes aux plaques de marbres fracassées, les monuments funéraires en ruine, les sarcophages

brisés, d'où s'échappaient des ossements où pendaient encore de misérables chiffons de chair. Personne ne venait jamais ici, et les tombeaux n'étaient plus entretenus.

Des piliers s'élevaient entre ces barques des morts, échouées sur les rives de l'Autre monde, pareils à des mâts alignés le long des quais d'un port funèbre. L'air était lourd, irrespirable, chargé d'odeurs de pourriture et de vapeurs méphitiques.

Soudain, Hélène poussa un cri, tandis que le bruit d'une chute se répercutait sur les parois de la nécropole.

- Hélène ! Ça va ? s'écria Stéphane.

- Je ne sais pas, répondit la jeune femme d'une voix angoissée. Je suis tombée dans un trou, on dirait.

Frère Arno revint sur ses pas et éclaira l'endroit d'où provenait la voix d'Hélène.

- Vous êtes tombée dans une chambre à libation, ma pauvre enfant, expliqua le moine.

- Il faut la sortir de là ! Hélène, vous n'avez rien de

cassé ?

- Je... Je ne crois pas. Mais mon genou me fait mal.

- Attrapez mon bras, je vais vous tirer de là !  
commanda Stéphane d'un ton sans réplique.

La jeune femme était recroquevillée sur elle-même au fond du trou et se massait le genou. Son jean était déchiré et laissait paraître des égratignures.

Elle fixait la main que lui tendait Stéphane, mais ne semblait pas décidée à la saisir.

- Ça va aller..., marmonna-t-elle d'un ton peu assuré.

- Ne fais pas l'enfant ! Prends ma main !

Le tutoiement soudain fit tiquer Hélène, qui jeta à Stéphane un regard surpris, mais sans colère.

Sans un mot, elle se dressa sur ses pieds et mit sa main dans la paume du jeune homme. Ce dernier prit le temps de savourer ce premier geste d'abandon, puis resserra le poing et tira la jeune femme à lui.

Elle se hissa hors du trou et s'épousseta les jambes de la main gauche. Stéphane conserva un instant sa main droite dans son poing, et elle ne fit rien pour se dégager. Puis il lui lâcha doucement la main.

- Ça va mieux ? Marche un peu pour voir.

Hélène s'exécuta. Elle boitait un peu, mais elle tenait debout.

Elle se retourna et planta son regard bleu dans celui de Stéphane.

- Je te remercie, Stéphane.

Sans prendre garde à cette scène rapide, le frère poursuivait ses explications.

- Ces chambres à libation remontent au IV<sup>e</sup> siècle. Les chrétiens étaient alors majoritairement favorables aux thèses ariennes et nestoriennes, malgré leur condamnation par le concile de Nicée. Ces thèses impliquaient, comme vous le savez, la croyance en la réincarnation. Pour eux, les morts ne devaient pas attendre le Jugement dernier pour connaître la résurrection de la chair. Ils étaient comme en

repos, dans l'attente d'intégrer un nouveau corps afin de poursuivre leur mission sur terre. C'est pourquoi les vivants nourrissaient les défunts en leur faisant des offrandes de lait et de miel. Cette tradition s'est perdue depuis longtemps dans notre monde occidental prétendument « civilisé ». Elle ne subsiste que dans de rares lieux qui ont conservé intacte leur mémoire originelle. Dans les montagnes de Crète, à Anoghia et Ideon Andron, la grotte de Zeus, par exemple. Mais il s'agit d'une autre histoire... Ici, le sol est truffé de ces garde-mangers pour les morts. Faites attention où vous mettez les pieds...

Ils continuèrent à avancer en silence entre les tombes en redoublant de précaution. Hélène ne lâchait plus la main de Stéphane, dans laquelle elle trouvait réconfort et protection.

Frère Arno s'arrêta tout-à-coup. Le faisceau de sa lampe balayait un mur de terre, qui marquait les limites de la nécropole.

- C'est ici, dit-il simplement.

Dans le mur était creusée une niche protégée par une paroi de verre, au fond de laquelle se trouvait un sarcophage. Un sarcophage en terre cuite, sans dorures ni fioritures, dont le couvercle avait subi l'usure du temps et accusait de nombreuses fissures. Nulle inscription n'était gravée sur la tombe, pas plus qu'autour de la niche. Mais frère Arno était sûr de lui :

- Voici le tombeau de Pierre.

Stéphane et Hélène contemplèrent avec émotion la relique sacrée attestant du supplice du premier des apôtres. Plongés au cœur de cette nécropole obscure et ténébreuse, ils auraient pu se croire revenus au I<sup>er</sup> siècle de la chrétienté.

Mais le frère Arno ne paraissait pas plus impressionné que cela par ce vestige ayant échappé aux injures du temps.

- C'est en tout cas le tombeau où, si l'on en croit l'Église, reposent les ossements du premier des apôtres, reprit-il de sa voix docte. Cette tombe cachée au bout de la nécropole est, pour les

catholiques romains, le fondement même de leur foi. C'est la pierre angulaire sur laquelle Jésus lui-même a fondé son Église, en confiant à l'apôtre la mission d'être son représentant sur terre tout en en lui livrant les clés du royaume céleste. C'est le fondement même de l'Église, et de la longue lignée des papes qui se sont succédés sur le trône de saint Pierre depuis deux millénaires. Ce tombeau, et ce qu'il contient, justifie à lui seul les vingt siècles d'hégémonie religieuse qu'a imposé l'Église catholique romaine. A condition, bien sûr, que l'apôtre Pierre soit réellement dans cette tombe...

- Pourquoi n'y serait-il pas ? s'étonna Stéphane. Je pensais que le choix de la construction de la basilique Saint-Pierre avait justement été guidé par le lieu où l'apôtre avait été crucifié et enterré...

- Crucifié, sans doute, concéda frère Arno. Mais enterré, rien n'est moins sûr.

- Qu'est-ce que vous voulez insinuer ? répliqua Stéphane.

Frère Arno s'éclaircit la gorge et caressa sa barbe avant de reprendre son discours.

- La nécropole où nous nous trouvons se trouve au nord du Circus Vaticanus, au pied de la colline vaticane où l'apôtre a été crucifié. C'est là que Constantin a fait construire l'abside de la basilique ancienne. Une longue tradition, entretenue par l'Église, a affirmé que Pierre avait été inhumé sur les lieux mêmes de son supplice. Une tradition qui renforçait au sens propre la parole du Christ : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église... ». Mais hélas, et cela durant des siècles, aucune confirmation matérielle n'est venue étayer ce qui, en réalité, n'était qu'une hypothèse. L'apôtre était peut-être enterré quelque part, dans les fondations de la basilique, mais personne n'était en mesure de le prouver. Vous connaissez l'adage en usage dans la police : « Pas de corps, pas de crime ». C'est exactement la même chose avec la religion : pas de tombe, pas d'Église.

- C'est une manière un peu cavalière de voir les

choses, fit remarquer Hélène.

- Je le reconnais, concéda le moine. Mais avouez que cette absence de tombe clairement identifiée était embarrassante aux yeux du Vatican. Durant les nombreux siècles où l'Église était toute puissante, et où ses dogmes n'étaient pas remis en question, la question pouvait être considérée comme secondaire. Les fidèles croyaient sans preuve, ce qui facilitait les choses. Mais la montée du rationalisme au XXe siècle a commencé à donner du fil à retordre à la Congrégation pour la doctrine de la foi. Si le tombeau de Pierre était enfin découvert, l'Église pourrait enfin asseoir définitivement sa légitimité, non seulement aux yeux des fidèles, mais à la face du monde entier. Lorsque la Seconde guerre mondiale a éclaté, avec son cortège d'horreurs, la foi des chrétiens les plus endurcis a commencé à vaciller. Si Dieu existait, pour quelle raison laissait-il se perpétrer tant de crimes ? C'est à ce moment précis que le pape de l'époque, Pie XII, a lancé une vaste campagne de recherches archéologiques pour retrouver la

tombe perdue. Et ce, dès 1940.

- J'ignorais cela, constata Stéphane. Le contexte politique de l'époque a donc incité le pape à rechercher une tombe demeurée inconnue depuis le 1er siècle ?

- Exactement, approuva le moine. Une telle découverte aurait sauvé l'Église de la perte de foi qui commençait à s'amorcer. Cela valait la peine d'y consacrer une partie des immenses bénéfices réalisés par la I.O.R., l'Institut des Œuvres Religieuses, à savoir la Banque du Vatican, qui bénéficiait depuis une dizaine d'années des exemptions fiscales accordées par Mussolini et de l'impôt ecclésiastique fourni par Hitler. De l'argent dont l'origine était assez contestable, mais dont l'emploi à une sainte cause pouvait aider le Vatican à redorer son blason.

- Vu sous cet angle, le projet de Pie XII paraît inspiré par des motivations nettement moins nobles, fit remarquer Hélène.

- Je ne vous le fais pas dire, renchérit le moine. D'autant plus que ces fouilles ont été réalisées dans le plus grand secret. Les révéler publiquement, c'était faire prendre à l'Église le risque de reconnaître, en cas d'échec, qu'il n'y avait pas de tombe. Pie XII ne voulait pas que son projet se retourne contre lui. Cela dit, il a dû s'armer de patience, car les recherches ont duré dix ans.

- Dix ans ? s'étonna Stéphane.

- Oui, il fallait bien cela pour retrouver une tombe qui n'existait peut-être pas. Mais la longue attente du pape a finalement été récompensée. En 1950, les archéologues ont mis à jour, sous l'autel de l'ancienne basilique, une tombe remontant au I<sup>er</sup> siècle. Sur un mur, ils déchiffrèrent une phrase en grec qui disait : « Pierre est ici. »

- Ils avaient donc retrouvé le tombeau de Pierre ?  
l'interrompit Stéphane.

- Peut-être. En tout cas, Pie XII a aussitôt fait une déclaration radiodiffusée dans laquelle il

affirmait : « Il a été trouvé le tombeau du Prince des Apôtres. » Mais un problème demeurait, et de taille...

- Quel problème ?

- Le tombeau était vide. La tombe datait bien de l'époque où saint Pierre avait été crucifié, mais elle ne contenait aucun ossement, aucune relique, pas le plus petit morceau de tissu. Une tombe vide, désespérément vide. Et le graffiti retrouvé sur le mur ne pouvait pas non plus faire office de preuve. Après tout, rien ne permettait de dire que ce « Pierre est ici » se rapportait à l'apôtre. Pierre était un nom courant, surtout au début de la chrétienté.

- Donc, l'annonce du pape était mensongère, conclut Hélène.

- Il n'avait pas dit que le corps de Pierre avait été retrouvé ; il s'était contenté de parler du tombeau.

- C'est un peu comme si un chasseur de trésor exhumait une malle du fonds des océans en

proclamant qu'il n'y a rien dedans..., renchérit Stéphane.

- Je constate avec plaisir que vous avez aussi mauvais esprit que moi, mon cher Stéphane ! exulta frère Arno. Mais Pie XII ne voulait pas en rester là, et demanda la poursuite des recherches. La tombe ne lui suffisait pas. Il lui fallait la preuve que l'apôtre avait bien été enterré là. Il lui fallut attendre trois nouvelles années. En 1953, les archéologues trouvèrent enfin, dans une niche aménagée dans un mur perpendiculaire, les ossements d'un homme qui devait avoir entre soixante et soixante-dix ans, enveloppé dans un tissu pourpre tressé de fils d'or.

- Le corps de saint Pierre ?

- Rien ne permettait de l'affirmer. C'étaient les restes d'un homme qui avait été inhumé là, voilà tout. L'étoffe précieuse dans laquelle il était enveloppé laissait supposer qu'il s'agissait d'un homme de haute extraction. C'est tout. Le rapprochement avec saint Pierre était impossible à établir. Et puis, si les ossements appartenaient

bien à l'apôtre, pourquoi avaient-ils été dissimulés dans une niche, laissant son tombeau vide ? A moins que le tombeau retrouvé en 1950 n'ait jamais abrité aucun corps, et surtout pas celui de l'apôtre. Il s'agissait peut-être simplement d'une sorte d'hommage datant du temps de Constantin. Un tombeau vide, placé sous l'autel, symbolisant la présence invisible de saint Pierre. Cela pouvait satisfaire les chrétiens vivant au temps de Constantin, mais pas ceux de la seconde moitié du XXe siècle. Bref, Pie XII lui-même déclara forfait. Ce n'est qu'en 1958 que Paul VI, le nouveau pape, ressortit cette vieille affaire en déclarant qu'« il devait s'agir selon toute probabilité des restes du corps de saint Pierre. » Il y avait beaucoup d'hésitations et de conditionnels dans sa prise de position, mais le dogme de l'infaillibilité du pape compensa largement ces doutes. Depuis plus d'un demi-siècle, le Vatican s'est enfin forgé la légitimité qui lui manquait : le corps de saint Pierre repose bien dans les fondations de la basilique, dont il est la pierre angulaire. Et personne, au sein de la Cité vaticane en tout cas, ne se permettrait de

remettre en question cette affirmation. Mais il y a un hic...

38

Vatican, basilique Saint-Pierre, 1 h 30

Trois silhouettes noires avançaient sans bruit dans la basilique Saint-Pierre plongée dans l'ombre. Le pinceau de leurs lampes torches lançaient de brefs éclairs lumineux qui redonnaient vie un bref instant aux martyrs ou aux saints dont les effigies jalonnaient leur parcours, avant de retomber dans l'obscurité de l'oubli.

Les trois silhouettes se dirigèrent du côté du

vaste baldaquin aux colonnes torsadées du Bernin qui abritait le maître-autel. De larges dalles conduisaient à la crypte située en-dessous.

- C'est par là. Avanti ! chuchota l'un des hommes.

Les Croisés noirs s'apprêtaient à accomplir leur prochaine mission.

Vatican, nécropole de Constantin, 1 h 30

- Il y a un hic, répéta frère Arno.

- Je m'en doute, fit observer Stéphane. Vous connaissant, vous avez gardé le meilleur pour la fin.

Frère Arno sourit largement avant de poursuivre :

- Saint Pierre a été crucifié sous le règne de Néron, en pleine époque de persécution des chrétiens. Et la crucifixion était considérée, non

seulement comme un supplice particulièrement cruel et douloureux, mais aussi comme un signe d'infamie. Pensez-vous sincèrement que les légionnaires romains auraient pris le soin d'inhumer leur victime dans un linceul de prix ? La tradition voulait plutôt que l'on abandonne les corps aux animaux sauvages ou qu'on les jette dans le Tibre. La vérité, c'est que le corps de saint Pierre ne se trouve ni dans cette tombe, ni dans une autre. Il a fini dans la gueule des chiens ou le ventre des poissons. Et le tombeau de Pierre ressemble à cette peau desséchée que tenait saint Barthélémy dans la fresque du Jugement dernier. Une peau vide, un tombeau sans reliques, un temple qu'a déserté l'esprit : tel est le Vatican.

Stéphane et Hélène demeuraient silencieux, prenant le temps d'intégrer les paroles de frère Arno.

- Mais si ce tombeau n'est pas celui de saint Pierre, pourquoi nous avoir conduit jusqu'à lui ?  
finit par demander Hélène.

- Vous allez voir, sourit frère Arno. Mais tout d'abord, nous allons contourner une fois de plus les procédures de sécurité du Vatican.

Frère Arno fit glisser une carte magnétique devant l'œilleton qui commandait l'ouverture de la paroi de verre. Celle-ci s'ouvrit d'elle-même.

- Comment avez-vous eu ce passe ? s'étonna Hélène. Vous l'avez volé ?

Le moine eut un petit sourire amusé.

- N'oubliez pas que je suis un familier du Vatican depuis trente ans, ma chère sœur. A l'époque, la tombe n'était pas aussi bien gardée. Lorsqu'on a fait installer ce vitrage avec clé magnétique, je me suis arrangé pour avoir un double...

Les trois complices approchèrent jusqu'à toucher le tombeau de Pierre.

- Stéphane, je vais une nouvelle fois avoir recours à votre force herculéenne...

Sans laisser au jeune homme le temps de réagir, frère Arno agrippa les bords du sarcophage qu'il

tira vers lui.

- Vous n'allez pas..., s'alarma Hélène en observant le manège du moine.

- Si, ma sœur, répliqua frère Arno. Je vais ouvrir le cercueil de saint Pierre. Ou plus exactement celui qui est prétendu tel...

- Mais... Il s'agit d'une profanation de sépulture ! s'emporta la jeune fille. Si l'on nous découvrait...

- Nous n'avons pas le choix. La réponse est ici, dans cette boîte vieille de près de deux mille ans. Stéphane ?

- J'espère que ce n'est pas la boîte de Pandore...

Sous le regard horrifié d'Hélène, Stéphane saisit à son tour le sarcophage usé afin de le faire glisser jusqu'au bord de la niche.

- Cela suffit, ahana le moine. Inutile de le sortir davantage. Nous pouvons l'ouvrir ici.

Frère Arno tira une grosse lime de sa poche et entreprit de la glisser sous le couvercle lézardé du cercueil de terre cuite pour le détacher de son socle. Le sarcophage était si ancien qu'il

n'opposa aucune résistance. Sous la lente pression exercée par le moine, le couvercle pivota sur sa base, laissant entrevoir son contenu.

- Mon Dieu ! s'écria Hélène.

- Ne vous inquiétez pas, mon enfant, ce n'est qu'une boîte de terre cuite...

Frère Arno acheva de dégager l'ouverture du cercueil dont l'intérieur se trouvait à présent à l'air libre.

- Approchez-vous, ordonna le moine, en pointant sa lampe torche à l'intérieur du tombeau.

Stéphane et Hélène se penchèrent au-dessus de la sépulture violée, s'attendant à y découvrir les ossements qui, s'ils n'appartenaient pas à l'apôtre Pierre, lui avaient tout de même été attribués par la plus haute instance de l'Église.

Mais le coffret de terre cuite ne contenait nul ossements ni reliques.

Aucun corps ne reposait dans le tombeau de Pierre.

Il n'était pas totalement vide, cependant.

Tout au fond du sarcophage se trouvait un minuscule étui de cuir dont frère Arno se saisit sans attendre, et dont il extirpa un petit parchemin enroulé sur lui-même.

Posément, le moine déploya le fragile parchemin, sur lequel était inscrit une simple phrase rédigée en latin. Il contempla un long instant le fragment avant de le tendre à Hélène.

- A vous l'honneur de le traduire, ma chère sœur.

La jeune femme prit le parchemin avec la plus grande précaution et entreprit de le déchiffrer. Puis elle articula d'une voix claire :

- « A la fin des temps, une étoile de feu tombera du ciel sur la ville maudite et la colline vaticane. Rome périra dans les flammes, et ce sera la fin du monde ! »

Elle tenait entre les mains l'original de la Prophétie de Pierre.

## Vatican, nécropole de Constantin, 1 h 35

Hélène était éblouie. Elle avait entendu si souvent parler de cette Prophétie de Pierre. Elle en connaissait le contenu et le sens. Mais au fond d'elle-même, elle s'était toujours demandée s'il ne s'agissait pas d'une simple légende. Désormais, elle avait la preuve tangible de la malédiction proférée par l'apôtre. Ce fragile morceau de parchemin, vieux de près de deux mille ans, annonçait clairement la chute de Rome et du monde auquel elle était liée. L'Église de Rome ne survivrait pas à cette révélation. Elle devrait s'effacer au profit de la véritable Église originelle, celle du Prêtre Jean.

Frère Arno affichait au contraire tous les signes du contentement.

- A présent, vous êtes responsables de ce parchemin, lança-t-il joyeusement. Vous ne pouvez pas savoir à quel point je me sens soulagé... Cela fait trente ans que j'étais le seul à garder ce terrible secret. C'est moi qui, à l'époque, ait caché la Prophétie dans le sarcophage attribué à Pierre. J'étais bien sûr qu'aucun membre de l'Église n'oserait en violer le contenu.

Frère Arno se gratta voluptueusement la barbe avant d'ajouter :

- Ce texte est unique. Remettez-le en sécurité dans son étui de cuir, Hélène.

La jeune fille replaça le précieux manuscrit dans son enveloppe puis le tendit à Stéphane :

- Tiens, je préfère que tu le gardes avec toi. On ne sait jamais. En cas d'attaque, tu sauras mieux te défendre que moi et le mettre en lieu sûr.

- Comme tu veux, répondit le jeune homme en

plaçant l'étui dans la poche intérieure de son blouson. Puis il se retourna vers frère Arno.

- Et à présent, que fait-on ?

Frère Arno eut un rire bon enfant.

- Il est grand temps de quitter ces lieux le plus discrètement et le plus rapidement possible. A présent que la Prophétie a quitté sa cachette, il vous faudra veiller sur elle nuit et jour, jusqu'à ce qu'elle soit remise en main propre à celui qui saura en faire la révélation.

- Le frère El Caro ? Le Supérieur des Fidèles du Prêtre Jean ? Mais nous ne savons même pas où il se trouve...

- Ne vous inquiétez pas, Stéphane. Lui saura parfaitement comment vous joindre, le moment voulu. Vous qui aimez les anagrammes, n'avez-vous pas prêté attention au nom que s'est donné le supérieur de notre ordre ? Épelez les lettres à l'envers...

- O... R...A... C... L... E... Oracle !

- Eh oui ! El Caro signifie Oracle. Il est le gardien des prophéties... Et à présent, revenons sur nos pas.

Les trois compagnons reprirent leur chemin entre les tombes abandonnées de la nécropole, s'écartant des chausse-trapes et nids de poules qui en balisaient le parcours. Ils s'apprêtaient à s'engager dans l'escalier étroit conduisant vers la crypte où dormaient les papes lorsque des bruits de pas résonnèrent au-dessus de leurs têtes.

Frère Arno s'arrêta net, le visage défiguré par la peur.

- C'est eux, chuchota-t-il avec angoisse. Ils viennent nous chercher...

- Qui donc ? s' alarma Stéphane.

- Tenez-vous vraiment à le savoir ? répliqua le moine. Pas moi. Vite, redescendons.

Frère Arno se remit à dévaler les escaliers au pas de course, suivi de près par Hélène et Stéphane. Il se faufila entre les sarcophages en

ruine avec l'agilité d'une anguille, malgré sa corpulence. Mais ses mains tremblaient et son front était emperlé de sueur.

Un bruit métallique retentit dans l'immense nécropole, se répercutant en écho de mur en mur. Leurs poursuivants étaient en train de dégager la grille.

- Vite, plus vite ! ordonna le moine, hors d'haleine.

- Mais où allons-nous ? Il n'y a pas d'autre issue ! fit remarquer Hélène.

- Si, il y en a une ! Très peu de personnes la connaissent. Je prie pour que ceux qui sont à nos trousses n'en fassent pas partie...

- Que voulez-vous dire ? insista Hélène.

- Les anciens souterrains de Rome, souffla le moine. Un véritable gruyère, creusé d'une multitude de tunnels et de carrières correspondant aux anciennes voies romaines qui

ont été comblées depuis. Il existe un passage au fond de cette nécropole...

Derrière eux, des faisceaux de lampes balayaient les parois de la grotte, cherchant à repérer les fuyards.

Frère Arno éteignit aussitôt sa torche, afin de ne pas se faire repérer, et continua à avancer à tâtons. Il s'accroupit et laissa ses mains glisser le long de l'un des murs latéraux de la crypte, jusqu'à ce qu'elles rencontrent le vide.

- C'est ici ! chuchota-t-il. Heureusement que j'ai conservé une bonne mémoire des lieux. Je vous avertis, le conduit n'est pas large. Il va falloir ramper. Stéphane, prenez la lampe et passez le premier. Lorsque nous serons suffisamment éloignés, vous pourrez la rallumer. Suivez-le, Hélène. Je fermerai la marche.

- Mais... Pourquoi ne passez-vous pas avant nous ? insista Hélène.

- Je suis plus lourd que vous deux, je ne ferai que vous retarder. Allez-y, vite ! Et que Dieu vous

protège !

D'une main tremblante il leur accorda une rapide bénédiction.

- Le soleil se lève à l'Orient, sur le royaume du Prêtre Jean, murmura-t-il d'un ton grave.

Stéphane s'engagea dans le trou noir, qui ressemblait à une sorte de terrier.

La jeune femme emprunta le même chemin et se mit à ramper dans la bouche d'ombre le plus vite possible pour tenter de rattraper Stéphane qui, habitué aux exercices militaires, avait déjà pris de l'avance.

Au lieu de les suivre dans l'étroit goulet, le moine rebroussa chemin et se mit à courir entre les tombes de l'obscur nécropole. Il savait que plus jamais il ne verrait la lumière du jour.

Frère Arno avait du mal à respirer. Il haletait, bouche grande ouverte, à la recherche d'un peu d'air pour oxygéner ses poumons comprimés. Une douleur intense lui brûlait les chevilles et la paume de ses mains, et rayonnait dans chaque parcelle de son corps. Il ouvrit les yeux, et vit le monde à l'envers.

Dans les chandeliers accrochés au plafond, les cierges diffusaient leur lumière vacillante vers le bas, éclairant quatre personnages également inversés. Les corps des trois premiers étaient dissimulés sous de longues aubes noires marquées d'une croix rouge, tandis que des cagoules noires recouvraient leurs visages et que des gants rouges prolongeaient leurs bras. Le quatrième était tout de rouge vêtu.

C'est alors que le moine réalisa que ce n'était pas le monde qui était inversé, c'était son regard.

Il était suspendu par les pieds, cloué à une croix. Comme l'apôtre Pierre.

Il était nu, et il sentait le sang couler le long de ses jambes.

Il savait très bien qui étaient les trois hommes qui se trouvaient devant lui. Même s'il ne les avait jamais rencontrés, il connaissait la réputation morbide des Croisés noirs. Et l'impunité dont ils bénéficiaient auprès des plus hautes instances du Vatican leur permettait d'avoir accès aux endroits les mieux protégés, afin d'y mettre en scène leurs exécutions. Quant au cardinal, frère Arno le connaissait bien également. Il avait aussitôt reconnu la haute silhouette d'Annibal Pantalucci, le secrétaire général donné favori pour le prochain concile. L'un des ennemis les plus acharnés de la cause des Fidèles du Prêtre Jean.

Frère Arno réalisait également dans quel endroit il se trouvait.

Au sein même de la basilique Saint-Pierre, et

plus précisément dans l'abside, derrière le maître-autel.

Il était crucifié sur la Chaire de saint Pierre, reliquaire abritant la cathèdre attribuée à l'apôtre, surmontée de la Gloire du Bernin et son envol d'anges. C'est là que le pape siégeait, dans les grandes occasions, prenant la place qu'était censé avoir occupée le premier des apôtres.

Cette chaire était placée en hauteur, pour bien marquer la suprématie de l'apôtre et de ses successeurs sur les simples mortels. C'est là, dans ce lieu sacré entre tous aux yeux de l'Église, que les bourreaux avaient choisis de le mettre à mort. Ils y avaient planté une croix inversée, et disposé de part et d'autre deux vases de cristal.

Frère Arno aurait pu se sentir flatté de cet honneur, mais il devinait qu'il ne fallait y voir que le signe d'une cruelle dérision.

Le cardinal s'approcha de lui. Du fait de la hauteur de la chaire sur laquelle était plantée la croix, son regard se trouvait très exactement au

niveau de celui de frère Arno. Ce dernier lut dans les yeux bleus de son tortionnaire une détermination glacée, presque inhumaine.

Le cardinal s'approcha de l'oreille du moine et se mit à chuchoter :

- Comme c'est dommage de terminer ainsi, tu ne trouves pas ? Pendu par les pieds, comme un vulgaire porc. Le fait que tu sois planté sur la Chaire de saint Pierre n'y changera rien. Tu vas être saigné comme le porc que tu es. Un cochon de renégat...

Le cardinal se tourna vers les Croisés et leur fit signe d'approcher.

L'un des Croisés brandissait une dague dans sa main gantée de rouge. Levant le bras, il commença à en promener la lame effilée sur le visage cramoisi du moine, puis sur sa poitrine et son ventre rebondi. Tantôt il appuyait l'extrémité de la lame, jusqu'à faire éclore une goutte de sang, tantôt il se contentait de la laisser glisser sur la peau huilée de sueur du gros homme. A

ses yeux qui s'étrécissaient tandis qu'il accomplissait ces gestes, on devinait sa jubilation.

- Tu sais que tu as fais grande injure à notre saint apôtre en profanant sa tombe ? continua le cardinal. Mais ne t'inquiète pas. Tu te retrouveras bientôt face à lui, pour subir son jugement impitoyable. Avant cela, il va falloir être bien sage et tout nous dire. Plus vite tu parleras, plus vite tu seras libéré de cette enveloppe de graisse que tu dois trouver bien encombrante...

Frère Arno ne répondit pas. Il se trouvait confronté à des tortionnaires pour lesquels la vie et la souffrance humaines n'avaient aucune valeur. Il espérait avoir la force de caractère suffisante pour conserver le silence.

- Tu ne dis rien ? Tu as avalé ta langue ? Tu es tellement gras que tu serais prêt à manger n'importe quoi, pas vrai ? A voir ton ventre, on devine que tu as trop souvent commis le péché de gourmandise. A présent, tu dois faire pénitence...

Sur un geste du cardinal, le Croisé posa la lame de sa dague sur la joue droite de frère Arno et opéra une lente incision. Le sang se mit aussitôt à couler sur sa pommette, puis dans son œil, que le moine ferma aussitôt. On aurait dit qu'il pleurait des larmes de sang.

- Poverino ! Tu pleures déjà ? Pour une simple petite coupure ? Il est vrai que tu ne dois guère avoir l'habitude de te raser, avec cette barbe. Tu ne trouves pas cela un peu négligé ? Je crois que je nous allons t'aider à prendre davantage soin de ton apparence. Tu dois être rasé de frais pour rejoindre ton Créateur...

Le cardinal fit un signe au Croisé noir qui glissa la lame de son arme à l'intérieur de la plaie et la fit pénétrer lentement sous la peau, avant de cisailer la joue recouverte de barbe. Frère Arno se mit à hurler de douleur et à se contorsionner dans tous les sens, mais le Croisé lui tenait fermement la tête de sa main gauche, et décolla entièrement le lambeau de chair couverte de poils, avant de l'arracher et de le jeter à terre.

Le moine avait la joue droite à vif. On pouvait voir ses muscles faciaux tressaillir sous l'impact de la douleur.

- Tu vois, ce n'est pas si difficile, reprit le cardinal en sortant un miroir de sa soutane qu'il brandit devant le visage de cauchemar du supplicié. Tu ne te trouves pas mieux avec une joue bien glabre ? Tu ne veux toujours pas parler ? Non ? Dans ce cas, nous allons passer à l'autre joue...

Pantalucci s'écarta afin de laisser le Croisé pratiquer une autre entaille dans la joue gauche du moine avant de la découper à son tour. Il procédait avec une habileté qui démontrait une grande pratique. Le lambeau de chair arraché alla rejoindre celui qui gisait déjà sur le sol.

Frère Arno avait l'impression qu'on avait plongé son visage dans les flammes. La douleur était insupportable, et le sang qui jaillissait de ses plaies l'aveuglait.

- Décidément, cette barbe te vieillissait, reprit le

cardinal. Tu sembles beaucoup plus jeune, ainsi. Dommage que tu ne puisses pas profiter longtemps de ce bain de jouvence. Mais à propos, peut-être es-tu disposé à parler à présent ? Alors, dis-moi où elle se trouve... Où est la Prophétie de Pierre ?

Frère Arno hoquetait de douleur, la bouche et le nez encombrés de sang et de mucus. Son visage à vif, aux nerfs sectionnés, demeurait étrangement immobile, comme un masque hideux de carnaval.

- Tu ne veux pas répondre ? Tant pis pour toi... Nous allons poursuivre notre modelage... Tu ne trouves pas que ton ventre est trop gros ? Ce n'est guère esthétique, si tu veux mon avis. Il est temps de dégonfler un peu cette baudruche. Nous allons t'y aider.

Le Croisé posa la pointe de sa dague au sommet du pubis du moine, puis fit une incision jusqu'au niveau de son plexus, en évitant soigneusement de toucher les artères ou les organes vitaux. Le moine devait encore être

maintenu en vie, et demeurer suffisamment conscient pour répondre aux questions.

Un long filet de sang noir se mit à sourdre de l'entaille et commença à ruisseler sur la poitrine du crucifié. Les deux autres Croisés saisirent les vases de cristal afin de recueillir le liquide pourpre qui giclait.

- En fait, je me moque de ta réponse, car je la connais déjà. La Prophétie de Pierre est aux mains des deux jeunes gens à qui tu l'as confiée. C'est toi qui la leur as donnée. Mais si tu avais eu la gentillesse de me le dire de toi-même, cela t'aurait évité cette petite opération de chirurgie plastique. Tant pis pour toi. Alors réfléchis bien à la question suivante : où sont-ils passés ? Par où se sont-ils enfuis ?

Frère Arno n'en pouvait plus. Il avait hâte que ce jeu finisse, et qu'il puisse enfin rendre l'âme. La mort n'était rien, il le savait. Juste un passage. Mais cette douleur, cette torture, cet acharnement à le détruire à petit feu le rendait vulnérable. Il n'était plus de première jeunesse, et s'était avec

le temps empâté dans les plaisirs de la paresse et de la gourmandise. Il ne savait pas s'il pourrait résister encore longtemps.

- Je vais t'aider à retrouver la mémoire... Tes amis sont descendus avec toi dans la nécropole, mais n'en sont pas sortis. Lorsque les Croisés noirs ont mis la main sur toi, en bas, ils ont fouillé partout. Ils ne les ont pas retrouvés. Où se sont-ils cachés ?

Sur un geste du cardinal, le Croisé plaça la lame de son poignard sur le flanc gauche du crucifié, et pratiqua une incision jusqu'au flanc droit. La nouvelle plaie horizontale formait une croix avec la première. Le moine hurla à nouveau.

- C'est douloureux, n'est-ce pas ? Mais il ne tiendrait qu'à toi d'abréger tes tourments... Je ne te demande pas grand chose, pourtant. Tu dois juste me dire par où tes amis se sont volatilisés.

Le moine continuait à se taire, se concentrant sur sa douleur et sa mission de gardien de la Prophétie. Il se disait que c'était SA douleur à lui,

et que les tortionnaires qui la lui infligeaient ne pouvaient rien lui demander en échange. Il ne parlerait pas.

- Tu es têtu. J'ai l'impression que la méthode douce que nous employons avec toi n'est pas la bonne. Nous allons essayer autre chose.

Le cardinal fit signe au Croisé qui, après avoir rangé sa dague, se munit d'une lourde chaîne.

Le Croisé fit voltiger la chaîne au-dessus de sa tête avant de la projeter violemment contre le corps du crucifié, qui se mit à brailler de plus belle. La chaîne laissa une marque rouge sur la chair tuméfiée, bientôt suivie d'une deuxième, puis d'une troisième. L'homme fouettait le moine, faisant éclater la peau et jaillir le sang que les deux autres Croisés continuaient de recueillir dans les vases de cristal.

Soudain, frère Arno cessa ses hurlements, et son corps roidi par la douleur s'amollit.

- Arrête ! cria le cardinal. Tu es en train de

l'achever !

Le Croisé laissa la chaîne tomber à ses pieds, tandis que le cardinal s'approchait du supplicié. Il n'était plus qu'une plaie vive.

Il pencha son oreille vers la bouche de l'écorché, et perçut un léger souffle.

Le moine était encore vivant.

- Parle ! Dépêche-toi ! Parle !

Frère Arno ouvrit la bouche dans un dernier sursaut de conscience, et se mit à ânonner quelques mots.

Le cardinal se pencha encore, pour mieux écouter ce que le moine ruisselant de sang était en train de dire :

- Le soleil se lève... à l'Orient...

Puis ses lèvres cessèrent de bouger. Le cœur du moine n'avait pas résisté à la violence faite à son corps.

Il avait rejoint pour toujours le royaume du Prêtre Jean.

## Souterrains de Rome, 2 h 15

Après plus d'une demi-heure de reptation dans l'étroit goulet sombre et humide où ils s'étaient glissés, Stéphane émergea dans une cavité plus large où il pouvait enfin se tenir debout. Le jeune homme jugea qu'ils étaient suffisamment éloignés de la nécropole pour rallumer la torche. Après ces longues minutes passées dans le noir complet, la lumière lui fit mal aux yeux, et il attendit quelques secondes avant de distinguer normalement ce qui l'entourait.

Il dirigea la lampe en direction du trou d'où il venait de sortir.

La jeune femme finit par atteindre l'extrémité du

boyau. Stéphane lui tendit la main. Elle la saisit sans hésiter.

Ils étaient crottés des pieds jusqu'à la tête et ressemblaient à des morts vivants ayant tout juste déserté leur cercueil.

- Ton genou, ça va mieux ?

- Pas trop, répondit Hélène en exhibant son jean déchiré. Ramper avec un genou en sang, ce n'est pas l'idéal. Mais je peux marcher.

- Et frère Arno ?

Stéphane dirigea le faisceau de lumière à l'intérieur de la cavité.

- Il a peut-être eu un malaise. Il faut aller le chercher.

- Je crois que c'est inutile, Stéphane.

Hélène avait adopté un ton grave, et son front était barré de plis d'inquiétude.

- Frère Arno ne nous a pas suivi. Il est resté là-bas... Pour couvrir notre fuite et nous laisser le temps de mettre la Prophétie en lieu sûr...

Stéphane prit alors conscience de l'abnégation

du moine.

- Il y a des causes qui dépassent notre propre destin. Des causes qui méritent que l'on se sacrifie pour elles. Ne rendons pas son geste inutile. Nous ne pouvons plus rien faire pour lui. Mais nous pouvons encore nous sauver, et sauver la Prophétie de Pierre. Ne nous attardons pas ici.

Stéphane dirigea le rayon de la lampe autour d'eux. Ils se trouvaient dans une galerie étayée de poutres en bois visiblement très anciennes. Des éboulements avaient eu lieu au fil du temps, et des amas de pierres et de terre jonchaient le sol. Mais l'issue semblait tout de même praticable. Et surtout, ils n'avaient pas le choix. Ils ne pouvaient plus revenir en arrière, au risque de subir le même sort que frère Arno. Ils étaient condamnés à s'engouffrer dans les souterrains de Rome, à la recherche d'une hypothétique sortie.

La galerie était suffisamment large pour qu'ils puissent avancer tous deux de front, mais le

plafond demeurait bas, et Stéphane était obligé de marcher courbé en deux.

- Être grand n'offre pas que des avantages, fit remarquer Hélène.

- Ne m'en parle pas. Si tu savais le nombre de bosses que je me suis faites dans ma vie ! Et lorsque je vais au cinéma, je suis obligé de m'asseoir au dernier rang, si je ne veux pas entendre des gens râler derrière moi...

Ils avancèrent ainsi durant une bonne vingtaine de minutes, contournant les obstacles, se glissant le long de la paroi lorsque le passage était en partie obstrué, sautant par dessus les rochers affleurant parfois à fleur de terre. Le tunnel était à peu près rectiligne, et descendait en pente douce, s'enfonçant de plus en plus profondément dans les entrailles de la ville. Parfois, des accès secondaires s'ouvraient de part et d'autre, mais Stéphane jugea plus prudent de demeurer dans la veine principale. Elle semblait se diriger vers le nord, s'ils en jugeaient par l'orientation du mur de la nécropole dans lequel se trouvait le tunnel

qu'ils avaient empruntés.

Bientôt, ils se trouvèrent à une croisée des chemins. La galerie qu'ils avaient suivie jusqu'à présent obliquait assez brutalement vers la gauche, tandis qu'une autre galerie d'égale importance continuait tout droit.

- Nous sommes perdus, constata Hélène.

- Laisse-moi réfléchir... Si nous avons marché tout droit vers le nord, nous ne devons pas être loin du Tibre. Le chemin qui se trouve en face doit passer en dessous du fleuve, pour continuer vers Rome.

- Tu as raison. Et celui de gauche doit conduire au palais Saint-Ange, qui se situe juste avant le Tibre, dans le Transtevere. Logiquement, il devrait y avoir une sortie de ce côté-là. Jadis, le palais Saint-Ange faisait partie du Vatican. Il existe d'ailleurs encore un passetto à ciel ouvert qui relie les deux bâtiments. Le fait qu'il y ait aussi un passage souterrain n'a rien d'étonnant. Nous pouvons tenter notre chance de ce côté-là.

Vatican, basilique Saint-Pierre, 2 h 30

Le cardinal Pantalucci observait avec mépris le corps ensanglanté de frère Arno, toujours accroché à sa croix. A ses côtés, son secrétaire particulier était blanc comme un linge.

- Tu ne vas pas tourner de l'œil, Augusto ? J'avoue que ce spectacle n'est pas très agréable à contempler, mais il est bon que tu voies de tes propres yeux ce qui arrive aux ennemis de la foi. Si tu veux continuer à me seconder lorsque je serai pape, tu dois t'accoutumer à mes méthodes, mon fils...

Augusto hocha la tête sans répondre. Il évitait de

regarder le cadavre horriblement défiguré et mutilé du moine, dont le sang remplissait à présent les deux vases de cristal disposés de part et d'autre de la croix.

- Ceci fera partie des petits secrets que nous aurons entre nous, Augusto. C'est de cette façon que se forment les alliances les plus solides et les amitiés les plus fidèles... Au fait, tu as bien veillé à déconnecter l'enregistrement des caméras de surveillance ? Il ne faudrait pas que l'on nous voie, tous les deux, au pied d'un crucifié dont nous avons supervisé la torture. Cela pourrait nuire à ma carrière, et à la tienne...

- N'ayez crainte, Éminence. J'ai fait le nécessaire...

- Je n'en doute pas, Augusto, reprit le cardinal avec un grand sourire. Je connais ton dévouement et ton efficacité. Ce n'est pas comme ces brutes de Croisés noirs qui ont été incapables de modérer leurs coups. J'espère qu'ils se rattraperont en mettant vite la main sur les fuyards qu'ils ont laissé échapper. Ces

derniers ont dû emprunter une galerie dans la nécropole conduisant au réseau des souterrains de Rome. Cela tombe bien, les Croisés les connaissent comme leur poche... Il existe un accès à partir des cryptes du Palais Saint-Ange, là où ils ont leur repaire...

Le cardinal tendit la main vers le cadavre suspendu à sa croix.

- Quant à ce moine, il était trop vieux et trop gras pour supporter la question telle qu'on la pratiquait au temps béni de l'Inquisition. Les hommes sont devenus mous, hélas, et ne savent plus affronter la douleur. Dès qu'on les touche un peu trop brutalement, ils crèvent comme des mouches...

Le cardinal Pantalucci prit un mouchoir en dentelles dans la poche de sa soutane et le porta à son nez.

- Ce cadavre de porc commence à puer. A présent qu'il s'est bien vidé de son sang, nous allons pouvoir le laisser reposer tranquille. Dans quelques heures, il sera découvert par les gardes

suisses. Cela fera un beau grabuge, dans les couloirs du Vatican. Non qu'on n'y assassine pas autant qu'ailleurs, mais généralement on le fait dans la discrétion. Cela dit, l'affaire ne sera pas ébruitée au-delà de l'enceinte pontificale. Pas toute de suite, en tout cas. Avant, on fera le ménage. Au sein de l'Église, nous savons laver notre linge sale en famille...

- Mais... Pourquoi ? Pourquoi tout ça ? articula Augusto en faisant un large mouvement de sa main ouverte, englobant dans son geste le moine nu sur sa croix, la Chaire de saint Pierre, la basilique plongée dans l'ombre, et tout ce qui demeurerait encore caché à ses yeux dans les coulisses du Vatican.

- Parce que si la foi se nourrit du doute, comme j'ai déjà eu l'occasion de te l'expliquer, elle se conforte dans la peur. Pourquoi crois-tu que l'Église ait inventé l'Enfer, au Moyen âge ? Pour fouetter le sang des pécheurs, et les inciter à rentrer dans le rang. C'est la crainte des fidèles de se retrouver en Enfer qui les pousse dans les

églises, Augusto, pas l'espérance du paradis. L'Église catholique traverse une crise grave depuis un demi-siècle. Depuis que Jean XXIII a décidé de la réforme de Vatican II, sous prétexte d'alléger les dogmes trop rigoureux et d'engager l'Église dans la voie de la tolérance et de l'œcuménisme, les chrétiens se sont progressivement détournés de leur religion. C'est l'inverse, qu'il aurait fallu faire ! Revenir aux temps où l'Église était toute puissante et excommunait à tour de bras. Revenir aux temps de l'Inquisition et de la chasse aux hérétiques. C'est la sévérité que les gens attendent de l'Église, pas la bienveillance. Ils aiment se sentir coupables et en être châtiés comme ils le méritent, ou en tout cas comme ils pensent le mériter. Regarde le succès de l'Opus Dei ! Rien de mieux que le port du silice ou une bonne séance de flagellation pour éprouver sa foi en Dieu. Ou, à l'occasion, une crucifixion...

- Vous voulez dire... Vous cherchez à donner l'exemple en torturant un simple moine ?

- Que resterait-il du message du Christ si ce dernier n'était pas mort sur la Croix ? rétorqua le cardinal. Que serait devenu saint Pierre s'il n'avait pas été supplicié ? L'Église s'est nourrie essentiellement du sang de ses martyrs, Augusto. Si l'on se souvient encore des premiers chrétiens, c'est parce qu'ils ne sont pas morts dans leur lit, mais dans les cirques de Rome. A y bien réfléchir, Caligula et Néron ont plus fait pour la gloire de l'Église que Jean XXIII et sa réforme de Vatican II. La peur, Augusto, la peur ! Telle est la clé pour entrer dans le royaume des cieux...

Annibal Pantalucci arbora son large sourire aux dents blanches, visiblement content de lui et fier de sa démonstration. Augusto était encore jeune, et se laissait parfois submerger par ses bons sentiments. Mais cela lui passerait. L'école du Vatican était irremplaçable sur ce plan là. On y perdait très vite sa candeur et sa naïveté.

Le cardinal jeta un coup d'œil à sa Rolex.

- Ce n'est pas que cette conversation m'ennuie, bien au contraire, Augusto, mais je propose que

nous la poursuivions à un autre moment et dans un autre lieu. Nous allons bien gentiment rejoindre nos appartements et y prendre un peu de repos. Et lorsque nous apprendrons l'horrible nouvelle, dans quelques heures, nous affirmerons que nous dormions profondément au moment où cette tragédie macabre s'est déroulée.

- Et les Croisés noirs ? demanda encore Augusto.

- Les Croisés noirs ? Mais personne ne soupçonne leur existence, mon cher Augusto ! Ils ne sont qu'une légende, des fantômes qui se terrent dans les souterrains du palais Saint-Ange. Ils ne sont pas de ce siècle, entends-tu ? C'est pourquoi ils n'ont pas à être jugés selon les règles de notre époque abâtardie. Ils sont le bras armé de l'Église intemporelle, celle qui ne pardonne pas. L'Église de la peur. L'Église de l'Apocalypse, dont je serai bientôt le représentant sur terre.

## Souterrains de Rome, 2 h 40

Stéphane et Hélène avaient continué à arpenter la galerie sur quelques centaines de mètres. Avec un peu de chance, ils seraient bientôt en-dessous du palais Saint-Ange. Un passage devait forcément communiquer avec les souterrains du château. Il leur suffirait alors de trouver une issue vers l'extérieur. Que feraient-ils, ensuite ? Ils n'en avaient pas la moindre idée. Les évènements s'étaient précipités, ne leur laissant pas le temps d'anticiper les choses. Frère Arno était leur guide, leur mentor, mais à présent il n'était plus là pour les aider. Ils étaient livrés à eux-mêmes, perdus dans d'obscures catacombes, pourchassés par des ennemis sans

visage.

Ils avaient l'essentiel, cependant : le manuscrit de la Prophétie de Pierre. Tant de sang avait été versé, déjà, pour sa conquête ou sa sauvegarde. Ils savaient qu'à présent qu'ils le détenaient, leur vie était en péril. On n'hésiterait pas à les éliminer pour leur reprendre le trésor qu'ils avaient arraché à la tombe de Pierre. Son testament. Le texte de la malédiction qu'il avait lancée, jadis, sur l'Église qui se bâtirait en son nom.

- Je crois que nous avons un problème, constata Stéphane en projetant le rayon de la torche devant eux.

A quelques mètres de là, le chemin était barré par une grille.

Ils s'approchèrent, et Stéphane examina plus attentivement les lieux. Au-delà de la grille, la galerie changeait d'aspect. Le sol en terre battue et les parois soutenues par des étais de bois se transformaient en dallage et en murs de pierre se

rejoignant dans une voûte cintrée. Il s'agissait certainement des souterrains du palais Saint-Ange. Ils ne s'étaient pas trompés, et étaient arrivés à destination. Mais la grille les empêchait de poursuivre plus loin.

C'était une grille solide et épaisse, constituée de barreaux en fer forgé. Une couche de rouille la recouvrait, mais elle demeurait bien arrimée dans les parois où elle avait été encastrée. Stéphane tendit la lampe à Hélène, empoigna les barreaux de la grille à pleines mains et se mit à la secouer violemment. En pure perte.

- Nous sommes coincés, constata la jeune femme.

De dépit, Stéphane donna un grand coup de poing dans cet obstacle malencontreux, sans autre résultat que de faire résonner les barreaux. Puis il se pencha et examina plus attentivement la grille.

- Est-ce que tu aurais une épingle à cheveux, Hélène ?

La jeune fille le regarda d'un air ahuri.

- Je croyais qu'on ne posait ce genre de questions que dans les films, se moqua-t-elle.

- On apprend des tas de trucs, quand on est à l'Armée. La plupart ne servent à rien. D'autres, un jour, peuvent se révéler utiles. Ramper dans un boyau étroit et obscur, par exemple. Ou crocheter une serrure avec une épingle à cheveux.

La jeune fille tira une épingle de sa masse de cheveux aux reflets roux et la tendit à son compagnon.

- Je ne savais pas que l'art du cambriolage était une discipline militaire...

- Comment crois-tu que l'on fasse le mur ?  
répondit-il en souriant.

Stéphane plia l'épingle à cheveux en deux puis la torsada pour lui donner plus d'épaisseur. Enfin il la crocheta et la glissa à l'intérieur de l'antique serrure.

- Impressionnant, remarqua Hélène. On dirait que tu as fait cela toute ta vie...

- C'est rouillé, à l'intérieur. Mais il s'agit d'un mécanisme rudimentaire. Si je parvenais à faire jouer le pêne...

- Si nous sortons vivants de cette aventure, tu pourras toujours te reconvertir dans la serrurerie...

- Chut ! Laisse-moi écouter. Sache que dans ce type d'intervention, il faut du doigté et de la délicatesse. L'oreille est aussi importante que les doigts. Une serrure est comme une femme, elle a autant besoin d'être écoutée que d'être touchée. Inutile de la forcer, il suffit d'un peu de patience pour qu'elle s'offre d'elle-même.

Hélène se garda bien de faire le moindre commentaire à propos de la remarque à double sens que venait de formuler Stéphane.

- Ça y est, je crois que je l'ai...

Stéphane avait l'oreille collée contre la serrure, qu'il trifouillait avec dextérité de la main droite, tout en s'accrochant aux barreaux de la main gauche. Un petit « clic » résonna dans le silence

et, d'une brusque traction du bras, le jeune homme dégagea la grille de son encadrement.

- Elle n'était pas si coriace que ça, après tout ! dit-il en tournant ses yeux verts en direction de la jeune femme qui soutint son regard.

- Oui, elle attendait visiblement ta visite, répliqua-t-elle sur le même ton.

Stéphane saisit les barreaux de ses deux mains et acheva d'ouvrir la grille, qui racla le sol avec un grand bruit de ferraille.

Désormais, la voie était libre.

Stéphane et Hélène s'engouffrèrent dans ce nouveau passage, nettement plus praticable que le précédent.

A intervalle régulier, des cellules s'ouvraient de part et d'autre du corridor. Certaines étaient ouvertes, d'autres étaient closes par des grilles. Des ossements humains se trouvaient éparpillés sur le sol. On pouvait encore voir des chaînes accrochées à des anneaux fixés dans les murs. Des prisonniers avaient été enfermés dans ces geôles au fil des siècles, et la plupart y étaient

morts de faim ou de souffrance.

Les deux jeunes gens avançaient dans le plus grand silence. Ils n'avaient pas besoin de se concerter pour s'avouer qu'ils trouvaient ces lieux sinistres, et qu'ils avaient hâte de les quitter. Encore leur fallait-il découvrir la sortie.

Plus loin, un escalier de pierre permettait d'accéder au niveau supérieur. Là encore, de sombres couloirs conduisaient à des cryptes et des oubliettes. Ces souterrains semblaient sans fin.

Ils émergèrent enfin dans une sorte d'allée pavée de larges dimensions qui montait en spirale.

- Je me souviens de la toponymie du palais Saint-Ange, déclara Hélène. Si je ne me trompe pas, il s'agit de la rampe qui conduit au rez-de-chaussée du château, avant de continuer dans la tour. Nous sommes sur le bon chemin.

Ils arrivèrent ainsi au sommet de la rampe, mais là encore, une grille leur barrait le passage vers

l'extérieur.

- Vas-tu à nouveau faire appel à ton doigté et ton sens de l'écoute ? ironisa Hélène.

Stéphane examina la serrure et poussa un profond soupir.

- Il n'y a rien à faire. La serrure est récente, et elle a l'air solide. Ce n'est pas une épingle à cheveux qui en viendra à bout.

- Que proposes-tu, dans ce cas ?

- Je ne vois que deux solutions. Soit nous rebroussons chemin, et nous tentons notre chance en rejoignant le réseau des catacombes situées au-delà du Tibre. Mais nous ne savons pas où elles conduisent, et nous risquons de nous égarer en chemin. Soit nous attendons que le palais Saint-Ange ouvre ses portes, et qu'un gardien veuille bien nous libérer. Après tout, nous sommes tout près de la sortie.

- Quelle heure est-il ?

Stéphane consulta sa montre-bracelet.

- 3 heures...

- Je propose une troisième solution.

- Laquelle ?

- Nous redescendons dans les souterrains du palais, et nous trouvons une salle sans trop d'ossements à l'intérieur pour y dormir quelques heures. De toutes façons, nous ne pouvons rien tenter d'ici le matin. Et il faudra être en forme pour affronter la journée de demain.

- Proposition adoptée ! lança Stéphane. Passer une nuit dans les oubliettes d'un vieux château est l'un de mes vieux fantasmes d'adolescent...

44

Rome, Palais Saint-Ange, 3 h 30

Stéphane et Hélène s'étaient installés dans l'une des cellules vides des souterrains du palais Saint-Ange, ouvrant sur une vaste crypte. Elle n'était guère accueillante, mais avait l'immense avantage de ne pas contenir de squelettes. Pour le reste, on pouvait difficilement imaginer endroit plus lugubre et inconfortable pour y passer la nuit. Les murs suintaient d'humidité, et dégageaient des odeurs de moisissure. Une fois la lampe éteinte, les ténèbres avaient envahi l'espace, avec leur cortège de terreurs. Et, par dessus tout cela, il y régnait un froid glacial.

Stéphane avait retiré son blouson et l'avait roulé en boule afin qu'Hélène y pose sa tête. Cela ne valait pas un bon lit, mais c'était toujours cela. Ils s'étaient allongés côte à côte, et Stéphane s'était serré contre elle. Lorsqu'elle avait sentie le contact du corps du jeune homme, la jeune femme avait amorcé un mouvement de recul, mais elle l'avait interrompu pour s'abandonner à la chaleur qui se dégageait de son compagnon. Elle se sentait rassurée.

Soudain, des bruits légers résonnèrent dans le silence. Des sortes de grattements et de trottements.

- Tu entends ? chuchota Hélène.

- Ce sont les rats. Il doit y en avoir des milliers, dans ces souterrains. Tu veux que je rallume la lampe ?

- Non, répondit la jeune femme d'un ton peu convaincu. Il faut économiser les piles. Nous risquons d'en avoir encore besoin...

- Tu as raison. De toute façon, même si la compagnie de ces bestioles n'est guère agréable, nous n'avons rien à craindre. Contrairement aux idées reçues, les rats ne s'attaquent jamais à l'homme, ou très rarement, lorsqu'ils sont effrayés. Laissons-les faire leur sarabande et ils nous laisseront tranquilles.

- Je ne suis pas sûre d'être pleinement rassurée, mais je vais essayer d'y croire.

Ils se turent, mais les rongeurs continuaient leur ballet nocturne. Après tout, ils étaient chez eux. Ils étaient les locataires naturels de ces souterrains

obscur. Les intrus n'étaient pas eux, mais les humains qui s'étaient inconsciemment aventurés dans les entrailles de la terre.

Hélène ne bougeait pas, et respirait le plus faiblement possible, pour ne pas attirer l'attention des surmulots. Elle commençait à apprécier la présence de Stéphane à ses côtés. Seule, elle n'aurait pu demeurer une seule seconde dans cette cave inhospitalière.

- Stéphane ? murmura la jeune femme.

- Oui ?

- Je te dois des excuses, pour mon comportement... Je sais que je suis trop facilement sur la défensive.

Stéphane lui prit la main dans le noir. Elle se laissa faire.

- Je te trouve en net progrès.

Elle hésita, puis reprit :

- Comme je te l'ai dit, j'ai eu une mauvaise passe dans ma vie, avant de devenir religieuse. Je n'ai pas rencontré les bonnes personnes. Je ne me suis pas toujours bien comportée. Et surtout, on

ne s'est pas toujours bien comporté avec moi. Les hommes, surtout.

- J'avais compris, répondit Stéphane avec douceur. Mais c'est le passé, Hélène. Si douloureux soit-il, ton passé est derrière toi. Tu es jeune. Tu as le temps de changer d'opinion au sujet des hommes. Tous ne sont pas des salauds, tu sais ?

Hélène allait répondre lorsque d'autres bruits que les grattements des rongeurs résonnèrent dans la crypte. Des bruits de pas, accompagnés d'éclats de voix.

- Je crois que nous ne sommes plus seuls, chuchota Stéphane en effleurant l'épaule de la jeune femme. Levons nous...

Ils se dressèrent dans le plus grand silence.

- Reste derrière moi, et laisse-moi faire, chuchota Stéphane.

Ils sortirent de leur refuge et tentèrent de s'orienter. Il ne pouvaient allumer la torche, pour ne pas se faire repérer, et avançaient à tâtons

dans le couloir obscur.

Les sons qui les avaient alertés provenaient d'une salle située un peu plus loin, d'où filtraient des lueurs tremblotantes. Sans doute des bougies, ou des cierges. Contrairement aux autres cellules, la pièce en question était pourvue d'une porte. Ils n'y avaient pas prêté attention, quelques heures plus tôt. Mais à présent la porte était ouverte, et laissait deviner un espace assez vaste situé derrière.

Ils se glissèrent lentement jusqu'à l'ouverture, en se tenant au mur pour ne pas trébucher.

Stéphane se tourna vers sa compagne et, d'un geste lui fit signe de rester en retrait. Puis il jeta un regard à l'intérieur de la salle.

Ce qu'il y découvrit était si inattendu qu'il se demanda s'il n'était pas en train de rêver.

Il s'agissait d'une crypte au plafond haut et voûté, éclairée par des cierges plantés dans des candélabres de fer forgé incrustés dans les murs.

Elle n'était pas à l'abandon, comme le reste des souterrains, mais meublée et décorée dans le plus pur style médiéval. Des niches aménagées sur tout le pourtour de la crypte débordait un amas d'objets précieux, peintures, icônes et œuvres d'art, anciennes et modernes, dont la présence en ces lieux avait quelque chose de surréaliste.

Trois hommes se tenaient autour d'une table située au centre de la pièce, et échangeaient de brèves paroles dans ce qui ressemblait à un patois napolitain. Ils étaient vêtus d'étranges vêtements, de longues aubes noires frappées d'une croix rouge, ce qui ajoutait encore à l'étrangeté de la scène. Devant eux se trouvaient des cagoules noires et des gants rouges, qu'ils avaient ôtés pour se sentir plus à l'aise.

Stéphane prit le temps de détailler la physionomie des trois hommes. De type latin, baraqués, les cheveux rasés et le front bas, ils ressemblaient davantage aux gardes du corps qu'il avait longtemps fréquentés qu'à des moines

surgis du fond des âges. L'un d'eux avait une balafre sur la joue qu'il ne s'était certainement pas faite en se rasant.

Le jeune homme sentit aussitôt le danger. Ces hommes n'étaient pas nets. Il était sûr qu'il s'agissait bien des mêmes individus qui les avaient suivis dans la nécropole du Vatican, et qui avaient dû s'emparer du pauvre frère Arno. Stéphane n'osait imaginer ce qu'ils avaient pu lui faire endurer.

S'il avait été seul, Stéphane aurait tenté l'attaque directe, en mettant à profit l'effet de surprise. Certes, ils étaient plus nombreux que lui, tout aussi costauds, sans doute armés, mais cela n'aurait pas arrêté le maître de jeete-kune-do qu'il était. Après tout, Bruce Lee était plutôt fluet, et n'hésitait pas à se mesurer à des adversaires supérieurs à lui en nombre et en force physique.

Mais Hélène était avec lui. Il ne voulait pas prendre le risque de l'exposer à ces types-là. La seule solution raisonnable était de demeurer cachés ou de prendre la fuite. Pas en direction

de la sortie du palais Saint-Ange, puisqu'elle était fermée par une grille, mais de l'autre côté, dans les galeries souterraines qui conduisaient dans les différents quartiers de Rome.

Stéphane se retourna doucement et, prenant Hélène par la main, s'éloigna à pas de loup de la crypte. La jeune femme comprit aussitôt et le suivit en silence.

Ce n'est que lorsqu'ils furent à une distance suffisante qu'il chuchota à l'oreille de sa compagne :

- Ils sont trois. Des armoires à glace avec des gueules patibulaires, vêtues de robes noires marquées d'une croix rouge.

- Les Croisés noirs ! confirma la jeune femme. Ces hommes sont des tueurs, Stéphane !

- C'est bien l'effet qu'ils donnent... Je crois que nous n'allons pas échapper à une visite des souterrains de Rome, en fin de compte...

Ils continuèrent leur procession dans le noir, jusqu'à atteindre la grille que Stéphane avait

ouverte un peu plus tôt. Mais au moment de la franchir, Hélène trébucha sur une pierre et, pour ne pas tomber, se retint aux barreaux de la grille qui se mit à grincer de façon sinistre, se répercutant à tous les échos.

Presque aussitôt, les voix des Croisés s'élevèrent, et trois ombres émergèrent de la crypte.

- Merde ! Ils nous ont repérés ! Foutons le camp de là !

Sans lâcher la main de sa compagne, Stéphane agrippa la lampe torche de l'autre main et se mit à courir.

Derrière eux, ils pouvaient entendre le bruit de pas précipités.

Les Croisés noirs étaient à leur poursuite.

Rome, souterrains, 4 h

- Je... Je ne sais pas si je pourrai courir assez vite..., se lamenta Hélène. Mon genou me lance...

- Prends ma main... rugit Stéphane.

La jeune femme sentit sa paume enserrée dans une poigne de fer. Stéphane se rua en avant, l'entraînant sans ménagement avec lui. Habitué aux exercices militaires, et hanté depuis toujours par l'instinct de survie, il ne réagissait plus en homme, mais en animal abandonné dans la jungle, traqué par des prédateurs.

Derrière eux, ils pouvaient entendre le martèlement des bottes des Croisés noirs et l'éclat de leurs voix. Ils n'avaient pas eu le temps de se changer et avaient conservé leur accoutrement médiéval, leurs longues aubes noires frappées d'une croix rouge. Le pinceau lumineux de leurs torches balayait les murs, et

tentait d'accrocher les silhouettes des fugitifs. Mais ces derniers avaient un peu d'avance, et demeureraient plongés dans l'ombre de la galerie souterraine.

Hélène avait le sentiment d'être entraînée dans un manège fou. Stéphane ne se rendait pas compte qu'il lui broyait la main et l'obligeait à courir trop vite. Elle manquait de trébucher à chaque pas et sentait son cœur cogner dans sa poitrine. Si le jeune homme ne l'avait pas soutenue, elle se serait effondrée à terre.

- Plus vite..., chuchota Stéphane.

- Je... Je ne peux pas.

- Si, tu peux ! Force-toi !

Stéphane accéléra encore le rythme de leur course, resserrant encore son poing autour de la main d'Hélène.

- Tu... Tu me fais mal...

- Ce n'est pas le moment de craquer, Hélène. Cours...

Même si leur situation semblait désespérée, ces mots eurent un effet reconfortant sur la jeune fille.

Stéphane avait raison. S'ils se laissaient prendre, leur mort était assurée. Une mort horrible, comme celle de Michel. La seule solution était de courir, même si sa gorge la brûlait et que ses poumons menaçaient d'éclater.

- Là-bas, la bifurcation vers Rome... On la prend !  
haleta Stéphane.

Ils se trouvaient en effet au croisement qu'ils avaient rencontré deux heures plus tôt. A droite, ils revenaient au Vatican. A gauche, ils passaient sous le Tibre et continuaient leur trajet vers la Rome souterraine. C'était un saut dans l'inconnu, mais ils n'avaient pas le choix. La galerie conduisant à la nécropole de la basilique Saint-Pierre était une souricière où les Croisés noirs auraient vite fait de les coincer.

Les jeunes gens s'engouffrèrent dans le tunnel de gauche. Avec un peu de chance, leurs poursuivants hésiteraient quelques secondes en parvenant à leur tour à l'embranchement. Quelques précieuses secondes qui permettraient au couple de conserver son avance.

Au bout d'une centaine de mètres, ils se mirent à patauger dans l'eau. En effleurant les parois de la galerie, Stéphane nota qu'elles suintaient d'humidité.

- C'est le Tibre... Nous devons être juste en dessous. Il doit y avoir des infiltrations. J'espère que le tunnel n'est pas inondé.

- Et s'il l'est ? questionna Hélène.

- On improvisera...

Leur dialogue fut interrompu par des rumeurs derrière eux. Les Croisés noirs n'avaient pas perdu de temps. Ils étaient à nouveau à leurs trousses.

- Regarde ! s'écria Hélène.

Ce qu'ils redoutaient un moment plus tôt se matérialisait sous leurs yeux. La galerie s'interrompait brusquement, noyée par un lac souterrain. Le fleuve avait inondé les carrières.

- Qu'est-ce qu'on fait ?

- Tu sais nager ? interrogea Stéphane.
- Oui, mais...
- C'est le moment de risquer une tête. Allez, on plonge !

Le jeune homme rangea la torche dans la poche intérieure de son sac à dos puis se jeta à l'eau, suivi aussitôt par Hélène qui, heureusement, était elle aussi une excellente nageuse.

L'eau était noire et glacée, mais elle était étrangement pure. Des sources souterraines devaient l'alimenter et la renouveler.

Galvanisés par la volonté d'échapper à leurs poursuivants, les deux jeunes gens avançaient rapidement. Ils luttèrent contre le froid qui tétanisait leurs membres en nageant de façon régulière, rythmés par les clapotis qu'ils faisaient naître autour d'eux. Les ténèbres étaient profondes et ils avançaient à l'aveuglette, droit devant.

Ils ne percevaient plus aucun bruit derrière eux. Les Croisés noirs avaient-ils abandonné leur

chasse en découvrant l'étendue d'eau ? Stéphane n'en croyait rien. Ces hommes n'étaient pas du genre à déclarer forfait. Mais il fallait mettre à profit leur retard pour gagner du terrain. Et continuer à nager dans l'eau noire, comme s'ils franchissaient le Styx.

Soudain, Stéphane sentit que ses pieds raclaient le sol. Ils avaient à nouveau pied.

Ils se redressèrent, et constatèrent que l'eau ne leur arrivait plus que jusqu'à la taille, puis aux genoux. Enfin, l'eau s'effaça entièrement. Ils étaient de l'autre côté du Tibre. Sous leurs pieds, le sol était à nouveau sec.

Stéphane ralluma la lampe torche qui, fort heureusement, fonctionnait encore, et vérifia que l'étui de cuir contenant la Prophétie de Pierre n'avait pas souffert.

En face d'eux, plusieurs galeries s'amorçaient. Il s'agissait des rues d'une ville souterraine, enterrée plusieurs dizaines de mètres en-dessous de la ville actuelle. Ils se trouvaient dans

la Rome antique, préservée de l'écoulement des siècles par les strates successives qui l'avaient recouvertes. Il ne leur restait plus qu'à s'engager dans ce labyrinthe, dans l'espoir de trouver une sortie à l'air libre.

Mais ils étaient trempés, et leurs vêtements étaient spongieux et lourds. Hélène grelottait. Ses muscles étaient engourdis. Elle ne pouvait plus faire un pas en avant.

Stéphane mit la lampe torche entre ses dents et se pencha de façon à ce que la jeune femme se juche sur lui. Elle lui enserra les épaules de ses bras agités de convulsions, tandis qu'il arrimait ses bras sous ses cuisses. Puis il s'engouffra au petit trot dans l'une des galeries.

Rome, souterrains, 4 h 30

- Porca miseria !

Les Croisés noirs s'étaient arrêtés devant le lac souterrain qui leur barrait la route. Ils en connaissaient l'existence, et comptaient sur ce barrage naturel pour intercepter les fuyards. En réalisant que les jeunes gens n'avaient pas hésité à se jeter à l'eau, au risque d'y succomber de froid, les trois hommes avaient lancé une bordée de jurons.

Il n'était pas question, toutefois, qu'ils suivent le même chemin sans un minimum d'équipement. Ils traverseraient à leur tour l'étendue d'eau, mais sans se mouiller.

- Ils n'iront pas loin, assura celui qui assurait le commandement. S'ils ne se noient pas dans l'eau glacée, ils seront épuisés et frigorifiés lorsqu'ils en sortiront. Nous n'aurons plus qu'à les cueillir... Allez chercher le canot ! Je reste ici au cas où ils rebrousseraient chemin.

Les deux partenaires du Croisé noir repartirent dans l'autre sens pour revenir un quart d'heure plus tard avec un canot gonflable et des rames. Ils

mirent l'embarcation à flot et entreprirent la traversée du lac souterrain.

Les deux hommes ramaient tandis que leur chef brandissait sa lampe torche pour éclairer le tunnel dans lequel ils s'étaient engagés. Le pinceau lumineux balayait tour à tour les parois rocheuses rongées d'humidité ou les flots ondoyants où le Croisé noir tentait de deviner les silhouettes des fuyards. Mais l'eau demeurait parfaitement calme.

- Figlie di putana ! tonna le Croisé. Ils ont plus d'endurance que je ne le croyais. J'espérais au moins que la fille aurait flanché...

Lorsqu'ils abordèrent l'autre rive, ils ne virent pas de corps affalés, brisés par l'effort et transis de froid. Les jeunes gens avaient continué à fuir.

Les hommes observèrent les galeries qui s'ouvraient devant eux. Comment choisir celle qu'avaient empruntée les fuyards ?

Soudain, le chef des Croisés noirs pointa sa

lampe torche vers le sol de l'une des galeries. Dans le sol meuble, on distinguait nettement des traces humides. Des traces de pas.

46

Rome, souterrains, 4 h 50

- Il faut nous arrêter un moment, Stéphane ! On ne va pas aller loin comme ça. Nous sommes épuisés et trempés. On va attraper la crève...

- Tu as raison. Il faut trouver un endroit pour se sécher.

Dès qu'Hélène avait retrouvé l'usage de ses membres, elle avait repris sa marche aux côtés de son compagnon, mais elle était incapable de

courir. Son genou était enflé et elle claudiquait lamentablement. Stéphane, malgré sa résistance, était également hors d'haleine. Avancer au pas de course dans de sombres corridors avec un poids de 55 kilos sur les épaules et une lampe torche entre les dents était un parcours du combattant dont il n'avait plus l'habitude. En outre, leurs vêtements mouillés les alourdissaient et leur collaient à la peau, les glaçant jusqu'aux os.

Pour mieux semer leurs poursuivants, ils avaient changé plusieurs fois de direction lorsqu'ils parvenaient à une intersection. Les sous-sols de Rome étaient un véritable gruyère, percé de galeries infinies, de carrières abandonnées, de nécropoles enfouies, de catacombes oubliées. Sans compter le réseau des égouts, dont l'immense Cloaca Maxima remontant à la Rome antique. Quiconque s'aventurait dans ces réseaux souterrains pouvait s'y égarer et mourir de faim et de soif sans espoir de recevoir aucun secours.

C'était une véritable ville souterraine qu'arpentaient les jeunes gens, avec ses rues, ses places, ses artères principales et secondaires, et même ses impasses. Des niches avaient été aménagées dans les murs de pierre, et des inscriptions gravées dans des plaques de marbre, à demi effacées par le temps, devaient fournir des indications topographiques aux Romains de l'Antiquité.

- Dommage que l'on n'ait pas emporté le plan de Rome d'il y a 2 500 ans, soupira Stéphane. On aurait pu s'y retrouver plus facilement !

Soudain, à l'extrémité d'une ruelle, ils débouchèrent sur un vaste espace qui les laissa médusés.

Il s'agissait d'une esplanade ovale au milieu de laquelle se dressait une villa patricienne, une authentique domus. La façade écroulée laissait voir l'atrium central et son impluvium. Les colonnes faisant péristyle tenaient encore debout et soutenaient l'habitation conçue, comme il était d'usage chez les Romains, selon un plan

rectangulaire.

Stéphane aida Hélène à escalader les gravats qui encombraient l'entrée de la villa, puis balaya l'intérieur du faisceau de sa lampe.

La jeune femme poussa un cri de surprise.

Les murs de la domus étaient ornés de peintures murales admirablement conservées représentant des scènes de la vie quotidienne ou de la mythologie antique. Les corps et les visages étaient d'un réalisme étonnant, et les pigments savamment utilisés par les artistes anonymes, ayant étrangement survécu à l'usure du temps, les paraient de couleurs vives que près de vingt-cinq siècles n'étaient pas parvenu à affadir. On aurait presque dit que la villa était encore habitée, et que ses occupants allaient surgir d'un instant à l'autre, vêtus de toges.

- Comme c'est beau ! s'émerveilla Hélène.

- Mais... Comment cet endroit a-t-il pu échapper aux archéologues ? s'étonna Stéphane. On ne

voit aucune trace de fouilles. Cette villa est restée dans l'état où elle se trouvait au temps de la Rome antique. C'est miraculeux...

- Oui, miraculeux est le terme, acquiesça Hélène. En fait, les archéologues sont loin d'avoir découvert tous les trésors qui se cachent sous les pavés de Rome. Au début des années 70, lorsque la ville a entrepris la construction du métro, les travaux d'excavation ont mis à jour de nombreux vestiges datant de l'ancienne Rome, la ville originelle qui se trouvait entre vingt et cinquante mètres sous terre. Cela a représenté un véritable casse-tête pour les ingénieurs, qui s'est soldé par plusieurs années de retard. Chaque fois qu'ils creusaient un trou, ils découvraient un temple ou un aqueduc enterrés sur ce qui était censé être le trajet du métro. Et je peux t'assurer que si elle est parfois laxiste sur le plan politique ou financier, l'administration italienne n'a pas l'habitude de plaisanter lorsqu'il s'agit de la protection du patrimoine archéologique et culturel !

- Comment se fait-il que personne n'ait découvert cette villa souterraine ? C'est inimaginable...

- N'oublie pas que l'ensemble des galeries et des catacombes romaines cumulent près de neuf cent kilomètres, dont aucun plan n'avait jamais été tracé. Il existe une association, Roma Sotterranea, réunissant des architectes qui proposent des visites guidées des souterrains romains, mais ils sont loin d'avoir tout mis à jour. D'ailleurs, ce serait impossible. Il faudrait commencer par raser entièrement la Rome actuelle avant de creuser pour voir ce qui se passe en dessous...

- Hé ! Cela sera peut-être possible très bientôt !  
Hélène dévisagea son compagnon d'un air étonné.  
- Que veux-tu dire ?

- Tu as oublié l'astéroïde... Si Rome est détruite, il sera peut-être plus intéressant de fouiller son sous-sol plutôt que de la reconstruire... En attendant, nous avons la chance d'être les hôtes de patriciens romains qui n'ont plus l'habitude de recevoir des visites depuis longtemps. Autant en profiter, non ? Continuons à explorer la maison...

Le tablinium où ils se trouvaient, la pièce principale de la villa situé dans l'axe de l'atrium, se prolongeait de deux ailes parallèles où se trouvaient les salons, chambres,

cuisine et salle de bains. Tout le confort moderne avec plus de vingt siècles d'avance sur les habitations modernes.

- Viens voir par ici ! lança Stéphane.

Il venait de découvrir une petite pièce entièrement carrelée dont le pourtour était pourvu d'un bâti qui formait siège, et dont le sol laissait filtrer des vapeurs soufrées par des orifices grillagés. Il y régnait une douce chaleur.

- C'est incroyable ! reprit le jeune homme. On dirait une étuve, ou une sorte de hammam !

- C'est en effet le principe du hammam, comme celui de la Mosquée de Paris où nous nous sommes rencontrés, renchérit Hélène. Une source d'eau sulfureuse doit passer en dessous. C'est de là que proviennent ces vapeurs chaudes. Stéphane, tu veux bien éteindre la lampe, s'il te plaît ?

Le jeune homme la regarda d'un air indécis.

- Heu... Pourquoi ?

- Parce que nous allons nous déshabiller et étendre nos vêtements sur le carrelage pour les faire sécher.

Stéphane balbutia une excuse gênée.

- Euh... Je vais t'attendre dehors, je préfère...

- Ne sois pas idiot.

Stéphane acquiesça d'un mouvement de tête et éteignit la lampe.

Lorsqu'il entendit le froissement des vêtements qu'Hélène ôtait et qu'il imagina son corps nu à un mètre de lui, Stéphane ressentit une pulsion dont il eut immédiatement honte.

En se déshabillant à son tour, il s'efforça de faire le vide dans son esprit, comme il le faisait lorsqu'il pratiquait les arts martiaux et se préparait au combat.

Mais l'adversaire auquel il devait se mesurer n'était autre que lui-même.

47

Fontainebleau, autoroute A6, 5 h 15

« France Info, 5 h 15. Voici un nouveau flash d'information spécial.

« Les principaux centres d'observation aérospatiaux confirment la trajectoire de l'astéroïde LUCIFER en direction de l'Europe du sud. Mais les dernières nouvelles

donnent une localisation beaucoup plus précise. L'impact devrait avoir lieu dans la journée de samedi dans le centre de l'Italie, plus particulièrement Rome ou sa région.

« La NASA a fait savoir que son bouclier aérien antimissiles était parfaitement opérationnel, et devrait intercepter l'astéroïde à son entrée dans l'atmosphère terrestre, pour le faire exploser ou le faire dévier de sa trajectoire initiale. Les experts demeurent toutefois soucieux, à cause de la taille gigantesque de l'objet, dépassant un kilomètre de diamètre. C'est la première fois que les techniciens américains sont confrontés à un astéroïde d'un tel volume.

« Cette annonce a provoqué un vent de panique dans la capitale italienne. Les Romains fuient leur ville par tous les moyens possibles. Les autoroutes sont saturées, ainsi que tous les vols au départ des aéroports proches de Rome. On déplore également de nombreux actes de vandalisme dans le centre et les faubourgs de la ville, des vitrines de magasins brisées et des voitures brûlées. Les forces de police sont débordées par la situation et ont demandé le secours de l'armée. Le chef du gouvernement continue à prôner le calme, mais il semble qu'il ne soit pas entendu.

« Rendez-vous dans un quart d'heure pour un point complet sur l'actualité. »

Antoine Dupin éteignit la radio et actionna l'allume-cigare.

Pour réfléchir, le tabac lui était plus favorable que les flashes d'information. Il tira une cigarette de son paquet presque vide et l'embrasa au bout incandescent du petit bâtonnet de métal qu'il extirpa du tableau de bord. Dans ces moments-là, il ne regrettait pas d'avoir hérité d'un ancien modèle comme voiture de fonction. Les voitures les plus récentes ne bénéficiaient plus de cette option, chasse au tabac oblige. Bientôt, se dit-il amèrement, le gouvernement trouverait un moyen de taxer l'air que l'on respirait.

En tirant une bouffée de sa cigarette, Dupin fit déboîter d'un mouvement du poignet sa Peugeot 306 pour dépasser un camion. Il approchait de Fontainebleau. Il serait à Paris dans un peu moins d'une heure.

Faute de preuves, il avait décidé de rentrer en France lorsqu'il avait réalisé que son enquête à Carpentras ne le conduirait nulle part. Le seul lien qu'il avait pu établir avec le crime rituel de la cathédrale Saint-Siffrein résidait dans les témoins principaux, la sœur et le meilleur ami de Michel Ardent, mais tous deux lui avaient faussé compagnie en s'envolant pour Rome. Ils avaient forcé le contrôle de police à la sortie de l'aéroport et avaient pris la fuite.

Dupin avait jugé Stéphane Clément au premier coup d'œil. Il était tout à fait du genre à foncer dans le tas et pourchasser les assassins de son ami au péril de sa vie.

Comment était-il entré aussi vite en relations avec la sœur du défunt ? L'inspecteur éclaircirait ce mystère en son temps. Le plus urgent était d'intercepter au plus vite les deux fugitifs.

Dupin se doutait bien qu'avec la panique qui s'était emparée de Rome, les carabinieri italiens avaient d'autres soucis en tête que la recherche d'un couple de Français. Il avait joint en pleine nuit le procureur chargé de l'affaire et lui avait demandé une autorisation d'extension territoriale afin de poursuivre ses investigations à Rome. Mais le proc' avait fait la sourde oreille. Le lien qu'invoquait l'inspecteur lui paraissait trop mince pour justifier un séjour dans la capitale romaine. De mauvaise grâce, Dupin avait repris aussitôt le chemin du retour. Il aurait avalé 1 500 kilomètres en 24 heures, passé deux nuits blanches et fumé deux paquets de cigarettes, mais il s'en moquait. Il n'était pas du genre à faire du surplace.

Dupin ralentit au péage de sortie de l'autoroute A6, paya avec sa carte bleue puis reprit de la vitesse. L'autoroute était encore fluide à cette heure-ci, il fallait en profiter car cela ne durerait pas. D'ici une heure ou deux, les accès à Paris seraient impraticables. Heureusement, on était samedi. Au moins, Dupin éviterait les bouchons entretenus par les banlieusards qui allaient travailler à Paris en voiture.

Son téléphone portable se mit à vibrer dans sa poche. Au mépris des lois en vigueur qui interdisaient tout appel

téléphonique au volant, l'inspecteur décrocha.

- Dupin, annonça-t-il avec sa sobriété habituelle.
  - Wens, répondit le commissaire de la Brigade criminelle sur le même ton. C'était bien, Carpentras ?
  - Mortel, commissaire. Si je puis m'exprimer ainsi.
- Le commissaire Wens s'esclaffa.
- Toujours le mot pour rire, Dupin. C'est pour ça que je t'adore. Et où es-tu, en ce moment ?
  - Fontainebleau. Je viens de passer le péage. Je serai à la boîte dans une heure.
  - Inutile. Tu fonces directement à Roissy-Charles-de-Gaulle.
  - Pardon ?
  - Tu as un vol Alitalia pour Rome réservé à ton nom. Départ 7 h, arrivée 9 h 05. Je te préviens, tu risques de te sentir un peu seul dans l'avion.
  - Vous pouvez m'expliquer ?
  - Tu n'as pas écouté les nouvelles ? Il semble que personne n'ait envie de se rendre dans une ville qui risque d'être rayée de la carte avant la fin du week-end... En tout cas, on vient de trouver là-bas un corps qui a subi exactement le même traitement que ton client de Carpentras. Crucifié sur une croix plantée à l'envers, salement torturé, entièrement vidé de son sang. Il s'agit du même mode opératoire. Interpol nous a aussitôt contactés,

et le procureur, que tu avais déjà supplié hier soir de t'envoyer à Rome, a jugé que ce nouveau crime était une raison suffisante pour te confier l'enquête. Tu es content, j'espère ?

Les pensées de l'inspecteur Dupin se catapultaient dans son cerveau.

- A-t-on identifié la victime, commissaire ? Et où l'a-t-on retrouvée ?

- Il s'agit d'un moine, cette fois, membre de la curie romaine. Quant au lieu de son supplice, il ne manquera pas de t'intéresser. Le curé a été crucifié en pleine basilique Saint-Pierre, au Vatican.

- Quoi ?

- Oui, je sais, ça paraît loufoque, mais c'est ainsi. La police italienne a été prévenue vers 3 heures par un appel anonyme. Tu sais que le Vatican est un État indépendant, et que la police ne peut pas y conduire d'enquêtes criminelles sans autorisation. Mais la Garde suisse chargée de la surveillance de la Cité pontificale venait également de découvrir le meurtre. Les policiers ont eu immédiatement accès à la basilique et ont figé la scène du crime. Tout est allé très vite.

- Ils n'ont pas réussi à localiser l'appel ?

- Non, mais la source était bien informée. On pense à quelqu'un qui se trouvait dans l'enceinte du Vatican. En tout cas, nous lui devons une fière chandelle. Je suis persuadé que, si la police n'avait pas été alertée, le Vatican se serait débrouillé pour étouffer l'affaire. Ce n'aurait pas été la première fois. Tu imagines les titres des journaux ? Un prêtre catholique crucifié de nuit dans la basilique Saint-Pierre, sur la Chaire de l'apôtre... Un joli scandale !

- Où avez-vous dit que ce prêtre avait été crucifié ?

- Sur la Chaire de Saint-Pierre, dans l'abside de la basilique.

- Attendez... Ça me rappelle quelque chose... Ah ! Ça y est ! C'est là que se trouve l'original de la Gloire du Bemín, dont la reproduction de la cathédrale Saint-Siffrein a déjà accueilli la croix de Michel Ardent !

- Dans ce cas, il s'agit du même mode opératoire, et sans doute des mêmes meurtriers. Bon, tu sais ce qu'il te reste à faire, Dupin. Appuyer sur le champignon. Il te reste une heure pour prendre ton vol.

Rome, souterrains, 5 h 30

- Tu as entendu ? chuchota Hélène.

Stéphane prêta l'oreille. Il percevait en effet des bruits tout proches.

- Vite, rhabillons-nous..., murmura Stéphane.

Grâce à la chaleur qui se dégageait des étuves, leurs vêtements étaient presque secs. Ils les enfilèrent à tâtons, en essayant de faire le moins de bruit possible. Stéphane remonta la glissière de son blouson puis se pencha vers l'oreille d'Hélène pour lui suggérer un plan d'attaque.

- Ils sont trois, sans doute armés, et je suis seul. Mais je pense que je peux me débrouiller pour conserver l'avantage. De toute façon, nous n'avons pas le choix...

Hélène faillit lui rétorquer qu'il n'était pas seul. Elle était là, elle aussi, et pouvait se battre. Évidemment, elle ne ferait sans doute pas le poids en face des Croisés noirs, mais son infériorité physique était compensée par la rage de vengeance qui l'animait. Ces hommes avaient crucifié son frère. La haine qu'elle ressentait à leur égard lui avait enlevé tout sentiment de peur.

- Voilà ce que nous allons faire, reprit Stéphane. Je vais

sortir de cette pièce et les attaquer par surprise. Avec un peu de chance, ils seront dispersés, et je pourrai les affronter les uns après les autres. Toi, tu attends que je les occupe pour te glisser au-dehors et foncer droit devant. Je te rejoindrai plus tard. Tiens... Protège-le.

Stéphane lui tendit l'étui de cuir contenant la Prophétie de Pierre.

- Mais..., s'insurgea Hélène.

- Chut... Écoute... Je pèse deux fois ton poids, et j'ai plusieurs années de pratique des arts martiaux derrière moi. Tu es une fille courageuse, je le sais, mais ces hommes sont des brutes. Laisse-moi m'occuper d'eux. De ton côté, prends soin de la Prophétie de Pierre... Et prends soin de toi...

Il l'étreignit brièvement puis, sans laisser à la jeune femme le temps de réagir, il se faufila à l'extérieur de la salle aux étuves.

Il distingua aussitôt les silhouettes sombres des Croisés noirs qui visitaient méticuleusement les pièces de la domus en brandissant leurs lampes. Comme Stéphane l'espérait, les trois hommes s'étaient séparés pour mieux fouiller les lieux. Deux d'entre eux se trouvaient dans l'aile opposée, tandis que le troisième s'approchait de lui. Stéphane le vit s'introduire dans une chambre, située à quelques mètres à peine de l'endroit où il se trouvait.

C'était le moment ou jamais.

Le jeune homme se glissa le long du mur, jusqu'à atteindre l'entrée de la chambre. Il jeta un rapide coup d'œil. Le Croisé noir lui tournait le dos. En éclairant chaque coin de la pièce, il constata que celle-ci était vide. Il allait faire volte-face pour ressortir lorsque Stéphane se rua sur lui pour le ceinturer, tout en lui plaquant sa main droite sur la gorge.

L'homme tenta de se dégager mais Stéphane le tenait solidement et commença à serrer ses doigts autour de la carotide. Il n'aimait pas assaillir ses adversaires par surprise et préférait les combats à la loyale. Mais ces hommes étaient des assassins, et ne méritaient pas que l'on prenne de gants avec eux.

Pour autant, il ne voulait pas tuer cet homme, juste le mettre hors d'état de nuire. Lorsqu'il sentit que le Croisé commençait à s'asphyxier, Stéphane relâcha sa prise à la gorge et lui infligea une manchette sur la nuque.

L'homme glissa à terre, sans connaissance.

Stéphane se pencha et posa deux doigts sur son cou, pour s'assurer que son pouls battait toujours, puis se releva aussitôt. Restait les deux autres.

Il sortit hors de la chambre.

Les deux autres Croisés noirs achevaient leurs investigations de l'aile opposée de la domus. Ils n'avaient rien trouvé et s'apprêtaient à rejoindre leur compagnon.

Stéphane prit le temps d'étudier la situation

Soit il attendait qu'ils découvrent leur collègue évanoui pour les attaquer frontalement, soit il les devançait en allant les provoquer.

La première solution était la plus sage, mais elle avait un inconvénient. S'il ne parvenait pas à maîtriser les deux hommes, ces derniers pourraient très facilement découvrir la cachette voisine où se trouvait Hélène. Il valait mieux mettre le plus de distance possible entre les Croisés et la jeune fille, afin de laisser à celle-ci l'opportunité de s'enfuir.

Il bondit en direction de l'atrium, comme un fauve lâché sur sa proie.

L'un des Croisés se retourna vers lui alors qu'il n'était plus qu'à deux mètres d'eux.

- Figlio di putana ! Le voilà ! hurla-t-il en tirant sa dague de sa ceinture.

Stéphane le désarma d'un coup de pied, dans la plus pure tradition du kung fu et de la boxe chinoise. Puis il le gratifia d'un direct à la mâchoire.

L'homme accusa le coup sans broncher. Il semblait taillé dans le roc.

Son compagnon, celui qui commandait les opérations, se jeta sur Stéphane et le gratifia d'un direct à l'estomac. Le maître de jeet kune do se déroba au dernier moment et riposta aussitôt en lui envoyant son pied dans la mâchoire.

La lutte se poursuivit ainsi quelques instants. Stéphane avait l'avantage de la technique et de la maîtrise de soi, mais les deux Croisés étaient de véritables molosses, qui encaissaient les coups sans broncher.

Les lampes torches étaient tombées à terre et éclairaient le combat en ombres chinoises.

Soudain, une voix retentit derrière eux.

- Au secours, Stéphane !

Le jeune homme tourna la tête.

Le Croisé qu'il avait assommé était revenu à lui, et s'était saisi d'Hélène au moment où elle sortait de sa cachette pour prendre la fuite.

Le jeune homme n'eut pas le temps de réfléchir plus longtemps à ce qu'il devait faire.

Il sentit un coup violent porté à l'arrière de son crâne et perdit aussitôt connaissance.

SAMEDI 15 DECEMBRE

49

Vatican, basilique Saint-Pierre, 9 h 45

La basilique Saint-Pierre n'ouvrirait pas ses portes aujourd'hui. Elle resterait fermée au public pour un temps indéterminé.

Les inévitables gardes suisses faisaient le piquet devant les portes colossales du lieu saint, ne laissant passer que les carabiniers et les équipes techniques de la police médicale.

L'inspecteur Dupin avait sauté dans un taxi dès son atterrissage à Rome. Si les sorties étaient surchargées parce que les Romains continuaient à fuir leur ville menacée par l'astéroïde, les accès à l'intérieur de la ville étaient au contraire d'une fluidité inhabituelle. En une demi-heure à peine, il se trouvait au Vatican.

Durant les deux heures de vol qui l'avait conduit à la capitale italienne, l'inspecteur avait eu le temps de faire le point sur la situation. En réfléchissant dans le calme et le silence de l'avion aux trois quarts vides, il avait tenté d'établir des rapprochements entre les deux crimes.

Michel Ardent avait été crucifié dans la cathédrale Saint-Siffrein, adossé à une reproduction de la Gloire du Bernin, dont l'original se trouvait à Saint-Pierre de Rome, qui avait accueilli à son tour une deuxième crucifixion. Cela ressemblait à une sorte de jeu de piste, qui conduisait de la cathédrale de Carpentras à la basilique du Vatican.

Dupin avait ensuite songé à la position inversée de la croix sur laquelle avaient été retrouvées les deux victimes. Lors de la découverte du corps de Michel Ardent, Dupin avait tout d'abord pensé à un rituel satanique, et il avait orienté

ses recherches en ce sens. Mais il devait bien admettre qu'il avait fait fausse route. Il s'était laissé aveugler par les apparences.

Il s'était alors souvenu que la croix inversée n'était pas uniquement un signe de reconnaissance diabolique, faisant partie de la panoplie de base des gothiques, avec le « salut au Cornu », poing fermé avec l'index et l'annulaire dressé, et la référence au chiffre 666. Elle était aussi un rappel de la crucifixion de l'apôtre Pierre, qui avait subi son supplice à Rome, à l'endroit-même où s'élevait aujourd'hui le Vatican. Les croix inversées de Carpentras et de la basilique Saint-Pierre étaient une référence explicite à la crucifixion de Pierre.

Il avait alors resongé à la théorie personnelle qu'il avait échafaudée trente ans plus tôt, au sujet de la profanation du cimetière juif de Carpentras. Selon lui, les juifs qui étaient visés étaient les juifs du pape, et donc, à travers eux, l'Église catholique romaine toute entière.

Or, la cathédrale Saint-Siffrein de Carpentras avait été édifiée au début du XVe siècle par un pape d'Avignon, ou plus exactement un antipape, Benoît XIII. La cathédrale de Carpentras pouvait donc être considérée comme la rivale de Saint-Pierre de Rome, comme les antipapes d'Avignon était en opposition avec les papes du Vatican.

Enfin, l'astéroïde baptisé LUCIFER s'appêtait à tomber sur

Rome et sur le Vatican, écrasant ainsi le symbole même du christianisme.

Plus il y pensait, et plus l'inspecteur Dupin trouvait des raisons d'accréditer la thèse qu'il avait élaborée au début de sa carrière, et qui trouvait enfin son illustration parfaite.

Il existait un complot contre l'Église catholique romaine.

L'inspecteur Dupin allait tenter de le déjouer. Même s'il ne lui restait plus que quelques heures pour y parvenir.

L'abside de la basilique était condamnée par un périmètre de sécurité bordé de rubalises. Un homme d'âge mûr s'approcha d'Antoine Dupin. Il arborait un uniforme bleu foncé et était coiffé d'une casquette aux armes du Saint-Siège. Court de taille, bedonnant, le cheveu rare, il s'exprimait dans un excellent français, pimenté d'une pointe d'accent romain.

- Inspecteur Dupin ? Fabio Paolini, inspecteur général du Corps de Gendarmerie de l'État de la Cité du Vatican. Merci de vous être déplacé aussi rapidement. J'avoue que ce qui se passe ici dépasse l'entendement. Dans toute ma carrière, je n'ai jamais rien vu de semblable... Et au cœur de la basilique, sur la Chaire de saint Pierre, le symbole le plus sacré de l'Église...

- La gendarmerie du Vatican ? interrogea Dupin en saluant l'inspecteur. Je croyais que la sécurité du Saint-Siège était assurée par les Gardes Suisses...

- Oh ! J'ai l'habitude, vous savez ! rétorqua l'Italien. Les Gardes Suisses sont plus populaires que nous, et on a tendance à nous oublier. Il faut dire que leurs uniformes sont nettement plus voyants. Et on ne peut pas échapper à leurs spectaculaires relèves de la garde... Mais s'ils ont effectivement une mission de surveillance et de sécurité au sein du Vatican, les gendarmes, eux, assument les fonctions relevant de la police judiciaire et, accessoirement, de la circulation routière. Il y a eu meurtre, cette nuit, l'enquête est donc de notre ressort.

- Pardonnez-moi encore, mais je pensais que l'enquête dépendait de la police romaine.

L'inspecteur Paolini eut un geste de lassitude.

- Oui, je sais, tout cela est assez compliqué. Techniquement, les crimes et délits qui surviennent sur le territoire du Vatican nous concernent au premier chef. Mais au vu de la gravité de l'homicide, il est normal que les carabinieri s'en mêlent. Ainsi que vous, par la même occasion. Si vous y réfléchissez bien, nous avons donc quatre corps de police en concurrence ce matin : la Gendarmerie du Vatican, la Garde Suisse, les carabinieri italiens et... un inspecteur de la Brigade criminelle

française.

- Oui, je suppose que cela ne facilite pas l'enquête...

- Je ne vous le fais pas dire, inspecteur. D'autant plus que, pour ne rien vous cacher, les gendarmes du Vatican et les gardes suisses ne s'aiment guère. Les premiers sont italiens, les seconds suisses. La langue officielle du Vatican est l'italien mais celle des gardes suisses est l'Allemand. Si vous ajoutez à cela la nationalité de notre Saint-Père...

- Je comprends, sourit Dupin. L'Europe est plus facile à construire sur les cartes que dans les mœurs, si je comprends bien. Et avec les carabiniers, comment ça se passe ?

L'inspecteur Paolini agita sa main droite en faisant la moue.

- On n'aime pas trop qu'ils viennent sur nos plates-bandes. Au moins, vous ne connaissez pas ce genre de conflits, en France...

- Détrompez vous ! rétorqua Dupin. La gendarmerie et la police nationale se regardent come chien et chat. Ajoutez à cela les différents services de police parallèles, RG, DGSE...

- En tout cas, rassurez-vous, inspecteur. Sachez que votre

réputation a franchi les Alpes, et que c'est un honneur pour moi de collaborer avec vous sur cette dramatique affaire... Si vous acceptez mon aide, bien entendu.

Les deux hommes se serrèrent la main.

- Bon, vous me conduisez sur la scène du crime, inspecteur ? conclut Antoine Dupin.

Les deux hommes se dirigèrent au fond de la basilique. Dupin eut l'impression de revoir exactement le décor de la veille, dans la cathédrale de Carpentras. En plus spectaculaire. Les tueurs avaient franchi un degré supplémentaire dans leur mise en scène de l'horreur. A cause de la majesté des lieux, mais aussi à cause du surcroît de barbarie avec lequel ils avaient mis à mort leur victime.

Le corps n'avait pas encore été emporté à la morgue, et reposait dans une housse isotherme que l'inspecteur Paolini désigna d'un geste à Antoine Dupin.

Ce dernier l'ouvrit. Vidé de son sang, le moine ressemblait à un pantin grotesque et désarticulé. Son ventre rebondi arborait deux larges plaies représentant une sorte de croix obscène. La peau blanchâtre était marquée de multiples ecchymoses et contusions. Son visage avait été écorché, et ressemblait à un masque de carnaval. Aux pieds de la croix, des vases de cristal identiques à ceux retrouvés dans la cathédrale Saint-Siffrein étaient emplis de sang.

- Vous avez les conclusions du médecin légiste ?  
demanda Dupin.

- Oui. Lacérations, dues à la pointe d'une lame effilée. Contusions occasionnées sans doute par des chaînes. Visage écorché vif. On a retrouvé les lambeaux de chair à terre. Aucune artère touchée, uniquement des veines. Il a dû mettre très longtemps à se vider de son sang. Mais le cœur a lâché avant.

- On connaît l'identité de la victime et l'heure du décès ?

- Frère Arno Saknussem. La mort est survenue entre 2 et 3 heures du matin. Il appartenait à la curie romaine depuis plus de trente ans. Un simple prêtre sans histoire. Il se désignait lui-même comme moine, mais il ne dépendait d'aucun ordre religieux connu. Un homme de grande culture, d'après ce que m'on dit ses collègues, doublé d'un bon vivant. Hier soir, quelques heures à peine avant sa mort, il dînait tranquillement à la Pancia Felice, une bonne trattoria du quartier. Le légiste a même pu reconstituer en détails le menu de son dernier repas. Ça vous intéresse ?

- Non, merci. Il était seul ?

- A la Pancia Felice ? Non, justement. Les carabinieri ont interrogé la patronne ce matin. Frère Arno a dîné très tard, vers 23 heures, en compagnie d'un jeune couple de Français. Mais on ne connaît pas leur nom.

Antoine Dupin savait parfaitement de qui il s'agissait. Stéphane Clément et Hélène Ardent. C'est pour rencontrer ce frère Arno qu'ils étaient venus à Rome et n'avaient pas hésité à abandonner leurs passeports. Ils l'avaient rejoint à la trattoria dès leur arrivée. Mais que s'était-il passé entre ce dîner et le supplice du moine ? En tout cas, Clément était à nouveau l'une des dernières personnes à avoir vu la victime vivante. Étrange coïncidence.

Antoine Dupin se tourna vers l'inspecteur Paolini, qu'il dominait d'une bonne tête. En revanche, son homologue italien le battait sur la question du tour de taille. Il devait être, lui aussi, un habitué de la Pancia Felice.

- Des indices ?

Le gendarme écarta les bras, paumes des mains relevées vers le ciel, dans un geste d'impuissance.

- Aucune piste pour l'instant. Les assassins ont travaillé très proprement, si je peux m'exprimer ainsi. Aucune empreinte, aucune trace, aucun indice utilisable. D'après ce que j'ai lu du rapport que vous avez rédigé au sujet du crime précédent, à Carpentras, il s'agit bien de la même mise en scène et du même mode opératoire. Des crimes rituels perpétrés de sang froid par des professionnels.

L'inspecteur Dupin fronça les sourcils. Cette enquête ne se présentait pas sous de meilleurs auspices que celle de la

veille. Le fait de savoir qu'il s'agissait des mêmes criminels ne les aidait pas à grand chose. Cela confirmait simplement le fait qu'ils avaient à faire à une bande organisée bénéficiant visiblement de sérieux appuis. Crucifier quelqu'un en pleine nuit dans une cathédrale du Vaucluse démontrait déjà une bonne dose d'audace et de détermination. Mais saigner à blanc un moine sur la Chaire de saint Pierre, dans le saint des saints du Vatican, cela dépassait les bornes.

- Comment sont-ils entrés ? interrogea Dupin. Je présume que la basilique est fermée la nuit, et que les accès du Vatican sont surveillés. On ne doit pas pénétrer ici comme dans un moulin. Que disent les caméras de vidéosurveillance ?

L'inspecteur Paolini parut embarrassé par cette question.

- Eh bien... Ce n'est pas si simple, inspecteur. Tous les accès du Vatican ainsi que ses points stratégiques sont en effet surveillés par des caméras de surveillance. Mais il se trouve que la nuit dernière, les vidéos ont été déconnectées. Nous avons vérifié. Il n'y a aucun enregistrement de ce qui s'est passé ici entre 23 h 30 et ce matin à l'aube.

- Mais il devait bien y avoir une surveillance humaine ?

- Non plus. Aucun garde n'a été affecté à la surveillance de nuit.

- Comme par hasard, la nuit-même où un crime est commis à l'intérieur-même de la basilique... Avec, par dessus le marché, un correspondant anonyme qui prévient les autorités au bon moment. Vous ne trouvez pas cela un peu poussé, comme coïncidence ?

L'inspecteur Paolini passa sa main droite sur son crâne dégami, comme pour se redonner de l'assurance.

- Je sais bien ce à quoi vous pensez, inspecteur. Les criminels ne se sont pas introduits ici par effraction. Ils ont sans doute bénéficié de complicités internes au Vatican. Ce qui rend notre enquête d'autant plus délicate...

- Que voulez-vous dire ?

L'inspecteur italien écarta à nouveau largement les mains, dans un geste qui lui semblait familier lorsqu'il exposait ses idées.

- Comme vous le savez, le Vatican est un État indépendant, qui a son propre gouvernement, sa propre banque, sa propre police, en l'occurrence les gendarmes et les gardes suisses. Mais notre marge de manœuvre est mince. Le Saint-Siège est une très ancienne maison, avec ses clans, ses coteries, ses susceptibilités. Nous ne sommes pas dans une démocratie du XXI<sup>e</sup> siècle, ici, mais dans une cour d'Ancien Régime dont le pape est le souverain infallible. Nous devons marcher sur des œufs, et

demeurer très prudents dans nos hypothèses. Vous comprenez ?

Dupin hocha brièvement la tête.

- En clair, cela veut dire que nous ne pouvons pas affirmer que le meurtre a été fomenté avec la complicité de quelqu'un du Vatican. C'est bien ça ?

- J'aurais utilisé une formulation moins directe, mais la conclusion aurait été la même, concéda l'inspecteur Paolini.

- Eh bien, nous ferons preuve de diplomatie, en ce cas ! rétorqua Dupin d'un ton pincé. Par qui commence-t-on ?

- Je vous propose de rendre une petite visite protocolaire au cardinal secrétaire général. C'est le personnage le plus important du Vatican après le pape. Il est donné comme favori lors du prochain conclave auquel tout le monde se prépare depuis la maladie du Saint-Père.

- Et vous, de votre côté ?

- Je vous attendrai au PC de la Garde Suisse. Visiblement, ils n'ont pas assuré correctement leur mission la nuit dernière... Mais je préfère que ce soit vous qui le leur disiez plutôt que moi. Pour éviter tout conflit interne et ménager les susceptibilités...

- Je vous comprends. Comptez sur moi pour vous aider à les confesser, ces Petits Suisses...

50

Vatican, bureau du secrétaire général, 10 h

Devant son bureau, le cardinal Pantalucci était entouré d'une grappe de cardinaux qui s' alarmaient du crime qui s'était déroulé dans la nuit. A vrai dire, ils s'inquiétaient davantage de leur propre sécurité que du sort du moine anonyme qui avait été torturé, et voulaient s'assurer que leur vie n'était pas en danger.

- Qu'en dit le Saint-Père ? demanda un cardinal chevrotant.

- Son état ne lui permet pas de s'exprimer publiquement sur cette triste affaire, déclara le cardinal Pantalucci d'un ton onctueux. Mais il déplore bien évidemment que la violence ait parlé au sein de notre sainte Église...

En réalité, l'esprit du pape était demeuré singulièrement clairvoyant et, lorsque son secrétaire général lui avait rendu visite ce matin, le regard perçant du Saint-Père lui avait laissé entendre qu'il le suspectait d'être lié d'une façon ou d'une autre au crime barbare qui avait souillé la basilique Saint-Pierre. Pantalucci était bien certain que le pape déclencherait une enquête interne pour élucider l'affaire. Mais fort heureusement, il n'en aurait pas le temps. Tout allait se jouer dans les heures à venir.

Les Croisés noirs l'avaient prévenu à l'aube qu'ils avaient enfin pu intercepter les deux jeunes gens qui leur avaient faussé compagnie dans la nuit. La Prophétie de Pierre allait bientôt tomber entre ses mains. Il se réservait le plaisir de s'en emparer lui-même, et d'être aux premières loges lorsque les deux prisonniers subiraient le sort qu'il leur avait réservé.

En y songeant, il eut un mouvement d'impatience. Depuis le début de la matinée il se trouvait coincé dans l'enceinte du Vatican, envahie de policiers qui fourraient partout leurs gros nez et posaient des questions indiscretes. Et à présent ces cardinaux caquetant comme des poules venaient l'assommer de leurs jérémiades.

Le secrétaire général avait compté sur le fait que le crime, et surtout les circonstances qui l'avaient accompagné, aurait été découvert par le personnel du Vatican qui aurait

fait le ménage avant d'appeler la police. Frère Arno aurait été descendu de sa croix, on l'aurait recousu et lavé et le médecin du Vatican aurait rédigé un certificat de décès concluant à une mort naturelle suite à un arrêt cardiaque. Ce n'aurait pas été la première fois qu'un crime au Vatican aurait été maquillé en banal accident.

L'idée du cardinal avait été de frapper les esprits de la curie, pas d'alerter l'opinion publique sur les règlements de compte internes du Saint-Siège. Pas tout de suite, en tout cas. A présent qu'il avait les flics dans les pattes, sa liberté de manœuvre était singulièrement entravée et son précieux temps gâché par les procédures administratives auxquelles il devait se soumettre.

Augusto Ferrato vint fort opportunément interrompre le conciliabule qu'il tenait avec les cardinaux.

- Votre Éminence, pardonnez-moi, mais l'un des inspecteurs chargés de l'affaire sollicite un entretien avec vous. C'est un Français.

Le cardinal en profita pour prendre congé des hommes en robes rouges en les renvoyant avec un petit salut amical.

- Je vais le recevoir dans mon bureau, Augusto. Plus vite nous en aurons fini, mieux ce sera.

Augusto fit entrer l'inspecteur Dupin dans le magnifique bureau du secrétaire général. Ce dernier l'accueillit debout,

lui tendant la main droite où brillait le saphir de son anneau cardinalice afin qu'il la baise.

Dupin ignora la main tendue de son interlocuteur et se présenta :

- Inspecteur Dupin, de la Brigade criminelle française.

Le cardinal eut un petit sourire puis, d'un geste ample, il invita l'inspecteur à s'asseoir, tout en prenant place lui-même dans un confortable fauteuil en cuir.

Puis il ouvrit sa boîte à cigarillos et la tendit à son hôte.

- Vous fumez ?

Le Français extirpa son paquet de Benson de sa poche.

- J'ai les miennes. Si cela ne vous dérange pas...

- Faites donc, répliqua Pantalucci en souriant. Saviez-vous que la cigarette est beaucoup plus cancérigène que le cigare ? A cause du papier. Mais chacun est libre de choisir sa propre mort, n'est-ce pas ?

Le cardinal actionna la flamme de son briquet Dupont et le tendit à l'inspecteur Dupin avant d'allumer son cigarillo.

Il prit le temps d'aspirer une longue bouffée tout en dévisageant l'inspecteur français qui soutint son regard.

- J'avoue être un peu surpris de votre présence ici, inspecteur. Ce crime n'est-il pas du ressort de la

Gendarmerie du Vatican ? Et de la police italienne, bien entendu...

Dupin tira sur sa cigarette avant de répondre.

- Ce crime ressemble étrangement à celui dont l'enquête m'a été confiée hier matin, dans le Vaucluse. Une crucifixion à l'envers, dans la cathédrale Saint-Siffrein, à Carpentras. Même mode opératoire. Même symboles ésotériques et religieux. Nous avons toutes les raisons de croire que ces deux crimes ont été commis par les mêmes personnes.

- Et je suppose que vous avez une compétence particulière pour enquêter sur ces crimes en particulier ?

- En effet, je suis spécialisé dans les meurtres rituels. J'essaye de trouver le sens de ces crimes. Je suis sensible à leur dramaturgie, à leur mise en scène atypique, à leur aspect spectaculaire, presque esthétique, malgré leur barbarie.

Pantalucci leva les sourcils, intrigué malgré lui par les commentaires du Français.

- Intéressant, murmura-t-il en laissant se profiler un mince sourire. Peu orthodoxe, mais intéressant. De l'assassinat conçu comme un des Beaux-Arts, en quelque sorte...

- Je vois que vous connaissez Thomas de Quincey,

Éminence.

- Il fait en effet partie de mes livres de chevet, avec Le Prince de Machiavel et Leviathan de Thomas Hobbes.

- Des lectures assez peu catholiques...

- ... mais qui forgent le style et la pensée. Cela ne m'empêche pas d'apprécier saint Thomas d'Aquin ou Ignace de Loyola. On a beau apprécier l'eau pure, on a parfois besoin d'une rasade d'alcool fort. Vous ne pensez pas, inspecteur ?

Annibal Pantalucci savait qu'il poussait la provocation trop loin, et qu'il prenait le risque d'éveiller les soupçons du policier français. Mais il avait trop rarement l'occasion de se mesurer à des adversaires à sa mesure. Celui-ci avait l'air moins lourdaud que la moyenne des flics qu'il connaissait. Il semblait intelligent et n'hésitait pas à faire preuve de cynisme. Il s'agissait là de vertus rares que le cardinal aimait à déguster.

Cet inspecteur Dupin était digne de jouer avec lui. C'est pourquoi le cardinal allait pimenter un peu la partie. Il allait volontairement abattre une partie de son jeu. Juste pour le plaisir de donner à son adversaire le sentiment illusoire qu'il maîtrisait les choses. Sa victoire finale n'en serait que plus délectable. Car le cardinal savait qu'il finirait toujours par gagner. Il était né ainsi, avec les bonnes cartes entre les mains. Il avait consacré sa vie à les faire fructifier, ne

reculant devant ni le mensonge, ni la corruption, ni la trahison, ni le crime. Ce n'est pas à la veille d'être élu pape que sa chance allait l'abandonner. Alors, il pouvait bien s'amuser un peu avec elle. Juste pour le frisson.

- Mais le crime de cette nuit est avant tout blasphématoire, reprit l'inspecteur Dupin.

- Blasphématoire ? Que voulez-vous dire par là ? interrogea le cardinal d'un ton amusé.

- Ceux qui ont fait cela ne se sont pas contentés de torturer et de tuer un homme. Ils ont cherché à souiller le cœur même de la basilique. C'est pourquoi je parle de blasphème.

Le cardinal tira une bouffée de son cigarillo et souffla une fumée bleue.

L'inspecteur Dupin observa un instant son interlocuteur, avant de conclure :

- Au-delà de la personne du moine, c'est l'Église qui est visée par ces crimes. L'Église catholique romaine.

- Qui aurait intérêt à détruire l'Église de Rome ? interrogea Pantalucci d'un air faussement candide. Les terroristes islamistes ? Les Francs-Maçons ? Les Illuminati ?

- Non, Éminence. Je pense qu'il s'agit d'un complot interne à l'Église. Le crime de cette nuit n'aurait jamais été possible sans de puissantes complicités à l'intérieur même

du Vatican. Je suis persuadé que le cerveau qui a organisé ces crimes se trouve ici-même, dans la Cité papale...

Le cardinal ferma les yeux, le front concentré. On aurait dit qu'il priait. Puis il les rouvrit lentement. Ses yeux bleus semblaient de glace.

- C'est très grave, comme accusation, inspecteur. Sur quoi repose-t-elle ?

- C'est mon instinct de flic qui parle, Éminence, répliqua Dupin dans un sourire. Mon sixième sens.

Le cardinal sembla hésiter une seconde, en joignant les doigts de ses deux mains écartées, tout en considérant son interlocuteur. Puis il se lança.

- Eh bien, je vais essayer de vous aider à décoder tout cela, inspecteur. Je me demandais si vous aviez prêté attention aux vases de cristal emplis de sang, situés de part et d'autre du corps du moine....

- En effet, confirma Dupin. D'ailleurs, il y avait les mêmes dans la cathédrale Saint-Siffrein. La présence de ces vases doit avoir un sens, mais j'avoue que je n'ai pas encore découvert lequel.

Le cardinal caressa d'une main ses cheveux poivre et sel.

- Avez-vous entendu parler des prophéties de Fatima, inspecteur Dupin ?

Le Français haussa les sourcils, pris de court par l'incongruité de la question.

- Vous faites allusion aux révélations que la Vierge Marie aurait faites à trois jeunes enfants dans un petit village du Portugal ?

- En 1917, très exactement. Mais permettez-moi de vous corriger, inspecteur. Il ne s'agit pas de révélations que la Vierge aurait faites, mais a faites...

Antoine Dupin observa son interlocuteur avec une légère surprise, mais ne répondit rien.

- J'ai consacré plusieurs années de ma vie à l'étude de la théologie, poursuit Pantaluci. Je me suis notamment intéressé de très près aux révélations faites par la Vierge à Lucie dos Santos. Ces prophéties ont d'ailleurs été considérées comme « dignes de foi » par l'Église, c'est pourquoi je me suis permis de vous reprendre...

- Je suis peut-être obtus, mais je ne vois pas le rapport entre les révélations de la Vierge à Fatima et le crime de cette nuit.

- Les vases... Les vases de cristal... Voilà le rapport.

- Pouvez-vous m'expliquer ? l'interrompt Dupin, que ces mystères commençaient à agacer.

- Il existe une mention de ces vases dans le texte du troisième secret de Fatima, celui qui a été dévoilé par le

pape Jean-Paul II à l'occasion du Jubilé de l'an 2000.

Dupin marqua à nouveau son étonnement.

- Je peux vous le citer, je le connais par cœur, continua Pantalucci. « Sous les deux bras de la croix, il y avait deux anges, chacun avec un vase de cristal à la main, dans lequel ils recueillaient le sang des martyrs. »

- Le sang des martyrs... Les criminels se prennent donc pour des justiciers ?

Pantalucci leva les mains au ciel.

- Allez savoir ce qui se passe dans la tête des assassins ! Je ne sais pas si, comme vous le suggérez, ils font partie de l'Église, mais en tout cas ils possèdent une solide culture religieuse... Vous avez sans doute compris que la croix inversée est celle de l'apôtre Pierre. D'ailleurs, la victime a été crucifiée sur sa Chaire. La double incision sur le ventre fait référence à la croix chrétienne. Et les vases de sang renvoient aux prophéties de Fatima. Enfin, puisque le texte du troisième secret parle du « sang des martyrs », le corps supplicié de frère Arno évoque sans doute le martyr des premiers chrétiens, ceux qui ont été crucifiés en même temps que saint Pierre ici même par l'empereur Néron, à l'emplacement de l'ancien cirque romain...

Antoine Dupin observait avec attention le cardinal. Il sentait que ce dernier lui sortait le grand jeu. Cherchait-il à le

mettre en confiance ? Ou s'impliquait-il réellement dans cette affaire, pour mieux déjouer le complot qui se tramait dans l'ombre ? En attendant, les rapprochements que le secrétaire général suggérait étaient cohérents.

Dupin tâta la poche de son veston pour y piocher une nouvelle cigarette. Le tabac l'aidait à se concentrer.

- Pouvez-vous me parler plus en détail du contenu des prophéties de Fatima, Eminence ? Si votre intuition concernant les vases de cristal emplis de sang est juste, d'autres éléments du texte peuvent nous éclairer...

Le cardinal n'attendait que cette invitation pour montrer son savoir.

- Eh bien, les prophéties de Fatima ont été énoncées par la Vierge lors de ses apparitions en 1917, mais elles n'ont été rédigées que vingt-cinq ans plus tard par Lucie, la seule survivante des trois enfants qui avaient assisté au miracle, devenue entretemps sœur Lucie, cloîtrée dans le couvent des carmélites de Coïmbre.

- Pourquoi avoir attendu si longtemps ? s'interrogea Dupin.

Pantalucci écarta les mains.

- C'est la Vierge elle-même qui avait demandé à Lucie d'attendre. Et puis, cette dernière n'était pas très pressée de les révéler publiquement. Les visions décrites par la

Mère de Jésus sont en effet particulièrement effrayantes. Ce n'est qu'en 1941 qu'elle s'est résolue à rédiger les deux premiers secrets, et elle a attendu 1944 pour transcrire le troisième.

- Les dates sont importantes ?

- Bien entendu... La Vierge était apparue au plus fort de la Première Guerre mondiale, et avait menacé le monde d'une terrible vengeance du Ciel si les hommes ne se convertissaient pas. La Seconde Guerre mondiale a déclenché une nouvelle ère de souffrance pour l'Humanité. La Vierge a donc commandé à Lucie de révéler ses secrets au monde, les deux premiers en tout cas, afin que les hommes s'amendent enfin.

Antoine Dupin écoutait attentivement. Pantalucci était lancé. Il suffisait de le laisser poursuivre.

- Et que révélaient-ils de si effrayants, ces fameux secrets ? demanda Dupin.

- Le premier secret révélé par la Vierge consistait en une vision de l'Enfer, que sœur Lucie a décrit comme un océan de feu situé au centre de la terre, dans lequel brûlaient pour l'éternité les démons et les âmes des damnés. Cette image a littéralement terrorisé les enfants. Lucie a d'ailleurs pris la peine de préciser que si la vision avait duré ne serait-ce qu'un instant de plus, ils seraient tous les trois morts d'épouvante et de peur.

Dupin ne put s'empêcher de tiquer. Il n'avait jamais eu la foi, mais ce qu'il avait retenu de ses années de catéchisme, c'était le souvenir d'une Vierge Marie pleine de grâce et de bienveillance. Il se demandait bien pourquoi elle aurait eu la cruauté de plonger ces jeunes enfants innocents dans les tourments de l'Enfer, ne serait-ce qu'un court instant. Et il était bien payé pour savoir que l'Enfer ne se situait certainement pas au centre de la terre. L'Enfer se trouvait ici-même, sur terre, parmi les hommes.

Il se garda pourtant de faire des commentaires, et relança Pantalucci.

- Et le deuxième secret ? J'espère pour ces pauvres enfants qu'il s'agissait d'une vision du paradis ?

- Pas vraiment, ricana le secrétaire général d'un ton lugubre. La Vierge a expliqué aux enfants que les pécheurs ne pourraient échapper à cet Enfer démoniaque que s'ils se repentaient, se convertissaient en masse et se livraient une dévotion sincère à son Cœur immaculé. C'est à ces conditions que la guerre cesserait. Sinon, une seconde guerre encore plus horrible que la précédente se produirait sous le règne de Pie XI.

- Et c'est ce qui est arrivé ?

- Le pontificat de Pie XI s'est déroulé du 6 février 1922 au 10 février 1939.

- Mais la guerre n'a été déclarée qu'en septembre 1939,

non ?

Le cardinal eut un sourire mystérieux.

- Vous pensez que la Vierge s'est trompée, c'est ça ?  
L'année était juste, mais pas le mois, c'est bien ça ?

Ce fut au tour de l'inspecteur Dupin d'écarter les mains d'un air dubitatif.

- Le Ciel ne se trompe jamais, inspecteur. Ce sont les actes des hommes qui peuvent parfois contredire les messages divins. En réalité, Pie XI aurait dû rester vivant encore de longues années. Son décès brutal au début de l'année 1939 était prématuré, et a été savamment orchestré.

- Que voulez-vous dire ?

- Le pape Pie XI a été assassiné.

Dupin avala sa salive. Ce cardinal n'avait décidément pas la langue dans sa poche.

- Assassiné par qui ?

- Étrangement, le règne de Pie XI a débuté avec la naissance du fascisme, en 1922, et s'est achevé à la veille de la Seconde Guerre mondiale, en 1939. En dix-sept ans, il a assisté à la montée du fascisme et du nazisme, et à la prise de pouvoir de dictateurs tels que Mussolini ou Hitler. L'Église était la seule force politique et spirituelle qui avait une chance de les dénoncer. C'est ce que le pape a voulu faire en prononçant un discours à l'occasion du dixième anniversaire des accords du Latran, le 11 février 1939. Un

discours adressé à tous les évêques d'Italie, dans lequel Pie XI s'en prenait ouvertement aux politiques fascistes et racistes conduites par Mussolini et Hitler, et annonçait l'arrivée imminente de la guerre.

- Attendez... Vous m'avez dit que le pape était mort le 10 février.

- Justement. Il est mort la veille du discours historique qu'il devait prononcer, et qui aurait peut-être pu freiner l'engrenage infernal. Officiellement, le pape a trépassé d'un arrêt cardiaque, à l'âge de quatre-vingt deux ans. Mais ce décès n'avait rien de naturel. Le responsable était le docteur Francesco Petacci, le médecin du Vatican, qui a fait une injection mortelle au Saint-Père.

- Mais pourquoi aurait-il fait cela ? s'insurgea Dupin.

- Ce médecin était le père de Clara Petacci, la maîtresse du Duce. C'est ce dernier qui lui a donné l'ordre de le débarrasser de ce pontife un peu trop gênant.

Dupin avait souvent entendu des rumeurs concernant les assassinats de papes, qui semblaient être l'une des spécialités du Vatican. Bien sûr, aucunes preuves formelles n'existaient de ces attentats, ne serait-ce que parce que le décès des souverains pontifes n'était pas constaté par un médecin légiste, mais par le cardinal camerlingue, chargé d'assurer l'intérim jusqu'à l'élection d'un nouveau pape. Les autopsies étaient également

proscrites, le corps du souverain pontife devant rester intact. Ces passe-droits étaient évidemment très pratiques en période de crise pour maquiller des empoisonnements en simples crises cardiaques. C'est également ce que l'on avait prétendu après la mort du pape Jean-Paul 1er.

- Admettons..., concéda Dupin. Mais qu'annonçait la suite du texte du deuxième secret ?

- Je vous la cite de mémoire : « Quand vous verrez une nuit illuminée par une lumière inconnue, sachez que c'est le grand signe que Dieu vous donne qu'il va punir le monde de ses crimes, par le moyen de la guerre, de la famine et des persécutions contre l'Église et le Saint-Père. » La Vierge annonçait clairement les événements de la Seconde Guerre mondiale. Mais ce texte prophétique est toujours d'actualité aujourd'hui. « Une nuit illuminée par une lumière inconnue ». Cela ne vous rappelle pas l'astéroïde qui est en train de se précipiter sur la Terre, et plus précisément sur Rome ? Comme si le Ciel voulait nous punir de nos transgressions... Ou nous éveiller à une nouvelle conscience...

Dupin fronça les sourcils.

- Et le troisième secret, celui qui mentionne les vases de cristal ? s'impatienta Dupin. Vous m'avez dit que Lucie l'avait rédigé vers la fin de la guerre, en 1944. Pourtant, il n'a été révélé par le Vatican qu'en 2000. Pourquoi avoir

attendu si longtemps ?

Le cardinal eut à nouveau un geste désabusé.

- Cela reste un mystère... Lucie l'a rédigé à contrecœur, sur l'insistance de l'évêque de Leiria. La moniale était en effet très malade et risquait d'emporter le contenu du troisième secret dans sa tombe. Elle a résisté durant plusieurs semaines puis, lorsqu'elle reçut la permission de la Vierge, elle se décida enfin. La Vierge Marie lui conseilla tout de même de ne pas laisser dévoiler publiquement le contenu de ce secret, le plus important des trois, avant 1960, parce qu'à cette époque-là, le monde serait davantage en mesure de comprendre le sens de la prophétie.

- Mais le secret n'a pas été dévoilé en 1960...

- Non. Le manuscrit original rédigé par sœur Lucie le 3 janvier 1944 fut enfermé dans une enveloppe scellée que conserva l'évêque de Leiria avant de la confier aux Archives secrètes du Saint-Office le 4 avril 1957. Le pape Jean XXIII en prit connaissance peu de temps après son élection, le 17 août 1959, donc approximativement à la date à laquelle la Vierge avait demandé que soit révélé le contenu du message.

- Et qu'a fait le pape ?

- Il a lu le secret, tout au moins sa traduction en italien, et

est demeuré un long moment indécis. Puis il a déclaré : « Attendons, je prierai. Je vous ferai savoir ce que j'ai décidé. » Quelques jours après, il renvoyait l'enveloppe contenant le secret aux Archives, en demandant à ce qu'il ne soit pas divulgué. Mais ce qu'il avait lu l'a poussé à entreprendre une réforme complète de l'Église, comme s'il voulait désamorcer la malédiction que représentait le troisième secret de Fatima. Cela a été le fameux concile Vatican II. Paul VI a pris connaissance à son tour du secret le 27 mars 1965, mais il l'a également enterré.

- Et Jean-Paul II ?

- Il a demandé à lire le troisième secret à la suite de l'attentat où il faillit perdre la vie, le 13 mai 1981. Il y a vu la confirmation des persécutions dont devaient souffrir l'Église et le Saint-Père à la fin des temps, et dont il venait lui-même d'être la victime. Vingt ans plus tard, il décida de publier enfin le troisième secret.

- En quoi consiste donc cette prophétie si bien gardée ?

- Elle décrit tout d'abord un ange armé d'une épée de feu qui menace la terre en criant : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! » Puis la vision évoque une grande croix de bois brut située au sommet d'une montagne, vers laquelle se dirige le Saint-Père, accompagné d'évêques, de prêtres, de religieux et de religieuses. Avant d'y arriver, il traverse une grande ville à moitié en ruine. Lorsqu'il se prosterne au

pieu de la croix, le Saint-Père est tué par un groupe de soldats armés, lui et tous les religieux qui l'accompagnent. La vision se termine par la phrase que je vous ai citée tout à l'heure : « Sous les deux bras de la croix, il y avait deux anges, chacun avec un vase de cristal à la main, dans lequel ils recueillaient le sang des martyrs. »

- Attendez... Si je comprends bien, cela confirme le fait que les victimes des crucifixions sont traitées en martyrs chrétiens. C'est une sorte d'allégorie de la mort du pape...

- C'est plus que cela, compléta le cardinal. Dans la vision, la croix plantée au sommet de la montagne symbolise la croix de saint Pierre, située sur la colline vaticane. La ville à moitié en ruines, c'est Rome, telle qu'elle sera peut-être demain, si l'astéroïde nous tombe dessus. Et la mort du Saint-Père et de tous les religieux est une prédiction de la fin de l'Église catholique romaine.

- Et les soldats en armes ?

- Ce sont les mêmes que ceux qui ont commis ces crimes rituels, répondit le cardinal. Les guerriers de l'Apocalypse servant la cause de l'Antéchrist.

- Il y aurait donc bel et bien un complot dirigé contre l'Église catholique romaine, comme je le supposais. Le cardinal eut un sourire triomphant.

- Connaissez-vous le sens du mot « Antéchrist », inspecteur ?

Antoine Dupin fronça imperceptiblement les sourcils.

- C'est l'adversaire du Christ, son opposé. Le diable. Satan. Lucifer.

Le secrétaire d'État partit d'un grand éclat de rire.

- Pardonnez-moi, mais vous mélangez un peu tout, inspecteur. Vous n'êtes pas le seul, d'ailleurs. Cela fait bientôt deux mille ans que l'on entretient de graves confusions théologiques à cause de problèmes de traductions. L'adversaire du Christ dont vous parlez, c'est l'Antichrist. Étymologiquement, celui qui est contre le Christ. L'Antéchrist, au contraire, est celui qui vient avant le Christ. Celui qui prépare sa venue et annonce son règne à la fin des temps. Seules les Épîtres de Jean y font référence, en précisant que l'on reconnaît la fin des temps à la venue d'un ou plusieurs antéchrists. On a assimilé ces derniers à de faux prophètes, à des esprits du Mal. C'est bien injuste. Les textes insistent sur le fait que ces antéchrists sont nécessaires à la venue du Christ au Jugement dernier. Tout comme Judas était nécessaire à la crucifixion de Jésus. Quant à Lucifer, dont vous avez cité le nom, il n'a rien à voir avec le diable ou Satan, comme on l'affirme trop souvent par bêtise ou par médisance. Lucifer est étymologiquement l'ange porteur de lumière. Et le récit de sa chute des cieux n'est qu'une parabole de la descente de l'esprit sur terre sous la forme d'une colombe. Lucifer est la même entité que Prométhée. Celui qui a apporté le feu de la connaissance aux hommes.

Antoine Dupin était médusé. Le secrétaire d'État du Vatican, le second personnage le plus important de l'Église de Rome, était en train de lui faire l'apologie de l'Antéchrist et de Lucifer. A moins qu'il ne soit en train de se payer impunément sa figure.

- Êtes-vous sérieux, Éminence ?

Le cardinal afficha sa dentition impeccable.

- Qui peut le dire, inspecteur ? Je suis un ancien Jésuite, ne l'oubliez pas. Nous adorons les paradoxes et les controverses théologiques. Je vois bien que vous vous posez des questions à mon sujet. Suis-je un provocateur ? Un plaisantin ? Ou bien un authentique luciférien ? Pensez ce que vous voulez, inspecteur. Cela n'a guère d'importance. De toutes façons, cette conversation restera strictement entre nous. Je vous demande d'ailleurs de considérer qu'elle n'a jamais eu lieu. La réponse à toutes nos questions va tomber sur la Terre d'ici quelques heures. Et vous connaissez le nom qu'on lui a donné.

LUCIFER. L'astéroïde. Antoine Dupin voyait parfaitement à quoi voulait en venir le cardinal. Il avait raison sur un point : tout cela risquait de ne plus avoir beaucoup d'importance dans les heures à venir. Mais tant que Rome serait debout, il ferait son boulot de flic. Et il ferait tout pour coincer celui qui était à l'origine de ces crimes odieux. Serait-ce le pape lui-même. Ou le futur pape.

Vatican, PC de la Garde Suisse, 10 h 30

La vaste bibliothèque Renaissance qui abritait le PC était en ébullition. Tous les gardes suisses avaient été convoqués, à l'exception de ceux qui étaient de service, et se tenaient devant les accès du Vatican ou devant les appartements du Saint-Père.

Ils avaient revêtus leur uniforme bleu, celui qui correspondait à la « petite tenue », et affichaient une mine contrite. Ce qui s'était passé la nuit dernière dans la basilique était horrible. Mais à leurs yeux, le plus grave était la défaillance impardonnable dont s'était rendu coupable le corps auquel ils appartenaient. Ils avaient fait serment de servir l'Église et de protéger le pape, même au péril de leur vie. Et voici qu'à cause d'eux, des criminels s'étaient introduits impunément dans l'enceinte sacrée du

Vatican.

Antoine Dupin reconnut l'inspecteur général Paolini. Il était en grande discussion avec un homme en grand uniforme, plus âgé que les autres, de corporence athlétique et au visage anguleux. Lorsqu'il s'approcha de lui, l'homme lui tendit la main d'un air grave.

- Colonel Theodor Herscherr, commandant en chef de la Garde Suisse, se présenta-t-il d'une voix bien timbrée, à l'accent suisse allemand fortement accentué.

Antoine Dupin fut rassuré par la poigne franche du colonel. Même s'il servait un État religieux, Herscherr était un authentique militaire. Il ignorait sans doute tout des circonstances qui avaient entouré le meurtre de cette nuit. Mais Dupin savait qu'il ne fallait pas se fier aux apparences. Dans une enquête criminelle, tout le monde était suspect.

- L'inspecteur Paolini m'a expliqué que la surveillance du Vatican s'était brutalement relâchée, la nuit dernière, colonel. Avez-vous des explications à nous fournir ?

Theodor Herscherr serra les mâchoires mais il soutint le regard de son interlocuteur.

- Des explications, oui. Des excuses, non. Ce qui s'est passé cette nuit est inqualifiable, et je m'en tiens personnellement pour responsable.

Dupin sentit que le commandant en chef était sincère. Pour l'être intègre et dévoué qu'il était, un tel scandale laisserait pour toujours une tache indélébile sur son honneur.

- Je ne sais pas ce qui a pu se passer, continua le colonel. Une équipe de surveillance de nuit était prévue. Apparemment, un changement de planning de dernière minute est intervenu. Les gardes originellement prévus ont été libérés de leurs obligations, mais ceux qui devaient les remplacer n'ont pas été prévenus. Ce genre d'imbroglie ne s'est jamais produit jusqu'à présent. La Garde Suisse est parfaitement organisée, et elle est régie par une discipline de fer.

- Colonel, reprit Dupin, vous imaginez bien qu'un rapprochement entre cet « imbroglie », comme vous dites, et le crime de cette nuit dans la basilique m'est naturellement venu à l'esprit. Les assassins ont pu entrer dans les lieux et agir en toute impunité, car ils savaient pertinemment que la surveillance avait été relâchée. Ce qui implique obligatoirement une complicité au sein même de la Garde Suisse.

Le colonel reçut l'accusation sans broncher, mais ses mâchoires se serrèrent davantage. Ses lèvres étaient tellement contractées qu'elles paraissaient blanches.

- Inspecteur, le corps des gardes suisses n'a jamais failli

dans sa mission sacrée. Ces garçons se laisseraient tuer plutôt que de trahir l'Église. Ils l'ont prouvé jadis, en se faisant massacrer pour défendre le pape. Je n'ai aucune explication pour justifier la faute extrêmement grave de cette nuit, mais je suis certain qu'il s'agit d'un concours de circonstances malencontreux. Mes gars n'ont rien à voir avec ce crime ignoble. Ils sont tous non seulement de bons soldats, mais des catholiques convaincus. Pour eux, la vie humaine est une chose sacrée. L'Église catholique romaine est la famille qu'ils ont choisie. Et la basilique est à leurs yeux un espace inviolable. Je comprends parfaitement que vous recherchiez des coupables et des complices, mais vous regardez dans la mauvaise direction.

Le ton de Theodor Herscherr était incisif, mais convaincu. L'idée que les jeunes recrues de l'un des corps d'armée les plus prestigieux et les plus convoités du monde trempent dans une affaire aussi abominable était en effet incohérente. Aucun scandale n'avait jamais entaché la Garde Suisse, à l'exception du fait divers du 4 mai 1998, au cours duquel un garde suisse de vingt-trois ans avait abattu son colonel nouvellement promu commandant de la garde ainsi que sa femme d'une balle de Sig 75, avant de se donner la mort. On avait conclu à un coup de folie du sous-lieutenant, ou à une déception amoureuse. Mais cela n'avait rien à voir avec le crime rituel auquel était aujourd'hui confronté le Vatican.

- Je ne demande qu'à vous croire, tempéra l'inspecteur

Dupin. Mais je dois faire mon métier, et ne puis a priori exclure aucune hypothèse. C'est pourquoi je vous demanderai l'autorisation d'interroger vos « gars », comme vous les appelez.

- Je le comprends, admit le commandant en chef en se détendant un peu. Mais je vous avertis : la Garde Suisse compte cent dix hommes. Il vous faudrait beaucoup trop de temps pour les rencontrer tous. J'ai bien peur que ce soit impossible.

- Et pourquoi cela ? fit Dupin.

- Nous venons de recevoir une alerte confirmant la région de Rome comme point d'impact de l'astéroïde LUCIFER. Si le bolide n'est pas détruit entretemps par les missiles de la NASA, il s'écrasera sur nous dans la soirée. Le gouvernement italien vient de déclarer l'état d'urgence, et Rome est en train de se vider de ses habitants. Tous les bâtiments administratifs et les sites touristiques sont fermés et leur personnel a été évacué. D'ici ce soir, Rome sera une ville morte.

- Et le Vatican ?

Le colonel Herscherr se redressa imperceptiblement, comme un capitaine à la proue de son navire en train de couler.

- Le Vatican est un État indépendant, inspecteur. C'est à

lui de prendre les décisions qui conviennent en ce qui concerne sa propre sécurité. Et cette responsabilité incombe en premier lieu au commandant de la Garde Suisse. Moi, en l'occurrence.

- Et vous avez pris votre décision ?

Le regard du colonel se voilait imperceptiblement.

- Pas encore, inspecteur. Voyez-vous, le Vatican n'est pas un État comme les autres. Pour les catholiques, c'est en quelque sorte la Cité de Dieu matérialisée sur terre. La sécurité de ses citoyens doit passer après la mission religieuse qui lui a été confiée. Déserter le Vatican reviendrait à renier le lieu qui a connu le martyr de saint Pierre. Les chrétiens se retrouveraient en exil, et deviendraient un peuple errant, comme les juifs chassés de la Terre Promise. Le catholicisme deviendrait une religion sans terre. Sans parler de l'état du Saint-Père, qui lui interdit tout déplacement. Et où le transporter ? Les hôpitaux et les cliniques de Rome ont déjà été évacués. Au moins, sa chambre du Vatican est médicalisée...

L'inspecteur Dupin parut surpris.

- Excusez-moi, colonel, mais je ne comprends pas. Si l'état d'urgence a été déclaré, c'est que le danger est réel. Allez-vous attendre sans rien faire que LUCIFER s'écrase sur la cité sainte ? Préférez-vous un pape mort à un pape en exil ?

Le colonel était figé comme une statue de pierre, et son regard semblait perdu au-delà des apparences.

- Parfois, les symboles sont plus forts que les actes, inspecteur. Un pape martyr peut servir davantage la mission sacrée de l'Église qu'un pape en fuite. De toutes façons, je ne prendrai aucune mesure d'évacuation du Vatican sans avoir pris l'avis du Saint-Père. S'il souhaite partir, nous partirons. Mais s'il préfère rester, nous resterons avec lui. Jusqu'au bout.

Le commandant de la Garde suisse laissa flotter un léger sourire sur son visage de marbre.

- Mais je le connais bien, inspecteur. Je sais déjà quelle sera sa décision. Et je m'y prépare.

Il fit alors un geste rapide de la main, comme s'il voulait chasser une vision obsédante.

- Mais que cela ne vous empêche pas de conduire votre enquête. Qui désirez-vous interroger ?

- Nous commencerons par ceux qui auraient dû être de service cette nuit, et ceux qui auraient dû les remplacer, répondit l'inspecteur Dupin. Par ailleurs, je sais que les gardes suisses ont permission de sortie durant leurs jours de congés, à condition d'être rentrés avant la nuit. Avez-vous un document qui recense leurs allers et venues ?

- Bien entendu. Toutes les entrées et sorties sont badgées automatiquement, et enregistrées sur un fichier

informatique. Tenez, venez voir.

Le commandant en chef les conduisit jusqu'à un ordinateur sur lequel il se mit à pianoter. Il ouvrit un fichier sur lequel apparut le nom des gardes suisses ainsi que les heures de leurs absences du Vatican.

Antoine Dupin s'approcha et éplucha soigneusement le registre à la date de la veille.

- Je remarque que l'un de vos gardes suisses est rentré très tard hier soir.

- En effet. Il s'agit d'Aurélien Chalais, un jeune Valaisan. Il est rentré à 23 h 50, dix minutes avant l'extinction des feux.

- Convoquez-moi en priorité ce Chalais.

52

Vatican, caserne de la Garde Suisse, 10 h 45

Le colonel Herscher avait mis à la disposition des policiers une petite salle de la caserne afin qu'il puisse mener ses interrogatoires en toute discrétion. Sur la demande de

l'inspecteur Dupin, il avait immédiatement convoqué Aurélien Chalais qui terminait justement son tour de garde.

Le jeune Valaisan était à présent assis en face de Dupin et Paolini. Il n'avait pas changé de tenue, et arborait l'uniforme chamarré qui rendait les gardes suisses reconnaissables entre mille.

Pendant que l'inspecteur Paolini lui faisait décliner son identité et lui posait les questions d'usage, Dupin l'observait en silence, étudiant chacun de ses gestes, la moindre de ses expressions.

L'inspecteur connaissait le langage du corps. Il savait qu'à moins d'une parfaite maîtrise de soi, personne ne pouvait mentir ou dissimuler quelque chose d'important sans aussitôt lancer des signaux inconscients qu'il était facile d'interpréter lorsqu'on en connaissait la grille de décryptage. Un tressaillement des paupières, un regard fuyant, un frémissement des lèvres, une crispation du visage, un mouvement furtif des mains : le moindre de ces gestes, même infimes, à peine décelables, en disaient plus long sur les pensées et les émotions d'un individu que ses plus sincères confessions.

Malgré son assurance de surface, Dupin avait aussitôt senti le malaise du garde suisse, et ceci dès que le garçon était entré dans la salle. Un malaise qu'il s'évertuait à contrôler en appliquant les techniques de base de maîtrise

de soi qu'on avait du lui enseigner lors de sa formation militaire.

Le jeune homme se tenait très droit sur sa chaise, les mains posées bien à plat sur ses genoux, et fixait ses interlocuteurs, non dans les yeux, mais aux alentours d'un point situé à 3 centimètres au-dessus, au milieu du front. Ainsi évitait-il de croiser le regard de ses interrogateurs, tout en feignant de les affronter bien en face. Mais Dupin n'était pas dupe. Il savait d'expérience que ces comportements démontraient une volonté farouche de ne pas se dévoiler à autrui. Ce manque de naturel, ce refus de s'abandonner indiquaient clairement que Chalais avait quelque chose à cacher. Il ne révélerait rien de sa propre initiative. Seul son corps parlerait, si le garde suisse relâchait sa concentration, ne serait-ce qu'un instant. Pour cela, il fallait le surprendre, l'obliger à baisser le masque. Mais avant cela, il fallait qu'il se détende, qu'il se sente rassuré. Il fallait endormir sa vigilance. Dupin était expert dans ces jeux de manipulation psychologique.

D'un regard, il fit comprendre à Paolini qu'il prenait le relais. Ce dernier interrompit ses questions, et entreprit de relire ses notes.

Dupin ne prit pas aussitôt la parole. Il gardait le silence, le visage immobile, dénué de toute expression, les yeux rivés sur ceux d'Aurélien Chalais. Ce dernier, au contraire, évitait soigneusement de croiser le regard de l'inspecteur, se

contentant d'observer un point imaginaire situé sur le mur d'en face. Il attendait que l'inspecteur l'interroge, pour se tourner bien docilement vers lui et poser ses yeux sur son front, comme il l'avait fait avec Paolini.

Mais justement, l'inspecteur ne disait rien. Il laissait volontairement planer un silence pesant pour déstabiliser le jeune garde et l'obliger à croiser son regard.

Plus les secondes s'écoulaient, et plus le malaise du jeune homme grandissait. Une minute entière passa ainsi. C'est long, une minute, lorsqu'on se sent observé.

Au bout d'une minute et dix secondes très exactement, Aurélien Chalais jeta un coup d'œil furtif à l'inspecteur muet. Il reprit aussitôt sa position de défiance, mais il était trop tard.

Dupin avait repris le contrôle de la situation. A présent, il allait jouer un peu.

Plutôt que d'interroger le garde suisse sur son emploi du temps de la veille, comme ce dernier s'y attendait, l'inspecteur afficha un large sourire et adopta un ton amical.

- Chalais... C'est un nom du Valais, n'est-ce pas ? Une belle région. J'ai eu l'occasion de la traverser, voici quelques années. Vous êtes de quel coin, déjà ?

Aurélien s'était préparé à des questions précises et factuelles concernant la nuit du crime, et s'était mis dans l'état d'esprit d'y répondre de la façon la plus concise possible, sans trop en dire. Il avait passé l'après-midi à Rome, avait traîné dans quelques bars et était rentré peu avant minuit. Rien de répréhensible. Il tairait bien évidemment son rendez-vous nocturne avec frère Arno, et surtout l'accès au Vatican qu'il lui avait facilité, à lui et à ses deux amis. Il s'en voulait suffisamment d'avoir été indirectement la cause de la mort du moine. Il n'avait pourtant rien fait d'autre que d'obéir aux ordres du secrétaire général. Mais il était loin de se douter que cette transgression des règles de sécurité aurait de telles conséquences.

L'attitude de l'inspecteur français prenait de court la stratégie d'Aurélien. En lui posant des questions sur sa région d'origine, il touchait un point sensible et le traitait en être humain. Il semblait s'intéresser sincèrement à lui, comme s'il cherchait à tisser un lien amical. Après tout, peut-être n'était-il pas considéré comme suspect ? Les policiers effectuaient un simple contrôle de routine, et passaient le temps en posant des questions qui n'avaient rien à voir avec l'affaire.

Un peu rassuré, Aurélien se mit alors à parler de son pays, de sa famille, de ses goûts, encouragé par l'inspecteur Dupin qui hochait la tête avec bonhomie et relançait sans cesse la conversation en posant de nouvelles questions

personnelles. Il donnait tous les signes du contentement le plus absolu, comme si cette conversation avec le jeune Valaisan était pour lui un moment privilégié qu'il cherchait par tous les moyens à prolonger.

Au bout d'un quart d'heure, Aurélien Chalais avait retrouvé sa confiance et son naturel, et plaisantait avec l'inspecteur comme s'il s'agissait d'un ami d'enfance.

Puis, sans que rien ne puisse annoncer ce brutal changement d'attitude, le visage de Dupin se referma d'un coup. Il plongea son regard dans celui du jeune garde suisse et lâcha d'une voix glacée :

- A quelle heure avez-vous vu frère Arno vivant pour la dernière fois ?

Aurélien perdit d'un coup tous ses moyens et se mit à rougir. Il tourna son regard vers l'inspecteur Paolini, qui n'avait rien dit depuis un moment, comme s'il quémandait son aide. Mais le gendarme l'observait d'un air neutre, sans laisser transparaître le moindre sentiment sur son visage. Le Valaisan revint vers Dupin, la bouche ouverte, mais incapable d'en sortir le moindre son. Ses mains tremblaient.

- Tu m'as parfaitement entendu, Chalais ! reprit Dupin en haussant le ton. Déballe-moi toute l'affaire, sinon je t'inculpe pour complicité de meurtre !

De rouge, le visage du garde suisse devint subitement livide. Il ouvrit et referma la bouche à plusieurs reprises, comme un poisson hors de l'eau, les yeux fous.

Dupin s'apprêtait à proférer de nouvelles menaces lorsque le jeune homme, saisi de panique, se mit à balbutier.

- Je... Je ne savais pas, je vous jure... Je ne pouvais pas savoir que cela se terminerait ainsi... Frère Arno m'aimait bien. Nous discussions souvent. Il me considérait un peu comme son fils... Alors, quand il m'a téléphoné pour me demander de le faire entrer au Vatican en pleine nuit, je n'ai vu qu'une lubie de vieil homme. C'était un original... Mon Dieu, si vous saviez comme je regrette...

A présent, le Valaisan commençait à pleurer. Il fallait mettre à profit ce moment de faiblesse pour lui faire dire tout ce qu'il savait.

- Par où l'as-tu fais entrer ?

- Par la porte Sant'Anna, l'entrée qu'empruntent les gardes suisses.

- Tu as utilisé ton badge ?

- Oui.

- Il était seul ?

Aurélien hésita. Mais Dupin enchaîna aussitôt :

- Il était en compagnie d'un couple de Français. Ils sont entrés aussi, n'est-ce pas ?

- Oui, répondit Chalais, soulagé de n'avoir plus à dissimuler la vérité, même s'il allait certainement en payer les conséquences.

- Et toi, qu'as-tu fait ensuite ? Tu les as accompagnés ?  
Le garde suisse marqua une nouvelle hésitation, puis balbutia :

- Non... Je... Il était tard... C'était presque l'heure de l'extinction des feux. Je suis rentré à la caserne et j'ai rejoint ma chambrée.

- Tu as rencontré quelqu'un en chemin ?

Aurélien baissa le regard et rougit à nouveau. Bien sûr qu'il avait rencontré quelqu'un. Le secrétaire général du Vatican en personne. Le futur pape. Il suffisait qu'il l'avoue, et il serait couvert. Après tout, il n'avait fait qu'obéir aux ordres. Il n'avait été qu'un instrument entre les mains du cardinal Pantalucci.

Mais il savait aussi que cet ordre n'avait rien d'officiel, et qu'il avait juré de garder le silence le plus total au sujet de ces petits arrangements. S'il trahissait le cardinal, ce dernier le lui ferait payer très cher. D'ailleurs, il nierait tout en bloc. Ce serait la parole du second personnage le plus important de l'Église contre celle d'un simple garde suisse. Il ne fallait pas prendre ce risque, même si cela impliquait d'être considéré comme le seul responsable.

Aurélien releva les yeux et répondit :

- Non, je n'ai rencontré personne. Je suis allé directement me coucher.

- Tu en es sûr ? insista l'inspecteur, qui devinait que le garde suisse mentait.

- Mais puisque je vous le dis ! J'étais seul ! Tout seul ! Aurélien Chalais était effondré, et tremblait comme une feuille. Il n'y avait plus rien à en tirer.

- Tu peux retourner avec les autres, dans la salle du Commandement, lâcha Dupin. Bien entendu, tu n'en bouges pas. Tout à l'heure, on te fera signer ta disposition.

53

Vatican, PC de la Garde Suisse, 11 h 15

Aurélien Chalais demeurait dans son coin, sans parler à personne, les yeux perdus dans le vide. A présent qu'il était livré à lui-même, il songeait aux conséquences de ses actes, et de l'aveu qu'il avait fait au policier.

Il prenait enfin conscience de la gravité de la faute qu'il avait commise. Il risquait d'être accusé de complicité de

meurtre. Et même si sa bonne foi était prouvée, il serait radié de l'ordre des gardes suisses, et devrait rentrer au pays couvert d'opprobre. Ses parents ne lui pardonneraient pas cette humiliation. Mais que pouvait-il faire, à présent ? Rien. Uniquement attendre que le couperet lui tombe sur la nuque.

Une main posée sur son épaule le fit émerger de sa torpeur. Un de ses camarades venait d'entrer dans la salle de Commandement et s'était dirigé directement vers lui.

- Aurélien, tu dois te rendre tout de suite dans ta chambrée.

- Comment ? Mais... Les policiers m'ont demandé d'attendre ici.

- Je ne sais pas, Aurélien. Je viens de recevoir un appel anonyme sur mon téléphone portable, me disant de te prévenir sans attendre. Le correspondant m'a juste dit que tu trouverais sur ton lit de quoi échapper à tes ennuis. Il ne m'en a pas dit plus, il a raccroché aussitôt.

- Échapper à mes ennuis ? répéta le garde suisse d'un air hagard.

Puis, dans un éclair, il comprit. Le secrétaire général savait que les policiers l'avaient interrogé, et à présent il lui proposait un moyen de se disculper. Il fallait à tout prix qu'il le trouve avant que les policiers ne recommencent à

l'interroger.

Aurélien remercia son camarade et sortit de la salle du Commandement pour se diriger vers l'aile de la caserne où se trouvaient les chambres des gardes suisses.

Un moyen d'échapper à ses ennuis l'attendait sur son lit. De quoi s'agissait-il ? Il n'en avait pas la moindre idée. Mais il faisait confiance au secrétaire général. C'était un homme de parole. Il ne le laisserait pas seul face aux questions de la police.

Aurélien pénétra dans la chambrée et se dirigea aussitôt vers son lit, impatient de découvrir la nature de l'aide qui lui était proposée.

Il pensait trouver des documents, où une attestation quelconque émanant du secrétaire général, certifiant qu'il n'était pas responsable des événements de la nuit.

Mais il ne s'agissait absolument pas de cela.

Au centre de l'oreiller se trouvait une capsule. Une simple capsule bleue posée sur la taie immaculée. Un médicament. Un médicament qui lui permettrait d'échapper à ses ennuis. Définitivement.

Aurélien porta la capsule bleue à sa bouche et la croqua. Un goût amer envahit son palais, et la pièce se mit à tourner autour de lui.

Il tomba sur le sol, le visage congestionné, le regard fixe.

Aurélien Chalais venait de succomber à une dose massive de cyanure.

54

Rome, hypogée du Colisée, 11 h 45

Stéphane reprit lentement connaissance, malgré les élancements épouvantables qu'il ressentait dans son crâne. Il voulut se redresser mais il se cogna le sommet de la tête et poussa un gémissement. Il réalisa alors qu'il était enfermé. Dans une cage.

- Stéphane... Tu vas bien ? Cela fait des heures que tu es inconscient...

Le jeune homme regarda autour de lui en essayant de rassembler ses esprits. Hélène était à quelques mètres de lui, enfermée elle aussi dans une cage semblable à la sienne. Ils se trouvaient dans un long couloir en sous-sol bordé de blocs énormes de travertin. Des torchères

accrochées aux parois diffusaient une lumière tremblotante.

- Où sommes nous ? Je... Ça pourrait aller mieux... J'ai l'impression que mon cerveau va éclater... Et toi, Hélène ?

- Ils m'ont juste un peu bousculée. Mais je me suis défendue. J'ai même mordu la main de celui qui m'a agressée pendant que tu te battais avec les deux autres. Je m'en veux, d'ailleurs. Si je n'avais pas distrait ton attention en appelant au secours, je suis certaine que tu aurais réglé leur compte à ces deux gorilles...

Stéphane eut un sourire qui se transforma en grimace, à cause de la douleur qui lui vrillait les tempes.

- J'en suis moins sûr que toi. Ce sont des coriaces. Pourquoi nous ont-ils mis dans des cages ? Je me fais l'effet d'être un fauve enfermé dans une ménagerie...

- Il me semble avoir une idée de l'endroit où nous sommes...

- Toujours dans les souterrains de Rome, je suppose ?

- Oui. Et plus particulièrement dans le couloir de la mort.

- Pardon ?

- C'est ainsi que l'on nomme les souterrains où étaient enfermés les fauves et les gladiateurs avant de se rendre dans l'arène. C'était un couloir que l'on ne traversait que dans un sens. Il n'y avait pas de chemin de retour.

- Charmant... Nous sommes donc en-dessous d'une arène ?

- Exactement. Mais pas n'importe laquelle. La plus grande, la plus célèbre au monde. Le Colisée.

Stéphane fit claquer sa langue.

- Pas mal... Après la nécropole de saint Pierre et la villa patricienne, le Colisée... Un véritable trajet touristique underground... Mais dis-moi, comment as-tu fait pour reconnaître ces souterrains ? Tu es déjà venue ici ?

- Non, mais l'hypogée, c'est-à-dire cet ensemble de sous-sols situés sous l'arène du Colisée, a fait l'objet d'une restauration récente, et a été ouvert au public pour l'été 2010. J'avais lu des reportages sur le sujet, à l'époque.

- Mais pourquoi le Colisée ?

Hélène haussa les épaules d'un air consterné.

- Que veux-tu que je te dise ? Les Croisés noirs semblent avoir un certain penchant pour les mises en scène grandiloquentes. En nous conduisant ici, ils ont eu la délicatesse de me décrire en détails la façon ils avaient traité ce pauvre frère Arno. Ils l'ont crucifié à l'envers dans le chœur de la basilique Saint-Pierre, comme Michel. Pour nous, ils ont préféré le Colisée.

La jeune femme fronça les sourcils, plongée dans ses

réflexions, avant de reprendre :

- Si l'on y réfléchit bien, ces sites sont reliés. Le Vatican a été construit à l'emplacement du cirque où l'apôtre Pierre a été crucifié par Néron en 65 après Jésus-Christ. Mais pour construire la basilique Saint-Pierre, l'Église a utilisé des pierres provenant des principaux sites antiques de Rome. Notamment le Colisée, ainsi nommé à cause de la statue colossale de Néron située tout à côté. La Rome païenne et la Rome chrétienne sont étroitement mêlées.

Stéphane se massa l'arrière du crâne, tâtant l'énorme bosse qui s'y trouvait.

- C'est assez troublant, en effet. Tu penses que ces dingues vont réinstaurer les jeux du cirque et nous donner à bouffer aux lions ?

Hélène eut un geste évasif.

- A moins qu'ils nous pendent à une croix, la tête en bas. Tout cela a une portée symbolique, j'en suis certaine... Tout a été réfléchi, pensé. Et je suis bien sûre que les Croisés noirs ne sont que les exécutants de ces sombres manœuvres. Ils tiennent leurs ordres de plus haut. Le cerveau qui se cache derrière tout cela et tire les ficelles dans l'ombre.

- Tu penses à quelqu'un en particulier ?

- Hélas non, répondit Hélène d'un air navré. Et même si

c'était le cas, cela ne nous avancerait pas à grand chose. Stéphane donna un coup de poing dans le grillage de la cage.

- C'est trop absurde ! Nous allons crever comme les chrétiens d'il y a vingt siècles ! A moins que nous ne finissions écrasés par cette maudite météorite ! Ce n'est pas toi qui a dit hier soir : « Rome est une ville merveilleuse pour attendre la fin du monde » ?

Hélène avait le regard fixe. Elle semblait réfléchir intensément. Puis elle fit claquer ses doigts en se retournant vers Stéphane.

- Ça y est ! Une phrase me trottait dans la cervelle depuis un moment, mais je n'arrivais pas à m'en rappeler l'origine. Ça vient de me revenir. Bède le vénérable.

- Bède le qui ? fit Stéphane en écarquillant les yeux.

- La phrase de Gore Vidal à la fin de Roma, le film de Fellini : « Rome est une ville merveilleuse pour attendre la fin du monde ». Je viens de réaliser qu'il s'agit d'une paraphrase d'un texte de Bède le vénérable, un auteur romain du VIIIe siècle après Jésus-Christ. Je l'ai étudié à l'université. La parole de Bède était, si je m'en souviens bien : « Tant que le Colisée sera debout, Rome sera debout ; quand le Colisée s'écroulera, Rome s'écroulera ; quand Rome s'écroulera, le monde entier s'écroulera. » Le sort du Colisée est lié à celui de Rome, et le sort de Rome

influence celui du monde. Voilà pourquoi ils nous ont conduit ici...

Stéphane contemplait la jeune femme d'un air effaré.

- Mais pourquoi nous ?

- Parce que nous détenons la Prophétie de Pierre qui affirme : « A la fin des temps, une étoile de feu tombera du ciel sur la ville maudite et la colline vaticane. Rome périra dans les flammes, et ce sera la fin du monde ! » Tout est lié. La malédiction de l'apôtre, la prédiction de Bède le vénérable, les secrets de Fatima, les prophéties de Malachie, l'Apocalypse de saint Jean. Tous ces textes disent la même chose, au fond, qui peut se résumer ainsi : une étoile tombe du ciel, s'écrase sur Rome, provoque la chute de l'Église et la fin du monde.

- Tout est écrit d'avance, dans ce cas ? fulmina Stéphane. C'est une sorte de fatalité, contre laquelle il n'y a rien à faire ?

- Je n'ai pas dit cela, répondit Hélène avec un étrange sourire. J'ai dit que tous ces textes étaient liés. Encore faut-il savoir établir des liens entre eux, et chercher à leur donner un sens. Les prophéties ne valent rien sans leurs interprétations. Pas même celle de Pierre.

- Ce qui veut dire ?

- ... que nous sommes sans doute tous les jouets d'une

gigantesque manipulation.

Un bruit de pas se mit à résonner dans les profondeurs du couloir.

- Chut ! fit Stéphane. Ils arrivent...

Une silhouette se profila dans la lueur des torchères. Un homme seul, de haute taille, dont le corps était entièrement recouvert d'un ample manteau et le visage dissimulé sous une coule.

Les deux jeunes gens observaient sans bouger l'approche de l'inconnu. Ils étaient sans défense, emprisonnés dans des cages de fer, comme des animaux. Ils n'étaient pas en état de se défendre. Ils étaient totalement à la merci de celui qui venait à eux dans l'anonymat le plus complet.

L'homme marchait lentement, d'un pas mesuré, comme s'il avait tout son temps. Il s'arrêta une fraction de seconde devant la cage où se trouvait Stéphane, puis s'approcha des grilles derrière lesquelles était cloîtrée Hélène.

Celle-ci recula, mue par un instinct de défense. Mais l'homme ne semblait pas avoir d'intentions hostiles. Son visage demeurait invisible, masqué par les bords de la coule, et ses mains étaient enfoncées dans les manches du manteau. Il ressemblait davantage à un moine en prière qu'à un tortionnaire.

Soudain, sa voix résonna dans le silence du couloir de la mort.

- Le soleil se lève à l'Orient... murmura-t-il.

55

Vatican, caserne de la Garde Suisse, 12 h

Antoine Dupin tira une cigarette de son paquet.

- Cela ne vous dérange pas ?

Paolini haussa les épaules.

- Le secrétaire général du Vatican fume comme un pompier. J'aurai mauvaise grâce à vous reprocher d'en faire autant.

- Merci, répondit Dupin en actionnant son briquet. Cela m'aide à réfléchir.

- Je comprends. Moi, ce sont les chocolats, répliqua Paolini en sortant de sa poche une barre chocolatée protégée par du papier métallisé. Vous en voulez ?

Dupin refusa avec un petit sourire. Pas étonnant que le gendarme italien soit si gras. Mais après tout, pourquoi

pas. Le chocolat, tout comme le tabac, était un excellent antidépresseur.

- Que pensez-vous de Chalais ? interrogea Dupin en exprimant la fumée par le nez.

- Il a été manipulé, rétorqua Paolini en croquant dans sa barre de cacao. Je le pense plus victime que coupable. Je me demande bien qui peut bien se cacher derrière tout ça. Mais je ne suis pas sûr qu'il nous reste beaucoup de temps pour mener notre enquête. Vous avez entendu le colonel Herscherr ? Si nous restons ici, nous risquons d'être aux premières loges pour assister au feu d'artifice qui se prépare. Mais si la Garde Suisse reste fidèle au poste, la Gendarmerie du Vatican ne peut pas faire moins que rester elle aussi...

- Vous êtes marié ? Des enfants ?

Paolini hocha négativement la tête.

- Moi non plus, reprit Dupin. Je suis marié à mon métier. Je suppose que cela doit jouer. Je pourrais reprendre sans tarder un avion pour Paris, à condition qu'il y ait encore de la place. Mais je sais que je m'en voudrais toujours de ne pas avoir été au bout de mon enquête. Car je suis sûr que la clé de l'énigme est ici, près de nous.

L'Italien mordit à nouveau dans sa barre de chocolat.

- A propos, inspecteur, reprit Dupin, le secrétaire général est un drôle de personnage, vous ne trouvez pas ? Il m'a tenu des propos... étranges.

- Oui, il est assez contesté, bien qu'il soit papabile. Il incarne en tout cas un nouveau visage de l'Église, plus moderne, plus impliqué dans les affaires du monde et ses enjeux politiques que dans une pure vocation pastorale.

- Je ne pense pas qu'il ait la vocation d'un martyr, en effet. Je le vois mal finir dans les décombres du Vatican, contrairement à ce que le colonel Herscherr a laissé entendre au sujet du pape actuel.

L'Italien s'esclaffa.

- Je ne suis pas loin de penser comme vous ! On dit que le secrétaire général bénéficie d'appuis haut placés dans les cercles politiques et financiers internationaux. Il ne voyage qu'en jet privé, aux frais de mécènes anonymes. Mais comment pourrait-il s'en aller seul sans donner l'impression de quitter le navire en perdition ?

Dupin eut un geste évasif.

- Je n'en sais rien, mais je suis persuadé qu'il y a déjà réfléchi. Il m'a fait l'impression d'un homme qui contrôle absolument la situation. C'est bien ce qui m'inquiète, d'ailleurs... Je ne l'ai senti ni horrifié par le meurtre de cette nuit, ni inquiet au sujet du sort du Vatican, pas plus qu'à

celui du monde. Il avait l'air de... s'amuser. Comme un joueur prêt à tenter un banco pour rafler toute la mise. Je ne suis pas croyant, mais si je l'étais, je ne suis pas sûr que j'aimerais avoir un pape comme lui.

Un carabinier interrompit leur conversation en pénétrant dans la salle.

- Inspecteur Paolini, nous avons un deuxième cadavre.

- Quoi ? s'écria l'Italien. Un deuxième crime ?

- Crime ou suicide, on ne sait pas encore, continua le policier. La victime vient d'être retrouvée au pied de son lit, les membres tétanisés, le visage crispé, la langue noire et enflée. Un empoisonnement foudroyant au cyanure.

- De qui s'agit-il ?

- D'Aurélien Chalais, le garde suisse que vous venez d'interroger.

Paolini et Dupin échangèrent un regard navré. Le jeune Valaisan en avait trop dit. On s'était débarrassé de lui, au nez et à la barbe de la police.

- Ce n'est pas tout, poursuivit le carabinier. Le secrétaire particulier du cardinal secrétaire général souhaite vous parler de toute urgence.

La longue silhouette d'Augusto Ferrato se profila derrière le carabinier. Sur un signe de Paolini, le jeune homme pénétra dans la pièce et attendit que le carabinier se soit retiré avant de parler. Il était pâle et ses lèvres tremblaient légèrement. Il jetait des regards en tous sens d'un air inquiet, comme s'il craignait d'être surveillé.

- Je voulais venir vous voir plus tôt, mais je ne pouvais pas... C'est moi qui ai donné un coup de fil anonyme à la police, cette nuit. J'ai d'importantes révélations à vous faire. Je sais qui a commandité la mort de frère Arno et d'Aurélien Chalais.

Il hésita un instant. Les mots semblaient avoir du mal à sortir de sa bouche. Puis il se décida :

- Je le sais. J'ai tout vu. J'étais présent, et j'ai tout vu. Puis il éclata en sanglots.

Rome, hypogée du Colisée, 12 h 15

- Le soleil se lève à l'Orient...

- Dans le royaume du Prêtre Jean ! répondit Hélène. Mon Dieu, qui êtes-vous ?

L'inconnu s'exprimait avec assurance, d'une voix lente et bien timbrée.

- Je suis l'un des vôtres, ma très chère sœur, même si nous n'avons jusqu'à présent communiqué qu'à distance. Et je vous connais aussi, mon cher Stéphane. D'ailleurs, je tiens à vous remercier d'avoir répondu sans hésiter au message électronique de ce pauvre Michel...

- Quoi ? s'écria Stéphane. Vous êtes le supérieur de l'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean ?

- Le Frère El Caro, oui. J'ai dû dissimuler mon identité jusqu'à ce jour, pour échapper à la surveillance de nos ennemis, mais le temps de sortir de l'ombre est venu...

- Frère El Caro ! s'exclama à son tour Hélène.

- Oui, ma très chère sœur. Vous saviez que je ne vous abandonnerais pas... Vous m'avez aidé à accomplir ma mission. Une mission qui touche à sa fin... Demain, le

monde aura changé. En bien ? En mal ? Personne ne peut le dire encore. Pas même moi... A propos, l'avez-vous avec vous ?

- Quoi donc ?

- La Prophétie, bien entendu. La Prophétie de Pierre.

Hélène sortit l'étui de cuir de sa poche et le tendit à l'homme à travers le grillage.

Celui-ci prit le temps de sortir le parchemin de sa protection pour s'assurer qu'il s'agissait bien du manuscrit original.

- Quand je pense que ces quelques lignes ont provoqué tant de luttes. Tant de sang a été versé...

- Vous n'aviez jamais vu ce document ?

- Non, ma très chère sœur. Frère Arno en était le gardien depuis trente ans. Lui seul connaissait la cachette dans laquelle il l'a enfermé. Personne d'autre n'était au courant. Pas même moi. Il ne vous l'a divulguée que la nuit dernière.

- Et il l'a chèrement payé... Mais à propos, comment nous avez-vous retrouvé ? s'étonna la jeune femme.

- Je ne vous ai jamais perdus de vue, répondit Frère El Caro en rangeant la Prophétie dans l'étui de cuir qu'il glissa dans son manteau. Je suis très bien informé, et je bénéficie de réseaux et de relais un peu partout dans le monde. Mais cela ne me donne pas forcément les moyens d'agir comme je le voudrais. Intervenir, sortir de l'ombre,

c'était m'exposer à nos ennemis, et mettre en péril notre œuvre, vous comprenez ? Je sais que vous avez risqué votre vie, mais vous vous en êtes plutôt bien sortis. J'ai eu raison de vous faire confiance.

- On ne peut pas en dire autant de Michel et de frère Arno ! s'insurgea Hélène. Si vous étiez aussi influent que vous le prétendez, vous auriez pu éviter ces crimes horribles !

Frère El Caro répondit d'un ton navré.

- Je comprends votre révolte, ma très chère sœur. Et vous avez le droit de me blâmer. Mais, voyez-vous, je suis un peu comme le Roi du jeu d'échec. La pièce la plus importante du jeu, celle qui régit tout, qui observe tout, mais dont la marge de manœuvre est la plus limitée. Et dans un jeu, aux échecs comme dans la vie, il faut savoir sacrifier des pions pour mettre l'adversaire échec et mat.

- Des pions ! se révolta Hélène. C'est ainsi que vous considérez mon frère et ce pauvre moine ! Je ne vous imaginai pas aussi cynique, frère El Caro !

- Pardonnez ma comparaison si elle vous choque. Mais nous sommes tous des pions sur un échiquier. Vous, comme moi. Nous avons simplement des rôles différents. Michel était plutôt le Cavalier. Le Castor des Dioscures, le dompteur de chevaux. Stéphane était la Tour. Solide, inébranlable. Pollux, le boxeur... Vous voyez que je n'ignore rien de votre passé. Quant à vous, ma très chère

sœur, vous êtes sans contestation la Dame.

- Et le Fou ? l'interpella Stéphane.

Le frère El Caro eut un petit rire.

- Il s'agirait plutôt de cet inspecteur Dupin qui est venu vous rendre visite après le meurtre de Michel, et vous a recommandé de ne pas bouger, ce que vous vous êtes empressé de ne pas faire... Lui aussi est une pièce maîtresse, mais incontrôlable. Il se déplace toujours en diagonale, de façon inattendue, tandis que vous foncez droit devant vous. Le Roi, la Dame, la Tour, le Cavalier, le Fou, les pions... Les pièces me semblent au complet dans le jeu des Blancs.

- Et dans celui des Noirs ? répliqua Stéphane. Les Croisés noirs, je suppose. Ils ne sont guère que des pions, cependant. Mais est-ce bien le lieu de tenir ce genre de conversations ? Nous sommes prisonniers, si vous ne l'aviez pas remarqué ! Alors, ne pourriez-vous pas nous libérer, pour que nous puissions continuer à dissenter autant que vous voudrez, mais le plus loin possible d'ici ?

Le frère El Caro hocha la tête d'un air navré.

- Je n'ai hélas ni clés ni outils à ma disposition pour vous rendre votre liberté, mes amis. Croyez que je le regrette. Quant aux dangers qui vous menacent, n'ayez crainte. Vous avez encore un peu de temps devant vous avant de

les affronter. D'ici là, nous avons encore pas mal de choses à nous dire. J'ai tant de choses sur le cœur, mes enfants. De lourds secrets que j'ai du garder pour moi durant toutes ces années. A présent que le temps nous est compté, je vous dois la vérité. Toute la vérité. A commencer par vous, Stéphane.

- Moi ?

- Oui, Stéphane. Le secret de vos origines, de votre famille dont vous ignorez tout. Je sais tout de vous, je vous l'ai déjà dit. Il est l'heure pour moi de passer aux aveux.

- Des aveux ? Quels aveux ?

Frère El Caro poussa un profond soupir.

- C'est une bien triste histoire. Vous avez été abandonné à la naissance, Stéphane. Vos parents ont regretté d'avoir eu à prendre cette décision, mais ils n'avaient guère le choix. Votre père, voyez-vous, était un prêtre promis à un brillant avenir au sein de la curie du Vatican. Il était jeune, plein de fougue et d'enthousiasme, et assez bien fait de sa personne. Il a eu une brève aventure avec une jeune Romaine dont il était le confesseur. La chair a été plus forte que l'esprit. Vous êtes le fruit de cette union, Stéphane...

Le jeune homme était atterré par ces révélations. Toute sa vie, il s'était posé des questions sur l'identité de ses

parents, et voilà qu'un étranger lui révélait sans prévenir d'obscurs secrets de familles.

- Une vocation religieuse n'est pas compatible avec une vie de famille. Dans l'Église catholique, en tout cas. Nos frères orthodoxes ou protestants sont d'un autre avis, mais les vœux d'un prêtre catholique exigent le célibat le plus strict. Votre père s'est arrangé pour que votre mère soit accueillie dans un monastère de Clarisses, en France. C'est là qu'elle vous a donné le jour, en mars 1978. Elle aurait pu ensuite vous élever, même seule. Votre père aurait sans doute accepté de lui fournir des subsides afin de pourvoir à votre éducation. Mais cette charge était sans doute trop lourde pour elle. Elle a préféré vous abandonner dans un bureau de l'Assistance publique de Marseille. A cette époque, votre père n'en a rien su.

- Et ma mère, qu'est-elle devenue ? demanda sourdement Stéphane.

- Elle est retournée dans le monastère de Clarisse et y a prononcé ses vœux. Sa motivation a été la foi, ou la culpabilité, je ne sais pas. En tout cas, elle a fait son chemin car vingt ans plus tard elle est devenue Mère Supérieure du couvent...

- Attendez... Ma mère est la Mère Supérieure d'un couvent de Clarisses en France ?

- Je sais à quoi vous pensez, Stéphane. Et vous avez

raison de le penser. Il s'agit bien du même couvent que celui où s'est cloîtrée Marie, votre ex-fiancée... Et le choix de la vocation de cette dernière n'est pas non plus le fruit du hasard.

Stéphane demeurait sans voix. Toute sa vie défilait sous ses yeux avec un sens différent de celui qu'il avait toujours imaginé. Il s'était cru libre, mais en réalité il avait en permanence été manipulé. Comme les autres. Un pion sur l'échiquier.

- Marie... Elle était au courant ?

- Bien entendu, poursuivit le frère El Caro. Sa visite au couvent de Clarisses avait été savamment programmée, ainsi que les longs entretiens qu'elle a eus avec la Mère Supérieure. Votre mère. Et elles ont souvent parlé de vous, croyez-moi. Elles n'ont fait que cela, d'ailleurs. Et la décision qu'a prise Marie de rentrer dans les ordres n'avait rien avoir avec une révélation mystique, comme elle l'a affirmé. Elle était obligée de vous quitter et d'entrer au couvent. C'était le seul moyen de vous protéger. Et d'avoir la vie sauve...

- Mais... Je ne comprends pas, articula Stéphane.

- Vous allez comprendre, mon cher enfant. Voyez-vous, votre père était un homme ambitieux, très ambitieux. Et dépourvu de ce qu'on nomme habituellement des scrupules. Il aimait sincèrement votre mère, le temps qu'a

duré leur passion, en tout cas, mais cette séparation forcée puis le secret qui a entouré votre naissance l'ont définitivement éloigné des tentations de l'amour ou de la chair. Il s'est tourné... disons... vers des plaisirs plus intellectuels et dangereux. Quelques mois après votre naissance, dans la nuit du 28 au 29 septembre 1978, il a pris une part active dans l'élimination d'un pape. L'assassinat de ce dernier était programmé, de toutes façons. Mais la participation de votre père l'a propulsé dans les sphères du pouvoir ecclésiastique. Le pouvoir de l'ombre, bien entendu. Le seul qui ait jamais été efficace au sein de l'Église.

- Mon père, un assassin ?

- Hélas oui, mon enfant. Même s'il n'a pas tué de ses propres mains. D'autres s'en sont chargés à sa place.

- Mais... Quel rapport avec Marie ?

Hélène jeta un regard navré vers Stéphane. Elle avait ses propres blessures, et comprenait que Stéphane en ait aussi. Mais elle était déçue de constater qu'il était toujours hanté par cette femme surgie de son passé.

- Votre père est devenu un rouage indispensable dans l'organisation du Vatican. Il connaissait des secrets inavouables qui, s'ils étaient révélés, auraient profondément entaché la réputation de l'Église. Il est donc devenu intouchable, un homme de pouvoir disposant de puissants réseaux de renseignements. C'est ainsi qu'il a fini par

retrouver votre trace.

- Il m'a retrouvé ? Mais dans ce cas, pourquoi n'est-il jamais venu me voir ?

- Disons que son goût de l'intrigue avait fini par remplacer la fibre paternelle. N'oubliez pas que cela lui a demandé des années avant de savoir qui vous étiez, ce que vous faisiez. Il a pris le temps de vous étudier, de vous observer à distance. Les années d'Armée, les body guards, le karaté, le jeet kune do. Il s'est dit que vous pouviez lui être utile, un jour ou l'autre. Mais votre amour pour Marie risquait de vous affadir, de vous embourgeoiser. Il ne voulait pas d'un fils marié et père de famille. C'est pourquoi il a manœuvré de façon à éloigner Marie de vous. Définitivement. Et de vous briser le cœur, afin que vous soyez libéré à jamais de l'emprise des femmes...

- C'est odieux, s'écria Hélène, qui n'avait pas perdu une miette du récit de Frère El Caro.

- Certes, mais cela a été efficace. Stéphane est demeuré seul durant toutes ces années. Il était entièrement disponible pour pratiquer le close combat. Et pour étudier les phénomènes aérospatiaux non-expliqués au sein du GEIPAN. Cela aussi, cela entrait dans les plans de votre père. Il a toujours été passionné par les étoiles. Et les météorites. Il attendait, depuis longtemps, qu'une pierre tombe du ciel. L'apparition de LUCIFER a comblé ses

vœux. Enfin, l'annonce d'une catastrophe universelle, d'un châtement tombé du ciel qui provoquera chez les hommes un repentir sincère, et un retour à la religion ! Des brebis, dont votre père sera un jour le Bon Berger. Ou plus exactement le loup.

- Qui est cet immonde salaud ? gronda Stéphane.

- Votre père se nomme Annibal Pantalucci, il est l'actuel cardinal secrétaire général du Vatican, le numéro deux de la Cité pontificale, juste après le pape. Et il est donné favori lors du prochain conclave, lorsque le pape actuel aura trépassé, ce qui ne saurait tarder, vu son état de santé et les évènements célestes qui se préparent...

- Mon père ? Pape ? Un assassin ? hurla Stéphane, au comble de la rage.

- Eh oui, mon enfant. J'ai peur que vous deviez vous faire à cette idée, même si je reconnais qu'elle doit vous être insupportable. Mais ne vous inquiétez pas, vous n'aurez pas longtemps à vivre avec cette douleur. Je vais m'empresseur d'abrèger vos souffrances.

Rome, hypogée du Colisée, 12 h 30

Le frère El Caro retira sa coule, dévoilant enfin son visage. Un visage mûr mais qui était demeuré beau, d'où émanait une étrange séduction. Ses yeux très bleus s'accordaient à la couleur du saphir qu'il portait à l'annulaire de la main droite. Le saphir de son anneau cardinalice.

Il ôta enfin son manteau et apparut dans sa soutane rouge de cardinal. De sa main parfaitement manucurée il saisit un sifflet qu'il portait au bout d'une chaîne en sautoir autour du cou et le porta à sa bouche.

Trois sifflements stridents retentirent dans le silence des souterrains.

Presque aussitôt, trois masses noires surgirent de la pénombre.

Les Croisés noirs, en grand apparat. Avec leurs robes frappées d'une croix rouge, leurs cagoules et leurs gants couleur de sang.

Celui qui s'était présenté sous le nom de Frère El Caro arbora un large sourire qui dévoila une impeccable rangée de dents blanches.

- J'ai été heureux de faire ta connaissance, mon fils. Dommage que nous ne puissions nous attendre davantage,

mais ton rôle, ainsi que celui de ta bonne amie, s'arrête ici. Vois-tu, dans ce jeu d'échec qui oppose depuis toujours les forces de l'ombre et celles de la lumière, j'étais le maître des deux camps. Le Frère El Caro et le cardinal Pantalucci, le prochain pape...

Hélène se mit à secouer de toutes ses forces les grilles de sa cage.

- Ordure ! Et l'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean, alors, c'était du vent ? Une vaste supercherie ?

- Je ne parle pas de l'existence historique du Prêtre Jean. Qu'il ait existé ou pas, je n'en sais rien et je m'en moque. Mais l'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean est une pure invention de ma part, je le reconnais. Comme je vous l'ai dit, j'ai toujours été le maître des deux camps de l'échiquier. Pour alimenter mon jeu, il me fallait des idéalistes convaincus comme vous ou Michel, et des crapules fanatiques comme les Croisés noirs. Comme je me trouvais de chaque côté, je ne pouvais pas perdre.

- Mais la Prophétie de Pierre ! C'est une mystification, elle aussi ? Et puisque vous vous vantez de tout savoir depuis le début, pourquoi n'êtes vous pas venu la chercher vous-même ?

- Je vous rassure, la Prophétie est authentique. Et sa révélation sonnerait en effet le glas de l'Église de Rome. Pourquoi je ne m'en suis pas emparé par moi-même ?

Mais parce que j'ignorais où elle se trouvait ! C'est frère Arno qui en a eu connaissance au cours de ses premières années dans la curie romaine. Après bien des pérégrinations, dont certaines, je vous l'accorde, étaient liées au Prêtre Jean ou aux chrétiens de rite nestorien, le manuscrit de la Prophétie avait fini par atterrir au Vatican ! Frère Arno a pu s'en emparer et m'en a parlé. Je lui ai recommandé de la cacher soigneusement, et de n'en révéler le lieu à personne, pas même à moi !

- Mais... Pourquoi ? C'est absurde !

- Vous ne comprenez rien au plaisir du jeu, ma chère enfant. J'ai fait cela pour corser la partie. Pour me créer des handicaps à surmonter. Pour susciter des antagonistes contre lesquels je devrais me mesurer. Jouer tout seul peut devenir vite lassant, vous savez. C'est pourquoi j'avais réellement besoin de votre aide et de celle de frère Arno pour récupérer ce manuscrit. A présent qu'il est en ma possession, vous ne me servez plus à rien. Votre supplice n'aura guère de témoins, j'en suis navré, car tous les sites et bâtiments publics ont été fermés. Mais je serai là pour assister à votre fin. Enfin... au début de votre fin. Car lorsque LUCIFER vous tombera dessus, je serai bien loin d'ici. L'Église aura très bientôt besoin d'un nouveau pape, et je me dois d'être vivant pour répondre à ce noble apostolat.

D'un geste, Pantalucci ordonna aux Croisés noirs de faire

leur office.

Les trois hommes s'approchèrent des cages où étaient enfermés Stéphane et Hélène.

- Non ! hurla la jeune femme.

Stéphane ne dit rien. Mais son regard exprimait une haine incontrôlable.

58

Rome, arènes du Colisée, 13 h 30

Deux grandes croix avaient été dressées au milieu de l'arène du Colisée désert. A leur pied, des fagots de bois formaient un monticule hérissé d'épineux. Sur les bras des croix jumelles se tenaient Stéphane et Hélène, non pas cloués mais attachés aux poignets et aux chevilles par de solides cordes. Ils étaient vêtus de longues aubes blanches qui attiraient les rayons du soleil hivernal. De part et d'autre se trouvaient des torchères allumées.

Devant le calvaire se tenaient les Croisés noirs, figés

comme des statues d'argile. La seule trace de vie résidait dans leurs yeux brûlant d'une lueur cruelle. Ils étaient prêts, une fois de plus, à assumer leur fonction de bourreaux. Le poing droit serré sur le cœur, ils marquaient leur allégeance à ce qu'ils considéraient comme une sainte cause, justifiant aussi bien les tortures que les crimes. Ils étaient les bras armés d'une Église qui n'avait jamais totalement disparu. Une Église dont les valeurs reposaient non sur la charité, l'humilité ou la paix, mais sur la peur, le mensonge et la mystification. Une Église pétrie d'obscurantisme, de tribunaux de l'inquisition et de chasses aux sorcières. Une Église alimentée, non par la flamme de la foi, mais par le feu des bûchers.

Le cardinal Annibal Pantalucci contemplait son œuvre, se tenant debout en face du tableau macabre dont il avait eu l'idée. De sa main droite, il tenait l'étui de cuir enfermant le manuscrit de la Prophétie de Pierre dont il tapotait la paume de sa main gauche. Il rayonnait de morgue, de suffisance et d'un sentiment ineffable de toute puissance. En ce moment précis, dans son habit rouge sang, il incarnait le diable en personne.

- L'heure des adieux va bientôt sonner, mes amis, s'exclama-t-il d'une voix forte qui résonna dans les tribunes encerclant l'immense arène. Comme vous pouvez le constater, j'aime à varier mes mises en scène. J'ai remplacé la crucifixion de Pierre par le bûcher du Moyen-Âge. Saviez-vous qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, l'Église avait installé

un Chemin de croix dans l'enceinte du Colisée ? Bien que je sois un homme de mon temps, je suis attaché aux traditions. J'aime bien assister à des exécutions en grande pompe, c'est mon péché mignon...

- Épargnez-nous vos délires, espèce de monstre ! hurla Stéphane, dont le visage tremblait de fureur. Vous vous prenez pour le maître du monde, mais vous n'êtes qu'un assassin sans envergure. Un lâche !

Le cardinal eut un ricanement amusé.

- Mon fils, fais attention, tu vas t'étrangler de colère avant même que les flammes ne te lèchent les pieds ! Ce n'est pas bon de se mettre dans des états pareils juste avant de comparaître devant son Créateur. Tu devrais mettre ton cœur en paix, et te préparer au grand voyage. Veux-tu que je te confesse ?

- Allez au diable ! rugit Stéphane.

Le ricanement du cardinal se transforma en un franc éclat de rire.

- J'y suis déjà, mon enfant ! Je fais partie de sa cour. J'y suis même hautement placé. Mais le diable que je sers n'est pas celui que tu imagines, un ridicule démon cornu aux pieds fourchus qui surveille la cuisson des damnés dans sa grande marmite. Mon diable est un ange de lumière, injustement bafoué et calomnié, mais qui va

bientôt reprendre la place qui lui revient sur Terre et dans les Cieux. Mon diable est mon dieu. Il a pour nom Lucifer, et l'émeraude tombée de son front va s'écraser ici-même dans quelques heures, au cœur de la capitale de la chrétienté...

Ce fut au tour d'Hélène d'apostropher le cardinal.

- Vous êtes complètement fou ! Fou à lier ! Quand je pense que j'ai suivi votre enseignement durant toutes ces années... Sale ordure !

- Hélène, je vous trouve bien ingrate, répliqua l'ecclésiastique. Vous regrettez tout ce temps passé à espérer le retour d'un Prêtre Jean qui n'a peut-être jamais existé que dans l'imagination des pèlerins du Moyen Age. Vous déplorez le fait d'avoir été suffisamment naïve pour croire qu'une nouvelle religion œcuménique allait détrôner deux mille ans de catholicisme. Si cela peut vous consoler, dites-vous que vous allez mourir en martyr d'une religion qui n'existe pas, et que vous allez quitter cette vie pour rejoindre le royaume imaginaire du Prêtre Jean !

- Salaud ! J'espère que l'enfer existe, juste pour savoir qu'il y accueille des êtres tels que vous !

- Je crois que vous aurez votre réponse très bientôt, ma très chère sœur ! Et pour vous donner un avant goût des flammes éternelles, je vais vous faire goûter à celles de ce bûcher...

Le cardinal s'approcha de l'une des torchères et y enflamma l'étui de cuir. Il attendit que le feu prenne bien avant de le jeter au milieu de la paille et des épineux qui s'embrasèrent aussitôt.

- Ainsi disparaît à tout jamais ce manuscrit maudit, qui ne pourra plus jamais être utilisé contre l'Église ! proféra gravement le cardinal. Et ainsi vont périr ceux qui ont osé défier ma puissance. Tel Néron assistant à l'incendie de Rome, je veux vous voir flamber avant que la ville toute entière ne s'embrase à nouveau, touchée par le feu céleste de LUCIFER !

Le feu prenait rapidement, entretenu par les Croisés noirs qui fourrageaient dans les bûches afin de l'attiser. Une épaisse fumée se dégageait du bûcher, et s'élevait jusqu'au nez et à la bouche de Stéphane et Hélène qui se mirent à tousser et à larmoyer. Ils commençaient à sentir la chaleur des flammes envahir leurs membres. Dans quelques minutes, ils ne seraient plus que deux torches vivantes. Le cardinal les contemplait avec une sorte de gourmandise perverse. Les flammes se reflétaient dans l'eau glacée de ses yeux pâles et dans le bleu du saphir de son anneau cardinalice.

Les jeunes gens tournèrent leurs visages l'un vers l'autre et échangèrent un dernier regard. Un regard intense dans lequel ils livraient le fond de leur être, qu'ils n'avaient

jamais osé s'avouer l'un à l'autre.

59

Rome, Vatican, 22 h

Stéphane ouvrit les yeux sur une vision angélique. Des séraphins flottaient dans l'azur pur, certains sonnait dans des trompes, d'autres tirant sur les cordes de leur lyre.

Il crut un instant qu'il se trouvait au paradis.

Puis il ajusta son regard et constata que le tableau enchanteur qu'il venait de contempler était peint au plafond. Il baissa les yeux et vit qu'il était allongé sur un lit, son corps entièrement recouvert de bandages.

Il tourna la tête et aperçut le visage d'Hélène qui lui souriait. Elle était recouverte des mêmes bandages que lui.

- Hélène ? Que fait-on ici ? Nous ne sommes pas...

- Morts ? Non, grâce à Dieu ! Nos brûlures sont superficielles, et nous n'aurons pas de séquelles, paraît-il.

C'est en tout cas ce que m'a promis le médecin que j'ai vu à mon réveil...

- Le médecin ? Nous sommes à l'hôpital ?

- Pas tout à fait, sourit Hélène. Le Saint-Père nous a fait l'honneur de nous accueillir dans l'une des chambres du palais épiscopal, et a mis à notre disposition son médecin personnel.

Stéphane fit bouger ses membres sous les bandelettes.

- Mais comment se fait-il que je ne ressente aucune douleur ? Des brûlures, même superficielles, cela doit faire mal, non ?

- Ce sont les effets de la morphine ! D'où, également, cet effet euphorisant que tu dois éprouver...

- C'est exact, confirma Stéphane. J'ai cru me réveiller au paradis...

Hélène eut un petit rire.

- Saint Pierre n'a pas voulu de nous aujourd'hui. Apparemment, il ne nous en pas trop voulu d'avoir profané son tombeau et laissé brûler sa Prophétie...

- Attends... Je ne comprends toujours pas... Et LUCIFER ? L'astéroïde ? Il ne s'est pas écrasé sur nous ? Et l'ignoble cardinal... Mon père... Que lui est-il arrivé ?

- Je n'en sais pas plus que toi ...

Elle s'interrompit soudain. L'inspecteur Dupin se tenait dans l'encadrement de la porte de la chambre, et les observait avec son air impénétrable coutumier.

Il pénétra dans la pièce, tira une chaise et s'assit à califourchon dessus, entre les deux lits. Il tira un paquet de Benson de sa poche puis, se ravisant, le rangea et, après s'être frotté le menton, commença à parler.

- Nous sommes arrivés juste à temps. Quelques minutes de plus, et vous y passiez.

- Nous vous devons la vie, fit Stéphane. Mais comment avez-vous su où nous étions ?

Antoine Dupin plongea son regard dans celui du jeune homme.

- Le cardinal Pantalucci était tellement sûr de lui qu'il s'est confié un peu trop imprudemment à son secrétaire particulier, Augusto Ferrato, qui nous a expliqué toute l'affaire. Les crucifixions inversées, les Croisés noirs, votre fuite dans les souterrains de Rome, l'empoisonnement du garde suisse, Aurélien Chalais. Il savait que vous aviez été appréhendés par les hommes de main du cardinal, et que ce dernier allait vous sacrifier avant de s'enfuir à bord d'un jet privé mis à sa disposition par un consortium d'hommes d'affaires internationaux. Mais il ignorait l'endroit de votre détention.

- Comment l'avez-vous découvert, dans ce cas ? interrogea Hélène.

- Malgré son âge, Augustin Ferrato est un puits de science en ce qui concerne l'histoire de Rome. Et il connaissait le goût de Pantalucci pour les symboles et son admiration pour Néron. Il s'est souvenu que le Colisée tenait son nom de la statue de Néron qui se trouvait à côté. Et il s'est également souvenu d'une ancienne prophétie datant du VIIIe siècle, formulée par un certain Bède. Bède le vénérable, je crois.

- « Tant que le Colisée sera debout, Rome sera debout ; quand le Colisée s'écroulera, Rome s'écroulera ; quand Rome s'écroulera, le monde entier s'écroulera », récita Hélène. J'avais fait le rapprochement, moi aussi...

L'inspecteur Dupin laissa flotter un léger sourire sur son visage de marbre.

- En tout cas, ce Bède le vénérable vous a sauvé la vie à tous les deux. Aussitôt que Ferrato nous a désigné le Colisée comme le lieu probable de votre séquestration, nous avons réquisitionné une dizaine de carabiniers et nous avons foncé. Fort heureusement, les rues étaient désertes... Rome s'était entièrement vidée de ses habitants. Nous avons pu ainsi appréhender le cardinal Pantalucci et les trois mafieux costumés en Croisés noirs. Ils sont tous les quatre sous les verrous pour un bon bout

de temps... Ainsi nous avons pu vous décrocher de vos croix au moment où les flammes commençaient à vous envelopper.

- Et LUCIFER ? s'enquit Stéphane.

- L'astéroïde ? Les missiles de la NASA ont pu faire dévier le météore juste avant son entrée dans l'atmosphère terrestre. A l'heure qu'il est, il se trouve déjà à des milliers de kilomètres de la Terre. La fin du monde ne sera pas pour aujourd'hui.

Stéphane poussa un profond soupir.

- Alors, si je comprends bien... Nous sommes sauvés ? Et le monde aussi ?

- Jusqu'à la prochaine alerte, en tout cas ! répondit Dupin avec un sourire en coin. Mais nous pouvons espérer avoir encore quelques belles années devant nous...

Stéphane se tourna en direction d'Hélène et échangea un regard complice.

L'inspecteur Dupin se leva en toussotant.

- Je dois vous laisser un moment. Le temps d'aller en griller une sur la place Saint-Pierre tant qu'elle est encore vide... Les Romains commencent à revenir en masse, depuis que le danger est passé.

Il s'apprêtait à quitter la chambre, puis se ravisa :

- A propos, demain c'est dimanche. Le Saint-Père donnera sa bénédiction depuis son balcon, comme il en a l'habitude. Mais je pense que, vu les circonstances, son allocution sera particulièrement suivie. Il a déjà laissé entendre qu'il envisageait de profondes réformes au sein du Vatican et de l'Église catholique romaine. Toutes les télévisions mondiales retransmettront l'événement. Et il tient à vous rencontrer avant, tous les deux, en audience privée.

- Pour quelle raison ? demanda Stéphane.

- Je pense qu'il tient à s'excuser personnellement de ce que l'Église, bien malgré lui, vous a fait subir. Bon... A présent, j'y vais.

Il extirpa une cigarette de son paquet et la fit rouler entre ses doigts.

- J'ai rendez-vous avec ma blonde. Ma blonde filtre, bien entendu...

Il fit un clin d'œil à Stéphane.

- Oh, une dernière chose. Vous pourrez récupérer vos passeports à l'antenne du commissariat de l'aéroport Léonard de Vinci. Les carabiniers ont été compréhensifs et ont accepté d'effacer votre délit de fuite.

Puis il s'éclipsa discrètement.

Les deux jeunes gens étaient à nouveau seuls dans la chambre. Ils étaient immobilisés et leurs lits étaient trop éloignés pour qu'ils puissent échanger le moindre geste.

- Tu sais à quoi j'ai réfléchi, tout à l'heure, avant que tu te réveilles ? finit par dire Hélène.

Stéphane hocha doucement la tête.

- Puisque l'Ordre des Fidèles du Prêtre Jean n'était qu'une supercherie, les vœux que j'ai prononcés n'ont aucune valeur.

- Ce qui veut dire ?

- A partir de maintenant, je n'ai plus aucun engagement avec Dieu, ni avec quelque ordre religieux que ce soit. Je suis une femme libre...

Stéphane répondit au sourire dont le gratifia la jeune femme.

Désormais, elle était libérée de son assujettissement à un ordre religieux fantôme, et pouvait enfin mener sa vie comme elle le voulait. Avec qui elle le voulait.

Puis il songea à Marie. Elle aussi avait été cloîtrée de force. Ses vœux, en fin de compte, n'avaient pas davantage de valeur que ceux qu'avait prononcés Hélène. Lorsqu'elle apprendrait que celui qui l'avait contrainte à entrer au couvent était sous les verrous, elle serait libre elle aussi de changer de vie, si elle le désirait.

Enfin, il pensa à sa mère, la Mère Supérieure du monastère des Clarisses.

Trois femmes, que la religion avait éloigné un temps de la vraie vie.

Trois femmes qui s'étaient trouvées sur son chemin. Trois femmes liées à son destin. A son passé.

Mais pour l'avenir ?

Stéphane se dit que, sitôt rentré en France, il devrait accomplir une petite visite au couvent des Clarisses.

Après, il serait libre, lui aussi.

Libre de choisir.

DIMANCHE 16 DECEMBRE

60

Washington, 6 heures, heure locale

La chaîne NBC retransmettait en direct l'allocution du pape depuis son balcon du Vatican, à l'issue de la messe

dominicale. La place Saint-Pierre, déserte la veille au soir, était ce matin noire de monde. Les télévisions du monde entier se trouvaient sur place et filmaient le discours historique du Saint-Père.

Le pape était fatigué et malade. Ses traits étaient tirés, mais ses yeux brillaient d'une intense lueur d'intelligence.

Le monde venait d'échapper à une catastrophe venue du ciel. Et la basilique Saint-Pierre était encore debout. Le siège du Vatican avait bravé les flammes de LUCIFER.

Il n'y avait qu'un mot pour expliquer ces retournements inattendus de situation : miracle. Miracle et volonté divine.

C'était au pape que revenait la mission de rassurer le monde, et de fédérer les chrétiens autour d'une nouvelle vision de leur foi.

L'Église catholique romaine incarnait depuis deux mille ans le socle de la chrétienté. Et elle l'incarnerait longtemps encore.

Elle était la pierre sur laquelle le Christ avait fondé son Église sur terre.

Une pierre nourrie du sang du martyr de l'apôtre Pierre.

John Smith saisit la télécommande et éteignit le téléviseur.

L'homme assis en face de lui, dans l'un des profonds canapés qui garnissait le salon particulier où ils s'étaient retirés, prit le temps de rallumer son cigare avant de

prendre la parole.

- L'Église redevient une puissance de premier plan, constata l'homme. A propos, ce fameux cardinal qui était donné comme le futur pape, qu'est-il devenu ?

- J'ai peur qu'il ne soit plus dans la course, répondit John Smith en tirant sur son Havane.

- C'est ennuyeux...

- Ne vous inquiétez pas. Le pape est malade, mais il peut rester en vie encore un certain temps. Cela nous laisse le temps de nous assurer le soutien d'un prochain papabile, comme nous l'avions fait avec le cardinal Pantalucci.

- Et si vous n'y parvenez pas ? Si le Sacré Collège élit un pape idéaliste et incontrôlable, comme cela s'est déjà passé ?

- Ce genre de papes ne restent jamais longtemps en place, rétorqua John Smith avec assurance. Le dernier n'a duré que trente-trois jours...

L'homme souffla une bouffée qui filtra à travers ses lèvres arrondies.

- Vous avez carte blanche, Smith. Je viens d'être élu, mais officiellement, mon mandat ne prend effet qu'en janvier prochain. Je veux pouvoir compter sur l'appui des

puissances occidentales, dont l'Église.

- Tant que vous servirez les intérêts des membres du Nouvel Ordre Mondial, c'est sur leur appui que vous pourrez compter avant tout, répliqua John Smith dans un large sourire. N'oubliez jamais le serment que avez prêté auprès des véritables puissances qui régissent le monde. N'oubliez jamais que vous n'êtes qu'un pion sur notre échiquier, Monsieur le Président...

Puis il ajouta avec une lueur inquiétante dans le regard :

- Que son règne vienne...

Livres du même auteur

Romans et nouvelles :

- Les Lavandières de Brocéliande, Calmann-Lévy, 2012.

- La Malédiction de l'anneau, trilogie romanesque, Belfond, 2010.

- 1<sup>er</sup> tome : Les Chants de la Walkyrie, Belfond, 2008.

2<sup>e</sup> tome : Le Sommeil du dragon, Belfond, 2009. 3<sup>e</sup> tome :

Le Trésor du Rhin, Belfond, 2010. Réédition France Loisirs.

- L'Amour courtois et autres histoires, collection « Le cabinet fantastique », Le Pré aux Clercs, 2007.
- Les Loups de la pleine lune, Le Pré aux Clercs, 2005.
- Le Bestiaire fabuleux, collection « Contes et légendes de France », Pygmalion, 2001.
- Les Amours enchantées, collection « Contes et légendes de France », Pygmalion 2001.
- Rue de l'Oubli, ou les Ombres d'Istanbul, Autres Temps, 1998.
- Le Vœu d'étoile, Le Comptoir, 1996.
- Quand le ciel s'éclaircira, Plon, 1994.

#### Documents :

- Le Traité des arts divinatoires, avec Stéphanie Brasey, Le Pré aux Clercs, février 2012.
- Le Traité de sorcellerie, avec Stéphanie Brasey, Le Pré aux Clercs, 2011.
- Les Enquêteurs de l'étrange : Histoires vraies de maisons hantées, avec Stéphanie Brasey, Le Pré aux Clercs, 2011.

- Le Traité de Démonologie, Le Pré aux Clercs, 2011.
- Le Grimoire des loups-garous, Le Pré aux Clercs, 2010.
- Le Traité des anges, Le Pré aux Clerc, 2010.
- Formules magiques pour toutes circonstances d'après les Evangiles des Quenouilles, Le Chêne, 2010.
- Le cabinet des fées, tome 1 : Créatures fantastiques et merveilleuses, Le Chêne, 2010.
- Le cabinet des fées, tome 2 : Sortilèges et enchantements, Le Chêne, 2010.
- Le Traité de Faërie d'Ismaël Mérindol, Le Pré aux Clercs, 2009. Réédition France Loisirs.
- Le Traité de vampirologie du docteur Van Helsing, Le Pré aux Clercs, 2009. Réédition France Loisirs.
- L'Univers féérique, Pygmalion, 2008.
- Le Guide du chasseur de fantômes, Le Pré aux Clercs, 2006.
- Le Guide du chasseur de fées, Le Pré aux Clercs, 2005.
- Trouver sa vérité par les contes de sagesse, Albin Michel Spiritualités, 2000.

- L'Enigme de l'Atlantide, Pygmalion, 1998. J'ai Lu 2002.
- Vivre la magie des contes, avec J.-P. Debailleul, Albin Michel Spiritualités, 1998.
- Enquête sur l'existence des fées et des esprits de la nature, Filipacchi, 1996. J'ai Lu 1998.
- Enquête sur l'existence des anges rebelles, Filipacchi, 1995. J'ai Lu 1997.
- La République des jeux, Robert Laffont, 1992.
- Charlie Chaplin, Solar, 1989.
- Sorciers, Ramsay, 1989.
- L'Effet Pivot, Ramsay, 1987.

#### Livres illustrés :

- La France enchantée, La Martinière et France Loisirs, 2011.
- La Grande Bible des fées, avec Stéphanie Brasey, Le Pré aux Clercs, 2010.
- L'Agenda du merveilleux 2010, 2011 et 2012 avec

Stéphanie Brasey et Sandrine Gestin, Le Pré aux Clercs.

- La Petite bibliothèque du merveilleux, Le Pré aux Clercs, 2009.

- L'Encyclopédie des héros, Le Pré aux Clercs, 2009.

- L'Encyclopédie du légendaire, Le Pré aux clercs, 2008.

- Le Petit livre des fées - Le Petit livre des elfes - Le Petit livre des dragons - Le Petit livre des sorcières - Le Petit livre des ogres - Le Petit livre des lutins, Le Pré aux clercs, 2008.

- La Petite encyclopédie du merveilleux, Le Pré aux Clercs, 2007. Réédition France Loisirs.

- Grimoires, sortilèges et enchantements, Fetjaine, 2007.

- La Bonne cuisine des fées, avec Jacques Bertinier, Fetjaine, 2007.

- L'Encyclopédie du merveilleux – tome 1 : Les Peuples de la lumière, Le Pré aux Clercs, 2005. - tome 2 : Le Bestiaire fantastique, Le Pré aux Clercs, 2006. - tome 3 : Les Peuples de l'Ombre, Le Pré aux Clercs, 2006.

- Les Univers de Jules Verne, Le Chêne, 2005.

- La Lune, mystères et sortilèges, Le Chêne, 2003.

- Les Sept portes des Mille et une nuits, Le Chêne, 2003 et 2010.

- Démons et merveilles, Le Chêne, 2002, 2006 et 2010.

- La Cuisine magique des fées et des sorcières, L'Envol, 2001 et 2005. Carthèque 2006.

1 du « blé ».

2 « frère » et « sœur ».

3 « embrouilles ».

4 « fou ».

5 « Regarde ça ! »

6 shitstem, Babylon : termes péjoratifs rastafari pour désigner le « système ».

*/\* /\*]]>\*/*